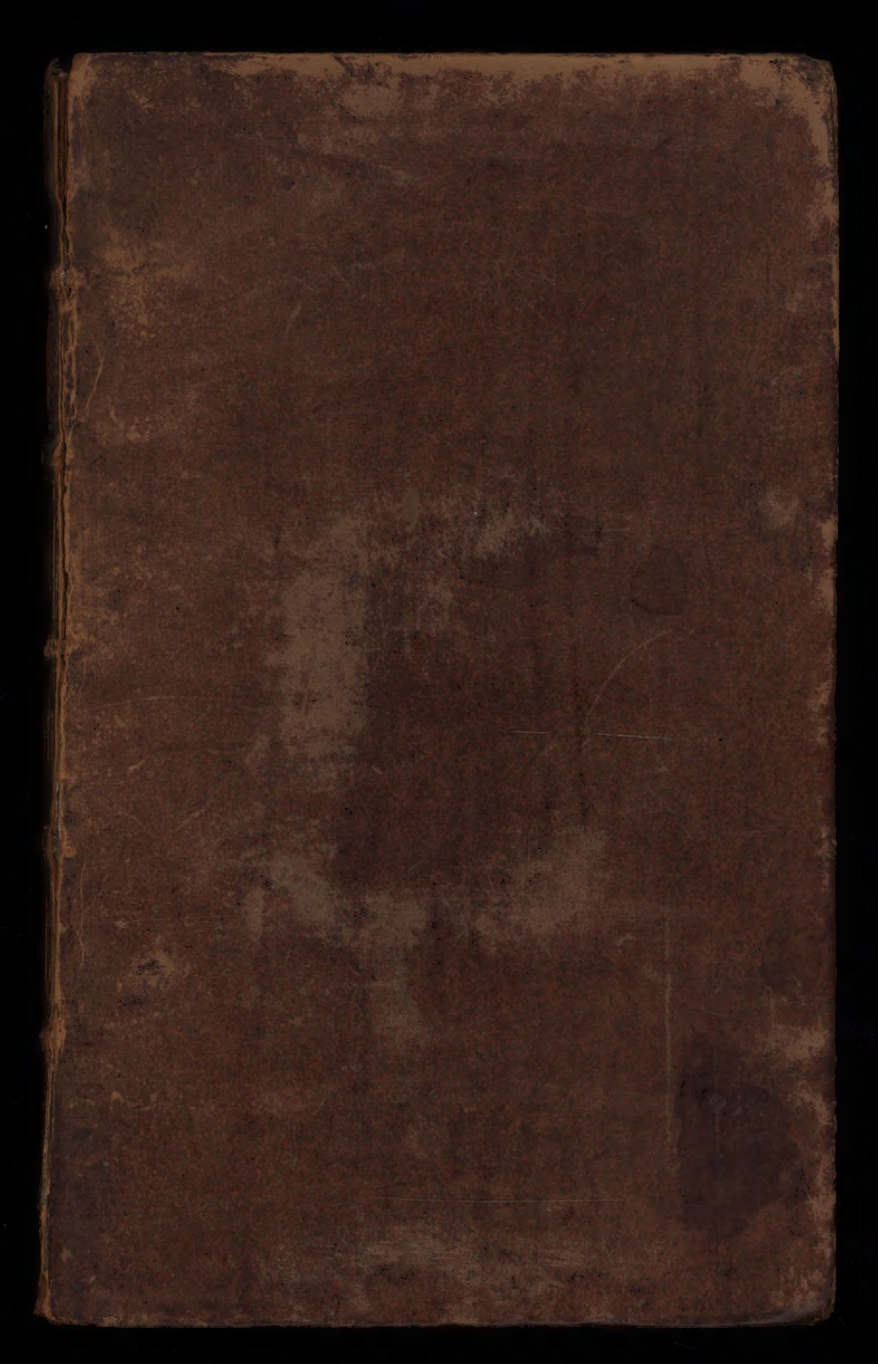



Francis Knollys Esq:r

dly/2

5 vol.

BUSSY-RABUTIN

Pricille Piot.

en cinq Volumes


Mre. Roger de Rabutin
Comte de Bussy Mestre de
Camp General &

LETTRES
DE MESSIRE
ROGER DE RABUTIN
COMTE DE BUSSY,

LIEUTENANT GENERAL DES ARME'ES DU ROI, ET MESTRE DE CAMP GENERAL DE LA CAVALERIE FRANÇOISE ET ETRANGERE.

AVEC LES REPONSES.

Nouvelle Edition, où l'on a inseré les trois Volumes de NOUVELLES LETTRES *publiez en* 1709. *& rangé toutes les Lettres selon l'ordre Chronologique.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez FLORENTIN DELAULNE, ruë S. Jacques, à l'Empereur & au Lion d'Or.

M. DCCXXI.



AVERTISSEMENT.



'ART d'écrire des Lettres, eſt, je croi, l'un des moins connus, quoique tout le Monde s'en mêle : &, ce qui eſt aſſez ſurprenant, les Savans de profeſſion n'y ſont pas toûjours les plus habiles. On remarque tous les jours, qu'il leur échape rarement des Lettres d'un ſtile vif, naturel,

 aiſé,

aiſé, qui repréſente les choſes à peu près de la même maniere qu'il faudroit les dire à la perſonne même à qui elles ſont adreſſées, & où tout ſoit à ſa place ſans paroître y avoir été amené à force de méditation & d'étude. Ces qualitez ſe rencontrent beaucoup plus ſouvent dans les Lettres compoſées par des perſonnes qui n'ont pour tout ſavoir qu'un grand uſage du monde, peu de lecture, & beaucoup de politeſſe.

Je pourrois citer ici les Lettres de VOITURE, qui n'ont été

été ſi généralement eſtimées, que parce que la Science y paroît avec de grands ménagemens, & ſous l'apparence d'une gayeté ſimple & naïve. Tout le monde reconnoit depuis long-tems , que c'eſt par là qu'il a remporté le prix ſur BALZAC , qui s'aviſa mal à propos d'étaler dans ſes Lettres tout ce qu'une Imagination feconde , ſoutenue d'un Eſprit ſublime & extrémement cultivé , lui preſentoit de plus recherché & de plus pompeux. mais peut-être que quelque-

fois Voiture lui-même ne s'éloigne guere moins du naturel par le trop grand ſoin qu'il prend de donner un tour enjoué à tout ce qu'il dit, que Balzac s'en écartoit par une continuelle affectation de ne rien dire d'une maniere ſimple & ordinaire.

Quoi qu'il en ſoit (car je n'ai garde de rien décider ſur un Point ſi délicat) voici un Recueil des Lettres de Mr. le COMTE DE BUSSY, où l'on ne voit certainement aucune trace de ce double défaut. Tout

y eſt

y eſt ſimple, mais d'une ſimplicité noble & naturelle, où la délicateſſe paroît ſans affectation, & ſans aucune ombre de rafinement. S'il y a de l'art, c'eſt cet Art heureux,

Qui cache ce qu'il eſt, & reſſemble au hazard.

Ce que j'en dis, n'eſt point pour prévenir l'Eſprit de qui que ce ſoit en faveur de ces Lettres. C'eſt là juſtement l'idée qu'on s'en eſt fait en France & dans les Païs Etrangers depuis que les quatre Premiers Volumes ont été publiez: & il

eſt certain que les trois nouveaux qu'on vient de mettre au jour, ſont tout-à-fait du méme goût. Sans donc m'amuſer à donner un caractere plus précis de ces Lettres, ce que je ne ſaurois faire qu'en repetant ce qu'on en a dit ou penſé depuis long-tems, je me contenterai de marquer les avantages de cette Edition ſur toutes celles qu'on en a donné juſqu'ici.

1. C'eſt ici le Recueil le plus complet des Lettres du Comte de Buſſy, qu'on ait encore

core vû: car ces cinq Volumes contiennent non ſeulement les Lettres des quatre Premiers Tomes, mais encore celles des trois Nouveaux qui ont paru pour la premiere fois à Paris en 1709.

2. On a eu ſoin de rimprimer les anciennes Lettres ſur l'Edition qu'on en a fait à Paris en 1706. laquelle eſt beaucoup plus correcte qu'aucune qui eut été publiée auparavant en Hollande, ou ailleurs.

3. Un nouvel avantage de cette Edition, c'eſt que toutes

les Lettres y ſont rangées ſelon l'ordre de leurs dates, ce qui ſervira beaucoup à les faire mieux entendre; & par conſéquent à les faire lire avec plus d'utilité & de plaiſir. Quelquefois on rencontroit parmi les *Nouvelles Lettres* des Réponſes à des Lettres qui étoient dans les premiers Volumes; & quelquefois la Réponſe à une Lettre ſe trouvoit dans un des quatre Premiers Volumes & la Lettre même ne paroiſſoit que dans un des Tomes des Nouvelles Lettres. On a remedié à tout cela

cela dans cette Edition. La Réponſe à une Lettre y eſt toûjours après cette Lettre.

Mais je ſuis obligé d'avertir le Public d'un petit inconvenient qui eſt ſurvenu en rangeant les Nouvelles Lettres ; c'eſt qu'il s'en eſt trouvé quelques-unes , à peu près les mêmes, que d'autres qui avoient déja paru dans les quatre Premiers Volumes. Pour celles qui étoient exactement les mêmes (car j'en ai rencontré auſſi quelques-unes de cette eſpece) je les ai retranchées ; & je ne penſe

ſe pas qu'on me blâme de ce que je n'ai pas mis deux fois la même Lettre dans un même Livre. Mais j'ai conſervé toutes celles qui, quoi que fort ſemblables à d'autres déja imprimées, contenoient ou des penſées, ou des expreſſions un peu differentes. Cette diverſité eſt venue apparemment de ce qu'on a eu differentes copies de quelques Lettres du Comte de Buſſy, & qu'on les a imprimées en divers temps ſur differens Manuſcrits. J'ai mieux aimé laiſſer ces repetitions, qui ſont en fort petit

tit nombre, que de décider laquelle des deux Lettres eſt la veritable.

4. Enfin, au lieu que dans les Editions precedentes des quatre Premiers Volumes, on avoit ſupprimé les Noms propres des perſonnes qui écrivoient au Comte de Buſſy, ou dont il étoit fait mention, ce qui ſans doute en rendoit la lecture beaucoup moins agréable, dans celle-ci l'on a mis tout du long * autant de noms qu'on en a pû de-

* On en a ajouté pluſieurs dans l'Edition de 1714. qu'on a decouvert depuis l'Edition de 1710. Et dans la preſente de 1721. tout a été revu & exactement corrigé.

couvrir par le moyen des *Nouvelles Lettres*, où presque tous les Noms paroissent ouvertement, par d'autres Livres, & même par la nouvelle Edition des *Anciennes Lettres* où l'on a imprimé les premieres Lettres des Noms avec autant d'étoiles qu'il y a de Syllabes dans ces Noms-là.

Ce 4. Août 1710.

TA-

TABLE DES LETTRES DU PREMIER VOLUME.

A Ma-

C.

D.

E.

F.

G.

H.

L. Au

L.

M.

N.

P.

T.

V.

Z.

LETTRES

ANONYMES.

De

POESIES
ET
AUTRES PIECES

Inferées dans les Lettres de ce Volume.

Chan-





LETTRES DE M. LE COMTE DE BUSSY RABUTIN.

I. LETTRE.

De Madame la Marquiſe de Sevigny au Comte de Buſſy.

De .... ce 15. *Mars* 1647.



E vous trouve un plaiſant Mignon de ne m'avoir pas écrit depuis deux mois. Avez-vous oublié qui je ſuis, & le rang que je tiens dans la famille ? Ah vraiment, petit Cadet, je vous en ferai bien reſſouvenir: ſi vous me fâchez, je vous reduirai au lambel.

Vous ſavez que je ſuis ſur la fin d'une groſſeſſe, & je ne trouve en vous non plus d'inquiétude de ma ſanté que ſi j'étois encore fille. Hé bien je vous apprens, quand vous en devriez enrager, que je ſuis accouchée d'un garçon, à qui je vais faire ſucer la haine contre vous avec le lait, & que j'en ferai encore bien d'autres, ſeulement pour vous faire des ennemis : vous n'avez pas eu l'eſprit d'en faire autant; le beau faiſeur de filles.

Mais c'eſt aſſez vous cacher ma tendreſſe, mon cher Couſin, la nature l'emporte ſur la politique : j'avois réſolu de vous gronder ſur votre pareſſe depuis le commencement juſqu'à la fin ; je me fais trop de violence, & il en faut revenir à vous dire que Monſieur de Savigny & moi vous aimons fort, & que nous parlons ſouvent du plaiſir qu'il y a d'être avec vous. Adieu.

II. LETTRE.

Reponſe du Comte de Buſſy à Madame la Marquiſe de Savigny.

A Valence ce 12. *Avril* 1647.

POUR répondre à vôtre Lettre du 15. Mars, je vous dirai, Madame, que je m'apperçois que vous prenez une certaine habitude à me gourmander, qui a plus l'air de Maîtreſſe que de Couſine. Prenez garde à quoi vous vous engagez : car enfin, quand je me ferai une fois bien réſolu à ſouffrir, je voudrai avoir les douceurs des Amans, auſſi bien que les rudeſſes. Je ſai que vous êtes chef des armes, & que je dois du reſpect à cette qualité, mais vous abu-

ſez un peu trop de mes ſoumiſſions. Il eſt vrai que vous êtes auſſi prompte à vous appaiſer qu'à vous mettre en colere, & que ſi vos Lettres commencent par, *Je vous trouve un plaiſant Mignon*, elles finiſſent par, *Nous vous aimons fort Monſieur de Sevigny & moi.*

Au reſte, ma belle Couſine, je ne vous régale point de la fecondité dont vous me menacez : car depuis la Loi de grace, on n'en a pas plus d'eſtime pour une femme; & quelques Modernes mêmes en ont moins fait de cas. Tenez-vous-en donc, ſi vous m'en croyez, au garçon que vous venez de faire, c'eſt une action bien loüable. Je vous avouë que je n'ai pas eu l'eſprit d'en faire autant, auſſi enviai-je ce bonheur à Monſieur de Sevigny plus que choſe du monde.

J'ai ſouhaité que vous vinſſiez tous deux à Paris, quand j'y étois; mais maintenant que j'en ſuis parti, je ſerois fâché que vous y allaſſiez.

Je m'accommode fort de M. de Launay-Lyais, il recevra de moi toutes les aſſiſtances & tous les bons offices que je puis rendre auprès de M. le Prince à un de mes amis : il eſt honnête homme, & ma chere Couſine me l'a recommandé, je vous laiſſe à penſer ſi je le ſervirai.

III. LETTRE.

A Monſieur le Marquis de Sevigny & à ſa Femme

A Paris ce 15. *de Novembre* 1648.

J'Ai penſé d'abord écrire à chacun de vous en particulier, mais j'ai crû enſuite que cela

me donneroit trop de peine : de faire auſſi des baiſe-mains à l'un dans la Lettre de l'autre, j'ai apprehendé que l'apoſtille ne l'offenſât ; de ſorte que j'ai pris le parti de vous écrire à tous deux, l'un portant l'autre.

La plus ſûre nouvelle que j'aye à vous apprendre, c'eſt que je me ſuis fort ennuyé depuis que je ne vous ai vûs. Cela eſt aſſez étonnant : car enfin je ſuis venu voir cette petite brune pour qui vous m'avez vû le cœur un peu tendre ; à la verité elle m'avoit, ce qu'on appelle, ſauté aux yeux, & je ne lui avois point encore parlé : c'eſt une beauté ſurprenante de qui la converſation guérit : on peut dire que pour l'aimer, il ne faut la voir qu'un moment, car ſi on la voit davantage on ne l'aime plus ; voilà où j'en ſuis reduit. Mais j'oubliois de vous demander des nouvelles de la ſanté de notre cher Oncle ; je vous prie de l'entretenir de propos joyeux : ſi vous ne le faites rire à gorge déployée, quand même il en devroit touſſer un peu, vous me deſobligerez fort. Dites-lui de ma part qu'il ſe conſerve plus qu'il ne fait, & que s'il ne ſe veut aimer pour lui, il s'aime pour nous autres Neveux qui l'aimons plus que nous mêmes. Je n'en dirai pas davantage, auſſi bien ſuis-je perſuadé que cela ne ſervira de rien, & que vous êtes des fripons qui vous donnerez bien de garde de faire valoir mon bon naturel : de l'humeur dont je vous connois, vous enrageriez que l'on m'aimât autant ou plus que vous.

Au reſte ſi vous ne revenez bien-tôt je vous irai retrouver ; auſſi bien mes affaires ne s'acheveront qu'après les fêtes de Noël : mais ne penſez

ſez pas revenir l'un ſans l'autre, car en cette rencontre je ne ſuis pas homme à me payer de raiſon.

Depuis que je vous ai quitté je ne mange preſque plus : vous qui preſumez de votre merite, vous ne manquerez pas de croire que le regret de votre abſence me reduit à cette extrémité : point du tout : ce ſont les ſoupes de Meſſire Crochet qui me donnent du dégoût pour toutes les autres.

IV. LETTRE.

A Madame de Sevigny.

A Saint Denis ce 15. Fevrier 1649.

J'Ai long-tems balancé à vous écrire ne ſachant ſi vous étiez devenuë mon ennemie ou ſi vous étiez toûjours ma bonne Couſine, & ſi je vous devois envoyer un Laquais, ou un Trompette. Enfin me reſſouvenant de vous avoir ouï blamer la brutalité d'Horace, pour avoir dit à ſon Beau-frere qu'il ne le connoiſſoit plus depuis la guerre déclarée : J'ai crû que la cauſe publique ne vous empêcheroit pas de lire mes Lettres ; & pour moi je vous aſſûre que hors l'interêt du Roi mon Maître, je ſuis votre très humble ſerviteur.

Mais parlons un peu de notre guerre, ma chere Couſine, je trouve qu'il fait bien froid pour faire garde. Il eſt vrai que le bois ne nous coûte rien ici, & que nous y faiſons grand chere à bon marché : avec tout cela il m'y ennuye fort, & ſans l'eſperance de vous faire quelque plaiſir au ſac de Paris, & que vous ne

pafferez que par mes mains, je ne penfe pas que je ne defertaffe, mais cette vûë adoucit fort mes chagrins.

J'envoye ce Laquais pour me raporter de vos nouvelles, & pour me faire venir mes chevaux de Caroffe fous le nom de notre Oncle le Grand-Prieur. Adieu, ma chere Coufine.

V. LETTRE.

De Monfieur le Comte de Buffy à Madame la Marquife de Sevigny.

A Saint Denis ce 25. Mars 1649.

C'EST à ce coup que je vous traite en ennemie en vous écrivant par mon Trompette. La verité eft que c'eft au Marêchal de la Motte à qui je l'envoye pour le prier de me renvoyer les chevaux de Caroffe du Grand-Prieur de France notre Oncle, que fes domeftiques ont pris comme on me les amenoit. Je ne vous prie pas de vous y employer, car c'eft votre affaire auffi-bien que la mienne, mais nous jugerons par le fuccès de votre entremife quelle confideration on a pour vous dans votre parti; c'eft proprement à dire que nous aurons bonne opinion de vos Généraux s'ils font le cas qu'ils doivent de vos recommandations.

J'arrive préfentement de Brie, las comme un chien. Il y a huit jours que je ne me fuis deshabillé; nous fommes vos maîtres; mais il faut avoüer que ce n'eft pas fans peine. La guerre de Paris commence fort à m'ennuyer. Si vous ne mourez promptement de faim, nous mourrons bien tôt de fatigue : rendez-vous ou nous

nous nous allons rendre. Pour moi avec tous mes autres maux, j'ai encore une extrême impatience de vous voir. Si le Cardinal Mazarin avoit à Paris une Coufine faite comme vous, je me trompe fort, ou la paix feroit à quelque prix que ce fût. Tant y a que je la ferois, moi, fi j'étois en fa place, car fur ma foi je vous aime fort. Adieu.

VI. LETTRE.

A Madame de Sevigny.

A Saint Denis ce 26. *Mars* 1649.

TANT pis pour ceux qui vous ont refufé, ma belle Coufine : je ne fai pas fi cela leur fera grand profit ; mais je fai bien que cela ne leur fait pas grand honneur. Pour moi je fuis tout confolé de la perte de mes chevaux, par les marques d'amitié que j'ai reçûes de vous en cette rencontre. Pour M. de la Motte Marêchal de la Ligue, fi jamais il a befoin de moi il trouvera un Chevalier peu courtois.

Mais parlons un peu de la paix, qu'en croit-on à Paris ? l'on en a ici fort méchante opinion : cela eft étrange que les deux partis la fouhaitent, & qu'on n'en puiffe venir à bout.

Vous m'appellez infolent de vous avoir mandé que nous avions pris Brie : Eft-ce que l'on dit à Paris que cela n'eft pas vrai? Si nous en avions levé le Siege, nous aurions été bien inquiets : car pour vos Généraux ils ont eu toute la patience imaginable; nous aurions tort de nous en plaindre.

Voulez-vous que je vous parle franchement, ma belle Cousine ? comme il n'y a point de peril à courre avec vos gens, il n'y a point d'honneur à gagner : ils ne disputent pas assez la partie, nous n'y avons point de plaisir. Qu'ils se rendent, ou qu'ils se battent bien : il n'y a, je croi, jamais eû que cette guerre, où la fortune n'ait point eû de part : quand nous pouvons tant faire que de vous trouver, c'est un coup sûr à nous que de vous battre, & le nombre ni l'avantage de lieu ne peuvent pas seulement faire balancer la victoire.

Ah! que vous m'allez haïr, ma belle Cousine, toutes les fleurettes du monde ne pourront pas vous appaiser.

VII. LETTRE.

A Madame de Sevigny.

De Monrond ce 2. de Juillet 1650.

JE me suis enfin déclaré : je vous l'avois bien dit, ma belle Cousine, ce n'a pas été sans de grandes répugnances, car je sers contre mon Roi, un Prince qui ne m'aime pas. Il est vrai que l'état où il est me fait pitié ; je le servirai donc pendant sa prison comme s'il m'aimoit, & s'il en sort jamais je le quitterai aussi-tôt. Que dites-vous de ces sentimens-là, Madame ; ne les trouvez-vous pas grands & nobles? Mandez-le moi, je vous prie. Au reste, écrivons-nous souvent, le Cardinal n'en saura rien ; & s'il venoit à le décovrir, & à vous faire donner une lettre de cachet, il est beau à une femme de vingt ans d'être mêlée dans les affaires d'Etat.

Pour

Pour moi je vous l'avouë, ma belle Cousine, j'aimerois assez à vous faire faire un crime de quelque nature qu'il fût. Quand je songe que nous étions déja l'année passée dans des partis differens, & que nous y sommes encore aujourd'hui, quoi-que nous en ayons changé, je croi que nous joüons aux barres; cependant votre parti est toûjours le meilleur, car vous ne sortez point de Paris, & moi je vais de Saint Denis à Monrond, & j'ai peur qu'à la fin je n'aille de Monrond au Diable.

Pour nouvelle je vous dirai que je viens de défaire une partie du Regiment d'Infanterie du Comte de Saint Aignan: si le Mestre de Camp y eût été en personne, je n'en aurois pas eû si bon marché.

Le Sieur de Launay-Lyais vous dira la vie que nous faisons: c'est un garçon qui a du mérite, & que par cette raison je servirai volontiers; mais la plus forte sera parce que vous l'aimez, & que je croirai vous faire plaisir.

VIII LETTRE.
A Madame de Sevigny.

A Montpellier ce 16 de Juin 1654.

J'Ai bien appris de vos nouvelles, Madame: ne vous souvenez-vous point de la conversation que vous eûtes chez Madame de Montausier avec Monsieur le Prince de Conty l'hyver dernier? Il m'a conté vous avoir dit quelques douceurs, qu'il vous trouvoit fort aimable, & qu'il vous en diroit deux mots cet hyver. Tenez-vous bien, ma belle Cousine; tel-

le Dame qui n'eſt pas intereſſée, eſt quelquefois ambitieuſe, & qui peut réſiſter aux finances du Roi, ne réſiſte pas toûjours aux Couſins de Sa Majeſté : de la maniere qu'il m'en a parlé, je voi bien que je ſuis deſigné confident; je croi que vous ne vous y oppoſerez pas, ſachant comme vous faites, avec combien de capacité je me ſuis acquité de cette charge en d'autres rencontres. Si après tout ce que la fortune vous veut mettre en main je n'en ſuis pas plus heureux, ce ne ſera que votre faute, mais vous en aurez ſoin aſſurément : car enfin il faut bien que vous me ſerviez à quelque choſe. Je penſe que vous ſerez un peu embaraſſé entre ces deux Rivaux, & il me ſemble déja vous entendre dire,

Des deux côtez, j'ai beaucoup de chagrin,
O Dieu l'étrange peine!
Dois-je haïr l'ami de mon Couſin,
Dois-je haïr le Couſin de la Reine?

Peut-être craindrez-vous de vous attacher au ſervice des Princes, & que mon exemple vous en rebutera; peut-être la figure du Surintendant des Finances * ne vous plaira t-elle pas : mandez-moi de ſes nouvelles, & les progrès qu'il a faits depuis mon départ; à combien d'acquits-patens il a mis votre liberté. Vous êtes une petite ingrate qui le payerez tôt ou tard; vous vous amuſez après la vertu comme ſi c'étoit une choſe ſolide, & vous mépriſez le bien comme ſi vous ne pouviez jamais en manquer : nous vous verrons un jour regretter le temps que vous aurez perdu; nous vous verrons repentir d'avoir mal employé votre jeuneſſe, & d'avoir voulu avec tant de

* Mr. Fouquet

de peines aquerir une reputation qu'un médisant vous peut ôter, & qui dépend plus de la fortune que de votre conduite.

Je joignis M. le Prince de Conty à Auxerre, il ne passa point à Chaseu parce qu'il apprit qu'il se détourneroit de six lieuës; de sorte que mes preparatifs furent perdus. Je ne l'ai point quitté depuis, & je suis avec lui aussi bien qu'on y peut être: nous nous allons réjouïr ici deux jours dans le jeu, les promenades & la bonne chere, attendant que les troupes s'assemblent pour entrer en Catalogne. Je vous répons que vous entendrez parler de moi cette Campagne. Adieu ma belle Cousine, songez quelquefois à moi & que vous n'avez point de parent qui vous estime plus que je fais. Je voudrois...: non je n'acheverai pas de peur de vous déplaire; mais vous pouvez bien savoir ce que je voudrois.

IX. LETTRE.

A Madame la Marquise de Sevigny.

A Figuieres ce 30. de Juillet 1654.

MON Dieu que vous avez d'esprit, ma Cousine, que vous écrivez bien, que vous êtes aimable! il faut avoûër qu'étant aussi prude que vous l'êtes, vous m'avez grande obligation que je ne vous aime pas plus que je fais. Ma foi j'ai bien de la peine à me retenir, tantôt je condamne votre insensibilité, tantôt je l'excuse, mais je vous estime toûjours: j'ai des raisons de ne vous pas déplaire, mais j'en ai de fortes de vous désobeïr. Quoi, vous me flatez, ma Cousine, & vous ne voulez pas

que j'aye les dernieres tendresses pour vous? Hé bien, je ne les aurai pas, il faut vous aimer à votre mode, mais vous répondrez un jour devant Dieu de la violence que je me fais, & des maux qui s'en ensuivront.

Au reste; Madame, vous me mandez qu'après que vous êtes demeurée d'accord avec Chapelain que j'étois un honnête homme, & que même vous l'avez remercié du bien qu'il disoit de moi; je ne puis plus vous dire que vous êtes du Parti du premier venu. Je ne voi pas que cela vous justifie beaucoup: vous m'entendez louer & vous en faites de même. Que sai-je, s'il vous avoit dit, c'est un galant homme que M. de Bussy, il ne peut pas manquer de faire quelque chose; il est à craindre seulement qu'il ne s'attache un peu trop à ses plaisirs quand il est à Paris. Que sai-je, dis-je, si vous n'eussiez pas crû qu'il eût eû raison, & si dans votre cœur vous n'eussiez pas condamné ma conduite: car enfin, je vous ai vû dans des allarmes mal fondées après de semblables conversations: c'est une marque que les bonnes impressions que vous avez de moi ne sont pas encore bien fortes. Bien m'en prend que vous voyez souvent de mes amis, sans cela, Mademoisselle de**** m'auroit tantôt ruiné dans votre esprit: je ne vous traiterois pas de même si l'occasion s'en presentoit; je ne rejetterois pas seulement la médisance la plus forte qu'on me feroit de vous, mais la plus legere même precedée de vos loüanges. Adieu, ma belle Cousine.

X. LET-

X LETTRE.

De Monſieur le Comte de Buſſy à Madame la Marquiſe de Sevigny.

Du Champ de Verges ce 17. d'Août 1654.

VOus me dites ſi ſouvent que vous me regreteriez ſi j'étois mort, & je trouve ſi beau pour moi d'être regreté de vous, que cela me feroit ſouhaiter d'être en cet état ſans quelques petites raiſons qui m'en empêchent encore, outre que ne vous ayant jamais ſurpriſe en menſonge, je ſuis bien aiſe de vous croire en cette rencontre, & puis il y a grande apparence qu'une perſonne qui a la larme à l'œil en parlant ſeulement de la perte d'un de ſes amis, le pleureroit tout à fait ſi elle l'avoit effectivement perdu. Je croi donc, ma belle Couſine, que vous m'aimez, & je ſuis pour vous comme vous êtes pour moi, c'eſt-à-dire, content au dernier point de vous & de votre amitié, ce n'eſt pas que je demeure d'accord que votre lettre, toute franche & toute ſignée, comme vous dites, faſſe honte à tous les poulets : ces deux choſes n'ont rien de commun entre elles ; il vous doit ſuffire que l'on approuve votre maniere d'écrire à vos bons amis, ſans vouloir médire des poulets qui ne vous ont jamais rien dit. Vous êtes une ingrate, Madame, de les traiter mal après qu'ils ont eu tant de reſpect pour vous : pour moi, je vous l'avouë, je ſuis dans l'interêt des poulets, non pas contre vos Lettres ; mais je ne voi pas qu'il faille prendre parti entre eux ; ce ſont des beautez differentes : vos Lettres ont leurs graces, & les poulets les leurs ; mais pour vous parler fran-

chement, si l'on pouvoit avoir de vos poulets, on ne feroit pas tant de cas de vos Lettres.

Il est vrai, Madame, que vous étes étrangement revoltée contre les coquettes, je ne sai pas si cela vous durera jusqu'à cinquante ans : à tout hazard je me tiendrai en haleine de beaux sentimens pour les pousser avec vous si vous venez à les aimer, & en attendant je n'aurai pour vous que la plus belle amitié du monde, puisque vous ne voulez autre chose.

Je suis bien-aise que vous soyez satisfaite du Surintendant c'est une marque qu'il se met à la raison, & qu'il ne prend plus tant les choses à cœur qu'il faisoit : quand vous ne voulez pas ce qu'on veut, Madame, il faut bien vouloir ce que vous voulez, on est encore trop heureux d'être de vos amis ; il n'y a guere que vous dans le Royaume qui puisse réduire ses amans à se contenter d'amitié, nous n'en voyons presque point qui n'étant pas demeurez d'accord de s'aimer, ne soient tout-à fait mal ensemble : & je suis persuadé qu'il faut qu'une femme ait un mérite extraordinaire, pour faire en sorte que le dépit d'un amant maltraité ne le porte pas à rompre avec elle.

J'admire la constance de Monsieur de . . . . pour Madame de . . . . . . ne voit-il pas ses dents, & qui pis est, ne les sent-il point ? J'ai toûjours bien crû que l'amour aveugloit, mais je ne savois pas encore qu'il enrumât.

Que sert à Madame de . . . . d'être revenuë si belle de Bourbon, si elle ne peut étaler ses graces dans le monde : en verité c'est une tyrannie épouvantable que celle qu'elle souffre, & je croi qu'après cela on la devroit excuser si elle se vengeoit de son tyran. Il est vrai que je pense qu'elle s'est vengée il y a long-temps du mal que l'on

l'on lui devoit faire : comme c'eſt une perſonne de grande prévoyance, elle a bien jugé que l'on lui donneroit ſujet de plainte quelque jour ; elle n'a pas attendu que l'on primât, & entre nous je croi que ſon mari eſt ſur la defenſive.

Nous avons ici **** un de ſes amans, qui m'a dit qu'il étoit de nos amis & qu'il vouloit vous écrire : je ſai par M. le Prince de Conty qu'il a deſſein d'être amoureux de Madame de **** cet hyver ; & ſur cela, Madame, ne plaignez-vous pas les pauvres femmes, qui bien ſouvent récompenſent par une veritable paſſion un amour de deſſein : c'eſt-à-dire, donnent du bon argent pour de la fauſſe monnoye. Je croi que **** aura de la peine à ſa conquête, non pas tant par la force de la place, que par les ſoins & la défenſe du Gouverneur. Au reſte, il m'a fait des avances d'amitié extraordinaires, & ſi grandes qu'il m'a obligé contre la réſolution que j'avois faite de n'être jamais ſon ami, de me dédire. La reputation qu'il a d'être infidelle me faiſoit peur, mais il eſt des amis de toutes ſortes : ſi j'ai un ſecret, celui-là ne le ſaura pas, & particulierement ſi c'eſt un deſſein pour ma fortune à quoi il puiſſe prétendre : *Guarda la gamba.* Voilà qui eſt de mon crû, Madame. Corbinelli eſt à dix lieuës d'ici. Il faut avouër que j'ai un beau naturel de ſavoir cela ſans jamais avoir eu de Maître.

Vous ne me mandez rien de la Marquiſe de **** cependant elle eſt de vos bonnes amies, & aſſez des miennes : eſt ce qu'elle n'eſt plus à Paris, ou que vous ne m'en voulez pas parler de peur d'être obligée de me mander ce qu'elle fait ? Ecrivez-le moi je vous prie : car enfin, je l'eſtime fort, & je ſerai bien-aiſe de faire quelque choſe pour elle : ſi elle peut une fois ſortir de con-

condition je lui en offrirai une, j'ai ouï dire que c'eſt une perſonne de ſervice.

Je ſuis ravi d'être bien avec Meſſieurs vos Oncles; jalouſie à part, ce ſont d'honnêtes gens, mais il n'y a perſonne de parfait dans le monde; s'ils n'étoient jaloux ils ſeroient peut-être quelque choſe de pis; avec tout cela je ne les crains pas trop, & ſavez-vous bien pourquoi, Madame? c'eſt que je vous crains beaucoup & que vous êtes cent fois plus jalouſe de vous-même qu'eux.

Toujours quelque douceur, Madame, je ne m'en ſaurois tenir, mais il n'y a pas de danger à cette heure que Madame de **** voit vos Lettres.

J'oubliois de vous dire que j'ai écrit à M. de **** ſur la mort de Madame ſa femme. Madame de Buſſy me mande que je lui ai bien de l'obligation de ce qu'il a fait pour moi à la chambre des Comptes, ce qui redouble le déplaiſir que j'ai de la perte qu'il a faite, c'eſt que j'apprehende qu'il n'aille devenir mon quatriéme rival; il y avoit aſſez de diſpoſition du vivant de ſa femme, mais ſa conſideration le retenoit toûjours. Adieu ma belle Couſine, c'eſt aſſez badiner pour cette fois: voici le ſerieux de ma Lettre; je vous aime de tout mon cœur.

*A Madame de **** dans la même Lettre.*

Je vous ſuis tout à fait obligé, Madame, de l'avis que vous m'avez donné; croyant que notre belle Marquiſe eût lû mes Lettres toute ſeule, je lui aurois peut-être écrit des choſes que je ne voudrois pas dire à d'autres qu'à elle; & Dieu ſait quelle vie vous m'euſſiez faite à mon retour, & quelle honte vous & moi en euſſions euë:

votre prudence a détourné ce malheur en m'apprenant que vous lisez mes Lettres, & a mis les choses en état que je tâcherai de vous donner toûjours du plaisir & jamais du chagrin. Mais d'un autre côté, Madame, j'ai honte d'écrire des Lettres si folles, sachant que vous les devez voir, vous qui êtes si sage, & devant qui les précieuses ne sont que blanchir. Il n'importe, votre vertu n'est point farouche, & jamais personne n'a mieux accordé Dieu & le monde que vous.

XI. LETTRE.

Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A . . . . ce 26. de Juin 1655.

JE me doutois bien que tôt ou tard vous me diriez adieu, & que si ce n'étoit chez moi ce seroit du Camp devant Landrecy. Comme je ne suis pas une femme de ceremonie, je me contente de celui-ci, & je n'ai pas songé à me fâcher que vous eussiez manqué à l'autre. Je m'étois déja dit vos raisons avant que vous me les eussiez écrites, & je suis trop raisonnable pour trouver étrange que la veille d'un départ l'on couche chez les baigneurs. Je suis d'une grande commodité pour la liberté publique, & pourvû que les bains ne soient pas chez moi je suis contente ; mon zele ne me porte pas à trouver mauvais qu'il y en ait dans la ville.

Depuis que vous êtes parti je n'ai bougé de ce beau desert ici, où pour vous parler franchement je ne m'afflige point trop de vous voir à l'ar-

l'armée. Je ſerois une indigne Couſine d'un ſi brave Couſin, ſi j'étois fâchée de vous voir cette Campagne à la tête du plus beau Corps qui ſoit en France, & dans un poſte auſſi glorieux que celui que vous tenez ; je croi que vous deſavoüeriez des ſentimens moins nobles que ceux-là : je laiſſe aux baigneurs d'en avoir de plus tendres & de plus foibles ; chacun aime à ſa mode, pour moi je fais profeſſion d'être brave auſſi-bien que vous : voilà les ſentimens dont je veux faire parade. Il y auroit peut-être quelques Dames qui trouveroient ceci un peu Romain & rendroient graces aux Dieux de n'être pas Romaines, pour conſerver encore quelque choſe d'humain.

Mais là-deſſus j'ai à leur répondre que je ne ſuis pas auſſi tout à-fait inhumaine, & qu'avec toute ma bravoure, je ne laiſſe pas de ſouhaiter avec autant de paſſion qu'elles, que votre retour ſoit heureux. Je croi, mon cher Couſin, que vous n'en doutez pas, & que je demande à Dieu de tout mon cœur qu'il vous conſerve. Voilà l'adieu que je vous euſſe fait, & que je vous prie de recevoir d'ici, comme j'ai reçu le vôtre de Landrecy.

XII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

Au Camp devant Landrecy, ce 3. *de Juillet* 1655.

D'Ou vient que je ne reçois point de vos Lettres, Madame ? Eſt-ce que vous me croyez encore en Catalogne cette Campagne, ou

ou que vous me grondez de ne vous avoir point dit adieu ? Pour le premier, je vous ai promis de venir en Flandres ; & pour l'autre, je vous ai dit de ſi bonnes raiſons que vous ſeriez de fort méchante humeur ſi vous n'en étiez ſatisfaite. Mandez-moi des nouvelles de l'amour du **** pour vous, vous n'obligerez pas un ingrat. Je vais vous dire à la pareille des nouvelles du mien ; il me ſemble que je me mets à la raiſon quand je vous offre de vous dire un ſecret pour des bagatelles.

Vous ſaurez que la veille de mon départ de paris fut employée aux adieux, aux proteſtations de s'aimer toute ſa vie, & a toutes les marques les plus tendres que deux perſonnes qui s'aiment fort ſe peuvent donner de leur amour.

Ici je te permets, trop fidelle Memoire,
De cacher à mes ſens le comble de ma gloire.

On ſe promit de s'ecrire ſouvent, & le malheur des Lettres d'amour qui tombent tous les jours entre les mains du tiers & du quart n'étant pas une aſſez forte raiſon pour nous en empêcher, l'on reſolut de s'écrire ſans chiffres toutes les choſes par leur nom : l'on demanda ſeulement que les Lettres fuſſent brûlées auſſi-tôt qu'elles ſeroient lûes. Après cela l'on recommença de ſe prouver par bons effets, que l'on s'aimoit uniquement. Enſuite l'amour étant un vrai recommenceur, l'on ſe redit les mêmes choſes qu'auparavant en d'autres termes, & quelques-unes en mêmes mots : l'on y ajoûta ſeulement de ne rien croire jamais au deſavantage de chacun ; quelques larmes ſuivirent les aſſurances ; elles furent encore mêlées d'un moment

ment de plaisirs, & puis on ne fit autre chose que pleurer en se quittant.

Voilà, Madame, mon histoire amoureuse; je pense que celle du Surintendant n'est ni si gaye, ni si lamentable, mais quelle qu'elle soit, je vous supplie de me la dire. Adieu.

XIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 14. de Juillet 1655.

VOULES-VOUS toûjours faire honte à vos parens? ne vous lasserez vous jamais de faire parler de vous toutes les Compagnies? pensez-vous que nous soyons bien-aises d'entendre dire que Mr. de Turenne mande à la Cour que vous n'avez rien fait qui vaille à Landrecy? En verité c'est avec un grand chagrin que nous entendons dire ces choses là, & vous comprenez bien de quelle sorte je m'interesse aux affronts que vous faites à votre Maison. Mais je ne sai pourquoi je m'amuse à faire la plaisante, car je n'en ai pas le loisir. Je vous dis donc que je suis ravie du bonheur que vous avez eû à tout ce que vous avez entrepris. Je vous ai écrit une grande Lettre de . . . . que je crains bien que vous n'ayez pas reçûë: j'aurois quelque regret qu'elle fût perduë, car elle étoit assez badine.

Je me trouvai hier chez Madame de **** qui avoit reçû une de vos Lettres, & Madame de ***** aussi, je croyois en avoir une; mais

mais je trouvai que je n'en avois point, & que vous n'aviez pas voulu confondre tant de rares merveilles. J'en ſuis bien-aiſe, & je prétends avoir un de ces jours une voiture à part. Adieu mon Couſin. Le Gazetier parle de vous legerement : bien des gens en ont été ſcandaliſez, & moi plus que les autres, car je prends plus d'interêt que les autres à tout ce qui vous touche.

XIV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 19. de Juillet 1655.

VOICI la troiſiéme fois que je vous écris depuis que vous êtes parti : c'eſt aſſez pour vous faire voir que je n'ai rien ſur le cœur contre vous. Je reçûs l'adieu que vous me faiſiez de Landrecy, pendant que j'étois à . . . . & je vous fis réponſe en même temps : je voi bien que vous ne l'avez pas reçuë, & j'en ſuis au deſeſpoir : car outre qu'elle étoit honnêtement tendre, c'eſt qu'elle étoit aſſez jolie, à ce qu'il me ſembloit, & comme elle vous étoit deſtinée, je ſuis bien en colere qu'un autre en ait eû le plaiſir. Depuis cela je vous ai encore écrit par un Laquais que vous avez envoyé ici, lequel étoit chargé de pluſieurs Lettres pour de belles Dames. Je ne m'amuſai point à vous chicaner ſur ce qu'il n'y en avoit point pour moi, & je vous fis une petite Lettre en galopant, qui vous fera connoître (quoiqu'aſſez

ſez mal arrangée) la ſenſible joye que j'ai eû du bonheur que vous eûtes à vos gardes à Landrecy, dont la nouvelle nous eſt venuë ici le plus agreablement du monde par des gens de la Cour qui nous ont aſſeuré que Monſieur le Cardinal avoit dit beaucoup de bien de vous devant le Roi, lequel en avoit dit lui-même, & enſuite toute la Cour, qui avoit fort loüé cette derniere action. Vous pouvez croire que ma joye n'a pas été médicore d'entendre dire tout cela de vous; mais pour en revenir à mon conte, ce fut donc ſur cela que je vous écrivis ma ſeconde Lettre, & cinq ou ſix jours après j'ai reçû celle où je voi que vous vous plaignez de moi. Cependant, mon pauvre Couſin, vous voyez bien que vous n'en avez aucun ſujet, & la-deſſus on peut tirer une belle moralité, c'eſt qu'il ne faut jamais condamner perſonne ſans l'entendre. Voilà ce que j'avois à vous dire pour ma juſtification; peut-être qu'une autre auroit pû reduire les mêmes choſes en moins de paroles, mais il faut que vous ſupportiez mes defauts. Chacun a ſon ſtile, le mien, comme vous voyez, n'eſt pas laconique.

Je ne croi pas avoir jamais rien lû de plus agreable que la deſcription que vous me faites de l'adieu à votre Maîtreſſe. Ce que vous me dites, que l'amour eſt un vrai recommenceur, eſt tellement joli, & tellement vrai que je ſuis étonnée que l'ayant penſé mille fois, je n'aye jamais eû l'eſprit de le dire. Je me ſuis même quelquefois apperçûë que l'amité ſe vouloit mêler d'en faire de même, & qu'en ſa maniere elle eſt auſſi une vraie recommenceuſe. Cependant quoi qu'il n'y ait rien de plus galant que

ce

ce que vous me dites ſur toute votre affaire, je ne me ſens point tentée de vous faire une pareille confidence ſur ce qui ſe paſſe entre le Surintendant & moi, & je ſerois au deſeſpoir de vous pouvoir mander quelque choſe d'approchant. J'ai toûjours avec lui les mêmes précautions & les mêmes craintes; de ſorte que cela retarde notablement les progrès qu'il voudroit faire. Je croi qu'il ſe laſſera enfin de recommencer toûjours inutilement la même choſe. Je ne l'ai vû que deux fois depuis ſix ſemaines à cauſe d'un voyage que j'ai fait. Voilà ce que je vous en puis dire, & ce qui en eſt : uſez auſſi bien de mon ſecret que j'uſerai du vôtre ; vous avez autant d'interêt que moi à le cacher.

Je ne vous dis rien de l'avanture de **** je croi qu'elle vous aura fort diverti : pour moi je l'ai trouvée tout-à-fait bien imaginée. Il y a une Dame qu'on accuſe d'avoir été les premiers jours demander ſi c'étoit un affront que cela, parce qu'elle avoit ouï dire à l'intereſſé que ce n'étoit qu'une bagatelle. On dit que préſentement il commence à ſentir ſon mal, & à trouver qu'il eût été mieux qu'il n'eût pas été tondu. Adieu mon pauvre Couſin, ce n'eſt point ici une jolie Lettre, ni une réponſe digne de la vôtre, mais on n'eſt pas toûjours en belle humeur. Il y a huit jours que je ſuis malade ; cela fait tort à ma vivacité. Aimez-moi toûjours bien, car pour moi je fais mon devoir, & je vous ſouhaite un heureux retour.

XV.

XV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

Du Camp de Bavay le 13. *d'Août* 1655.

J'Ai reçû vos trois Lettres, Madame, celle du 26. de Juin, du 14. de Juillet & du 10. de Paris. Celle du 26. eſt effectivement fort plaiſante, mais comme vous dites auſſi, elle n'eſt pas la plus tendre du monde. Vous me parlez de déplaiſir & de larmes tout exprès, à ce qui ſemble, pour me dire que ce n'eſt pas pour moi. Je ſai bien que je n'y dois pas prétendre, mais vous n'avez que faire de m'exagerer ſi fort vos foibleſſes pour un autre; & votre fermeté pour moi. Quand on aime bien les gens qui vont à l'armée, on a plus d'apprehenſion pour le danger de leurs perſonnes, que de joye dans l'eſperance de l'honneur qu'ils vont acquerir. Je jurerois qu'il y a des mouvemens de dépit dans ce que vous m'écrivez: ſur la fin pourtant vous vous radouciſſez un peu, & craignant que ce que vous me mandez ſur mon depart ne ſente la rudeſſe de Rome, vous vous humaniſez pour mon retour.

Pour votre Lettre du 14. de Juillet, il n'y a rien de ſi obligeant ni de ſi flateur que ce que vous me dites ſur le ſiége de Landrecy. J'ai bien ri en liſant toutes vos contreveritez, & la honte que vous me mandez avoir des mauvaiſes actions que j'ai faites.

Pour votre troiſiéme Lettre, je vous dirai que pour n'être pas d'un ſtile laconique, elle ne laiſſe

laiſſe pas d'être fort agreable. Je ſerois bien fâché qu'elle fût plus courte, & vous avez tort de dire que vous écririez mieux ſi vous n'étiez malade ; vous vous portez mieux que vous ne penſez. Et moi, ma chere Couſine, je ſuis à vous plus qu'on ne ſauroit dire.

XVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

Du Champ d'Angre, ce d'Octobre 1655.

JE ſuis fort aiſe, Madame, que vous m'aſſuriez que Monſieur le........ ſouhaite de trouver que j'aye raiſon dans l'affaire qu'on m'a voulu faire avec lui : cela ne laiſſe pas de me ſurprendre, & je trouve fort extraordinaire qu'il aime mieux ſe plaindre de Madame....... que de moi. Je vous aſſure auſſi, ma belle Couſine, que je lui en ai bien plus d'obligation, & qu'il n'y en a guere au monde contre qui je ne me déclaraſſe quand il s'agit de ſes interêts. Pour vous qui m'empêchez de perdre un ſi bon ami, vous pouvez penſer ſi je vous aime.

J'ai reçû de grands remercimens de la Comteſſe de Fieſque ſur l'affaire dont vous dites qu'on a tant chucheté à S. Fargeau. Ce n'eſt pas qu'elle ne deſavouë la Lettre, mais elle me rend graces de l'avoir ſupprimé, diſant que ſi elle eût été vûë il eût été bien mal aiſé de deſabuſer le public, à moins que de faire des manifeſtes qui ſont pires que la choſe même.

Monſieur le Cardinal a été une ſeconde fois à l'armée pour voir Condé & S. Guilain, &

pour laiſſer ces places en état de ne rien craindre, & de ſe paſſer de nous juſqu'au printemps. Son Eminence m'a fort bien traité, & m'a fait donner mille écus pour achever ma Campagne.

Il y a deux ou trois jours que Monſieur de Turenne & moi parlant de quelque choſe, je vins à vous nommer; il me demanda ſi je vous voyois. Je lui dis qu'oui, & que nous étions Couſins germains de même Maiſon. Il me dit qu'il vous connoiſſoit, & qu'il avoit été vingt fois chez vous ſans vous rencontrer; qu'il vous eſtimoit fort, & que pour marque de cela, il ne voyoit point de femmes. Je lui dis que vous m'aviez parlé de lui & que vous m'aviez témoigné lui être très-obligée.

A propos de cela, Madame, je ne penſe pas qu'il y ait au monde une perſonne plus généralement eſtimée que vous; vous êtes les delices du genre humain, l'antiquité vous auroit dreſſé des autels, & vous auriez aſſûrément été Déeſſe de quelque choſe. Dans nôtre ſiécle où l'on n'eſt pas ſi prodigue d'encens, on ſe contente de dire qu'il n'y a point de femme à votre âge plus vertueuſe ni plus aimable que vous. Je connois des Princes du Sang, des Princes étrangers, des Grands Seigneurs, des Grands Capitaines, des Miniſtres d'Etat, des Gentilshommes, des Magiſtrats & des Philoſophes qui fileroient pour l'amour de vous: en pouvez-vous demander davantage? A moins que d'en vouloir à la liberté des Cloîtres, vous ne ſauriez aller plus loin.

XVII

XVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Noyon ce 7. de Novembre 1655.

J'ATTENDS ici la venuë du Meſſie, c'eſt-à-dire, les ordres du quartier d'hyver, avec une fort grande impatience. Je ne m'ennuye pas trop vû la ſaiſon. Cela ſoit dit ſans vous offenſer, Madame, car il me ſemble que je devrois m'ennuyer par tout où vous n'êtes pas. Je me leve tard, je me couche de bonne heure : je vais, je viens, j'entre en colere, j'en ſors : je prie Dieu, je l'offenſe, & comme cela les jours ne me durent rien.

Auſſi-tôt que j'aurai mon congé j'irai à Compiegne faire ma Cour, & ſi je dois ſervir cet hyver ſur la frontiere, je ſerai bien preſſé de partir ſi je ne vous vais pas dire adieu : en tout cas je vous aimerai de tout mon cœur.

Mille amitiez, s'il vous plaît à tous mes rivaux, fuſſent ils quatre fois autant qu'ils ne ſont.

XVIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris ce 25. de Novembre 1655.

VOUS faites bien l'entendu, Monſieur le Comte : ſous ombre que vous écrivez comme un petit Ciceron, vous croyez qu'il vous

eſt permis de vous moquer des gens; à la vérité l'endroit que vous avez remarqué m'a fait rire de tout mon cœur; mais je ſuis étonnée qu'il n'y eût que cet endroit de ridicule : car de la maniere dont je vous écrivis, c'eſt un miracle que vous ayez pû comprendre ce que je vous voulois dire, & je voi bien qu'en effet vous avez de l'eſprit, ou que ma Lettre eſt meilleure que je ne penſois; quoi qu'il en ſoit je ſuis fort aiſe que vous ayez profité de l'avis que je vous donnois.

On m'a dit que vous ſollicitiez de demeurer ſur la frontiere; comme vous ſavez, mon pauvre Comte, que je vous aime un peu ruſtaudement, je voudrois qu'on vous l'accordat, car on dit qu'il n'y a rien qui avance tant les gens. & vous ne doutez pas de la paſſion que j'ai pour votre fortune; ainſi quoi qu'il puiſſe arriver, je ſerai contente. Si vous demeurez, l'amitié ſolide y trouvera ſon compte, & ſi vous revenez, l'amitié tendre ſera ſatisfaite.

Madame de Roquelaure eſt revenuë tellement belle, qu'elle défit hier le Louvre à plate-coûture, ce qui donne une ſi terrible jalouſie aux belles qui y ſont, que par dépit on a réſolu qu'elle ne ſeroit point des après-ſoupées, qui ſont gayes & galantes, comme vous ſavez. Madame de **** voulut l'y faire demeurer hier, mais on comprit par la réponſe de la Reine qu'elle pouvoit s'en retourner.

Adieu, mandez-moi s'il eſt vrai que vous vouliez demeurer ſur la frontiere : & ſur tout croyez, mon Couſin, que je ſuis la plus fidelle amie que vous ayez au monde.

XIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

Au Champ de Blecy, ce 4. d'Août 1657.

VOTRE Lettre eſt fort agreable, ma belle Couſine, elle m'a fort réjouï. Qu'on eſt heureux d'avoir une bonne amie qui ait autant d'eſprit que vous : je ne voi rien de ſi juſte que ce que vous écrivez, & l'on ne peut pas vous dire, *ce mot-là ſeroit plus à propos que celui que vous avez mis*. Quelque complaiſance que je vous doive, Madame, vous ſavez bien que je vous parle aſſez franchement pour ne vous pas dire ceci ſi je ne le croyois, & vous ne doutez pas que je ne m'y connoiſſe un peu, puiſque j'oſe bien juger des ouvrages de Chapelain, & que je cenſure quelquefois aſſez juſtement ſes penſées & ſes paroles. Je vous envoye la copie de la Lettre que j'ai écrite à la Marquiſe de **** Elle me mande que ſi j'aime les grands yeux & les dents blanches, elle aime de ſon côté les gens tendres & les amoureux tranſis, & que ne me trouvant pas comme cela, je me tienne pour éconduit : elle revient après, & ſur ce que je lui mande, comme vous verrez, que je la quitterai ſi elle me rebute, & qu'à moins que de ſe déguiſer en Marêchalle pour me ſurprendre, elle ne m'y ratrapera plus, elle me répond que je ne me deſeſpere point, & me promet de ſe donner à moi quand elle ſera parvenuë à la dignité pour laquelle, à ce qu'elle dit, on la mange juſqu'aux os. Que mon poulet ne pouvoit lui être rendu plus à propos, & que n'ayant pas un denier elle étoit dans la plus méchante humeur du monde.

J'écris à Monsieur de Corbinelli de vous dire ce qui s'est passé entre Monsieur de Turenne & moi depuis que je suis à l'armée; & qu'enfin nous avons fait une reconciliation qui me paroît assez sincere; je ne sai si cette paix durera.

J'ai gagné huit cens louïs d'or depuis quatre ou cinq jours; si je n'en gagne pas davantage, c'est que l'on apprehende ma fortune; je ne trouve plus de gens qui veuillent jouër contre moi.

Voulez vous savoir la vie que nous faisons, Madame? je m'en vais vous la dire. Quand l'armée marche nous travaillons comme des chiens; quand elle séjourne il n'y a pas de faineantise égale à la nôtre: nous poussons toûjours les affaires aux extrémitez; on ne ferme pas l'œil trois ou quatre jours durant, ou bien on est trois ou quatre jours sans sortir du lit: on fait fort bonne chere, ou l'on meurt de faim.

Pour les ennemis ils sont campez entre Bethune & la Bassée, attendant tranquillement la prise de Mommédy, qu'ils n'ont pas jugé d'assez grande conséquence pour hazarder un combat en voulant le secourir.

XX. LETTRE.

Du Comte de Bussy a son A. R. Mademoiselle de Montpensier.

A Paris, *ce* 3. *Septembre* 1666.

TOUTES les bontez que V. A. Royale, Mademoiselle, m'a témoignées pendant & après ma prison, me touchent trop sensiblement, pour ne lui pas faire voir aujourd'hui ma reconnoissance. Agréez donc, s'il vous plaît,

plaît, que ſans parler du reſpect infini que je dois à votre rang, je vous aſſûre que j'ai pour votre perſonne, toute l'eſtime, & (ſi je l'oſe dire) toute l'amitié qui lui eſt dûë. Perſonne en France ne pouſſe plus loin que moi ces ſentimens pour V. A. R. & n'eſt avec plus de zéle, d'attachement & de reſpect, que &c.

XXI. LETTRE.

Réponſe de S. A. R. Mademoiſelle.

A Eu, ce 12. *Septembre* 1666.

J'AVOIS chargé Segrais de vous faire mes complimens, en attendant que je m'en acquitaſſe. Je vous aſſûre que j'ai bien eu de la joye de votre liberté, & que je vous ai bien plaint dans votre priſon. Je ſouhaite que toutes vos ſouffrances vous ayent ſervi pour votre ſalut, & que vous accompliſſiez la Prophetie que Madame de Chantal a fait de vous, que vous ſeriez le Saint de votre race. Vous direz ſi vous voulez que je prêche, mais ſi je ne vous aimois bien, je ne vous parlerois pas ainſi.

XXII. LETTRE.

De Monſieur le Comte de Buſſy au Duc de Noailles.

A Buſſy, ce 14. *Octobre* 1666.

ON m'écrit qu'on parle fort de guerre. Vous jugez bien, Monſieur, de l'effet que

ce bruit-là peut faire dans le cœur d'un homme qui a ſervi toute ſa vie, & qui meurt d'envie de donner à ſon Maître de l'eſtime pout lui, & de lui faire voir le zéle qu'il a pour ſon ſervice. Si vous trouviez occaſion, Monſieur, de lui dire ceci, je vous ſerois infiniment obligé. J'attens cette grace de vous; car je ſuis aſſûré que vous ne me faites pas ſeulement plaiſir, parce que je ſuis votre ancien ami & votre Serviteur, mais parce qu'en aimant le Roi, comme vous faites, vous êtes bien-aiſe d'obliger un homme en qui vous connoiſſez une extrême paſſion pour le ſervice de Sa Majeſté.

XXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au R. P. Dom Coſme, Général des Feuillans, & depuis Evêque de Lombés.

A Buſſy, ce 29. Octobre 1666.

DEPUIS que je ſuis en Bourgogne j'ai toûjours été ſi incommodé, que je n'ai pû avoir l'honneur de vous écrire, M. R. P. mais en récompenſe j'ai bien ſongé à vous. Je ne l'euſſe pas tant fait dans une parfaite ſanté, je vous l'avouë, quoique je vous euſſe écrit davantage. Je vous demande pardon, M. R. P. ſi je donne à votre ſouvenir un ſi mauvais temps que celui de mes tribulations. Je vous traite en cette rencontre comme Dieu même, qui, comme vous ſavez, trouve moins de plaiſir dans le cœur des gens heureux, que dans celui des miſerables. Je ſuis aſſûré

assûré que nous ne ferons pas brouillez vous & moi pour cela. Soyez aussi persuadé, M.R.P. qu'en quelque temps que vous me fassiez l'honneur de vous souvenir de moi, je vous en ferai infiniment obligé, & que personne n'a plus d'estime & d'amitié pour vous que, &c.

XXIV. LETTRE.

Réponse de Dom Cosme au Comte de Bussy.

A Paris, ce 7. *Novembre* 1666,

SI vos interêts ne m'étoient plus chers que les miens, Monsieur, vous m'obligeriez à discontinuer les prieres que je fais pour votre santé, puisque vous avoüez que vous pensez moins à moi étant sain, que quand vous êtes malade. Je sai bien l'avantage qu'il y a d'être dans l'honneur de votre souvenir, aussi ferois-je bien des choses pour m'y conserver; mais je ne suis pas assez injuste pour me considerer en cette rencontre plus que vous-même. Vous penserez à moi quand il vous plaira, ce sera un don gratuit que je tiendrai de votre seule bonté; & sans rien esperer de vous par merite, je vous promets, Monsieur, de penser à vous tous les jours de ma vie, au moins une fois, qui sera à l'Autel. J'y parlerai à Dieu de tous vos interêts, je lui demanderai de tout le zele dont je suis capable, qu'il tire des fruits, de si belles fleurs de grace que j'ai vû naître dans votre cœur. Vous savez qu'il n'a rien promis qu'à la persévérance, & qu'un pas en arriere dans les voyes du salut est une dangereuse démarche.

Vous m'avez permis. Monsieur, de vous prêcher, je n'en abuserai pas : mes Sermons seront courts, mais je ne bornerai jamais la passion que j'ai d'être plus que personne, &c.

XXV. LETTRE.

De la Marquise de Gouville au Comte de Bussy.

A Paris, ce 10. *Novembre* 1666.

VOUS êtes un ingrat de vous plaindre de moi. J'appelle Mademoiselle D*** à témoin pour vous dire si je ne lui ai pas demandé mille fois votre adresse. Cependant elle m'amusoit toûjours, & me disoit que vous nous l'envoyeriez quand il vous plairoit recevoir de nos Lettres; & il me semble, si je ne me trompe fort, que vous m'aviez dit la même chose. Tenez-vous donc pour content, & recevez mille amitiez que la Comtesse du Plessis me vient de prier de vous faire de sa part. Elle & moi mourons d'envie de vous voir ici. On vous contera mille choses qu'on ne vous sauroit écrire.

Les nouvelles les plus fraîches sont de moi qui fus volée hier au soir à huit heures par des soldats. Je revenois de chez Madame de *** Voyez un peu le bon naturel que j'ai pour vous ! Comme ils me vouloient je leur donnai par mégarde votre Lettre, que je leur redemandai : songeant en ce moment que si je la leur laissois je perdrois votre adresse. Ils me la rendirent toute ensanglantée, parce que la glace de mon Carosse leur avoit écorché les mains. Je me com-

comportai assez bien en cette occasion, quoi qu'à vous parler franchement je mourusse de peur. Ils volerent le même soir un Lieutenant aux Gardes qui les prit prisonniers: ainsi ils doivent être pendus cette semaine.

La Cour ne reviendra ici qu'au mois de Janvier Les Bals de S. Germain sont les plus galans du monde; il n'y a rien de pareil aux dépenses qu'on y fait pour les habits. On porte de l'or & de l'argent.

XXVI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à la Marquise de Gouville.

A Bussy, ce 14. *Novembre* 1666.

RIEN au monde n'est plus obligeant que ce que vous venez de faire pour moi, Madame. Quoi! dans le tems qu'on vous vole vous songez à la réponse que vous me devez? Je vous avouë que je ne suis pas assez modeste pour n'en avoir point de vanité. Ce n'est pas, Madame, que qui ne se voudroit pas flater, ne pût attribuer la liberté d'esprit que vous eutes alors, à votre fermeté naturelle, ou au peu que vous aviez à perdre. Mais je ne suis pas assez ingénieux à me faire du mal pour prendre la chose ainsi. Je veux croire de bonne foi, comme vous me le mandez, que vous mouriez de peur; & j'y ajoute que vous aviez toutes vos pierreries ce soir-là sous un des coussins de votre Carrosse. Jugez après cela, Madame, si je vous sai bon gré d'avoir redemandé ma Lettre à ceux qui vous volerent; & combien je

ſerois reconnoiſſant d'une plus prande faveur, ſi vous me l'aviez faite.

XXVII. LETTRE.

De Monſieur le Comte de Buſſy à Madame la Marquiſe de Sevigny.

A Forleans, *ce* 21. *Novembre* 1666.

JE fus hier à Bourbilly. Jamais je n'ai été ſi ſurpris, ma belle Couſine. Je trouvai cette maiſon belle; & quand j'en cherchai la raiſon après le mépris que j'en avois fait il y a deux ans, il me ſemble que cela venoit de votre abſence. En effet vous & Mademoiſelle de Sevigny enlaidiſſez ce qui vous environne, & vous fites ce tour-là il y a deux ans à votre maiſon. Il n'y a rien de ſi vrai; & je vous donne avis que ſi vous la vendes jamais, vous faſſiez ce marché par procureur, car votre préſence en diminueroit fort le prix.

En arrivant, le Soleil qu'on n'avoit pas vû depuis deux jours, commença de paroître, & lui & votre Fermier firent fort bien l'honneur de la maiſon, celui-ci en me faiſant une bonne collation, & l'autre en dorant toutes les chambres, que les Chriſtophles & les Guis s'étoient contentez de tapiſſer de leurs Armes. J'y étois allé en famille, qui fut auſſi ſatisfaite de cette maiſon que moi. Les Rabutins vivans voyant tant d'écuſſons, s'eſtimerent encore davantage, connoiſſant par là le cas que les Rabutins morts faiſoient de leur Maiſon. Mais l'éclat de rire nous prit à tous quand nous vimes le bon homme Chriſtophle à genoux, qui après

après avoir mis ses Armes en mille endroits & en mille maniéres differentes, s'en étoit fait faire un habit. Il est vrai que c'est pousser l'amour de son nom aussi loin qu'il peut aller. Vous croyez bien, ma belle Cousine, que Christophle avoit un cachet, & que ses Armes étoient sur sa vaisselle, sur les housses de ses chevaux, & sur son Carrosse. Pour moi, j'en mettrois mes mains dans le feu.

XXVIII. LETTRE.

De la M. de *** au C. de Bussy.

A ce 10. *Decembre* 1666.

JE ne sai quand j'irai à Paris, Monsieur, il n'y a que Dieu qui le sache. Quoique vous en puissiez croire, je vous assure que je ne m'ennuye point ici. Mademoiselle y a été deux jours avec la Comtesse de Fiesque, qui me promit qu'elle vous manderoit tout ce qu'on avoit fait ici. Je ne vous en dirai donc rien, aussi bien ne faites-vous pas grand cas de tous ces divertissemens de Province. Vous ferez bien quand vous irez à Paris, de ne vous pas loger près de la Bastille, & même de ne la jamais voir, si vous pouvez.

XXIX. LETTRE.

Du Duc de Saint-Aignan au Comte de Bussy.

Au Havre, ce 29. *Decembre* 1666.

APRE'S la joye que la nouvelle de votre liberté & votre Lettre m'avoient donnée, il

ne me falloit pas une moindre douleur que celle de la perte que je viens de faire pour la moderer. J'ai perdu un fils d'un grand merite, si je l'ose dire, mais il me reste un ami en vous, que je prefere à des tresors.

XXX. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à la M. de ***.

A Bussy, ce 19. Janvier 1667.

JE ne m'ennuye pas tant ici que je pensois, Madame, je trouve que le tems aide fort à se désacoutumer de tout, & qu'on se détache de Paris comme du reste. Quand j'y retournerai, j'en gouterai bien mieux les plaisirs, car le prix ne se donne aux bonnes & aux belles choses que par comparaison. Je me réjouïrois de vous y voir retourner pour l'interêt de votre devotion, car vous y trouveriez plus de bonnes œuvres à pratiquer & de plus salutaires conversations qu'où vous êtes. Je ne sai encore où je logerai, le voisinage de la Bastille ne me fait pas peur, au contraire étant celui de la Comtesse de Fiesque, de Madame de Sully & de Madame de Vieuville, je le choisirois, si j'avois à choisir : ce n'est pas ce quartier là que je fuirois à présent.

* *Voyez la Lett.* XXVIII.

XXXI.

XXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle D...

A Buſſy, ce 19. Janvier 1667.

JE ne ſerai qu'à Pâques à Paris. Le mauvais tems & quelques affaires m'ont retenu ici. Je ſerai alors auſſi avancé que ceux qui n'en auront bougé. Je ſuis ici très commodément; j'y fais bonne chere; j'embellis tous les jours une belle maiſon. Je n'y ai ni maître ni maîtreſſe, parce que je n'ai ni ambition ni amour; & j'éprouve ce que je croyois impoſſible il y a deux ans, qu'on peut vivre heureux ſans ces deux paſſions. A la vérité ſi quelque choſe eſt propre à en rebuter, c'eſt ce qui m'eſt arrivé ſur ces deux chapitres, & je ſerois incorrigible ſi je n'en étois bien gueri. Je vous aſſure, Mademoiſelle, que perſonne n'eſt plus diſciplinable que moi: ce n'eſt pas que je ne me défie aſſez du cœur humain, pour ne vouloir pas répondre que je ne retombe un jour dans l'une de ces foibleſſes; mais ce dont je répondrai bien, c'eſt que ce ne ſera pas pour une ſemblable Iris.

XXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Buſſy, ce 19. Janvier 1667.

COMME j'ai pris part à vôtre affliction, Monſieur, il eſt juſte que j'en prenne, vo-

votre joye. Je vous aſſure que perſonne n'eſt plus aiſe de l'un ni plus fâché de l'autre que moi. J'ai ſû ſi bon gré au Roi de la maniere dont Sa Majeſté vous a conſolé, que ce Maître-là m'a paru digne du ſervice de toute la terre. Ce n'eſt qu'auprès de lui ſeul au monde qu'on peut trouver des douceurs à perdre ſes enfans, quelque honnêtes gens qu'ils ſoient. Auſſi, Monſieur, ne ſaurois je aſſez m'étonner de mon malheur, quand je conſidere qu'avec un zele extraordinaire que j'avois pour ſa Perſonne dont vous êtes témoin, je n'ai pas laiſſé de lui déplaire. Je vous avouë que cela m'eſt inſupportable. Je trouve en moi de la fermeté pour n'avoir plus ni charges ni eſperances, & pour avoir perdu le fruit de plus de trente années de ſervices: mais je n'en trouve point pour être dans la diſgrace du plus grand Roi & du plus honnête du monde. Je l'aime encore plus fermement, dans la penſée que s'il m'avoit connu, il ne m'auroit pas traité ainſi, & dans l'eſperance qu'il me connoîtra un jour. Vous m'y aiderez, Monſieur, s'il vous plaît; car outre l'interêt que vous prenez en votre ami, la juſtice & la gloire d'un ſi bon Maître y ſont intereſſées, pour leſquelles je ſai que vous mourriez de bon cœur.

Mais c'eſt aſſez parler de mes malheurs; il faut que je vous témoigne encore ma joye ſur l'alliance que vous allez faire avec Monſieur Colbert. Je ſuis ravi pour l'interêt du ſervice du Roi, de voir que ceux qu'il honore de ſon affection particuliere ſoient ſi bien unis enſemble. Je m'en réjouïs, Monſieur, pour les avantages qui vous en peuvent arriver; & je croi même y trouver auſſi mon compte quand je conſidere que l'amitié que vous avez pour moi ſera

plus.

plus appuyée ; & que ſi le plus fidele ami que vous ayez ne peut enſuite de ceci parvenir à un grande fortune, au moins n'y a-t-il pas d'apparence qu'il ſoit toûjours ſi malheureux qu'il eſt.

XXXIII. LETTRE.

Réponſe du Duc de Saint-Aignan au Comte de Buſſy.

A S. Germain en Laye, ce 26. *Janvier* 1667.

JE ne ſaurois mieux reconnoître les obligeantes marques que je reçois de l'honneur de votre ſouvenir, qu'en les faiſant voir au Roi. Je vous aſſure, Monſieur, que ma ſatisfaction ne ſauroit être entiere quand il manquera quelque choſe à la vôtre ; & comme vous la meritez très parfaite, quand par mes deſirs & par mes ſoins il ne faudra qu'haſarder ma vie pour vous procurer quelque avantage, vous connoîtrez que c'eſt avec beaucoup de ſincerité que je ſuis tout à vous, & votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

XXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Chancelier Seguier.

A Buſſy, ce 30. *Janvier* 1667.

MONSEIGNEUR,

J'eſperois avoir l'honneur de vous revoir plûtôt, mais il n'a pas encore plu au Roi de me per-

permettre de retourner à Paris. Cependant, Monſeigneur, trouvez bon que je vous demande deux choſes, la continuation de vos bonnes graces & votre portrait que je veux mettre dans une Galerie que je fais, d'homme illuſtres. J'oſe dire, Monſeigneur, que perſonne ne merite mieux ce que je vous demande que moi par l'amitié, le reſpect & la vénération avec leſquels je ſuis, &c.

XXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Guiche.

A Buſſy, ce 30. Janvier 1667.

J'ECRIS à Monſieur le Chancelier, Madame, & je vous envoye la Lettre. Je n'abuſerai jamais des bontez que vous m'avez témoignées, mais vous trouverez bon que j'eſſaye de tems en tems à les renouveller, & que je n'attende pas plus long-tems à vous faire ſouvenir de la grace que vous m'avez faite de me promettre votre portrait, j'en ai déja fait la ſouſcription, Madame; la voici:

N. de Bethune fille de N. de Bethune, Duc de Sully & de N. de Seguier jeune & belle, dont le bon eſprit & la ſage conduite l'ont miſe à couvert de l'envie & de la médiſance.

Tout le monde, Madame, penſe cela comme moi, mais pas un de vos ſerviteurs & de vos amis n'eſt avec plus de zele & d'eſtime, &c.

XXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Buſſy, ce 6. Fevrier 1667.

JE ne ſai plus quand il plaira au Roi de me permettre d'aller à Paris : Je veux vivre déſormais là deſſus au jour la journée, & cependaut je m'amuſe à embellir ma maiſon. Je fais un ſalon où je prétens mettre les portraits de mes bonnes amies. Je croi, Mademoiſelle, qu'il ne faut pas vous en dire davantage pour vous obliger à vous faire peindre. Mais ne croyez pas en être quitte pour cela ; il faut encore, s'il vous plaît, Mademoiſelle, que vous demandiez de ma part à Madame la Ducheſſe d'Orval & à Madame la Marquiſe de Villeroi, leurs Portraits. Si elles veulent de moi une belle Lettre, par laquelle je leur ferai cette demande en forme, vous n'avez qu'à parler, ſinon je garderai mes douceurs pour les remercier. Je jugerai de l'amitié que vous avez toutes trois pour moi, par le tems que vous mettrez à m'accorder ma priere.

XXXVII. LETTRE.

De Mademoiſelle d'Armantiere au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12. *Fevrier* 1667.

L'HOMME propoſe & Dieu diſpoſe. Je m'en apperçois par les projets que nous avions faits

faits pour cet hiver. Mais puiſque cela ne ſe peut, il faut s'accommoder au ſort : au moins nous verrez-vous en peinture. J'ai dit à la Ducheſſe ce que vous deſiriez d'elle, Monſieur. Jamais elle ne fut ni ſi graſſe ni ſi belle ; ainſi elle ne fait nulle difficulté de vous accorder ſon portrait. Pour votre *Cœur*, il n'eſt pas en état qu'on lui faſſe cette propoſition. Il eſt gros de ſix mois, il a la fiévre, une fluxion ſur la poitrine, & il a été ſaigné ſept fois depuis quinze jours ; enfin on ne le voit ni on ne lui parle. Pour moi, ſi le portrait d'une Etique a quelques charmes pour vous, je réüſſirai à vous plaire, car je la ſuis au dernier point, & le lait d'âneſſe qui engraiſſe tout le monde, m'amaigrit & me jaunit tous les jours. Jugez avec la beauté que Dieu m'a donnée, quel effet cela peut faire. Je ferois bien mieux, ce me ſemble, de vous en menager quelque autre. Je vis hier la Comteſſe du Pleſſis qui me demanda ſi j'avois de vos nouvelles, & qui me pria de vous faire des complimens & des amitiez de ſa part.

La Comteſſe de Fieſque me parle toûjours de vous. Elle eſt occupée comme les autres, pour la fête de Verſailles, qui durera les trois jours gras, & qui coute des millions à tout le monde.

XXXVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Buſſy, ce 16. *Fevrior* 1667.

JE vous rends mille graces, Mademoiſelle, de la peine que vous avez priſe de faire à notre

tre Ducheſſe la propoſition que vous lui avez faite de ma part. Trouvez bon que je la remercie ici de la grace qu'elle me veut faire de m'accorder ſon portrait. En attendant que je m'adreſſe à elle même, je vous ſupplie de lui dire que je me réjouïs plus de ſon embonpoint & de ſa beauté pour l'amour d'elle, que pour l'ornement qu'elle donnera à ma Galerie. Je ſuis bien fâché que mon *Cœur* ne ſoit pas en ſi bon état. Je ne m'étonnois pas qu'il fut gros pendant que j'étois à la Baſtille. Mais aujourdhui que je ſuis libre & en bonne ſanté, cela me ſurprend au dernier point. Je vous ſupplie, Mademoiſelle, de lui faire mon compliment quand on la pourra voir.

Pour vous qui prétendez me refuſer votre portrait ſous prétexte que vous êtes maigre & jaune, défaites-vous de cette penſée. J'ai toûjours été fort aiſe que vous fuſſiez graſſe & blanche: mais comme ce n'étoit pas pour cela que je vous aimois, je ne ſouhaiterai pas moins votre portrait quand vous ne ſerez plus ni l'un ni l'autre. Que ſi vous ne ſauriez abſolument vous réſoudre de laiſſer à la poſterité une peinture de vous plus maigre que vous n'êtes d'ordinaire, je conſens que votre Peintre vous donne la graiſſe que vous me mandez que votre âneſſe vous refuſe.

XXXIX. LETTRE.

De la Comteſſe de Fieſque au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28. *Fevrier* 1667.

JE ne vous ai point écrit depuis le dégel, Monſieur, parce que j'eſperois toûjours que vous

vous partiriez, puisque vous n'attendîes que le beau tems: mais je voi bien que ce ne sera pas si-tôt, & je ne sai si je vous en dois plaindre; car je vous assure que l'on s'ennuye ici à la mort. Je vous conseille pourtant de revenir quand les chemins vous le permettront. Madame de Monglas est arrivée; je ne l'ai point encore vuë. Je vous trouve sur son sujet comme je vous ai souhaité il y a long-tems. Il faut pourtant que cette grande indifference soit accompagnée d'une grande sagesse; car autrement nous vous tomberions toutes sur les bras; c'est-à-dire, de mon côté vous auriez beaucoup de gronderie, & puis c'est tout; & dans la verité vous auriez tort. Mais n'en parlons plus, car cela n'est plus de saison. Il est question de savoir que la paix de Portugal est faite de Couronne à Couronne avec l'Espagne; que les Espagnols, les Anglois & l'Empire ont signé la ligue contre nous; & qu'enfin on ne doute point de la guerre. Voila les nouvelles les plus considerables. Si vous ne venez pas si-tôt, je vous manderai les bagatelles. Faites le moi savoir, & sur toutes choses, croyez qu'on ne peut être à vous plus que j'y suis. Je m'en vais à Luxembourg, où MADEMOISELLE a une Cour admirable, mais divertissante à l'ordinaire. Adieu mon cher Cousin. J'ai une grande impatience que vous soyez ici. J'espere que nous nous en divertirons davantage à notre Hôtel où l'on vous desire fort.

XL.

XL. LETTRE.

De Madame du Bouchet au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. Mars 1667.

ON m'avoit fait eſperer, Monſieur, que vous étiez ſur le point de revenir à Paris, & je viens d'apprendre le contraire avec autant de chagrin que j'aurois eu de joye de vous revoir cèt hyver au coin de mon feu. Mon Dieu! quand votre mauvaiſe étoile diſparoîtra-t elle? Toute la Cour s'eſt fort rejouïe à Verſailles pendant ces trois jours gras. Le Roi a fait faire une maſcarade la plus galante du monde. Il y avoit bal & courſes de têtes. S. M. avoit permis à tout ce qu'il y avoit de gens curieux à Paris d'y aller en maſque voir toutes ces magnificences. Le Roi avoit même donné un ordre admirable pour les regaler eux & leur ſuite. Il s'eſt gâté plus de quatre mille perdrix & autres choſes à proportion. Monſieur de la Feuillade a épouſé Mademoiſelle de Roannés; le Roi lui a donné cent mille francs pour les frais de la nôce.

Mademoiſelle de Brancas a épouſé le Comte de Montlor, fils ainé du Comte de Rieux, ſecond frere de Monſieur le Duc d'Elbœuf.

Le Roi ne ſe laſſe point de faire du bien à la Maiſon de Grammont, je vous en fais compliment, car je ſai combien vous êtes amis de cette Maiſon. Après avoir donné la Lieutenance de Roi de Bearn au Comte de Toulonjon, vacante par la mort du Marquis de Poyanne, le Roi vient de

de donner au Comte de Grammont, un brevet d'affaires avec deux mille écus de pension, & a fait la Comtesse de Grammont Dame du Palais, avec une pension de six mille livres.

Le Prince de Guimené est mort.

Le Duc de Roannés Beau-frere de la Feuillade, s'est retiré aux Peres de l'Oratoire, & lui a laissé tout son bien.

Le Cardinal de Rets vient de saluer le Roi à S. Germain, il s'en va bien-tôt à Commerci.

Ranti épouse Mademoiselle Marchand, & Monbron épouse Mademoiselle Macar.

XLI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame du Bouchet.

A Bussy, ce 3. Mars 1667.

VOus souhaitez le changement de mon étoile, Madame, mais il n'est plus tems; en vendant ma charge, je me suis défait de toute ambition, & je ne me suis plus attendu à la voir changer. J'ai cherché dans ma retraite à m'éclairer des lumieres de ma Raison, & j'ai trouvé par son secours, que je ne suis pas si malheureux qu'on pense. Si je n'ai plus de prétentions à la fortune, je n'ai plus de crainte de la perdre. Je suis libre de toutes les manieres. Je n'ai ici de devoirs à rendre qu'à ceux qu'il me plaît: je n'y ai ni maître ni maîtresse. Vous voyez, Madame, que je mets tout à profit pour n'être plus fâché, & pour vous consoler; je me fais encore ici des plaisirs des prosperitez de

mes

mes amis, on ne connoît guere ces plaiſirs-là à la Cour ; & tout ce que l'amitié peut faire faire en leur faveur en ce païs-là, c'eſt de ne les pas envier. Je ſuis ravi de tous les bonheurs qui arrivent à la Maiſon de Grammont, & ſur tout au Comte mon bon ami La mort du Prince de Guimené n'eſt pas de celles qui ſurprennent, à ſon âge la vie ſurprend plus que la mort.

Meſſieurs de Ranty & de Monbron trouveront dans leurs mariages plus d'écus que Monſieur de Montlor dans le ſien. Il eſt à ſouhaiter pour eux qu'ils y trouvent autant de lis & de roſes.

XLII. LETTRE.

De Madame de Gouville au Comte de Buſſy

A Paris, ce 3. Mars 1667.

JE vous aſſûre, Monſieur, que la petite Comteſſe du Pleſſis & moi ſommes auſſi-bien enſemble que vous nous avez vûës & parlons fort ſouvent de vous. Il n'y a ni Oncle ni Tante qui ne nous en faſſe reſſouvenir ; mais ſérieuſement tout ce que nous voyons d'agréable, ne nous fait point oublier vos converſations. Nous ne marquerons pas de vous donner nos portraits ; mais pour celui de la Comteſſe de Guiche, ce ne peut être ſi-tôt, car outre qu'elle eſt fort changée de ſa groſſeſſe, elle en eſt ſi malade qu'elle ne pourroit ſe tenir un quart-d'heure aſſiſe.

XLIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M . . . .

A Buſſy, ce 3. Mars 1667.

JE vous aſſûre, Madame, que j'ai été fort aiſe de recevoir de votre part une auſſi honnête Lettre que celle que j'ai reçuë, & d'y trouver tant de raiſons de vous excuſer. Je ne ſuis pas comme l'Abbé Fouquet, qui malgré toutes les honnêtetez qu'on lui peut faire, veut toûjours être offenſé. Je ſuis toûjours très-diſpoſé à croire que mes bons amis n'ont point de tort avec moi, quelque apparence que j'y voye d'abord; & lorſqu'ils prennent encore la peine de ſe juſtifier, je ne balance pas un moment à leur témoigner que je ſuis ſatisfait, quand même je ne trouverois pas leurs raiſons trop bonnes. Il me ſemble que le ſoin qu'ils prennent de s'excuſer, eſt une ſatisfaction auſſi grande qu'un pardon qu'ils m'auroient demandé; mais l'Abbé Fouquet penſe faire le généreux dans ſon adverſité, quand il ne ſe paye pas de la raiſon. Pour moi juſques ici j'ai fait ce que j'ai pû par l'entremiſe de la Comteſſe de *** pour le ſatisfaire: & quoi que je ſois pour le moins auſſi fier que lui, l'obligation que je lui avois, m'a empêché de me rebuter ſur les premieres difficultez que j'ai ſu qu'il a faites de recevoir mes complimens. Mais enfin la reconnoiſſance a ſes bornes; il n'eſt pas juſte que pour avoir quelques obligations je ſouffre toûjours, ſans me plaindre à mon tour, des caprices d'un ami dérai-

raiſonnable. Je ne nierai jamais qu'il m'ait fait plaiſir; mais je dirai en même temps qu'il a fait ce qu'il a pû pour me dégager, par la mauvaiſe opinion qu'il a eûë de moi, de la reconnoiſſance que je lui devois. Si je n'étois plus honnête que lui, je ferois bien voir qu'il y avoit long temps qu'il avoit détruit en moi ſes bien faits, quoique j'euſſe la diſcretion de n'en rien témoigner, par une eſpece d'empire tyrannique qu'il avoit accoûtumé d'exercer ſur ſes amis, je ferois bien voir non ſeulement que je m'acquittois en quelque façon envers lui par ces ſouffrances-là, mais encore par des bien-faits ſolides que quelques-uns de ſes amis avoient reçus de moi. Mais ce ſeroit recriminer, & je ne ſuis pas aſſez preſſé pour le faire.

XLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Grammont.

A Buſſy, ce 3. Mars 1667.

JE viens d'apprendre avec la plus grande joye du monde les proſperitez de votre maiſon, parmi leſquelles vous croyez bien mon cher, que les votres ne ſont pas celles qui me réjouïſſent les moins, je vous en aſſûre, & que de tous les complimens qu'on vous fera ſur cette matiere, il n'y en aura pas un plus ſincere que le mien, ni moins intereſſé. Car en l'état où ſont les affaires de ma fortune, je ne m'attens pas trop à la repreſaille, ni que vous m'en faſſiez pour de pareilles raiſons. Je ne laiſſe pourtant pas d'aimer le Roi de tout mon cœur, non pas pour le bien qu'il m'a fait, mais parce qu'il

est aimable, qu'il fait du bien aux honnêtes gens, quand il les connoît, & qu'il en a fait à mes meilleurs amis. Si je n'étois pas si malheureux j'en dirois davantage, parce que j'en ai mille fois plus à dire. Mais vous croiriez peut-être, mon cher, que ce seroit quelque esperance qui me feroit parler, & je suis trop malheureux pour rien prétendre.

XLV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de Fiesque.

A Bussy, ce 3. Mars 1667.

JE ne vous ai pas écrit il y a long temps, ma belle Cousine : j'ai cru que ce seroit peine perduë aux environs du Carnaval, & que bien loin de me répondre, peut-être n'auriez-vous pas le loisir de lire ma Lettre; mais maintenant vous voulez bien que je vous demande comment vous avez passé vos jours gras. Je ne doute pas que vous n'ayez été en masque à Versailles; mais je vous prie de me mander avec qui, & de quelle maniere vous étiez deguisée. Si j'avois été à Paris, j'aurois été votre pelerin, & j'aurois encore assûrément trouvé avec vous quelque pelerin de connoissance: car je croi que la Marquise a été de votre partie. Mon Dieu, ma chere Cousine, que j'ai d'impatience de vous voir! J'ai cent mille choses à vous dire qui vous réjouïront. Je vous promets des conversations aussi gayes, que je vous écrivois de tristes Lettres l'année passée. Je me porte le mieux du monde: à peine connoîtriez-vous mon visage de la Bastille:

le; mais aſſûrément vous n'en reconnoîtriez pas le cœur. Je vous le dis encore, ma belle Couſine, vous avez bien du jugement; pour moi qui me ſuis mêlé autrefois de faire des Almanachs d'amour, je ſuis dans l'avenir ignorant auprès de vous ſur cette matiere : au moins pour ce qui me regarde je reſſemble aux faiſeurs d'Horoſcope, qui diſent la verité à tout le monde, & qui d'ordinaire ne connoiſſent rien à leur propre deſtin. Mais nous nous accommoderons bien tous deux. Vous me prédirez mes avantures, & je vous prédirai les vôtres. Cependant écrivez-moi quelquefois ce Carême; c'eſt un temps où l'on a plus de loiſir; car je m'imagine que vous n'êtes pas ſi occupée aux ſermons que feuë ma Maîtreſſe d'indifferente memoire.

XVLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe d'Humieres, depuis Marêchalle.

A Buſſy, ce 6. Mars 1667.

SI j'en croyois aux apparences, Madame, je vous ferois des reproches de ne m'avoir point écrit depuis ſix mois que je ſuis parti de Paris, mais vous êtes une trop bonne parente & amie pour croire que vous ayez tort ſur les devoirs de l'amitié & de la proximité. Ces réfléxions, Madame, m'allarment ſur votre ſanté : Sans elle vous ne ſentiriez pas vos proſpéritez, & ce ſeroit grand dommage, que vous ne fuſſiez pas heureuſe de tous points. Pour moi que la fortune a perſécuté & rebuté de ſon ſervice, je ne lui demande plus rien que

pour mes parens & pour mes amis, & je vous trouve toûjours, Madame, à la tête de mes souhaits.

XLVII. LETTRE.

Réponse de Madame la Marquise de Humieres au Comte de Bussy,

A S. Germain en Laye, *ce* 18. *Mars* 1667.

SI ma santé depuis que vous avez quitté ce pays-ci, m'avoit pû permettre d'écrire, vous auriez vû que je ne suis nullement capable d'oublier un parent aussi proche que vous me l'êtes, & avec autant de merite que vous en avez. Mais en verité il n'y a pas encore quinze jours, qu'après avoir pensé mourir, je suis revenuë dans le commerce du monde, où je voudrois bien qu'on pût ne vous être pas tout-à-fait inutile. Je ne vous dis point que vous pouvez ordonner, parce que je croi que vous êtes assez juste pour ne pas douter du pouvoir que vous avez sur moi, & de l'envie que j'aurois de vous rendre quelque service, & de vous voir ici comme mille autres gens qui occupent très-mal à mon gré la place que vous y devriez avoir. Voyez donc ce que vous croyez qu'on puisse faire pour vous tirer d'un lieu où votre santé n'y peut jamais être bonne, puisque votre esprit ne sauroit être content. J'en parlerai à nos amis, & je ferai tout ce qui pourra persuader la sincerité avec laquelle je suis à vous.

XLVIII.

XLVIII. LETTRE.
Du Comte de Buſſy à la Ducheſſe de Montauſier.

A Buſſy, ce 24, *Mars* 1667.

IL y a des temps, Madame, où c'eſt manque de ſoins de ne pas écrire à ſes amis; il y en a d'autres, où c'eſt diſcretion. Il me ſemble qu'il eſt de meilleure grace à un malheureux de ſe taire que de parler : ou il fatigue, s'il entretient de ſes miſeres; ou il eſt ridicule s'il veut faire le plaiſant. Je ne me ſuis pas donné l'honneur de vous écrire depuis mon départ, pour éviter l'un ou l'autre de ces inconveniens. J'ai trop de reſpect pour vous, Madame, pour vous importuner de mes chagrins, & je ne ſuis pas aſſez fou pour vouloir rire. Je ſai bien qu'il peut y avoir un milieu entre ces deux extrémitez ; mais enfin le commérce des malheureux eſt rarement agréable à ceux qui ſont dans la proſperité. Cependant, Madame, il eſt des dévoirs dont on ne doit point ſe diſpenſer, & c'eſt pour m'en aquiter que je vous aſſûre aujourd'hui, qu'on ne peut être avec plus d'eſtime & de reſpect que je ſuis, &c.

XLIX. LETTRE.
De Madame du Bouchet au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25. *Mars* 1667.

JE me plaindrois de votre oubli, Monſieur, ſi je n'avois peur que vous cruſſiez que je veux in-

insulter aux malheureux. J'ai donc bien voulu faire les premiers pas avec vous dans l'état où vous êtes, mais sans conséquence, s'il vous plaît ; quand vous serez de retour ici, chacun reprendra son rang & ses privileges. Au reste j'ai été ravie de recevoir votre Lettre., de la lire, & de voir la maniere dont vous prenez les choses. Je trouve que vous avez bien raison de mépriser ce qui ne sert qu'à donner du chagrin, & de vous être mis l'esprit au dessus, puisque de se tourmenter n'avance pas davantage. Tout le monde fait les mêmes réfléxions, mais peu de gens sont capables d'en profiter aussi-bien que vous ; c'est que la plûpart ne se desabusent jamais, & qu'ils n'en ont pas l'esprit ; mais je comprens bien qu'en ayant autant que vous en avez, & ayant autant vû de choses & sur le pied qu'elles sont présentement, vous avez pris le bon parti.

On a fort parlé de guerre en ce pays-ci ; mais selon la coûtume des choses violentes, ce bruit n'a pas duré.

J'ai une si grande envie d'avoir une conversation avec vous, que si mes affaires ne me retenoient, je pense que j'irois vous trouver ; mais ce qui modere un peu mes violens transports, c'est que j'espere que vous serez bien-tôt en état de venir prendre possession du coin de mon feu comptant que l'Hyver durera toute l'année.

L. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame du Gouville.

A Bussy, ce 27. de Mars 1667.

JE vous aurois plûtôt fait réponse, si je n'avois été dans un petit voyage, quand votre Lettre de 3. de ce mois * arriva. Je vous dirai donc, Madame, pour y répondre, que je suis fort aise que la Comtesse & vous soyez toûjours bonnes amies, & que vous parliez fort souvent de moi: je ne suis pas en peine de quelle maniere.

Vous me mandez plaisamment qu'il n'y a ni Oncle ni Tante qui ne vous fasse ressouvenir de moi: vous voulez dire, Madame, qui ne vous oblige à me regretter. Mais si vous n'aviez ajouté: Et pour dire mieux, tout ce que nous voyons d'agreable ne nous fait point oublier le plaisir qu'il y a de vous voir; je n'aurois pas été content. Car on peut bien être plus divertissant que les Tantes & que les Oncles, & ne laisser pas d'être encore fort ennuyeux.

Vous le savez bien, Madame, & vous vous êtes prudemment expliquée, pour ne laisser aucun doute à votre ami du cas que vous en faisiez.

Mais je m'amuse à badiner, comme si je n'étois pas fort chagrin de l'état où vous me mandez qu'est notre Amie. Je vous assure, Madame, que je n'en serois pas plus affligé que je le suis, quand les soupçons des Jaloux ridicules auroient été bien fondez; & quand ils en devroient enrager, je prendrai toute ma vie le plus grand interêt du monde en elle.

 LI.

* *Voyez ci-dessus Lett. XLII.*

LI. LETTRE.

Réponse de la Duchesse de Montausier au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6. Avril 1667.

JE reçus votre Lettre*, Monsieur, en montant en Carosse pour suivre la Reine à Versailles. Je vous aurois sans cela remercié plûtôt de l'honneur de votre souvenir qui me sera toûjours très-agréable en quelque tems qu'il vienne. Si le mien vous étoit utile, vous en recevriez souvent des marques ; mais pour de simples complimens, je me flate de croire qu'ils ne sont pas necéssaires à vous persuader que je vous honore très-sincerement, &c.

* *Voiez ci dessus Lett.* XLVIII.

LII. LETTRE.

De Madame de Bouchet au Comte de Bussy.

A Paris, ce 25. Avril 1667.

POUR peu que vous songiez à moi, vous trouverez qu'il y a long-tems que je ne me suis donné l'honneur de vous écrire, Monsieur; mais quand vous saurez que j'ai eu la fiévre, vous me tiendrez pour excusé. Si vous aviez quelque amitié pour moi, vous m'auriez honorée de quelques reproches, cependant vous n'en avez rien fait, je vous le dis franchement, j'en

j'en ai le cœur gros. Au reste voici la guerre, tout le monde est intrigué à chercher de l'argent pour faire des équipages.

Le Roi a fait revenir Monsieur de Crequi, aussi bien que Monsieur de Gadagne.

Messieurs d'Humieres, de Bellefonds & de Pradel, sont nommez Lieutenants Généraux; Pequilin & trois autres, Marêchaux de Camp. Il y aura plusieurs armées, une en Catalogne commandée par Monsieur de Noailles, une en Italie commandée par M. de Navailles, & une en Flandre où sera le Roi, & sous lui les Maréchaux de Turenne & d'Aumont.

Monsieur le Prince (dit-on) demeurera à Chantilli. L'Empereur a fait passer dix-mile hommes en Flandre. On a rappellé M. du Passage, vous en serez bien aise. Le Marquis de Crequi commande un corps séparé en Alsace.

Tout ce que vous connoissez de vieux & de jeunes Courtisans vont à la guerre.

LIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Noailles.

A Bussy, ce 17. Avril 1667.

ENFIN, Monsieur, c'est tout de bon que voici la guerre. On me mande cette nouvelle de tant de côtez, & avec tant de certitude, que je ne saurois plus en douter; & sur cela j'écris au Roi la Lettre * que je vous envoye.

* *Voiez ci dessus page 69.*

Je vous ſupplie, Monſieur, de la preſenter à S.M. ſi vous jugez qu'elle ne lui ſoit pas deſagreable. Si j'avois quelque choſe de plus cher & de meilleur à lui offrir que mon cœur & que ma vie, je vous aſſure que je le lui offrirois volontiers, car mes diſgraces ne m'empêchent pas de l'aimer, comme un Maître adorable & de l'admirer comme le plus grand Roi du monde. Pour vous, Monſieur, qui m'avez témoigné dans les malheurs qui me ſont arrivez plus d'amitié encore que dans les autres tems, vous jugez bien que j'en ai toute la reconnoiſſance, que merite une auſſi grande générosité que la vôtre.

LIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Bouchet. *

A Buſſy, ce 3. Mars 1667.

JE voudrois déja que la guerre fût commencée, Madame, tant j'ai d'impatience de voir le Roi aquerir de la gloire. Il faut bien malgré moi que j'en quitte ma part; mais comme j'aime à me conſoler de tout, voici ce que je me dis ſur ce ſujet; qu'elle m'a trop coûté de peine pour ſi peu de profit; que j'ai été aſſez long tems ſur le theatre, pour être à mon tour ſpectateur & juge des coups, & qu'enfin je ſuis plus tranquile que ceux qui cherchent de l'argent pour aller à l'armée, ſans en pouvoir trouver.

Je fais rarement des reproches à mes amies, Madame. Si elles ont tort, elles ne les méritent

* *Voyez ci-deſſus Lett. LII.*

tent pas, & si elles ont raison, on les fâcheroit. Je ne vous ai point crû malade, je vous en aurois témoigné mon chagrin; vous me l'avez épargné, Madame, je vous en remercie: je vous assure que vous n'avez pas un ami plus fidele que moi.

LV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de Fiesque.

A Bussy, ce 3. *Mai* 1667.

JE sai bien, Madame, qu'on seroit ridicule de s'attendre à une grande régularité de votre part; qu'il vous faut prendre sur ce pied-là, & même que vous pouvez avoir des affaires qui vous laissent peu de loisir. Mais il y a raison par tout, deux lignes sont bien-tôt écrites, il ne faut pas trois mois pour cela; cependant il y en a plus que je n'ai reçu le moindre souvenir de vous. Il ne me manquoit plus que votre oubli pour être traitté sur le chapitre de l'amitié comme je l'ai été sur celui de l'amour. Je vous ferois plus de reproches si je n'avois tant de raison de vous en faire.

LVI. LETTRE.

Réponse de la Comtesse de Fiesque au Comte de Bussy.

A Paris, ce 7. *Mai* 1667.

JE vous jure, Monsieur, que je vous ai écrit une grande Lettre, de l'Hôtel de Sully; la

Ducheſſe vous fit même un compliment dans ma Lettre & badinoit avec vous ; nous vous mandions toutes les nouvelles. Ne croyez jamais que je puiſſe changer pour vous, comptez ſur mon amitié pour toute votre vie ou plûtôt pour toute la mienne. Vous avez tort de vous plaindre de mon amitié, elle ne merite pas d'être comparée à l'amour.

Je voudrois bien que vous fuſſiez revenu comme les autres, il faut eſperer que ce ſera bien-tôt Voici une guerre où chacun trouvera ſon coin.

Chamilly va ſervir d'Aide de Camp auprès du Roi, nos troupes ſont les plus belles du monde; pour moi je crois que nous allons avaler la mer & les poiſſons.

LVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Noailles.

A Buſſy ce 8. *Mai* 1667.

QUELQUE perſuadé que je ſois, Monſieur, de votre générofité, je ne ſaurois m'empêcher d'avoir une très-grande diſcrétion, quand il s'agit de vous importuner en l'état où ſont mes affaires. Cependant il y a des tems qui me ſemblent privilegiez. comme celui-ci où l'on parle fort de guerre. Eſt-il poſſible, Monſieur, que je la voye ſans y être, & que le Roi à qui je meurs d'envie de plaire aux dépens même de ma vie, me la laiſſe paſſer ſi inutilement pour ſon ſervice, tandis que cent mille gens qui ne ſont pas ſi zelez que moi, vont avoir l'honneur de le ſervir?

A la derniere Lettre que je vous écrivis, vous me fîtes réponse, que vous la feriez voir au Roi. Vous puis-je demander ce qu'il a dit, Monsieur? Ne marchandez pas, s'il vous plaît, à me le mander. Je vous assure que toutes ses froideurs pour moi, ne m'ôtent pas une fort grande chaleur que j'ai pour sa gloire & pour sa personne. Vous le savez bien, & je suis persuadé que les tendresses que j'ai pour notre Maître, ont augmenté l'amitié que vous avez dès long-tems pour moi. Continuez-la moi, Monsieur, je vous en supplie, comme à vôtre, &c.

LVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame la Comtesse de Fiesque.

A Bussy, ce 13. *Mai* 1667.

VOILA qui est fait, Madame, je croi que vous m'avez écrit une Lettre * qui s'est perduë, & la meilleure raison que j'aye pour me le persuader, c'est que je le souhaite, & que j'aime fort à croire que vous m'aimez.

Voulez-vous, ma chere Cousine, savoir ce que je pense sur cette nouvelle guerre. Je sens une fort grande envie d'y servir, mais pourtant une fort grande résignation aux volontez du Roi. Je me suis tellement mal trouvé toute ma vie, de prendre les choses trop à cœur, que je suis résolu de ne plus avoir de passion que pour mon repos, & pour des plaisirs indépendans. Comme ce n'ont jamais été mes prosperitez qui me rendoient gai, je ne le suis pas moins que de

* *Voyez ci-dessus Lett. LVI.*

de coutume. Quand il n'y devroit avoir que moi, les rieurs feront toûjours de mon côté, & quoique je ne fois pas fi bien que je devrois être, je ne fuis pourtant pas trop mal, graces à ma modération.

LIX. LETTRE.

Du Comte de Coligni au Comte de Buffy.

A Paris, ce 25. *Mai* 1667.

JE vis hier chez Madame du Bouchet & entre fes mains un caractere qui m'a toûjours plû, mais qui me fut plus agreable que jamais par les marques de votre fouvenir qui m'eft cher au dernier point. Cela augmente la honte que j'ai d'être demeuré pour vous dans un fi long filence; mais je vous affure que la peur de ne pouvoir pas affez bien dire combien je vous aime & combien je vous honore, m'a empêché, plûtôt que ma pareffe, de vous écrire; & de plus, il me femble que je dois être dans un certain état auprès de vous, que je n'ai pas trop befoin de vous faire fouvent des complimens, pour vous perfuader que je fuis à vous plus qu'homme qui vive. Par-deffus tout cela je fuis un peu glorieux. J'enrage que mon ftile & mon génie foit fi fort inferieur au vôtre; & je porte quelque peine de celle que vous auriez de perdre un moment de tems à ne rien voir de tout ce que je voudrois que vous viffiez, pour recevoir quelque fatisfaction en lifant mes Lettres. Mais pour finir tout ce galimatias auquel je me fuis

ſuis embarqué mal à propos, je paſſerai aux nouvelles qui courent.

Je ne vous en ſaurois dire de plus fraîches que le mariage qui ſe vient de faire à S. Germain de Monſieur le Duc de Guiſe avec Mademoiſelle d'Alençon. On les a fiancez dans la chambre du Roi, on les a mariez dans la Chapelle, & ils coucheront enſemble ce ſoir dans le Château, ou bien il ne tiendra qu'à eux. Il y a beaucoup de choſes à dire là-deſſus que je veux taire pour éviter prolixité.

Tout ce que vous avez lû de la magnificence de Salomon ou de la grandeur du Roi de la Chine, n'eſt pas comparable à la pompe qui accompagne le Roi dans ſon voyage. On ne voit paſſer par les ruës que pennaches, qu'habits dorez, que chariots, que mulets ſuperbement harnachez, que chevaux de parade, que houſſes brodées de fin or, que gens étourdis qui s'entrechoquent ou allant ou venant chercher ce qu'il leur faut pour parfaire leur équipage. Pour moi qui ſuis un peu plus poſé, j'ai compoſé un équipage du débris de celui que j'avois il y a deux ans, au grand ſoulagement de ma bourſe, & je men vais pour être témoin des conquêtes que le Roi va faire. Je n'ai ni office ni benefice, mais j'ai le plaiſir à l'âge de quarante-neuf ans de faire le métier de volontaire que je n'avois jamais fait.

Il me ſemble que je ſors de l'Academie. Cela me réjoûit infiniment, & d'autant plus que le Roi m'a fait l'honneur de me permettre de faire ce voyage, dont je laiſſe à Madame du Bouchet à vous dire les nouvelles fines & délicates, à quoi je ne ſuis pas propre.

Je voudrois bien que vous miſſiez en execution

tion le dessein que vous avez projetté de venir participer à nos victoires. Je vous assure que de tous les Heros qui composent notre formidable armée, il n'y en a pas un qui eût tant de joye de vous y voir que moi. Je vous prie de m'excuser si je me mets de ce nombre; mais que voulez-vous ? il y en a tant & de tels que je pourrai passer parmi les autres sans qu'on y prenne garde. Adieu, mon très-cher Cousin, croyez que c'est du meilleur de mon cœur que je vous assure que je suis à vous.

LX. LETTRE.

Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 20. Mai 1667.

JE reçus une Lettre * de vous en Bretagne, mon cher Cousin, où vous me parliez de nos Rabutins, & de la beauté de Bourbilly. Mais comme on m'avoit écrit d'ici qu'on vous y attendoit, & que je croyois moi-même y arriver plûtôt, j'ai toûjours differé à vous faire réponse jusqu'à présent que j'ai appris que vous ne viendriez point ici. Vous savez qu'il n'est plus question que de guerre. Toute la Cour est à l'Armée, & toute l'Armée est à la Cour. Paris est un desert; & desert pour desert, j'aime beaucoup mieux celui de la forêt de . . . . où je passerai l'été,

En attendant que nos Guerriers
Reviennent couverts de lauriers.

Voilà

* *Voyez ci-dessus Lett.* XXVII.

Voilà deux vers. Cependant je ne ſai ſi je les ſavois déja, ou ſi je les viens de faire, Comme la choſe n'eſt pas d'une fort grande conſéquence, je reprendrai le fil de ma proſe. J'ai bien ſenti mon cœur pour vous, depuis que j'ai vû tant de gens empreſſez à commencer ou à recommencer un métier que vous avez fait avec tant d'honneur dans le tems que vous avez pû vous en mêler. C'eſt une choſe douloureuſe à un homme de courage, d'être chez ſoi quand il y a tant de bruit en Flandres. Comme je ne doute point que vous ne ſentiez ſur cela tout ce qu'un homme d'eſprit & qui a de la valeur peut ſentir, il y a de l'imprudence à moi de repaſſer ſur un endroit ſi ſenſible. J'eſpere que vous me pardonnerez par le grand interêt que j'y prens.

On dit que vous avez écrit au Roi. Envoyez-moi la copie de votre Lettre, & me mandez un peu des nouvelles de votre vie, quelles ſortes de choſes vous peuvent amuſer, & ſi l'ajuſtement de votre maiſon n'y contribuë pas beaucoup. Pour moi, j'ai paſſé l'hyver en Bretagne, où j'ai fait planter une infinité de petits arbres, & un Labirinthe d'où l'on ne ſortira pas ſans le fil d'Ariane. J'ai encore acheté pluſieurs terres, à qui j'ai dit à la maniére accoûtumée: Je vous fais Parc. De ſorte que j'ai étendu mes promenoirs ſans qu'il m'en ait coûté beaucoup. Ma fille vous fait mille amitiez. J'en fais autant à toute votre famille.

LXI.

LXI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 23. *Mai* 1667.

POUR vous parler franchement, j'étois un peu ſurpris de ne recevoir aucune réponſe à la Lettre que je vous écrivis il y a plus de ſix mois, parce que je ne croyois pas qu'il vous falût deux de mes Lettres pour m'en attirer une des vôtres. Mais après les raiſons que vous me mandez, je ſuis content.

Pour la guerre où vous me ſouhaitez, je ne ſuis pas de même ſentiment que vous. Je vous rends pourtant mille graces, ma chere Couſine, de la part que vous prenez à ma méchante fortune: Mais je vous en veux conſoler, en vous diſant que j'entens parler aujourdhui du voyage de Flandres avec la même tranquillité dont j'entendois ces jours paſſez, parler des revuës de la plaine d'Ouilles. Ce n'eſt pas que je n'aye écrit au Roi: mais j'ai donné cela à Mr. de Noailles mon bon ami, qui m'y avoit engagé. Ceſſez de me plaindre, Madame, ſur les chagrins que vous croyez que j'ai. Il y a bien des gens en France qui ont de plus grands plaiſirs que moi; mais il n'y en a pas au monde qui ayent moins de peines. Cependant j'ai autant de courage & d'ambition que j'en ai jamais eu: Mais il eſt vrai que je ne ſuis pas aſſez fou pour me tourmenter pour des maux inévitables. Après les contrarietez de la fortune, je ſuis auſſi peu fâché de n'être pas Maréchal de France

que

que de n'être pas Roi. Un honnête homme fait tout ce qu'il peut pour s'avancer, & se met au dessus des mauvais succès quand il n'a pas réüssi.

Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Je fais des vers aussi-bien que vous, Madame: mais je suis assuré que je savois les miens, & je croi que vous avez fait les vôtres.

Mademoiselle de Sevigny a raison de me faire des amitiez. Après vous je n'aime ni n'estime rien tant qu'elle. Je suis pour ses interêts, comme vous êtes pour les miens. Je suis assuré qu'elle n'est pas si mal satisfaite de sa fortune que moi, & sa vertu lui fait attendre sans impatience un établissement avantageux, que l'estime extraordinaire que j'ai pour elle me persuade être trop lent à venir. Voilà de grandes paroles, Madame: mais en un mot je l'aime fort, & je trouve qu'elle devroit plûtôt être Princesse que Mademoiselle de Sevigny.

Voici la copie de la derniere Lettre que j'ai écrite au Roi.

SIRE,

Tant qu'il n'y a eu que mes affaires domestiques qui m'ayent obligé de sortir de chez moi pour y mettre ordre, je me suis contenté de faire supplier très humblement V. M. de m'accorder cette grace. Mais recevant de tous côtez des nouvelles que tout se prépare à la guerre, je m'adresse directement à V. M. SIRE, *pour la supplier avec toutes les soûmissions imaginables, de me permettre d'aller chercher la mort pour son service. J'ai été jusqu'ici trop*

trop malheureux pour oser desormais rien attendre de la fortune, & je ne suis pas assez visionnaire pour en rien esperer : Mais je ne me relâcherai jamais du zele ardent que j'ai toûjours eu pour la personne & pour le service de V. M. Elle m'a fait du mal, SIRE, *mais elle me l'a fait avec tant de justice, qu'à moi, qui me la fais toûjours, cela n'a point ôté l'amitié, & a augmenté même s'il se peut l'estime que j'ai toûjours euë pour vous. J'ai tellement dans la tête que si j'avois l'honneur d'être particuliérement connu de V. M. elle auroit de la bonté pour moi, & j'ose dire de l'estime, qu'il n'y a rien au monde que je ne tente pour m'en bien faire connoître. N'en refusez pas les moyens* SIRE, *à un homme qui signera de son sang à V. M. qu'il n'a aucune prétention, & qu'il ne demande que la permission de vous faire bien voir qu'il vous aime plus que sa vie, & que c'est de tout son cœur qu'il est avec les plus profonds respects,* SIRE, *de V. M. &c.*

LXII. LETTRE.

De Madame de M . . . . au Comte de Bussy.

A Paris, ce 3. de Juin 1667.

JE ne vous écrirai qu'un mot aujourd'hui, parce que j'ai la migraine ; mais quand j'en devrois mourir, je ne saurois laisser passer cet Ordinaire, sans vous témoigner la joye que vous m'avez donné, en m'apprenant que vous m'aimez toûjours autant que vous me l'avez promis. Vous devez juger si je fais cas de votre amitié, par l'allarme que j'avois prise de la perdre.

Au

Au reſte, je croi que vous ſerez ſurpris d'apprendre que Madame de M. **** a chaſſé Mademoiſelle de . . . . . Je ne vous en manderai point le détail, parce qu'il faudroit entendre les raiſons de part & d'autre pour le bien ſavoir. Je ſai de plus que la Dame s'en eſt allée ſans rien dire à perſonne, pas même à ſon mari, à qui elle a écrit de ſix lieuës d'ici, & enſuite elle eſt allée à C . . . où elle paſſera l'Eté : Il y en a même qui diſent qu'elle ne reviendra point que pour ſe mettre dans un Couvent Dieu ſur tout. Vous vous ſouviendrez que vous m'avez promis tous les petits vers que vous feriez ſur elle.

Au reſte, pour des nouvelles de l'Armée, perſonne n'en ſait encore que du lieu où elle eſt campée ; & pour les deſſeins ils ne paroiſſent pas juſqu'ici. Chacun raiſonne à ſa mode & ſe mêle de deviner ; & de peur de ſe tromper, nomme toutes les Villes qu'on peut aſſieger. On nous vient de dire qu'il y en avoit trois aſſiegées toutes en même tems : Valenciennes, Courtray & Namur. On dit auſſi qu'on negocie avec l'Eſpagne.

LXIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de M . . . . .

A Chaſeu, ce 16. *Juin* 1667.

VOus êtes la plus honnête, la plus réguliere & la plus agréable amie qu'on puiſſe avoir : Je vous aſſure, Madame, que je ſuis bien content de vous : Je vous aime & je vous eſtime

estime aussi beaucoup, & je sens bien que cela durera toûjours.

Au reste, Madame, je suis un ami qui ni me laisse pas vaincre en témoignages d'amitié. Vous m'écrivez, dites-vous, avec un mal de tête, & moi je vous écris avec la plus furieuse migraine qu'on ait jamais euë, après avoir été saigné; & pour peu que vous me poussassiez, je vous écrirois de mon sang, que je vous aime.

Il est vrai que j'ai été surpris de l'escapade de Mad***. Ce n'est pas que je ne connoisse ses manieres de peindre; mais je croyois que l'âge auroit ce qu'on appelle meuri sa Raison, & qu'au moins Dom Cosme ne la laisseroit pas broncher. Je ne suis pas un grand Predicateur; mais de mon regne, cela ne se seroit pas fait. Mandez-moi ce que l'on en dit dans le monde, & de la sortie de C*** d'auprès d'elle. Quoique vous me disiez de cette Dame, je vous en ferai un Paroli à notre premiere vuë.

Quand vous aurez des nouvelles de l'Armée par notre ami Colligny, ou par quelque autre, je vous prie de me les mander. Mandez-moi si notre grand ami..... augmente ce beau corps de Volontaires, ou s'il est à Ham.

On dit ici les mêmes fadaises sur les desseins de guerre que l'on dit à Paris: Toute la difference, c'est qu'on les dit plus tard. Avec un peu de patience nous saurons toutes choses. Pour moi je ne trouve rien de si fou, que de vouloir deviner les entreprises; car on ne sait point d'ordinaire les forces ni les vuës des Entrepreneurs.

LXIV.

LXIV. LETTRE.

De Madame la Comteſſe de Fieſque au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20. Juin 1667.

NOus revoilà donc en commerce reglé, Monſieur, car je vous aſſure que je ne manquerai point de vous écrire auſſi ſouvent que je le pourrai. Je ſuis ravie que vous preniez tout ceci comme vous faites. Vous êtes trop heureux de vous mettre l'eſprit au deſſus de tout. C'eſt aſſurément nous-mêmes qui faiſons notre bonheur; il y a long-tems que je l'éprouve par moi-même: Car quoique ma fortune ſoit mediocre, & que dans toutes les affaires que j'ai euës, j'aye eſſuyé mille chagrins, je n'ai pas laiſſé d'être gaillarde, comme celles qui en ont le plus de raiſon. Demeurons donc comme cela, & nous moquons de tout. Il faut pourtant revenir voir vos amies cet hyver; & c'eſt ce que je vous conſeille fort. La pauvre Madame de * * * auroit bien beſoin de votre Philoſophie. Elle s'en eſt allée à *** dans le plus miſerable état du monde. Le bruit a couru qu'elle étoit dans un Couvent, mais cela n'étoit pas vrai; c'eſt à cette heure, où elle auroit bien beſoin de cette devotion que vous ſavez; mais j'ai peur que cela ne fût pas aſſez fort pour lui donner la tranquillité qu'il lui faudroit ſur le méchant état de ſes affaires. Je ne doute pas qu'elle ne vous ait écrit ſur tout cela, & que vous n'en ſoiez auſſi bien inſtruit que nous. Je vous aſſure que je ſuis fort aiſe de vous voir

dépêtré de cette folle paſſion qui vous a donné tant de mal : n'en parlons plus ſeulement, de peur de la réveiller.

Le Roi eſt parti de Charleroi le quinziéme. Il marche vers Arras, pour faire un ſiége; mais de ſavoir de quel côté il tournera, c'eſt ce que perſonne ne peut deviner. Il fera apparemment tout ce qu'il voudra; car il a une très belle Armée, & les Eſpagnols ſont très-foibles. La paix d'Angleterre n'eſt point faite, & Mylord Saint-Alban partit hier pour aller trouver le Roi. Il y en a qui diſent que les Eſpagnols donnent Oſtende aux Anglois, & que par ce moyen ils auront des troupes Angloiſes, pour pouvoir faire tête à la fin de la Campagne. Peu de temps nous rendra ſavans. On dit tant de menteries, qu'on ne ſait que croire. MADAME s'eſt encore bleſſée cette fois, dont on eſt au deſeſpoir.

LXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame la Comteſſe de Fieſque.

A Chaſeu, ce 25. Juin 1669.

JE ſuis bien plus aiſe quand vous m'écrivez ſouvent, Madame, que je ne ſuis fâché quand vous êtes long-temps ſans m'écrire; c'eſt que j'ai beaucoup plus de diſpoſition à vous aimer qu'à vous haïr. Vous ne ſauriez vous imaginer juſqu'où va ma tranquillité ſur les injuſtices de ma fortune. J'en ſuis moi-même ſurpris à un point que je ne me reconnois pas; car enfin je n'ai pas ſeulement beſoin du moindre effort de

m

ma raiſon, pour me rendre content. Je croi que ſi on ne m'avoit fait qu'un peu de tort, j'aurois toûjours eu cela ſur le cœur, mais on l'a pouſſé ſi loin, qu'on m'a tout à fait détaché. C'eſt comme la Dame que vous ſavez, ſi elle ne m'avoit fait qu'une eſcapade, comme celles à quoi elle étoit ſujette, je ne m'en ſerois jamais guéri, mais le tour qu'elle m'a fait, m'a entierement dégagé.

Je ſuis d'accord avec vous que le Roi eſt en état de faire en Flandre une partie de ce qu'il voudra, & j'en ſuis ravi; car outre l'interêt que je prens à la gloire d'un Maître qui n'a pû rebuter mon amitié par tous les maux qu'il m'a faits; c'eſt que la proſperité le rendra de bonne humeur, & le diſpoſera peut-être un jour à me faire juſtice. Cette eſperance-là pourtant eſt accompagnée de fort peu d'importance & d'un mediocre deſir, afin que je ne ſois pas fâché, quand cela n'arrivera pas; car ſur toutes choſes je ne veux point être fâché. Je paſſe la vie aſſez agréablement pour ne la paſſer qu'en Province; & ſi je ſuis auſſi délicat pour le moins que j'ai jamais été; mais je me fais des plaiſirs de tout. Je n'en avois autrefois qu'un, pour lequel j'aimois tous les autres; aujourd'hui je les aime tous également. Je les change avant que de m'en ſaouler, ainſi ils me réjoüiſſent toûjours. J'ai deux agréables maiſons, dont il y en a une fort belle. J'y demeure autant qu'elles me divertiſſent; je fais mes affaires en me joüant, je n'en ai plus d'épineuſes. Je ne ſuis pas plus délicat ſur la bonne chere qu'autrefois, vous connoiſſez là-deſſus mon indifference. Je reçois trois fois la ſemaine de Lettres de beaucoup de gens auſquels je fais exactement réponſe.

Je fais des Memoires qu'on lira peut-être un jour avec plaisir. Il faut bien que j'écrive moi-même mes services à la guerre, si je veux que la posterité les sache; car je perdrois mon temps, si je m'attendois aux Historiens publics qui n'écrivent rien que les Ministres ne le voyent, & qui dès-là n'ont garde de condamner la conduite de ces Ministres, par les éloges des gens qu'ils ont mal-traitez.

Voilà la vie que je fais ici, ma chere Cousine, qui ne m'empêchera pas pourtant de passer l'hyver à Paris, si le Roi me veut croire; car je meurs d'envie de vous y voir, & d'aller philosopher avec vous. Cependant ma chere Cousine, songeons à notre santé, car il n'y a rien de tel pour les malheureux que de vivre. On voit bien des changemens, mais quand il n'en arriveroit point en notre faveur, le pis aller, c'est qu'on vit.

LXVI. LETTRE.

De Madame de Gouville au Comte de Bussy.

A Paris, ce 30. Juin 1667.

J'ARRIVE de la Campagne de mon côté, & notre Cousine du sien. La premiere chose à quoi nous pensons, c'est à vous écrire & à vous prier d'envoyer chez moi prendre nos deux Portraits.

Vous croïez bien que nous avons une furieuse impatience de savoir ce que vous mettrez au-dessous. Elle n'égale pourtant pas celle de vous voir. Hé, mon Dieu! Mandez-nous donc quand

ce

ce ſera, & ſi vous ne croïez pas revenir ici l'hiver qui vient ? La Comteſſe dit qu'elle ne vous écrit pas; mais qu'elle eſt aſſurée que vous n'en êtes pas moins perſuadé de ſon amitié. Entre vous deux le debat. Pour moi qui ſuis encore toute nouvelle venuë de la Campagne, je ne ſai aucune nouvelle particuliere. Car pour les publiques, les Gazettes vous les apprendront.

Je ne puis auſſi vous rien dire de fort particulier de Madame de * * * elle m'a pourtant écrit qu'elle ne m'étoit pas venuë dire adieu, parce qu'elle étoit ſi chagrine, qu'elle ne vouloit pas ſe montrer comme cela. La verité eſt que ſon mari vouloit qu'elle donnât un lit de camp & du linge à ſon fils pour aller à l'armée; & comme elle n'en voulut rien faire, & que ſon mari le lui ordonna malgré elle, elle ſe mit en une chaiſe roulante, & court encore.

Voilà notre Comteſſe à qu'il prend envie de vous écrire au bas de ma Lettre.

De Madame la Comteſſe du Pleſſis.

Mon inquiétude, eſt pour Mademoiſelle de * * * & comme elle aura pû ſuivre ſa Maitreſſe. Vous qui connoiſſez le terrain, mandez moi ce que vous en penſez. Pour moi je n'ai à vous parler que de l'envie que j'ai de vous revoir, & que je ſouhaite extrémement que vous veniez vous établir à Paris; car je ſuis plus de vos amies que perſonne du monde : quoi que je ne le diſe pas ſouvent, cela eſt toûjours dans mon cœur de même, ſans que rien puiſſe jamais y apporter aucun changement.

LXVII. LETTRE.

De Madame de . . . . au Comte de Buſſy.

A Paris, ce premier Juillet 1667.

A PRESENT que je ne ſuis plus campagnarde, vous aurez plus ſouvent de mes nouvelles, & de celles du monde. Je ne ſai ſi vous m'aurez fait la juſtice de croire qu'il falloit que je ne fuſſe pas à Paris, puiſque je demeurois ſi long-temps ſans me donner l'honneur de vous écrire, ou ſi vous ne m'avez pas déja condamné de pareſſe. Quoiqu'il en ſoit, la derniere Lettre que vous m'avez écrite eſt ſi obligeante, que je vous pardonne aiſément tout le tort que vous pourriez m'avoir fait là-deſſus.

Au reſte, je ne doute pas que vous n'ayez bien de la joie de toutes les proſperitez des armes du Roi : Sa perſonne fait beaucoup plus d'effet que le nombre ſans elle, & que la valeur de ſes Soldats. Car dès qu'il a paru devant Tournay, tout a cedé à ſa reputation.

Vous aurez appris, Monſieur, les particularitez de ce Siége, par mille relations, & je ne doute pas qu'on ne vous ait mandé que le Roi eſt allé à la tranchée, & a regardé par-deſſus. En vérité il n'y a rien de ſi beau que de voir aller le Roi dans des lieux auſſi dangereux : Il y a eu un Page tué à ſes côtez. Les poltrons ne trouveront pas leur compte avec lui; car malgré qu'on en ait, il faut marcher droit. Adieu Monſieur, tâchons de nous conſoler, car perſonne n'en prendra le ſoin pour nous.

LXVIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Gouville.

A Chaſeu, ce 5. Juillet 1667.

VOUS êtes les meilleures amies du monde vous & notre Comteſſe du Pleſſis. Je vous aſſure qu'entr'autres éloges celui-là ne ſera pas oublié ſous vos portraits. Je ne vous manderai pas ce que j'y mettrai, je vous le dirai quand nous nous verrons : Je me hâterai pas même de faire cette ſouſcription, de peur que vous ne m'obligeaſſiez dans la ſuite à la changer. J'ai eu des amies dont les apparences étoient auſſi belles que les vôtres, qui après que je les ai juſtement loüées, m'ont forcé de me dedire. Qu'il vous ſuffiſe donc de ſavoir que ſi je parlois maintenant de vous, j'en dirois beaucoup de bien, & que je ne vous flatterois pas. Mandez-moi vos noms de baptême.

Je ne doute pas que le ſujet de l'eſcapade de Madame *** ne ſoit celui que vous me mandez ; car je connois ſon attachement pour les meubles.

Au reſte, j'eſſayerai d'être à Paris à la fin de la campagne ; je n'y voudrois pas aller plûtôt, quand je le pourrois, le Roi étant en Flandre. Il faut être chez ſoi, quand on ne peut être avec lui : Il n'a pas tenu à moi, je lui offris mes ſervices à la fin d'Avril dernier par une Lettre à laquelle je n'eus point de réponſe. Adieu, Madame, je m'en vais écrire à notre Comteſſe au bas de votre Lettre.

* *Voyez Lett. LXVI.*

A Madame la Comteſſe de Pleſſis.

Vous avez pû voir, Madame, dans la Lettre que j'écris à Madame de Gouville, ce que je penſe ſur ce qui regarde *** & ſa Maîtreſſe.

Pour répondre à ce que vous me mandez que vous êtes plus de mes amies que perſonne du monde, je vous proteſte qu'à l'égard du cœur on ne peut pas mieux meriter cette grace-là que moi. Je n'ai jamais eu tant d'envie de revoir une amie que vous. J'eſpere me ſatisfaire cet hiver là-deſſus. Cependant je vous ſupplie de croire que je vous aime, & que je ne changerai jamais de ſentimens, quand même vous ſeriez treize mois à la Baſtille & enſuite exilée.

Je ne vous écris qu'une demie Lettre, je vous en écrirai une entiere quand vous m'en donnerez l'exemple, où plûtôt quand il vous plaira; car je ſai quelle eſt votre pareſſe ſur ce chapitre, & pour moi cela ne me coûte rien.

LXIX. LETTRE.

Réponſe * du Comte de Buſſy à Madame de...

A Chaſeu, ce 5. Juillet 1667.

NON, Madame, je ne vous ai point condamnée, pour avoir été quinze jours ſans m'écrire; je ne vais pas vîte quand il s'agit de juger mal de ſes amies, & vous êtes une de celles dont j'aurois autant de peine à me deſabuſer. Ce n'eſt pas que je n'aye été ſouvent attrappé avec

* Lett. LXVII.

avec d'autres ; mais je ne ſaurois me corriger de me confier en ceux que j'aime. En arrive après ce qui pourra. Il eſt vrai auſſi que pour les gens qui m'ont une fois trompé il n'y a point de retour avec moi. Je ne dis pas cela pour vous faire peur, Madame, car je ſai que c'eſt l'honnêteté qui vous conduit, & non pas la crainte ; mais je vous le dis pour vous faire voir à quoi ſe doivent attendre ceux qui m'ont abandonné dans mes adverſitez.

Au reſte, Madame, vous me ſurprenez par les nouvelles que vous me mandez de la guerre : Je ſuis aſſuré qu'il y a plus d'un Officier General en France qui n'en parle ni qui n'en écrit pas ſi bien que vous. Quand je ne connoîtrois pas comme je fais, Monſieur *** je jugerois à votre ſtyle, que vous auriez un commerce fort étroit avec un habile homme. Je reçois encore des nouvelles d'ailleurs, mais elles ne ſont ni ſi bonnes ni ſi bien écrites que les vôtres. Vous me ferez un fort grand plaiſir, Madame, de continuer, vous n'obligerez pas un ingrat, & peut-être qu'un jour ſerai je aſſez heureux pour reconnoître toutes vos bontez.

Je ſuis fort faché des déplaiſirs du Maréchal de Grammont, il n'y a gueres d'homme en France qui ſoit plus à plaindre que lui : Et pour moi à qui vous mandez que je tâche de me conſoler, je n'en ai pas grand beſoin. Il y a bien des gens avec leſquels je voudrois avoir changé de fortune, mais il n'y en a point au monde contre qui je vouluſſe changer de ſituation d'eſprit. Vous le pourrez connoître à mes Lettres, Madame, vous le verriez encore mieux à ma converſation.

LXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de . . .

A Chaſeu, ce 9. Juillet 1667.

JE croi que vous avez la même joie que moi des proſperitez & de la gloire de notre Maître, & le même regret de n'être pas au Biouac avec lui. Pour moi je me conſolois encore de n'aller point à la guerre, quand je n'y voyois que Colligny, Gadagne & Pradel; mais quand je voi le plus grand Prince du monde que j'ai ſervi toute ma vie, aller ſans neceſſité, & par un excès de valeur reconnoître les places lui-même; entrer dans les tranchées, & ſe mettre dans des endroits où l'on tuë des gens à ſes côtez, je ſuis preſque reduit au deſeſpoir d'être forcé à demeurer dans ma maiſon, & à reſſembler, au moins en apparence, à mille coquins qui n'ont pas de honte d'être chez eux en ſeureté & dans les plaiſirs, tandis que leur Maître fatigue & s'expoſe à mille perils à toute heure. Mais, Monſieur, ne trouvez-vous pas qu'il faut faire des choſes bien extraordinaires pour faire parler de ſoi auprès d'un Prince auſſi brave que celui-là? Bon Dieu! à quel prix met-il la gloire? De notre tems nous l'avions à meilleur marché. Car enfin quand nous nous mettions ſouvent au haſard d'être tuez, perſonne ne nous effaçoit, & nous faiſions bien du bruit; mais aujourd'hui que le plus grand Roi du monde s'en mêle, & qu'il ſe met à tous les jours, à peine ſaura-t-on par la mort d'un Gentilhomme, qu'il aura fait une belle action. Il n'importe, Monſieur,

ſieur, je voudrois bien être auprès de S. M. Quand on ne devroit jamais parler de ce que j'aurois fait de bien, il me ſuffiroit qu'il le ſût lui tout ſeul; car j'aime mieux ſon eſtime & ſon approbation que celle de tout le monde enſemble.

XXI. LETTRE.

De Monſieur de Grammont au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. Juillet 1667.

TROUVEZ bon, Monſieur, que je vous trouve après vous avoir cherché long-tems, & que je vous diſe que vous êtes un peu pareſſeux. Je me ſuis donné l'honneur de vous écrire pluſieurs fois ſans que vous m'ayez honoré d'une réponſe. C'eſt tout ce qu'on peut faire de parler tout ſeul à Dieu. Humaniſez-vous un peu, Monſieur, je vous en ſupplie. Je vais tâcher de vous amuſer des nouvelles du Parnaſſe, en attendant que je reçoive des vôtres.

Voilà un bout-rimé de Bourdenave; vous lui donnerez le prix qu'il merite, le public & même les connoiſſeurs de ce Pays-ci le trouvent beau: pour moi j'attens votre jugement, pour le trouver digne de mon approbation, ou pour la lui refuſer. Tout le monde à ſon imitation en veut faire, & ſi ce tems dure, je crois qu'on ne parlera plus qu'en bout-rimez. Les beaux eſprits prétendent même que rien n'eſt plus propre à donner des tours dans l'eſprit pour trouver un beau ſens à des rimes biſarres. Je vous en envoye, Monſieur, d'aſſez difficiles, pour

vous donner du plaiſir à en faire quelque choſe de bon, ſi vous voulez bien vous divertir à cela.

BOUT-RIMÉ

DE BOURDENAVE.

QUand on feroit d'amour le plus riche tréſor,
Si l'on traite mes feux de pure bagatelle
Mes chaines tiennent moins qu'une ſimple ficelle,
Je n'y ſonge en 3 jours non plus qu'au grand Mogor

Ce qui fit abrutir Nabuchodonoſor,
Fut ſans doute l'orgueuil de quelqu'autre rebelle,
Dont le cœur obſtiné plus fort que la Rochelle;
Croyoit que bon renom valût ceinture d' or.

Qu'une fille ſoit grande, ou qu'elle ſoit ragotte,
De lis ſous le mouchoir, d'albâtre ſous la cotte,
L'aimer huit jours ſans fruit l'amour ſent le moiſi.

D'abord j'offre mon cœur, après j'offre ma bource.
La belle en rit, j'en ris, c'eſt ma ſeule reſſource.
Qui meurt d'amour eſt ſot, & ſot en cramoiſi.

LXXII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur de Grammont.

A Chaſeu, ce 20. *Juillet* 1667.

J'ECRIS à bien des gens, Monſieur, que je n'aime & que je n'eſtime pas tant que vous. Mais

Mais dans ma retraite j'ai mille ſortes d'occupations qui m'ôtent tout loiſir, & ce qui vous ſurprendra davantage, c'eſt que je trouve ici les jours d'été trop courts, & que ſouvent à la Cour j'ai trouvé ceux d'hyver trop longs. C'eſt qu'on n'y eſt pas le maître de ſes peines & de ſes plaiſirs, & que les chagrins cuiſans, que les malheureux y ſouffrent, ne leur laiſſent rien ſentir que leurs peines; au lieu que dans l'endroit où je ſuis, la fortune en m'accablant d'injuſtices, m'a fait au moins le plaiſir de me guérir de l'ambition, & en me donnant le coup de grace, me laiſſe chez moi tranquile. Le commerce de mes amis m'amuſe, & le vôtre merite bien qu'on ne le néglige pas. Vous verrez, Monſieur, le cas que j'en fais par mon exactitude à vous répondre.

Le bout-rimé de Bourdenave, eſt admirable, je n'en ai jamais vû qu'un auſſi beau, & plus difficile encore par les rimes qui eſt celui qui commence par,

Languiſſant & défait tel que fut jadis Neſſe.

Sans doute vous l'avez vû, auquel cas vous ne l'avez pas oublié. Ils me devoient tous deux rebuter d'en faire, moi qui ſuis délicat & le plus ſévere de tous mes cenſeurs. Cependant je m'amuſe quelquefois à en faire pour me divertir. J'ai rempli vos rimes ſur la campagne du Roi, on ne peut choiſir de plus belle matiere.

BOUT-RIMÉ POUR LE ROI.

LOrſque je voi le Roi nuit & jour au bïouac ;
Je croi fort aiſément qu'il domtera l' Afrique ;
Il préfere aux concerts la guerriere muſique,
Et ſoumet tout par force, jamais par micmac.

Nous verrons avec lui le pays du Tabac,
Il y fera des Loix comme un grand Politique,
Il y fera des Forts & de pierre & de brique,
Où l'on ne vivra point & ab hoc & ab hac.

A tout par ſa prudence il donne le remede,
Il deſarme d'un mot l'oiſeau de Ganimede,
C'eſt-à-dire l'Empire en figure ou rebus.

Manger ſur le gaſon le jambon & & l' éclanche,
Ne repoſer jamais ni Fête ni Dimanche,
Ce n'eſt pas-là, Meſſieurs, être un Roi de bibus.

LXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de S...

A Chaſeu, ce 20. Juillet 1667.

IL ne ſeroit ni juſte ni honnête que je ne vous écriviſſe jamais que pour vous demander des graces, Monſieur. C'eſt donc pour me réjouïr avec vous des victoires du Roi que je vous écris aujourdhui, & pour vous témoigner mon chagrin

grin de n'être pas auprès de S. M. pour essayer de me mettre au devant des coups ausquels il s'expose si souvent. Vous n'aurez pas de peine à le croire, quand outre un peu d'estime que vous avez peut être pour moi, vous songerez au plaisir que j'aurois, de faire voir en hazardant ma vie, que j'ai plus de zele pour sa personne, & plus de courage que les gens qui m'ont rendu de mauvais offices auprès de lui. Je leur pardonne de bon cœur; car Dieu le veut, mais je ne sai pas si Dieu leur pardonnera. Je vous le ferai peut-être remarquer un jour. Cependant je ne desespere pas que le Roi ne me fasse enfin justice, & qu'il ne recompense mes services aussi bien qu'il a prétendu châtier mes fautes.

LXXIV. LETTRE.

De Monsieur de Grammont au Comte de Bussy.

A Paris, ce 29. *Juillet* 1667.

JE vous écris de chez une Dame qui sait admirer tout ce que vous m'écrivez, & en prose & en vers, Monsieur. Elle a été charmée aussibien que moi de votre Sonnet * pour le Roi, & elle a défié un de ses amis qui étoit avec moi chez elle quand je le reçus, d'en faire un pour elle sur les mêmes rimes. Quoi qu'il nous parût fort difficile de faire entrer biouac dans les loüanges d'une Dame, il l'entreprit & en vint à bout. Je vous invite, Monsieur, de la part de mon amie de faire de même. Elle me charge de

* *Voyez Lett. de LXXII.*

de vous mander qu'elle a bien de l'eſtime pour votre merite, mais pour ſon nom elle me defend de vous le dire.

Le Roi a permis au Comte de Guiche d'aller avec le Maréchal de Grammont ſon pere dans ſon gouvernement, au premier mot que le Comte de Grammont en a dit au Roi.

La Comteſſe de Guiche a été faite Dame du Palais de la Reine, ſans nulle ſollicitation.

On ne ſait ni on ne dit aucunes nouvelles du deſſein du Roi pour lequel il a fait prendre du pain pour cinq jours de marche.

La Reine a fait ſon entrée à Douay. Caſtel Rodrigo a fait pendre le Gouverneur de Courtray & celui du Fort de l'Eſcarpe pour ne s'être pas aſſez defendus à ſon gré. Il a refuſé des Paſſe-ports au Comte de Guiche pour revenir en France. Celui-ci a mandé que ſi on les lui refuſe une ſeconde fois, il ſe hazardera de paſſer lui ſixiéme pour venir joindre Monſieur ſon Pere, & de-là aller enſemble en Bearn.

LXXV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur de Grammont.

A Buſſy, *ce* 20. *Août* 1667.

LE Sonnet que vous m'envoyez pour votre amie eſt joli. N'eſt-il pas de vous, Monſieur? Son eſtime pour moi merite bien que je travaille pour elle, j'y conſens; mais la peine que je me donnerai merite bien auſſi qu'elle m'apprenne ſon nom.

Le Comte de Guiche a mal pris ſon tems pour demander des graces à Caſtel Rodrigo quand il vient de perdre deux places ; le chagrin invite au refus, comme la joye diſpoſe à tout accorder.

Il ne peut arriver de bonne fortune à la Comteſſe de Guiche au deſſus de ſon merite & de mes ſouhaits. Je vous envoye un Sonnet pour votre amie.

BOUT-RIMÉ.

A UNE DAME.

SI tu voulois aimer un homme de biouac,
Je t'offre un cœur plus chaud que le Soleil d' Afrique,
Je ſuis net en amour, de même qu'en muſique,
Et n'y ſaurois ſouffrir ni faux ton ni micmac,

Je n'ai (quoi que Guerrier) jamais pris de tabac,
Je ne ſuis ni chagrin, cenſeur, ni Politique,
Qu'on me trouve un amant d'une telle fa brique,
Pour moi je n'en connois que d' ab hoc & ab hoc.

Veuille donc à mes maux donner un promt remede,
C'eſt à dire en un mot être mon Ganimede,
Je ferai ſur tes yeux bout-rimés, & rebus

Bref je me reduirai plûtôt à mon eclanche,
J'emprunterai plûtôt du trop preſſant Dimanche,
Que d'être ſous tes loix en amant de bibus.

LXXVI.

LXXVI. LETTRE.

De Madame de Gouville au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12. *Août* 1667.

NOus ſommes bien aiſes que vous ſoyez ſatisfait de nos portraits: Il eſt vrai que celui de la Comteſſe la fait plus graſſe, & le mien plus maigre, ce n'eſt reſſembler qu'à nos deſirs; car vous ſavez bien que nous ſommes à notre grand regret autrement. Elle s'appelle Marie, & moi Lucie; c'eſt Beaubrun qui l'a peinte; & Juſte moi.

Pour des nouvelles, on ne dit point encore quelle Ville le Roi aſſiege.

Le tonnerre eſt tombé à Villeroi, & a brûlé la main de la Maréchalle.

LXXVII. LETTRE.

De Madame du Bouchet au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12. *Août* 1667.

LA Reine eſt toûjours à Arras, où elle eſt ſerrée de près; car il y a huit cens chevaux des ennemies aux environs qui font tous les jours des priſonniers.

Le Roi a pris Oudenarde, le Gouverneur & la Garniſon priſonniers de guerre. Nous n'avons eu à ce ſiége que d'Araucour volontaire ort bleſſé.

Lille eſt aſſiegée du huit. Si la bonne fortune

tune du Roi continuë, la Flandre eſt perduë pour l'Eſpagnol.

On vient de me dire que Courcelle avoit été bleſſé à la tête d'un coup de ſabre.

Les ennemis font des courſes juſqu'à Amiens & dans le Boulonnois. Il eſt ſi dangereux de paſſer d'ici où eſt l'armée, que Dourlens eſt rempli de gens qui attendent un convoi.

MONSEIGNEUR a été fort mal, mais il eſt hors de danger. Le Maréchal de Grammont & le Comte de Guiche ſont partis pour aller en Bearn. Nous avions grand'peur que la Comteſſe ſa femme ne fût du voyage, mais elle nous eſt demeurée.

LXXVIII. LETTRE.

De Monſieur de Grammont au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13. *Août* 1667.

MON amie eſt fort contente de vos vers; Monſieur; j'ai peur que vos loüanges ne nous la gâtent, car elle y eſt fort ſenſible. Il ne m'eſt pas permis de vous mander ſon nom, quelque inſtance que j'aye faite pour en obtenir la permiſſion; ce que je puis vous en mander. c'eſt qu'il y a peu de femmes en France qui aïent un plus grand air qu'elle l'a, avec la plus belle taille du monde. Je ne lui trouve point de défaut, ſinon que toute ſa douceur eſt dans ſes yeux; pour de l'eſprit, perſonne n'en a plus qu'elle. Elle a fait un Sonnet en matiere preſcrite, faiſant parler une coquette, nous n'avons trouvé que ce moyen-là pour lui faire pronon-

noncer des douceurs pour un amant. Je vous l'envoye, mandez-moi ce que vous en penſez.

Je ne ſai aucunes nouvelles en détail, je ſai ſeulement en gros que le Roi prend la Flandre.

SONNET.

MA Raiſon, c'en eſt fait, je ſuccombe à l'Amour,
Ne me vante plus tant la vertu de Lucrece,
Tout ce qu'a de plus doux la charmante tendreſſe,
Se fait voir à mon cœur dans tout ſon plus beau jour.

Ma chere liberté, je vous perds ſans retour,
Je m'en plains quelquefois, j'en ai de la triſteſſe,
Mais enfin, je ſuis femme, & j'ai de la foibleſſe,
Chez moi l'Amour prétend établir ſon ſejour.

Il eſt accoûtumé de vaincre tout le monde.
Et femme qui ſe croit dans une paix profonde,
Ne peut pas s'aſſurer quel ſera ſon deſtin,

Chacune a ſon erreur, chacune a ſa folie,
L'une aimera le bal, & l'autre le feſtin,
Pour moi j'aime un garçon qui me trouve jolie.

LXXIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur de Grammont.

A Paris, ce 18. *Août* 1667.

PUISQUE la Dame pour qui j'ai travaillé ne veut pas que je la connoiſſe, je ne l'aimerai

merai pas, & je me contenterai de l'eſtimer non-ſeulement ſur votre parole & ſur le beau portrait que vous m'en faites, mais encore ſur le Sonnet que vous m'avez envoyé d'elle. Une Dame qui ſait faire d'auſſi jolis vers, doit être auſſi aimable en proſe. Vous avez bien l'air d'être le garçon qui la trouve jolie; pour moi qui n'aime point à louër ce que je ne connois pas, je travaillerai ſur une autre matiere. Vous avez (ſi je vous en crois) à gagner une cruelle, & moi à me vanger d'une inconſtante; j'ai rempli vos rimes ſur ce ſujet.

SONNET

Contre une Infidelle.

SI vous m'euſſiez toûjours conſervé votre amour,
Sans vouloir affecter de paſſer pour Lucrece,
J'aurois encor pour vous la derniere tendreſſe,
Et même en vous aimant, j'aurois perdu le jour.

Mais d'eſpérer de moi jamais aucun retour,
Après m'avoir donne tant & tant de triſteſſe,
Ce feroit trop attendre, Iris, de ma foibleſſe,
Je n'ai dans vos liens que trop fait de ſéjour.

Pour vous je mépriſois tout le reſte du monde
Avec vous je vivois dans une paix profonde,
Et vous ſeule pouviez rendre heureux mon deſtin.

Cependant je faiſois une étrange folie.
Car enfin hors le jeu, le bal & le feſtin;
Je ne ſai pas pourquoi je vous trouvois jolie.

Je

Je ſuis ravi de la gloire de notre Maître, j'évite autant que je puis de faire des reflexions ſur la guerre où je voudrois être à la place que j'y devrois tenir. Ces reflexions me donnent de la bile, & les bagatelles m'amuſent & me font paſſer doucement la vie.

LXXX. LETTRE.

Réponſe * du Comte de Buſſy à Madame du Bouchet.

A Chaſeu, *ce* 18. *Août* 1667.

LEs Eſpagnols ſont aſſez occupez à défendre & à voir prendre leurs places, ſans ſonger inutilement à prendre la Reine dans Arras, le Roi ne l'y laiſſeroit pas s'il y avoit quelque choſe à craindre pour elle. La bonne fortune du Roi eſt d'être né avec toutes les vertus qui font les Conquérans.

L'entrepriſe de Lille eſt hardie tant par la ſituation de la place entre Gand, Bruxelles & Anvers, que par une groſſe Garniſon qui la défend, & par la levée des Ecluſes dont elle eſt à portée.

Le pauvre Courcelle avoit la tête aſſez endommagée, le coup de ſabre n'eſt pas, je crois, ce qui l'incommode le plus.

Les gens qui attendent un convoi à Dourlens mériteroient bien d'être pris. Il faut avoir de bonnes raiſons pour demeurer chez ſoi, ou être à Lille quand le Roi y eſt.

Le

* *Voiez la Lett.* LXXVII.

Le Roi eſt aſſez heureux pour Monſeigneur & pour lui, en attendant que Monſeigneur ſoit en âge de l'être par lui même.

L'emploi de la Comteſſe de Guiche auprés de la Reine l'a ſauvée elle & ſes amis du voyage de Bearn.

LXXXI. LETTRE.

Réponſe * de Comte de Buſſy à Madame de Gouville.

A Chaſeu, *ce* 20. *Août* 1667.

SI vous ſaviez, Madame, combien vous me faites plaiſir de m'écrire, cela vous encourageroit à continuer.

On dit que le Roi a aſſiegé Lille. Quelque méchante que ſoit cette place, je croi qu'elle durera plus que Madame de ***

Je ſuis fort faché de l'accident qui eſt arrivé à la pauvre Maréchalle de Villeroi. Le tonnerre en veut aux Marechalles de France; car vous ſavez ce qu'il fit à Rome à la feue Maréchalle de ***. Si vous ne le ſavez, Madame, je vous dirai qu'il tomba dans ſa chambre fort près d'elle, & qu'il lui fit l'office d'un Barbier fort adroit en un endroit que je ne veux pas vous nommer.

* *Voyez la Lett.* LXXVI.

LXXXII.

LXXXII. LETTRE.

De la Comteſſe de Fieſque au Comte de de Buſſy.

A Paris, *ce* 3. *Août* 1667.

SI mon procès ne m'avoit pas un peu trop reveillée depuis quelque tems, vous n'auriez pas été dans la peine de le faire.

Monſieur le Duc a été malade au camp, & cela a fort allarmé tout le monde. Monſieur le Prince eſt parti en diligence pour y aller, mais la fiévre n'a pas continué : On le porte pourtant à Arras, où Monſieur le Prince ſera ce ſoir. Jamais vous n'avez rien vû d'égal à la réputation qu'il s'eſt acquiſe en ſi peu de tems : il ſemble que cette campagne n'ait été faite que pour lui. Il ſoûtient cette réputation par une très-grande bravoure & beaucoup d'eſprit. Le Roi reviendra à Saint Germain auſſi-tôt après la priſe de Lille, & tout le monde ſe raſſemblera peu à peu. Ne ſongerez-vous point à revenir cet hiver ? En verité j'aimerois mieux que vous fuſſiez encore à la Baſtille ; car au moins on vous verroit quelquefois. Je ne ſouhaiterois pas que vous y fuſſiez avec tout ce que vous y aviez de ce temslà ; vous m'entendez bien, & je penſe que ce ſeroit tout le pis qu'on vous pourroit ſouhaitter au monde. Dites la verité, vous étiez bien ridicule, & je penſe que vous en êtes bien honteux. Je n'ai point eu de ſes nouvelles depuis fort long-tems : Je vous envoyai une de ſes Lettres il y a ſix ſemaines : Vous ne me mandez

dez point que vous l'ayez reçûë; tout ce que je ſai d'elle, c'eſt qu'elle fait une aſſez triſte vie. Adieu mon cher Couſin. Mon affaire ſe juge demain, après quoi vous verrez ſi je ferai bien mon devoir.

LXXXIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Fieſque.

A Chaſeu, *ce* 26. *Août* 1667.

CE diable de procès nous fait bien du mal à tous tant que nous ſommes de vos amis: Il ne ſe contente pas de nous tourmenter en votre perſonne par la part que nous prenons en ce qui vous touche, il nous fatigue encore nous-mêmes en nous privant du plaiſir de recevoir ſouvent de vos nouvelles. Mais enfin nous voici à la fin de nos peines, ma chere Couſine, je vous aſſure que j'en ſuis ravi; car choſe du monde ne vous convient plus mal que de plaider; & quoique vous gagniez vos procès, vous êtes faite pour de plus agréables occupations. Quand la fortune vous donne de ſi ridicules emplois, elle nous dérobe ceux auſquels la nature vous avoit deſtinée. Vous y allez revenir. ma chere Couſine, & j'eſpere en avoir ma part cet hiver avec vous. Si je vous avois vûë quelquefois depuis un an, il n'auroit rien manqué à mon divertiſſement: à cela près, je ne me ſuis pas ennuyé un quart d'heure.

Au reſte, ne me parlez point de la Baſtille: à moins que d'y être enfermé avec ſa Maîtreſſe, & qu'elle y demeurât de bon cœur, c'eſt le plus

maudit lieu du monde, jugez donc comment je la trouvois quand j'y étois. Je vous avouë, ma chere Cousine, que j'étois bien ridicule; mais il faut aussi que vous me confessiez que notre amie l'étoit plus que moi.

Au reste vous avez perdu sa Lettre au lieu de me l'envoyer. Il y a trois ans que je vous aurois bien grondée pour pareille chose, mais le temps n'est plus comme il *souloit*. Laissons-là l'amour, parlons un peu de guerre.

Hé bien, Madame, n'avois-je pas raison de dire du Roi tout le bien que j'en ai dit? Quand je voi un Prince maître absolu d'un grand Roiaume, recherché de la plûpart de ses voisins, craint des autres, auquel rien ne manque pour passer agréablement la vie, ni honneurs, ni richesses, ni esprit, ni plaisirs, quand je voi, dis-je, ce Prince ne se pas contenter de sa fortune, & s'exposer aux perils comme un aventurier pour chercher de la gloire, ne puis-je pas assûrer que c'est un Heros? Je me sai le meilleur gré du monde du jugement que j'en ai toûjours fait; & quoique je ne trouvasse pas trop de contrarieté sur cela, je voyois bien pourtant qu'on ne pensoit pas encore de lui aussi avantageusement que moi.

Pour Monsieur le Duc, je vous avouë qu'il m'a surpris. Je croyois bien qu'étant Fils du plus grand homme de guerre dont j'aye ouï parler, il ne pouvoit manquer d'être brave; mais je ne pensois pas que sa réputation fût si connuë en si peu de temps. Pour faire cet effet-là, il faut aller bien vîte en besogne; mais il faut tout dire aussi, quelque source de valeur qu'on ait en soi, un exemple comme celui du Roi, aide bien à pousser les choses dans l'extremité.

LXXXIV.

LXXXIV. LETTRE.

De la Comtesse de Fiesque au Comte de Bussy.

A Paris, ce 12. *Septembre* 1667.

JE ne vous parlerai que de guerre, mon cher Cousin, car je n'entens parler d'autre chose.

Le Roi a fait désarmer tous le habitans de Lille, mais avec de si expresses défenses aux soldats qu'on y a laissé en garnison, de ne leur faire aucune violence, qu'ils ne s'apperçoivent d'avoir changé de maître, que par de meilleurs traitemens. Sa Majesté a même donné ordre qu'on eût un grand soin des malades & des blessez Espagnols qui sont encore dans les Hôpitaux.

Le Maréchal d'Aumont est parti de l'armée pour revenir à Paris, & toutes les troupes demeurent sous le commandement de Monsieur de Turenne.

Les peuples de Bruges & de Gand, sont dans la derniere consternation depuis la défaite des troupes de Marchin, qui s'est retiré avec ce qu'il a pû sauver de Cavalerie dans la Ville de . . je ne sai comment.

On ne croit pas que nous fassions de siége cette année, les pluyes ont rendu les chemins si impraticables, qu'il est impossible de conduire l'Artillerie.

Le Comte de Duras commande un corps de troupes dans les Châtellenies de Tournay, d'Oudenarde, & d'Alost.

Le Passage commande dans les Châtellenies de Dunquerque, de Furnes, & de Bergues.

Le Marquis d'Humieres commande un corps du côté de Charleroy.

Casau est demeuré Gouverneur de Furnes, & la Garde Gouverneur de Bergues.

Monsieur d'Avaux va Ambassadeur en Suisse.

Monsieur le Prince est à Douay, où il attend que Monsieur le Duc qui se porte mieux, soit en état de revenir à Paris.

Pour les nouvelles des païs étrangers je les laisse aux Nouvellistes, je n'en sai pas bien parler, & je ne m'en soucie guere.

Monsieur Colbert est allé à Seignelay en Bourgogne, où il établit toutes sortes de Manufactures qui se font en France.

LXXXV. LETTRE.

De Monsieur de Benserade au Comte de Bussy.

A Paris, ce 15. Septembre 1667.

TOUT le monde parle les loüanges du Roi, Monsieur, & moi je les veux chanter. Je laisse faire les Poëmes à nos grands Poëtes, je vous envoye des Tonrelontonton, dont je fis hier ma cour au Palais Royal. Je m'accommode fort de ces sortes de badineries, qui me réjouïssent le premier, sans me donner aucune peine.

LES TONRELONTONTON.

DE notre Roi la victoire est complette.
Il a montré qu'il avoit le cœur bon.
La Renommée entonne la Trompette,
Pour faire mieux retentir son grand nom.
Tonrelontonton, &c.

Vous

Vous qui brillez d'un éclat angelique,
Reine, de qui le Ciel nous a fait don,
Pour achever la fortune publique,
Il faut encor nous donner un Poupon.

Je n'oserois loüer ici un homme,
Beau, généreux, brave & point fanfaron;
Pour le marquer sans que je vous le nomme,
Il tient le rang qu'avoit jadis Gaston.

Votre bel œil seroit incomparable,
S'il n'avoit pas, Madame, un compagnon;
En regardant ce bel œil adorable,
Si l'on osoit, on criroit au larron.

Ils ne sont point de fort grande étenduë
Tous vos Etats (*a*), mais quoi, qu'y feroit-on?
Votre puissance est assez repanduë,
Et va plus loin que Mourgue & que Menton.

Thiange nous plaît, & la neige est moins blanche
Que n'est son teint, sa gorge, & son chignon.
Qui pourroit voir ou sa cuisse ou sa hanche,
A quel excès ne s'emporteroit-on?

L'on vous connoit (*b*) douce & spirituelle,
Votre vertu nous ravit, Saint Chaumont.
Auprès de vous, il fait bon avec elle,
Même sans elle il y feroit fort bon.

En bonne foi, ça Madame de Fienne,
Si vous aviez un Galant aussi bon
Que votre époux, prendriez-vous la peine
De le garder? Vous m'allez dire non.

Devant Belay (*c*), quelque bas qu'on soupire
Sa fine oreille entend bien ce jargon.

(a) *Madame de Monaco.* (b) *Gouvernante des Enfans de Monsieur.* (c) *Fille d'honneur de Madame.*

Mais de l'amour prenant plaisir à rire,
Elle se tient sûre de son bâton.

Avecque vous Dampierre (*a*) quelle affaire
Pourroit avoir un succès qui fut bon ?
Je vous connois, votre humeur est severe,
A vos yeux près, vous ressemblez Caton.

Pour vous guerir, il conviendroit, du Ludre (*b*),
Que le Pasteur au doigt vous mit un jon.
Vous avez l'air tendre, doux & lugubre,
A la Pigeonne, il faudroit un Pigeon.

De mille amans, vous êtes recherchée;
Et votre cœur contre eux tient toûjours bon.
Mais gardez-vous d'être à la fin touchée,
Et que l'Amour vous accorde à son ton.

Quand voulez-vous donc revenir voir vos amis, Monsieur ? pas un ne s'en impatiente plus que moi, parce qu'homme du monde, n'est plus sincerement ; ni avec plus de respect à vous que moi, &c,

(a) (b) *Filles d'honneur de Madame.*

LXXXVI. LETTRE.

De Monsieur de Bourdenave au Comte de Bussy.

A Pau, ce 15. *Septembre* 1667.

TROUVEZ bon, Monsieur, que je vous remercie des loüanges que vous avez données à mon Sonnet *. Votre estime me donne de la vanité & assez de confiance pour hazarder

* *Voyez ci-dessus Lett. LXXII.*

garder de remplir les rimes de celui que j'ai vû de vous à la loüange du Roi. J'aurois rompu à jamais avec mes Muſes, ſi elles euſſent manqué de me ſecourir en cette occaſion. Si elles ne l'ont pas fait auſſi heureuſement que dans votre Sonnet, c'eſt, Monſieur, qu'elles ſont des Divinitez ſujettes, comme Jupiter même, à la Deſtinée, & qui ont beſoin de la fortune pour travailler avec ſuccès. Il y a des rimes éternellement inſociables avec toutes les graces qui ſont ſi néceſſaires à la ſtructure des beaux vers ; Et s'il y en a jamais eu de celles-là, je puis dire que ce ſont celles que vous avez employées. D'ailleurs il eſt fâcheux que pour une matiere ſi heroïque, on n'ait que des rimes entierement incapables de ſoutenir la grandenr & la Majeſté du ſujet. Au reſte, Monſieur, je ne puis être fâché de vous voir retiré chez vous; au contraire je ſuis ravi de vous voir éloigné de ces perils deſquels vous vous êtes ſi ſouvent tiré. La conquête de la Flandre, mettez-y, ſi vous voulez, celle de l'Europe entiere, ne me conſoleroit pas de la perte d'une tête auſſi chere que la vôtre, & quand j'y penſe bien, je croi que le Roi vous a fait ce tour là exprès pour vous conſerver avec honneur. Si ces ſentimens très-ſinceres me peuvent attirer l'honneur de votre amitié, Monſieur, je ſerai bien payé de toute mon admiration pour vous & du profond reſpect avec lequel je ſuis, &c.

LXXXVII. LETTRE.

De la M. de Gouville au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16. *Septembre* 1667.

SI vous n'avez pas vû les Tonrelontonton de Benſerade, je vous les enverrai. Tout le monde en fait à ſon imitation.

Le Roi va (dit on) en Allemagne pour redreſſer les Electeurs.

On fait dix Regimens nouveaux de Cavalerie, & les dix Meſtres de Camp ſont

Le Comte de S. Paul.	Beligny.
Le C. d'Auvergne.	Druy.
Le Chev. de Coalin.	Tilladet.
Le Marq. de Bethune.	Boury.
Le Comte de Belin.	Et le Chev. de Sourdis.

Le Marquis de Rouville Guidon des Gendarmes de la Reine épouſe Mademoiſelle de Bethune; & en conſideration de ce mariage, le Roi donne au futur la ſurvivance du Gouvernement d'Ardres que poſſede ſon Pere, comme vous ſavez.

Nous attendons la Cour avec impatience. Paris eſt une ſolitude pour moi. Je m'ennuye cruellement; & je ſuis devenuë ſauvage. Mais quoi que la plus brute de vos ſervantes, je ſuis aſſurément la plus ſincere & la plus tendre pour vous.

Le Marquis d'Hauterive vient d'épouſer Madame la Ducheſſe de Chaunes.

LXXXVIII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Monsieur de Benserade.

A Chaseu, *ce* 20. *Septembre* 1667.

VOus avez raison, Monsieur, on ne rit que des bagatelles, il y a toûjours un tour fin & un air du monde dans tout ce que vous faites, qui fait valoir tout ce que vous maniez. Tous vos couplets sont jolis.

Ne savez-vous pas, Monsieur, qu'il ne tient pas à moi que je n'aille voir mes amis. Quand il plaira au Roi me donner ce plaisir, vous serez, je vous assure, Monsieur, un de ceux que j'embrasserai de meilleur cœur. Cependant graces à mon tempérament, je suis tranquile, parce que je suis l'homme du monde qui craint le plus d'être faché & qui sait mieux que personne prende le tems comme il vient.

* *Voyez Lett. LXXXV.*

LXXXIX. LETTRE.

De Madame de G . . . . . au Comte ce Bussy.

A Paris, *ce* 20. *Septembre* 1667.

JE suis peu à Paris, Monsieur, que je n'ai pû obeïr à vos ordres, cependant j'en suis bien fachée, parce qu'assurément je vous AIME beaucoup : Si j'avois quelques années de moins, ce mot d'*aimer* en grosses Lettres me sembleroit

roit bien terrible; mais comme il n'eſt queſtion de rien entre nous, je vous le dis hardiment, & je vous envoye les Tonrelontontons que Benſerade a envoyez à Monſieur & à Madame à Villers-Cotterets; vous en jugerez mieux que perſonne. La Comteſſe D*** n'eſt point du voiage, parce qu'elle va prendre des eaux. Pour moi je m'accoûtume tellement à être ſolitaire, qu'en verité, ſi je pouvois, je me rendrois hermite tout-à-fait, & afin qu'il n'en fût plus parlé. Je ne ſai ſi vous ne comprenez point qu'on s'ennuie quelquefois autant de ſoi-même qu'on fait des autres; mais pour moi je le ſens à un point, que je deviens là-deſſus fort extraordinaire, pour ne pas dire folle.

XC. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de G....

A Chaſeu, *ce* 24. *Septembre* 1667.

VOus avez beau m'exagerer votre âge, Madame, quand vous me direz que vous m'aimez, je m'en réjouïrai toujours comme d'une grande faveur; & ſans vous en vouloir être moins obligé, je vous aſſurerai, que quoique vous ſentiez pour moi, ce ne ſauroit être que de la reconnoiſſance; car c'eſt moi qui ai commencé de vous aimer.

Au reſte, Madame, les Tonrelontontons que vous m'avez envoyez, mont fort réjouï. Il n'y à que Benſerade qui puiſſe faire cela auſſi galamment que lui.

Je comprens fort bien qu'on s'ennuie de ſoi-même

même autant que des autres, & cela vient de l'oisiveté. Si vous vous donniez une forte occupation, Madame, vous ne vous ennuïeriez pas comme vous faites. Vous parlez de la solitude comme du remede au chagrin, & c'en est la veritable cause. Emploïez-vous, Madame, & vous ne vous ennuirez plus.

Cela seroit bien extraordinaire de voir Mademoiselle de * * * épouser l'Abbé ***; mais cela le seroit bien plus, si après cela il n'étoit pas cocu.

XCI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à la Comtesse de Fiesque.

A Chaseu, ce 17. Septembre 1667.

LE Roi ne se fait pas admirer seulement par ses conquêtes, son bon cœur le rend aussi humain que s'il n'étoit pas Roi, & je le vois sur le chemin d'être bien-tôt le maître des autres Souverains. La gloire & l'ambition étouffent d'ordinaire tous les autres sentimens dans l'ame de ceux qui peuvent tout ce qu'ils veulent. La pitié & l'équité ne sont pas les vertus des Heros mediocres.

Ce sont ces reflexions, Madame, qui soutiennent toûjours l'esperance que j'ai de n'être pas le seul à qui le Roi ne fasse pas justice ou grace, comme on voudra.

Monsieur de Turenne fera un siége s'il est faisable, en tout cas il gardera bien la Flandre; les ennemis le craignent & l'estiment autant que nous le faisons.

* A la Lettre LXXXIV.

Tous ces petits corps commandez par des gens de merite & de valeur, marquent bien encore le grand ſens de notre Maître.

Mandez moi auſſi de petites nouvelles, ma chere Couſine, pour me remplacer celles du grand Mogol. La campagne du Roi finie, nous laiſſe un peu reſpirer ſur les grands évenemens, & les bagatelles vont être de ſaiſon.

XCII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de la Roche.

A Chaſeu, ce premier Octobre 1667.

J'ENVOYE encore ſavoir, Madame, ſi vous n'avez rien oublié à faire dire à.... Mais voulez-vous que je vous parle plus ſincerement? Je prends ce pretexte pour envoyer ſavoir de vos nouvelles: car je ſuis aſſuré que vous me dites hier, quand je pris congé de vous, tout ce que vous aviez à me dire.

Si vous voulez ſavoir, Belize,
Pourquoi je fais pour vous chaque jour tant de pas,
Il faut que je vous en inſtruiſe;
C'eſt qu'en mourant d'amour pour vos divins appas.
Je veux que vous n'en doutiez pas
Auparavant que je le diſe.

XCIII.

XCIII. LETTRE.
Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Chaſeu, ce 18. *Octobre* 1667.

NON, Mademoiſelle, je ne puis jamais revenir de l'amour à l'amitié pour Madame de Monglas. Elle vous a fait croire qu'elle êtoit dévote pour devenir votre amie, ſachant que vous étiez des miennes & croyant que votre crédit ſur mon eſprit pourroit lui ſauver un fracas; mais elle ne vous a pas dit aſſurément tout ce que je vous dirai ſur ce chapitre, quand j'aurai l'honneur de vous voir. Si elle n'étoit qu'inconſtante, je pourrois me taire, mais voici une des maximes que je fis pour lui ſervir de leçon qu'elle n'a pas ſuivie.

Si vous voulez rompre vos chaînes
D'accord avec votre Amant,
Vous le pouvez fort aiſément
Sans donner ni ſouffrir de peines;
Mais ſi vous avez projetté
De faire une infidelité
Ou de quitter par laſſitude
Un Amant encore entêté,
Iris, il y faut de l'étude.

L'infidele ne s'eſt pas bien cachée, mais je ne cacherai pas auſſi ſa perfidie, j'en ai failli à mourir, aujourd'hui je n'en veux plus que rire, je vous en ferai rire auſſi, Mademoiſelle. Je vous envoye ſix deviſes que j'ai fait peindre dans un Salon, qui vous réjouïront.

Premiere Devise.

Un croissant dans lequel est le visage de l'Infidéle, avec ce mot:

HÆC UT ILLA.

L'une comme l'autre.

Seconde Devise.

Une fortune avec le même visage, & le mot:

LEVES AMBÆ, AMBÆ INGRATÆ.

Legeres toutes deux, & toutes deux ingrates.

Troisiéme Devise.

Une balance dont le côté où il n'y a rien emporte celui où est le buste de l'Infidelle, & le mot:

LEVIOR AURA.

Plus legere que le vent.

Quatriéme Devise.

Une Sireine avec le visage de l'Infidelle, & le mot:

ALLICIT UT PERDAT.

Elle attire pour perdre.

Cinquiéme Devise.

Un Arc-en Ciel, & le mot:

MINUS IRIS QUAM MEA.

Moins Iris que la mienne.

Sixiéme Devise.

Une Hirondelle avec le visage de l'Infidelle, & le mot:

FUGIT HIEMES.

Elle fuit le mauvais tems.

Ces

Ces devises ne sont pas dans les regles, car il ne doit point y avoir de figures humaines, mais comme les monstres y peuvent entrer, il n'y a qu'à les regarder sous cette idée.

XCIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de G . . . . . .

A Chaseu, ce 19. *Octobre* 1667.

SAVES-VOUS bien, Madame, que quoique je sache que vous vous moquez de moi, quand vous dites que vous ne voudries pas jurer que ce ne fût déja de concert que nous chantons la Comtesse & moi le Tonrelontonton que vous savez, je ne saurois m'empêcher d'en être bien aise; c'est que je l'aime fort, & que l'image même de sa reconnoissance me fait plaisir.

Je me prépare à me bien réjouïr avec vous deux cet hiver; car vous croyez bien que l'ambition ne partagera pas trop mon cœur avec vous, & que quoique je l'aye peut-être aussi grand que les Heros du siecle, je regle mon esprit à ma fortune, & je ne veux que ce que je puis.

Je vous rends mille graces de vos nouvelles, vous êtes la meilleure amie que je connoisse.

XCV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de Gouville.

A Chaſeu, ce 28. Octobre 1667.

*BENSERADE m'a envoyé les Tonrelontonton, Madame. Ils ſont jolis & ont un tour fort plaiſant. Je me trouve bien heureux de ne me pas ennuyer un moment dans ma ſolitude, quand vous vous ennuyez à Paris. Pour moi je m'amuſe de tout, je m'amuſe même de mes diſgraces en faiſant des pas pour en ſortir; il n'y a que la priſon dont je ne ſache point faire un bon uſage.

Je ſuis fort aiſe du mariage d'Hauterive: Il eſt mon ami, c'eſt un garçon de courage & d'eſprit. Pourquoi le public veut-il être ſi étonné? La Dame eſt majeure, l'amour ne demande jamais le dénombrement du bien & ne conſulte jamais Bouchet ni d'Hozier ſur les Généalogies: le ſecret eſt d'être aimable, & d'être aimé; quand cela eſt, on eſt auſſi riche que Créſus & noble comme le Roi. Peut-être même mon ami a-t-il eu l'adreſſe de ſe faire connoître à la Ducheſſe.

Adieu, Madame, la ſolitude ne vous a point encore abrutie. Courage, vous avez de l'eſprit aſſez pour ſoutenir celle des deſerts.

*Voyez ci-deſſus Lett. LXXXVII.

XCVI.

LCVI. LETTRE.

De la Comtesse de Gui che au Comte de Bussy.

A Paris, ce 8. *Novembre* 1667.

LA fievre continuë que j'ai eu dix jours, Monsieur, m'a empêché de pouvoir plûtôt vous remercier de la part que vous avez prise au retour de Monsieur le Comte de Guiche, & à l'honneur que la Reine m'a fait, en me faisant Dame du Palais. Vous auriez tort de croire que je pusse oublier mes amis, & vous moins qu'un autre, étant votre amie très-sincere depuis long-tems.

XCVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur le Tellier.

A Chaseu, ce 18. *Novembre* 1667.

IL y a plus de six semaines que je me donnai l'honneur de vous écrire. Je ne vous parlai point de mon retour, parce que je crûs que ce seroit assez pour y faire songer que de vous faire souvenir de moi. Cependant, Monsieur, je n'ai point reçu de réponse, & j'ai des affaires pressées à Paris, soit en demandant, soit en défendant. Je vous mandai dès l'année passée que la plus grande pourtant que j'eusse au monde, étoit de m'aller jetter aux pieds du Roi, de remercier Sa Majesté des dernieres graces qu'elle m'avoit faites, & de la supplier très-humblement d'oublier tout

rout ce qui lui avoit pû deplaire dans ma conduite. C'eſt encore ce que j'ai aujourdhui fortement dans le cœur, néanmoins, Monſieur, je ſuis tellement reſigné à ſes volontez, que s'il ne juge pas encore à propos de me faire cette grace, j'attendrai avec patience tout ce qu'il voudra faire de moi. Je vous conjure ſeulement, Monſieur, de lui demander encore pour moi ſa protection, & qu'il ne m'abandonne pas à la chicane de quelques miſerables, qui ſe prévalent de mes malheurs & de mon abſence. S'il ſavoit combien j'ai été touché de voir qu'en me châtiant il a eu la juſtice de me garantir d'oppreſſion, il ne me croiroit pas indigne de ſes bontez. Je vous ſupplie très-humblement, Monſieur, de m'en procurer la continuation, & de me croire aſſurément, &c.

XCVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur l'Evêque d'Autun.

A Chaſeu, ce 26. *Novembre* 1667.

JE vous laiſſai avant hier en un état qui me donne de l'inquitude. Je vous ſupplie, Monſieur, de me faire ſavoir ſi vous avez été obligé de vous faire ſaigner une ſeconde fois, & comment va votre fluxion; mais ce dont je vous prie inſtamment, c'eſt d'avoir ſoin de votre ſanté, & de vous moins appliquer au travail que vous ne faites. Car ce même zele qui vous porte avec tant de chaleur à faire tant de bonnes œuvres, vous empêchera enfin de les pouvoir continuer,

ſi vous

ſi vous ne le reglez ſuivant vos forces. Je m'érige ici en faiſeur de remontrances aſſez contre mon naturel ; mais c'eſt que je prens un trés-grand interêt en tout ce qui vous touche, & qu'on ne peut être plus que je le ſuis, &c.

XCIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Chaſeu, ce 9. Decembre 1667.

JE ne doute pas, Monſieur, que vous n'aiez reçu une Lettre que je vous écrivis l'été dernier, par laquelle je vous témoignois le déplaiſir que j'avois de n'être pas auprès du Roi pendant ſa campagne, pour être témoin de ſa gloire, & pour eſſayer d'y contribuer en quelque façon par la perte même de ma vie. Vous croyez bien, Monſieur, qu'ayant fait trente ans durant ce mêtier-là en l'abſence de S. M. & ſous des Généraux qui ne m'ont peut-être pas toûjours rendu juſtice, je l'aurois fait de bon cœur à la vûe du Roi. J'en demandai la permiſſion à Sa Majeſté qui ne m'en jugea pas encore digne. Cependant je vous dirai de la meilleure foi du monde, que la continuation des châtimens, & les refus des graces ne m'ôtent pas du cœur le zele ardent que j'ai toûjours eu pour ſa perſonne. Quelque raiſon que vous ſachiez, Monſieur, qu'il y a de l'aimer, peut-être ſerez vous ſurpris que cette amitié reſiſte à la priſon, à la deſtitution de Charge & à l'exil. Cependant vous en ſerez perſuadé, quand je vous aurai dit mes raiſons.

Pre-

Premierement, Monſieur, vous ſavez la tendreſſe & l'admiration que je vous ai témoignée pour le Roi, & je ne dis pas que me confiant trop en ces ſentimens-là en la croyance qu'on ne pouvoit faillir avec de ſi bons principes, & en quelque ſorte de merite que je pouvois avoir d'ailleurs, je ne me ſois un peu relâché de ma conduite, & que je n'aye donné priſe ſur moi à mes ennemis.

Lorſqu'on me voulut faire une affaire auprès du Roi en 1664. à Fontainebleau, vous ſavez la converſation que j'eus avec Sa Majeſté, & vous fûtes témoin des tranſports de joye que j'eus pour les bontez qu'elle m'avoit témoignées. Cette converſation, Monſieur, me fit ſi bien voir que le Roi eſt bon & juſte, & même qu'il fut bien-aiſe de me trouver innocent, que rien ne m'ôtera jamais de l'eſprit, qu'il ne me châtie que parce qu'il croit que je le merite. Et quand l'adverſité dure un peu long-tems; que la nature qui ſouffre, me dit que mes ſervices paſſez devroient bien me faire obtenir quelque grace; & que mes peines ſont plus grandes que mes fautes: la Raiſon ſoutenuë de l'eſtime infinie que j'ai pour mon Maître me repréſente que des gens en qui il a créance, ont rendu de méchans témoignages de moi; qu'y ayant quelque fondement à ces rapports, il n'y a plus que l'exaggeration qu'on a faite de ma mauvaiſe conduite, qui l'oblige de prolonger mon châtiment; & c'eſt ce plus ou ce moins qu'il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe connoître.

Voilà, Monſieur, ce qui fait que j'aime le Roi, quoi qu'il me faſſe. Je ne ſai ſi le tems eſt encore bien loin, ou s'il eſt proche, auquel Sa Majeſté connoîtra que je ne ſuis pas tout-à-

fait

fait indigne de ſes graces; mais je ſuis aſſuré que Dieu a trop de ſoin de moi pour ne lui pas faire connoître cela un jour. Je ne doute pas. Monſieur, que vous ne ſoyez fort aiſe que cela arrive, car perſonne n'aime plus Sa Majeſté que vous, & je ſuis tout-à-fait perſuadé de votre amitié pour moi.

C. LETTRE.

De Madame de G . . . . au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. Decembre 1667.

JE me conſolois de n'avoir point de vos nouvelles dans l'eſperance que j'avois de vous voir bien-tôt ici; mais, Monſieur, vous ne venez ni vous n'écrivez, & croyez-vous que vos amies s'accommodent long-tems de ce procedé? Pour moi, je vous le dis, je ne l'approuve pas, & vous devriez du moins faire réponſe à deux de mes Lettres, depuis leſquelles je n'ai pas ouï parler de vous; car cela me met en peine de votre ſanté, & l'on ne ſait où vous êtes. Si vous ſongez à revenir, il me ſemble qu'il eſt tems d'y penſer. La ſaiſon n'eſt gueres belle pour la Campagne, quoique la Cour y ſoit encore, mais on nous fait eſperer qu'elle ſera ici aux Rois. On y danſe un balet, & une de nos amies en eſt, qui naturellement n'aime pas trop ces ſortes de plaiſir. Vous ſavez qu'elle eſt d'aſſez bon goût, pour aimer préferablement à toute autre choſe la converſation des gens d'eſprit, & ſur tout de ſes amis. De vous dire que Monſieur

de

de Valois eſt mort : que la Paix ſe fait en Angleterre : que l'on parle de guerre contre l'Eſpagne : que tout le monde ſe croit malheureux ; je croi que c'eſt ne vous rien apprendre, & j'aime mieux vous dire que la Comteſſe me parle ſouvent de vous, qu'elle vous fait mille amitiez, & que je ſuis de tout mon cœur, &c.

CI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Dom Coſme.

A Paris, ce 25. Decembre 1667.

JE vous croyois encore auprès de Toulouze, M. R. P. lorſque j'ai appris par la Gazette avec quels applaudiſſemens vous avez prêché devant le Roi aux Thuilleries. Ce ſuccès-là vous eſt ſi ordinaire, qu'il vaudroit autant vous faire compliment ſur ce que vous ſavez parler François, que de vous en faire ſur ce que vous ſavez dire de belles & de bonnes choſes. Outre qu'aſſurément vous aimeriez mieux la converſion du pecheur que ſes loüanges. Ainſi je ne vous dirai rien là-deſſus, M. R. P. ſinon que je voudrois bien avoir été un de vos auditeurs, & je vous aſſure que la Cour & ſes pompes n'ont point de part à mon ſouhait. Ce n'eſt pas que j'aye encore fait comme vous le voudriez, M. R. P. mais il n'eſt pas imaginable combien je ſuis détaché de la fortune, & reſolu de ne plus gueres faire de démarches de ſon côté, ou du moins d'avances.

Pour la follë paſſion dont vous m'avez vû entêté, mon cœur eſt abſolument guéri ; je l'appelle folle, non pas tant au mépris de l'amour que

que du ſujet qui le cauſoit. Il eſt vrai que le tems & l'abſence ont tellement laiſſé, ſi cela ſe peut dire, les coudées franches à ma Raiſon, que j'ai honte d'avoir ſi long-tems balancé à mépriſer la plus lâche inconſtance qui ſe ſoit jamais vûë. Vous remarquerez, s'il vous plaît, M. R. P. que c'eſt la conjoncture qui me la fait trouver unique en ſon eſpece, & non pas le changement, dont il y a tous les jours mille exemples. Je comprenois bien la noirceur de la ſingularité de celui-là, lorſque j'eus l'honneur de vous voir à la Baſtille ; mais une longue accoûtumance à aimer Madame de * * * * & à en être aimé, m'obligeoit de me flatter de l'eſperance de la pouvoir faire revenir à moi avec tant de marques d'un veritable repentir, & un procedé à l'avenir ſi tendre & honnête, que tout cela effaceroit cette tache de ſa vie, je lui cherchois des excuſes, & je me diſois des raiſons bien meilleures que les ſiennes, tant j'étois ingénieux à me tromper moi-même. La verité, M. R. P. eſt que les ſens étoient encore alors maîtres de la Raiſon. Je diſois de ma Maîtreſſe comme Ovide de la ſienne:

Averſor morum crimina, corpus amo.

La citation eſt un peu profane faite à un homme comme vous, mais je n'en ſai point de plus ſainte. Si j'avois lû autant les Peres que vous, peut-être vous en ferois-je quelque autre. Après tout, il faut plus regarder ſi les choſes ſont dites à propos, que d'où elles viennent. Le vers d'Ovide dit bien ce que je veux dire, & c'eſt aſſez.

Mais, M. R. P. j'ai un peu étendu cette matiere, je ne l'aurois pas fait, ſi vous n'y aviez eu

eu quelque interêt, j'ai crû qu'il ne vous deplairoit pas de voir un ouvrage de vos mains en sa perfection. Si vous avez souhaité de me voir sans amour pour Madame * * * * vous avez contentement. On n'en peut-être plus dégagé que je le suis; ni de meilleur cœur à vous, &c.

CII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle d'Armantiere.

A Chaseu, ce 30. *Decembre* 1667.

JE pense, Mademoiselle, que vous avez bien mauvaise opinion de moi quand je vous tiens si mal la promesse que je vous fais depuis si long-tems de vous aller voir, sans le faire. J'y ai été trompé le premier, & vous voulez savoir précisément quand j'arriverai à Paris, prenez la peine de le demander au Roi, c'est lui qui regle mes pas sur cela. Je voudrois bien qu'il les adressât où vous êtes, ou qu'il vous envoyât où je suis. Ce dernier souhait s'est placé naturellement au bout de ma plume, je ne l'effacerai pas, je me contenterai seulement de le désavoüer en vous assurant, Mademoiselle, que si vous étiez jamais exilée & moi en liberté, je vous irois chercher fût-ce à Kimper. Je ferois bien du chemin aussi pour les deux petites Comtesses & pour la Duchesse Cousine. Mais enfin, Mademoiselle, en attendant quelqu'un de ces évenemens, écrivons-nous, je ne vous demande que des nouvelles & je vous promets des réfléxions, le parti est très-honnête, je ne vous quitterois pas à si bon marché, si vous

aviez

aviez le loisir, vous autres gens du monde, de moraliser.

CIII. LETTRE.

*Reponse du Pere Dom Cosme au Comte de Bussy.

A Paris, ce 2. Janvier 1668.

VOus me rendez bien glorieux, Monsieur, en me donnant tant de part dans l'honneur de votre souvenir : Il faudroit que vous sussiez à quel point je vous honore, pour savoir combien je considere cette grace. Celle que le Roi m'a faite en me rappellant ici, me donne biens moins de joye, parce qu'elle a des suites qui m'effrayent. Vous savez bien que ce n'est pas une petite affaire que d'avoir à prêcher à la Cour, & qu'on est toûjours entre deux écueils par la crainte de manquer de zéle ou de prudence. J'attens l'un & l'autre du Ciel, aussi-bien que votre retour, dont j'aurai une joye extreme.

Je ne vous dis rien sur le chapitre de la Dame dont vous me faites l'honneur de me parler : le ministere où elle m'employoit, m'impose un silence si austere, que tout ce que je vous en puis dire, c'est que ses affaires & sa santé ne sont pas en assez bon état, pour lui faire aimer Paris. Vous êtes bien heureux, Monsieur, d'avoir brisé vos liens : il n'y en a point de cette nature qui ne soient toûjours dangereux, & très-souvent incommodes. Je croi bien que votre sortie de la Bastille vous a rendu plus d'une liberté. Si j'étois maître de

* A la Lett. CI.

la mienne, Monſieur, je vous irois chercher juſques dans votre ſolitude; nous y parlerions de ce grand Maitre qu'on ne ſe repent jamais d'avoir ſervi, & j'aurois le plaiſir de vous dire quelquefois moi même, qu'on ne peut-être avec plus de reſpect que moi, &c.

CIV. LETTRE.

De la Comteſſe de Fieſque au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4. *Janvier* 1668.

J'AVOIS toûjours eſperé que vous reviendriez un peu nous voir, je vous croyois même trouver ici à mon retour de Normandie, mais enfin vous êtes encore chez vous, je n'entend même point parler de vos affaires, cela me donne, je vous aſſure, mon cher Couſin bien de l'inquiétude; car après tout il faut revoir ſes amis & mener une vie douce avec eux, s'il y a moyen. Ce n'eſt pas le plus méchant parti, de la maniere dont la Cour & le monde ſont tournez préſentement.

Voyez ſi je ne vous ſuis point bonne à quelque choſe, du moins je pourrai bien, ce me ſemble, preſſer les gens qui ſe mêlent de votre retour. Enfin diſpoſez de moi, vous êtes bien perſuadé, je croi, que ce ſera avec plus de zéle & d'amitié, que qui que ce ſoit aſſurément; auſſi ne vous en fais je pas davantage compliment.

J'ai trouvé ici, Madame . . . . fort chagrine de l'état de ſes affaires, & beaucoup auſſi de ce qu'il ſemble que vous ne ſoyez plus pour elle com-

comme vous étiez quand vous êtes parti. Elle m'en a dit quelque chose, & j'ai pris la liberté de vous condamner sur l'étiquette du sac.

Mandez-moi un peu la vie que vous faites; celle que nous faisons n'est pas fort agréable, chacun a ses chagrins; & par dessus tout il y a la plus grande gueuserie parmi les Courtisans. que vous ayez jamais vûë.

On parle fort de la paix, & on commence à la souhaiter, parce qu'on ne voit pas que la guerre serve de beaucoup; mais pour mieux parler, on ne sait que souhaiter.

CV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à la Comtesse de Fiesque.

A Bussy, ce 11. *Janvier* 1668.

J'AVOIS esperé aussi-bien que vous, ma belle Cousine, que je retournerois à la Cour à la fin de la Campagne; mais cela ne s'est pas fait, comme vous voyez, & je ne saurois vous dire quand il se fera; s'il dépendoit de moi seul, je vous en parlerois plus positivement, & vous croyez bien que j'aimerois mieux être avec vous, & avec le reste de mes amis, particulierement l'hiver, qu'à la campagne. Cependant je vous assure qu'on ne s'y peut pas moins ennuyer que je fais. Je trouve autant de douceur à mettre ordre à mes affaires, que j'en trouvois autrefois à les ruiner. Je me fais une occupation de cela, d'embellir mes maisons, d'y recevoir mes amis de Province, de les aller revoir, & d'entretenir commerce avec mes amis de la

Cour. Enfin les jours d'été, comme je vous ai déja mandé, mont paru trop courts. Il eſt vrai que je ne ſaurois aſſez admirer l'état où je me trouve; vous ſavez combien je ſuis prompt & ſenſible, combien j'aime à me réjouïr avec des gens qui entendent raillerie. Je ſuis encore le même ſur tout cela; cependant je ſuis dans une tranquillité d'eſprit où je n'ai jamais été que depuis que je ſuis ſorti de la Baſtille Je n'eſpere rien aujourd'hui, mais auſſi je ne crains rien, & autrefois je craignois tout, & je n'eſperois gueres; ma fortune que je voyois traverſée par mille ennemis, me tenoit en de continuelles allarmes, & je n'y aurois pû reſiſter ſans la belle paſſion que vous connoiſſiez, dont je faiſois alors tous mes plaiſirs.

A propos de cette paſſion, vous me mandez que le digne ſujet qui la cauſoit, a bien du chagrin, de ce qu'il ſemble que je ne ſuis plus pour lui comme j'étois, quand nous nous dîmes adieu, qu'il vous en a fait des plaintes, & que vous avez pris la liberté de me condamner ſur l'étiquette du ſac.

A cela, je vous répons qu'on ne peut pas être plus changé que je le ſuis ſur ce chapitre, & en voici la raiſon: c'eſt que lors que je lui promis d'être ſon ami, & de n'être que cela, l'amour que j'avois encor dans le cœur pour elle, me faiſoit acquieſcer à ſes volontez, en me flattant de l'eſperance qu'elle pourroit un jour revenir à moi; mais le tems & l'abſence m'ayant gueri de cet amour, les réflexions que j'ai faites ſur la conjoncture de ſon changement, m'ont mis dans le cœur un grand mépris pour elle; & quoi qu'elle vous diſe, je ſuis aſſuré qu'elle ſait bien que j'ai raiſon.

Pour

Pour ce qui eſt de la liberté que vous avez priſe de me condamner ſans m'entendre ; je trouve que vous avez fort bien fait ; il ne faut jamais rien dire de fâcheux à ſes amis, quand la complaiſance qu'on a pour eux , ne ſauroit leur nuire Du tems que votre amie étoit encore en état de ne ſe pas deshonorer , comme elle a fait, par une horrible ingratitude, vous auriez été reſponſable de ſa perte, ſi vous l'aviez flattée ; mais aujourd'hui qu'elle n'a plus rien à perdre , & que même ſon repentir ne lui ſerviroit de rien à mon égard ; vous avez raiſon d'approuver ſes plaintes , & je veux bien même que vous lui diſiez que vous n'avez jamais vû un procedé ſi fou ni ſi brutal que le mien. Mais auſſi quand nous nous reverrons, vous ne ſauriez me refuſer ſans injuſtice une pareille complaiſance. J'attens que vous me diſiez pis que pendre d'elle. Car vous ſavez bien en conſcience qu'elle merite mieux ce traitement-là que moi.

Je ſerois bien fâché que la Paix ſe fît ; car j'eſpere que la Guerre me donnera moyen de ſervir encore le Roi , dont les mauvais traitemens ne m'ont pû guérir. Je l'aime toûjours, quoi qu'il me faſſe ; car je ſuis perſuadé que s'il me connoiſſoit , il me traiteroit mieux , & j'eſpere qu'il me connoîtra un jour.

Pour les offres que vous me faites de preſſer ceux qui ſe mêlent de mon retour, je vous dirai que ſi j'avois quelqu'un à employer pour cela, je m'adreſſerois à vous, parce que je ſuis aſſuré que vous m'aimez. Je vous en rends donc mille graces.

CVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de .....

A Bussy, ce 4. Janvier 1668.

J'AI eu tant de peur pour vous, Madame, que je viens d'avoir de la joye d'apprendre que vous n'étiez que malade: Il y avoit si long-tems que je n'avois eu de vos nouvelles, & j'ai tant de confiance en votre amitié, que j'apprehendois que vous ne fussiez morte, mais puisque ce n'est que de la bile qui vous tourmente, j'espere que vous vous en deferez, comme j'ai fait de la mienne. Il n'est pas concevable combien j'ai de santé, je croi que Dieu me remplace en cela le bien qu'il m'ôte d'ailleurs. L'esperance & la crainte où j'étois toûjours à la Cour m'échauffoient si fort le sang, qu'il falloit souvent m'en tirer, c'est à-dire, donner une moitié de ma vie pour sauver l'autre. Aujourd'hui la mauvaise fortune me donne une tranquillité admirable. Vous ne sauriez comprendre, Madame, combien une dose d'adversité est quelquefois salutaire. Je vous avouë que ce breuvage est un peu amer, & que même il faut avoir la tête bonne, pour que les vapeurs ne la fassent pas tourner; mais avec un peu de peine au commencement, on s'y accoûtume à la fin, & ce remede fait des effets merveilleux. Vous autres gens du monde me traiterez de Charlatan, & je suis assuré que vous prendriez plûtôt du vin émetique que le breuvage que je vous propose; aussi peu de gens s'en sont ils jamais servis que par force.

J'ai

J'ai du deplaisir aussi-bien que vous du traitement que reçoit notre ami, & j'aimerois mieux que ce fût un autre homme de merite que lui qui ne fût pas de mes amis, qui aidât à me consoler par l'exemple de la mauvaise fortune, de tout ce qu'on m'a fait depuis trois ans.

Au reste, je vous prie de ne montrer les Lettres que je vous écris, qu'à Monsieur * * *. Vous savez que les gens qui sont en l'état où je suis, ne sauroient parler de maniere qu'on n'y trouve à redire; s'ils sont gais, ils aigrissent leurs ennemis; s'ils sont chagrins, ils font craindre leur ressentiment. Pour moi on ne me trouveroit pas assez abbatu; & quoique j'aye de la fermeté de reste, je serai bien aise qu'on ne me donne pas de nouveaux sujets de l'exercer.

CVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle d'Armantiere.

A Bussy, ce 20. Janvier 1668.

JE suis bien obligé à Madame d'Orval du soin qu'elle a pris de me faire faire son portrait; je vous supplie, Mademoiselle, de l'en bien remercier pour moi, en attendant le compliment que je lui en ferai moi-même, si tôt que je l'aurai reçû.

Pour le vôtre & celui de mon *Cœur* je m'y attens pour le Carême; si je les allois recevoir moi-même de vous, vous n'en seriez pas fâchée ni moi non plus. Cela se pourroit bien faire: car enfin tout finit, les exils & les prisons aussi-

bien que les amourettes, & quelquefois même les unes font finir les autres.

Cela ſoit dit en paſſant,
Pour celle que j'aimois tant.

Cependant comme l'heure de cette fin eſt incertaine, il ſe faut précautionner contre l'abſence par des commerces de Lettres avec ſes amies. Je n'en ai point, Mademoiſelle, dont je faſſe plus d'eſtime que de vous; & quoique l'aventure qui m'eſt arrivée depuis deux ans, me dût donner de l'humilité, j'oſe vous dire que vous ne vous rebutterez pas de moi à force de me connoître; mais auſſi vous avez le cœur bien fait, & je ſuis aſſuré que ſi vous aviez un Amant, vous ne rompriez pas avec lui pour le voir perſecuté.

Cela ſoit dit en paſſant,
Pour celle que j'aimois tant.

Au reſte, Mademoiſelle, quoique le Roi m'ait fait, je ne ſaurois me laſſer d'admirer ſon genie. Quand il eſt dans les plaiſirs, on diroit qu'il eſt né pour cela. Quand il s'adonne aux affaires, c'eſt avec une application incroyable. Quand il eſt à l'armée, il n'y a que pour lui. Je vous aſſure, Mademoiſelle, que c'eſt un Prince fort extraordinaire, & que s'il peut une fois ajoûter à toutes ſes vertus, celle de me faire du bien, il ne lui en manquera aucune.

Vous ne ſauriez me mander rien de plus agréable que le ſouvenir que les Comteſſes ont de moi; ce ſont des amies celles-là, qui redoublent de tendreſſe pour leurs amis malheureux.

Cela ſoit dit en paſſant,
Pour celle qu'aimois tant.

Je

Je rends cent mille graces à Mesdames de ***** des mille complimens qu'elles me font: je suis assuré qu'elles n'ont pas eu la moindre tentation de cesser de m'aimer, quand elles m'ont vû à la Bastille.

Cela soit dit en passant,
Pour celle que j'aimois tant.

Pour Madame de Monglas vous voyez bien, Mademoiselle, par mes petits vers, que vous ne m'avez pas persuadé, je sai fort bien à quoi m'en tenir.

Cela soit dit en passant,
Pour celle que j'aimois tant.

CVIII. LETTRE.
Du Comte de Bussy à Mademoiselle d'Armantiere.

A Bussy, ce 6. Février 1668.

J'AI bien de la joie, Mademoiselle, du plaisir que vous avez à recevoir de mes Lettres, cela me rendra encore plus soigneux de vous écrire: car personne n'aime tant à réjouïr ses amis que moi les miens.

Je ne doute pas que Madame de Monglas ne me trouve peu divertissant, mais qu'elle s'en prenne à elle-même, elle a du s'y attendre, comme je lui dis dans ce Rondeau que je vous envoye. J'ai vû le temps que mes Lettres lui sembloient bien plus agréables qu'à vous; il est vrai que j'ai perdu à son égard tous mes agrémens, quand j'ai perdu ma fortune. J'ai grand tort aussi, Mademoiselle, de n'être pas toûjours

heureux, pour être toûjours aimé d'une si digne Maîtresse. Mais laissons cette matiere, & parlons de la guerre.

Il vient de passer dix mille hommes à ma porte: il n'y a pas eu un Officier tant soit peu hors du commun qui ne me soit venu voir. Bien des gens de la Cour ont couché ceans, je dis même des gens qui n'étoient pas mes amis particuliers Je croi que le Roi est présentement à Dijon. J'envoyai hier un Gentilhomme à S. M. avec une Letre, *par laquelle je la supplie de trouver bon que je me rende auprès d'Elle en ce voïage.

Je vous manderai la réponse que j'en recevrai, je pense qu'il va dans la Comté de Bourgogne, & je ne doute pas qu'il ne réüssisse en tout ce qu'il entreprendra; car Dieu est d'ordinaire pour les plus forts, & pour les plus sages.

* *Voyez ci-dessous page* 148.

CIX. LETTRE.

Du Duc de Noailles au Comte de Bussy.

A Auxonne, *ce* 9. *Fevrier* 1668.

En même temps que j'ai reçû vottre Letre du 4. de ce mois, quoique le Roi ne fit que d'arriver ici, & qu'il fût fort occupé, j'ai trouvé un temps favorable pour présenter celle que vous écrivez à S. M. qui l'a lûë d'un bout à l'autre, & m'a témoigné vous en savoir gré.

Quand je lui ai demandé s'il vouloit que vous vinssiez ici, il m'a dit que pour ce voïage il ne le vouloit pas, & que vous prissiez patience.

J'espere

J'espere que ce sera pour la Campagne prochaine. Voila tout ce que j'ai pû faire pour votre service. Je vous prie d'être persuadé que personne n'auroit plus de joie que moi de pouvoir contribuer à votre satisfaction, & de vous faire connoître que personne ne peut être plus, &c.

CX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle d'Armantiere.

A Bussy, ce 16. *Février* 1668.

MONSIEUR de Noailles me vient de faire réponse, qu'il avoit presenté ma Lettre au Roi : que S. M. l'avoit lûë toute entiere, & lui avot dit que ce ne seroit pas pour cette campagne, mais que je me donnasse encore patience.

Dole s'est rendüë le 14. de ce mois, le Roi leur a accordé les mêmes privileges qu'ils avoient sous le Roi d'Espagne, & delà a marché à Gray qui, je croi, fera encore moins de resistance.

Voilà faire la guerre, cela, Mademoiselle : Vous m'avoüerez qu'un Roi de trente ans, qui après une longue & rude Campagne, quitte au plus fort de l'hyver de grands plaisirs, & vient en s'exposant comme un soldat de fortune, conquerir en trois semaines une grande Province, n'a pas tout ce qu'il merite, quand il n'a que le plus beau Royaume du monde.

MONSIEUR a été jusqu'à une petite journée d'ici Je lui avois envoyé offrir ma maison, des chevaux de selle, une chaise, & un carosse.

S'il eût paſſé outre, il s'en fût ſervi; mais le Roi lui a fait dire par le Comte de Grammont de s'en retourner, & que Dole étoit pris.

S'il arrive quelque autre choſe, je vous le manderai; je ſuis ici à la ſource des nouvelles. Je ne comprens pas comment on peut vivre éloigné de la Cour. Je vous aſſure que vous me faites grand' pitié vous autres gens exilez; mais il faut prendre patience & eſperer que vos maux ne dureront pas toûjours.

Au reſte, vous me mandez que je vous témoigne bien de l'aigreur contre Madame de Monglas. Je vous aſſure pourtant, Mademoiſelle, qu'on n'en ſauroit gueres moins avoir contr'elle que j'en ai; pour de l'indifference accompagnée d'un air un peu goguenard, je ne le dis pas. Tant que je n'ai pas été bien dégagé, j'ai été furieux, quand je ſongeois qu'elle avoit rompu avec moi durant ma priſon, & la vengeance que j'en voulois prendre alors, étoit proportionnée à l'amour dont j'étois encore rempli; mais aujourd'hui que le tems m'a deſabuſé d'elle, je me trouve ſi heureux d'être hors de ſes mains que je n'ai plus de colere, & il ne me reſte ſur ſon ſujet qu'une certaine demangeaiſon de plaiſanter qu'elle ne ſauroit condamner ſans choquer ſes propres interêts, puiſque la plaiſanterie eſt la plus ſûre marque du dégagement de mon cœur, qui eſt la choſe qu'elle m'a ſi inſtamment demandée.

Vous me ſurprenez beaucoup de me mander qu'elle travaille fort eſſentiellement à me rendre ſervice; après les beaux ſentimens de pieté qu'elle m'avoit témoigné avoir, je me ſerois plûtôt attendu à ſes prieres au Ciel, qu'à ſes bons offices à la Cour.

XCI. LETTRE.

Du Comte de Grammont au Comte de Bussy.

A Mombard, ce 16. *Fevrier* 1668.

SI je n'avois pas un ordre du Roi exprès de faire diligence, je ne passerois pas à la porte de mon ami Bussy sans aller l'assurer de mes très-humbles services. J'ai trouvé ici heureusement un homme à vous qui m'a promis de vous rendre ma Lettre. Je crois que ce que je dirai à Monsieur l'obligera de s'en retourner.

Salins, plusieurs Châteaux & Dôle sont pris, on va à Gray, & les Deputez de Dôle sont partis pour les faire rendre. Voilà tout. Je suis fort votre serviteur & votre ami.

CXII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Noailles.

A Bussy, ce 28. *Fevrier* 1668.

JE ne vous ai pas encore remercié de la derniere grace * que vous m'avez faite, parce que j'avois attendu que vous fussiez un peu plus en repos que vous n'étiez. Mais aujourdhui, Monsieur, je vous dirai que si vous aviez besoin de ma vie, je vous la donnerois du meilleur de mon cœur.

On m'écrit que le Roi partira bien-tôt pour

* *Voyez Lett. CIX*

la Flandre. Je vous ſupplie de me mander ſi vous ne trouvez pas à propos que je lui écrive, & le tems qu'il faudra que je le faſſe. Mais ce dont je vous conjure, c'eſt de croire que vous n'avez perſonne au monde qui ſoit tant à vous que, &c.

CXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de T . . . .

A Buſſy, ce 5. Mars 1668.

JE viens d'apprendre que vous aviez été malade, & en même tems que vous vous portiez bien, Madame. Je vous aſſure que j'en ſuis fort aiſe, & qu'il ne peut jamais vous rien arriver à quoi je ne m'intereſſe extrémement.

Vous voulez bien, Madame, que je vous diſe le chagrin que j'ai eu depuis trois ſemaines; j'ai vû la guerre à quinze lieuës de chez moi ſans oſer y aller. Je ſuppliai trés-humblement le Roi de me le permettre, mais Sa Majeſte ne le jugea pas à propos. Cependant, Madame, je vous aſſure que je n'ai jamais tant ſouffert qu'en cette rencontre. J'ai fait ce métier-là trente ans durant ſous des Generaux dont les uns n'ont pas voulu, ni les autres pû faire valoir mes ſervices, & lorſque le plus grand Roi du monde va lui-même commander ſes armées & juger du merite des gens, je me trouve dans ma maiſon comme un miſerable provincial. Je ſuis preſque au deſeſpoir, Madame, quand je ſonge que j'aurai vêcu dans un regne plein de merveilles, auſquelles le moindre

ſoldat

ſoldat des Gardes aura plus de part que moi. La confiance que j'ai en la bonté du Roi me ſoûtient un peu. Il n'eſt pas ſi accompli qu'il eſt, ſans être miſericordieux: j'eſpere même qu'il aura quelque égard à mes ſervices paſſez, & Dieu eſt trop juſte pour ne lui pas faire connoître le zele que j'ai toûjours eu pour ſa gloire & pour ſa perſonne.

Si je me laiſſois aller, Madame, je ne finirois pas ſi-tôt ſur le chapitre des loüanges du Roi; car outre le plaiſir que j'ai d'en parler, je ſai combien je vous fais ma cour. Mais quelque juſtes qu'elles ſoient, comme l'état preſent da ma fortune pourroit rendre ſuſpecte l'intention avec laquelle je les donne, j'attendrai une autre ſaiſon pout m'abandonner ſur ce ſujet. Et cependant, Madame, je me contenterai de vous dire que perſonne n'eſt plus veritablement que moi, &c.

CXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Buſſy ce 10. *Mars* 1668.

IL me ſemble que pour des gens qui ont bien de l'amité l'un pour l'autre, il y a long-tems que nous ne nous diſons mot, Mademoiſelle. Cependant je vous ai écrit le dernier, & je ſuis à la campagne. Mais ne ſeriez-vous point tombée malade, car vous êtes un peu ſujette à caution ſur ce chapitre. Je vous aſſure que j'en aurois bien du chagrin, & ne vous allez pas mettre dans la tête que ce ſoit pour mon interêt.

Je

Je ſerai fort aiſe que vous m'écrivez quand vous vous porterez bien; mais quand vous ſerez malade, je ne ſongerai qu'à votre ſanté. Si je n'en étois preſentement en peine, je vous ferois reſſouvenir de votre portrait, & de celui de mon *Cœur*, car voici le tems que vous m'avez promis d'y faire travailler. Au reſte ne penſez pas toutes deux que vous en ſoyez quittes, s'il arrive que je vous revoye avant que vous me les ayez donnez. Dans tous les tems, je vous veux avoir dans ma Galerie auſſi bien que dans mon cœur, & je vous aurai.

CXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Buſſy, *ce* 1. *Avril* 1668.

JE vous comptois, Madame, pour une de mes meilleures amies, & vous êtes une de celles qui me négligez le plus. Si vous avez eu une Lettre de cachet pour ne point écrire en Bourgogne, comme moi pour ne point aller à Paris, je vous pardonne, ſinon vous avez tort. Avoüez-le, Madame, & meritez une amniſtie par un avenir plus exact. Les malheureux ſont ſur le pied gauche; & comme l'adverſité eſt l'épreuve de l'amitié, le moindre relâchement paſſe auprès d'eux pour un oubli. Mandez-moi des nouvelles, Madame, & moi qui ai du loiſir de reſte, j'en ferai les Commentaires.

CXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de...

A Bussy, ce 1. *Avril* 1668.

QU'ETES vous devenuë, Madame, qu'on n'entend point parler de vous? car avec tout le respect que mon sexe doit au votre, je vous maintiens que c'est à vous qui êtes mon amie, à avoir soin de moi en l'érat où je suis. Il y a long-tems que vous ne m'avez écrit. Vous ne sauriez douter que je ne sois en Bourgogne, puisque vous ne me voyez point à Paris, & moi je ne sai si vous y êtes. Apprenez-moi donc de vos nouvelles, Madame, & de celles de notre amie. Si après cela vous avez un moment de reste, apprenez-moi des nouvelles du monde. Si mes autres amies m'avoient aussi peu instruit que vous depuis quelque tems, je serois dans une ignorance crasse.

CXVII. LETTRE.

De Madame de .... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 4. *Avril* 1668.

JE croi que vous savez la Paix faite. Le Courrier arriva Vendredi, qui apporta nouvelles de la Ratification à Aix la Chapelle. Quand les Rois l'auront signée, alors on la publiera, & l'on ne croit pas que ce soit plûtôt qu'à la fin du mois.

CXVIII. LETTRE.

De Mademoiselle d'Armantiere au Comte de Bussy.

A Paris, ce 7. Avril 1668.

C'EST à mon gré un cruel tourment que d'avoir un procès, Monsieur, & des amis absens. On n'a pas le tems de faire son devoir avec eux, quand on remplit tous ceux du Palais. J'espere que je mettrai bien-tôt mon chicaneur à la raison, & puis je serai à vous sans distraction. On commence à jouïr de la Paix, nos jeunes Courtisans font merveilles en galanteries & font revivre les vint-quatre violons à la Place Royale. Je ne vous en parle que sur des récits; & quoique je sois dans le même lieu, il n'y a de difference de moi à ceux qui sont éloignez, que d'apprendre ce qui se passe ici un peu plûtôt qu'eux. Les comtesses sont tellement de la Cour, & moi si peu, que je passe des siecles sans les voir. Je passe mes jours avec la Duchesse Cousine qui est toûjours malade, & l'Abbé Illerin qui est de notre partie; quand ma vie sera plus heureuse mes Lettres vous réjouïront davantage. On ne parle ici que de la fête qui doit être à Versailles au premier jour, on en conte des choses incroyables, & pour moi je ne les puis comprendre ni en parler que je ne les aye vûës. Madame de *** m'a dit qu'elle vous mandoit toutes les nouvelles, elle n'y aura pas oublié la mort de Madame de Villequier, non plus que la Coadjutorerie de Reims pour l'Abbé le Tellier. Monsieur le Tellier est incon-

consolable de la mort de sa fille. Il y a deux hommes ici qui sont morts de la peste, si cela continuoit, je crois que j'irois en original dans votre Galerie.

CXIX. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Bussy.

A Paris, ce 12. *Avril* 1668.

* C'EST à moi à gronder, Monsieur le Comte, j'ai été malade & je n'ai pas ouï parler de vous. Vous serez bien heureux si je fais quitte à quitte. J'accepte le parti que vous m'offrez de vous mander des nouvelles & de recevoir de vous des raisonnemens. Je me trouve bien heureuse que vous m'ayez choisie pour faire un tel parti.

Monsieur de Duras épouse Mademoiselle de Vantadour. Le Roi lui a donné un Brevet de Duc.

Le Prince d'Epinoy a épousé la troisiéme fille de Madame de Rohan.

Le Prince Maximilien de Baviere a épousé Mademoiselle de Bouillon.

Le Roi de Portugal a cedé sa femme & son Royaume à son frere, ne sachant pas se servir de l'un ni de l'autre.

Madame de la Vauguion épouse Fromenteau.

Le Roi & sa noble Cour sont à Versailles Les Comediens Italiens, François & toute la symphonie du monde a suivi.

La

* *Voyez ci-dessus Lett. CXV.*

La paix est signée, je ne puis finir ma Gazette par un plus bel endroit.

CXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Montmorency.

A Bussy, ce 2. Mai 1668.

JE suis fort aise de la Paix, Madame, j'étois trop différencié par la Guerre; au moins aujourdhui suis-je comme tout le monde; peut-être que le Roi, moins occupé songera à moi, & que pour le prix de tous mes services il me permettra au moins de le voir.

La Reine de Portugal est une aimable Princesse; fort heureux est le Prince qui sera Roi & mari avec elle.

La Roi a raison de se réjouïr, les rieurs sont de son côté. Il doit être content de sa gloire: pour moi, j'aime les Heros qui savent aussi goûter les plaisirs.

CXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle d'Armantiere.

A Bussy, ce 4. Mai 1668.

* JE hais bien votre chicaneur, Mademoiselle, de troubler comme il fait votre repos & notre commerce. Dites, je vous supplie, à Madame la Comtesse de Guiche, que je n'ai point reçû la Lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire;

* *Voyez Lett. CXVIII.*

crire ; que je ne ſuis point accoutumé à recevoir des reproches de mes amies pour ne leur point faire de réponſe ; je ne me fais pas preſſer là-deſſus, & moins avec l'aimable Comteſſe qu'avec une autre ; pour mon *Cœur* j'y renonce, s'il ne m'envoye ſon portrait.

CXXII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de . . . .

A Buſſy, ce 7 Mai 1668.

JE ſuis fort aiſe de la Paix. J'étois trop differentié par la guerre, au moins aujourdhui ſuis-je fait comme tout le monde. Vous me faites un grand plaiſir de me mander des nouvelles. Continuez, je vous en prie, & je vous promets de vous épargner cette peine le plûtôt que je pourrai.

* *A la Lett. CXVII.*

CXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Buſſy, ce 22. *Mai* 1668.

JE vous plains fort, Mademoiſelle, avec le maladie de * * * * * & le proces du Chicaneur * * * *. Je ne ſai pas ſi vous croyez être plus heureuſe que moi ; mais je vous dirai qu'un procès & la maladie d'un ami me paroiſſent de plus grands maux qu'un exil. Vous en croirez ce qu'il vous plaira. Il eſt vrai que l'incommodité

dité de **** me touche auſſi bien que vous, car je l'aime fort. En ce cas là il n'y a plus qu'à voir quel eſt le plus grand mal d'un exil ou d'un procès. Pour moi, je croi que c'eſt ſuivant qu'on eſt intereſſé ou ambitieux.

Je ſuis très-content de Madame de ****. On ne peut pas mieux faire ſon devoir qu'elle fait ſur mon ſujet, & je ſerois un ingrat ſi je ne l'aimois toute ma vie. Il n'en eſt pas de même de la **** ſes plaiſirs l'empêchent de ſonger aux abſens : & cependant je ſuis un des abſens du monde qu'elle devroit moins oublier, mais j'ai le don de faire des ingrats ; & quand je vous aurai appris quelque jour le détail de ma vie, vous demeurerez d'accord que ceux de qui j'ai été dans tous les tems le plus abandonné, étoient ceux que j'avois le plus obligez. Patience, il y en aura de bien honteux un jour : car comme je vous ai déja dit ailleurs, tout finit, l'affaire ne va que du plus au moins. S'il y a de l'exeption dans cette regle, Mademoiſelle, je vous aſſure que ce ſera pour l'amitié que j'ai pour vous.

J'oublois de vous dire que la **** eſt malade pour s'être trop abandonnée aux plaiſirs. Dieu qui lui donne l'eſprit & l'inclination des perſonnes de vingt ans, ne lui en donne pas les forces.

CXXIV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6. Juin 1668.

JE vous ai écrit la derniére : pourquoi ne m'avez-vous point fait de réponſe? Je l'attendois,

dois, & j'ai compris à la fin que le proverbe Italien disoit vrai,

Chi offende, non perdona.

Madame d'A... m'a dit qu'il vous étoit tombé une corniche sur la tête, qui vous avoit extrêmement blessé. Si vous vous portiez bien, & que l'on osât dire de méchantes plaisanteries, je vous dirois que ce ne sont pas des diminutifs qui font du mal à la tête de la plûpart des maris. Ils se trouveroient bien heureux de n'être offensez que par des corniches. Mais je ne veux point dire de sottises. Je veux savoir auparavant comment vous vous portez, & vous assurer que par la même raison qui me rendoit foible quand vous aviez été saigné, j'ai senti de la douleur de celle que vous avez euë à la tête. Je ne pense pas qu'on puisse porter plus loin la force du sang.

Ma fille a pensé être mariée. Cela s'est rompu, je ne sai pourquoi. Elle vous baise les mains, & moi à toute votre famille. Ne faites-vous rien du côté de la Cour? Mandez moi où vous en êtes.

CXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Bussy, ce 8, Juin 1668.

VOus ne devez pas me reprocher, Madame, de m'avoir écrit la derniere; c'étoit une réponse que vous me deviez, & que vous me fîtes si long-tems attendre, que je crûs que vous

vous ne me l'aviez faite enfin que pour ne point passer pour incivile. Peut-être qu'en un autre tems n'y eussai-je pas pris garde de si près; mais il est si ordinaire de faire moins de cas des malheureux, qu'on les doit excuser d'être alertes sur la conduite qu'on a avec eux, & de prendre bien souvent les choses au criminel.

Il ne faut donc pas que vous disiez que je ne vous pardonne point l'offense que je vous ai faite; car je vous en ai demandé tant de pardons, & vous m'avez promis si souvent de n'y plus songer, que je comptois tout cela dans mon cœur, comme un non-avenu, & que si je m'en souvenois quelquefois, ce n'étoit que pour m'obliger à raccommoder le passé par plus de tendresse pour vous. Mais il semble que de tems en tems vous vous repentiez de m'avoir pardonné. Tout ce que je puis croire en votre faveur, c'est que ces changemens-là sont étrangers en vous, & que l'amitié pour moi y est naturelle; mais n'avez vous pas la force de resister à la mode, je n'y suis pas aujourdhui. Si j'y reviens jamais, je croi que vous vous feres bien moins de violence pour battre des mains quand on vous dira du bien de moi, que vous ne vous en ferez quand on vous en dira du mal. Vous voyez par là que je croi ce que vous me mandez, que vous avez de la pente à m'aimer; mais je ne demeure pas d'accord qu'elle vous ait mise à deux doigts d'être ridicule: quoiqu'il se fût passé entre nous, nous étions raccommodés. Après cela étant si proches que nous sommés, il étoit naturel que vous parussiez de mes amies, & je suis même persuadé que lorsque je fus arrêté, il vous eût été honnête & genereux de prendre mon parti envers & contre tous, quand vous

vous ne m'auriez pas pardonné avant que j'entrasse à la Bastille, au moins en usai-je ainsi pour vous quand le Surintendant Fouquet fut arrêté. Veritablement vous n'étiez pas en prison, mais vous étiez en S..... Nous étions brouillez, je pouvois sans passer pour emporté, mêler mon ressentiment avec la rage de vos envieux. Je ne sai pas même si vous ne vous y attendiez point; cependant je fis le contraire. Bien loin de craindre d'en être ridicule, je me trouvai en cette rencontre le cœur fort bien fait.

Cela vous soit dit sans aigreur & sans reproche, Madame; car je vous ai presque toûjours aimée, quoique vous ayent dit ceux que vous me mandez, qui savoient mieux que vous comment vous étiez avec moi. Si je ne vous avois pas aimée avant notre brouillerie, & même depuis notre reconciliation, je n'en aurois fait confidence qu'à une certaine personne que vous savez. Cependant hors la conjoncture où je crûs avoir sujet de me plaindre de vous, je ne lui en ai jamais parlé que comme de la plus jolie femme de France; ce qu'elle ne trouvoit nullement bon, & qu'elle vouloit toûjours détruire par mille particularitez que je vous dirai un jour, de sorte que tout ce que je pouvois faire c'étoit de lui cacher ce que je pensois d'avantageux de vous. Mais je n'en disois point de mal.

Et retenu par mon respect extrême,
Ma bouche au moins ne fit point de blasphême.

Vous comprenez bien les raisons qu'on avoit de craindre que je vous trouvasse trop aimable, & si vous voulez savoir celles qu'on auroit maintenant de me brouiller avec vous, c'est

que craignant peut-être quelques petits reproches de ma part qu'on ſent bien qu'on merite, & qui pourroient faire du bruit, on ſeroit bien-aiſe de m'attirer des ennemis, & de mettre les choſes en état que les rieurs ne fuſſent pas de mon côté: mais on a grand tort de m'apprehender, je ſuis (ce qu'on appelle) le meilleur enfant du monde, & quand j'aurois quelque choſe ſur le cœur, je ſuis trop glorieux pour me plaindre.

CXXVI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 9. Juin 1668.

LA derniere Lettre que vous m'avez écrite avant celle que je reçus hier de vous, ma belle Couſine, étoit du 20. Mai de l'année paſſée, à quoi je répondois ſur le champ. N'avez-vous pas reçu cette réponſe? Perſonne n'eſt plus ponctuel avec tout le monde que moi, & ſur tout avec vous à qui j'aime à écrire.

Au reſte, Madame, je ne ſai d'où eſt venu à la Marquiſe d'A . . . . la nouvelle de ma bleſſure.

A Buſſy, d'où je n'ai bougé,
Pour vous dire la choſe en homme veritable,
Il ne m'eſt, ſur mon Dieu, rien du tout arrivé.

De ſorte que quand vous avez eu de la douleur, elle venoit d'autre choſe que de la force du ſang. Je voi bien qu'il y a un peu d'alteration dans votre ſympathie, ou du moins qu'elle n'a lieu que dans

* *A la Lett. CXXIV.*

dans les saignées. Si elle avoit été aussi loin que vous me dites, ma belle Cousine, elle auroit été jusqu'à votre cœur ; mais à moi n'appartenoit pas tant de braverie.

J'aurois ri de votre turlupinade quand j'aurois eu la tête cassée. Vous jugez bien qu'en l'état où je suis, je n'ai pas été plus serieux.

J'attens ici un de ces maris dont la tête n'est pas incommodée de corniches. Ce qu'il y porte va dans le superlatif. Je voudrois bien vous faire connoître le personnage sans vous le nommer. Il n'est pas si beau qu'Astolfe ni que Joconde, mais en recompense il est quatre fois plus malheureux. Ne le connoissez-vous pas à cela ? C'est un mari tout-à-fait insensible. Il ne ressemble pas au pauvre Sganarelle qui étoit un mari très-marri. On ne comprend pas celui-ci : car enfin quoi qu'il porte des cornes sur la tête, il les tient fort au dessous de lui. Si vous n'y êtes pas encore, vous n'en êtes pas loin. Attendez. C'est un mari gros & gras, & bien nourri. Y êtes-vous ? C'est un mari dont le malheur m'est particuliérement connu. Oh pour celui-là vous y êtes. Je défie Baubrun de le peindre plus au naturel.

Je ne sai si j'oserai vous parler du mariage de Mademoiselle de Sevigny si près du chapitre des corniches. Oui, cela ne tire pas à conséquence ; & puis vous lui choisirez un honnête homme. Autrement vous savez bien la prédiction que j'ai faite. J'ai ouï parler du mari qu'elle a failli d'épouser. Je ne sai pas, s'il l'eût épousée, s'il eût été quelque jour très-marri : mais je sai bien que dans les commencemens il eût été très-aise. Je suis ma foi serviteur de la Belle, & je l'aime fort ; mais pourtant encore moins que vous.

 Je

Je fais toûjours ſouvenir le Roi de moi de tems en tems. Voilà les deux dernieres Lettres que je lui ai écrites. Il ne m'a pas encore écouté. Patience.

AU ROI.

SIRE,

Toutes les fois qu'il s'agira de mon interêt particulier, je ſerai fort circonſpect à ne point importuner V. M. Mais quand il ira de ſon ſervice, elle trouvera bon, s'il lui plaît, que je n'aye pas tant de retenuë. Ne condamnez pas ſes ſentimens, SIRE. *Ils ſont trop juſtes, puis qu'ils n'ont pour but que de me faire obtenir l'eſtime de V. M. qui eſt la ſeule choſe au monde que je demande à Dieu. Accordez-moi donc la grace,* SIRE, *de ſuivre V. M. en ce voyage; & ſi je ne meurs pas en la ſervant, je reviendrai chez moi attendre en patience qu'il plaiſe à V. M. de me rappeller auprès d'elle. Cependant je la ſupplie très-humblement de croire que la juſtice qu'elle exerce ſur moi ne m'ôte pas du cœur le zêle & l'admiration que j'ai toûjours eu pour ſa perſonne. Je prie Dieu qu'il m'abime ſi je ments, & ſi ce n'eſt avec vérité que je ſuis avec tous les reſpects imaginables, &c.*

A Buſſy, ce 4. Février 1668.

AU ROI.

SIRE,

Je demande très-humblement pardon à V. M. de mes importunitez. J'oſe lui dire avec tout le reſpect que je lui dois qu'elle ſe les attire en quelque ſorte, & que ſi elle n'alloit pas ſi ſouvent à la guerre, je ne lui demanderois pas ſi ſouvent que je fais la permiſſion de l'y ſuivre. Et le moyen, SIRE, *que je voye ſans impatience le plus brave hom-*

homme du monde aussi bien que le plus grand Roi, de qui j'ai l'honneur d'être sujet, aller exposer sa personne pour la seule gloire, & que je demeure chez moi comme si je ne l'aimois pas, & que je n'eusse point de courage? Accordez-moi donc la grace, SIRE, *que je puisse avoir l'honneur de servir auprès de V. M. Et, comme j'ai déja eu l'honneur de lui dire, si j'en reviens, & qu'elle ne trouve pas sa justice satisfaite des châtimens que j'ai reçûs, je reviendrai chez moi attendre qu'il lui plaise de me rappeller auprès d'elle. Si je pouvois témoigner à V. M. plus de résignation que cela,* SIRE, *& plus de zéle, je le ferois de tout mon cœur: car je ne songe depuis le matin jusqu'au soir qu'à lui bien faire connoître que je suis avec toute la fidelité imaginable & tout le respect possible, &c.*

A Bussy ce 6. Avril 1668.

CXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de G...

A Bussy, ce 10. *Juin* 1668.

LE commencement de votre derniere Lettre, Madame, me fit une fort grande peur; vous debuttiez par un dépit si bien contrefait, que si vous l'eussiez eu effectivement, vous n'eussiez pas dit autre chose J'étois déja résolu d'écrire à Monsieur * * * * que je ne savois pas pourquoi il m'auroit voulu brouiller avec vous en supprimant une partie de ce que je lui avois dit; car quoique je me fusse fort étendu sur les loüanges de notre amie la Comtesse du Plessis,

& ſur l'amitié que j'avois pour elle, quand j'avois traité votre chapitre, ç'avoit été d'une maniere à perſuader que j'avois même plus que de la tendreſſe pour vous. Il eſt vrai que la converſation ſur la Comteſſe avoit été bien plus longue, à cauſe de ſa famille. Enfin au ſecond feuillet de votre Lettre, je commençai à me deſabuſer. Je crûs que vous aviez voulu vous réjouïr, & peut-être vous attirer des douceurs de ma part, quand je me juſtifierois. Je m'en vais donc vous en dire, Madame, non pas pour me juſtifier, car je n'en ai pas beſoin; mais pour ſuivre mon inclination.

Je vous aime de tout mon cœur, & cela eſt fondé ſur une eſtime infinie: de l'humeur dont vous me connoiſſez, vous ne ſauriez douter que je ne diſe vrai; & quand je ne ferai pas connoître à tout le monde les ſentimens que j'ai pour vous, ce ſera ou parce que je n'en pourrai parler qu'à contre-tems, ou par belle diſcrétion.

Hé bien, Madame, êtes-vous contente? Cela n'eſt-il pas doux? Je vous aſſure de plus qu'il n'y a rien de ſi véritable.

CXXVII. LETTRE.

De Monſieur le Tellier au Comte de Buſſy.

A S. Germain, ce 3. Juillet 1668.

MONSIEUR, je vous rends très-humbles graces de la part que vous prenez aux avantages de ma famille, & aux diſgraces qui m'arrivent.

rivent. La nomination de mon fils l'Abbé à la Coadjutorerie de Rheims m'a donné beaucoup de joye; mais la perte que j'ai faite de ma fille, m'a touché si vivement, qu'il ne s'y peut rien ajoûter : Je prie Dieu qu'il me donne la consolation qui m'est necessaire en cette occasion, & je souhaitte d'en avoir de vous rendre service, afin de vous faire connoître que je suis, &c.

CXXIX. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Bussy.

A Paris, ce 10. *Juillet* 1668.

LE Roi vient de faire trois Maréchaux de France, Messieurs de Crequy, de Bellefonds & d'Humieres. Je vous en fais mon compliment pour votre neveu d'Humieres. L'on parle fort de guerre; on dit que les Espagnols ont fait de grands ravages en Roussillon. Le sort à donné à ces trois Maréchaux le rang dans lequel je vous les viens de nommer. Le Chevalier de * * * veut épouser la D *** fameuse Comedienne, la famille du Chevalier s'y oppose. Je vous envoye un Livre qui ne me paroît pas trop bon, vous en jugerez mieux que moi.

CXXX. LETTRE.

Du Duc de.... au Comte de Buſſy.

A S. Germain, *ce* 14. *Juillet* 1668.

J'AI reçû votre Lettre du 8. de ce mois, avec la copie de la Lettre que vous avez écrite au Roi. Vous ne devez pas craindre de m'accabler de vos affaires prenant autant de part que je fais à tout ce qui vous regarde. Monſieur l'Evêque d'Autun m'a dit qu'il vous verroit bien tôt, nous nous ſommes fort entretenus de vos affaires, & j'eſpere qu'il ne vous ſera pas inutile. Je vous prie d'être toûjours perſuadé que perſonne n'auroit plus de joye que moi d'avoir occaſion de vous ſervir, & qu'on ne peut pas être plus ſincerement votre ami & votre ſerviteur, que, &c.

CXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Chaſeu, *ce* 17. *Juillet* 1668.

* JE ſuis fort aiſe de voir le Maréchal d'Humieres honoré de cette dignité auſſi jeune qu'il eſt, je n'ai point d'amie ni de parente qui me ſoit plus chere que la Maréchalle ſa femme. Je croyois que le rang de Lieutenant Général regloit celui des Maréchaux, mais le Roi qui fait les loix, peut bien en diſpenſer.

J'ad-

* *Voyez Lett: CXXIX.*

J'admire l'étoile de la *** qui a donné mille passions à mille gens & jamais une médiocre. Si le Chevalier de *** l'épouse ce sera un grand triomphe pour l'amour; il est beau pour son honneur qu'il arrive de temps en temps des choses extraordinaires dans son empire; cela le fait respecter.

Je suis fort content de vous, Madame, sur le jugement du Livre que vous m'avez envoyé, car j'aime bien que mes amis ayent du discernement. J'ai d'abord été choqué du titre, il n'y a nul rapport entre l'école d'amour & les Heros Docteurs; le reste est de même force, & ce seroit faire trop d'honneur au Livre, de le critiquer en détail.

CXXXII. LETTRE.

De Mademoiselle d'Armantiere au Comte de Bussy.

A Paris, ce 24. Juillet 1668.

JE n'attens pas cette fois-ci de réponse à ma derniere pour vous écrire, & je veux par là vous ôter tout sujet de plainte.

La Fête de Versailles a été la plus magnifique chose que l'on ait jamais vûë, mais la cohuë y étoit épouventable.

Les Comtesses de * * * ne bougent de la Cour, & nous de la Ville. Il y a huit mois entiers que notre Duchesse est malade.

Je commence à m'affliger de ce que je ne puis vous aller voir, & pour m'en consoler, venez vitement : car enfin de quelque maniere que ce soit, je vous veux voir. Je n'ai presque

plus de procès, & je prétens vous écrire toutes les ſemaines, j'ai trop de plaiſir à recevoir de vos nouvelles, pour ne me les pas attirer autant que je pourrai.

CXXXIII. LETTRE.
Du Comte de Buſſy à la Maréchale d'Humieres.

A Buſſy, ce 26. *Juillet* 1668.

PERSONNE ne prend plus de part que moi à votre joye, Madame. La paix eſt faite, mon Couſin eſt Maréchal de France. Que vous faut-il davantage? Qu'il ſoit Duc? Je ne doute pas que vous n'ayez contentement là-deſſus. Ses ſervices lui ont attiré l'un; ſa naiſſance & votre vertu lui attireront l'autre. Je vous aſſure, Madame, que je le ſouhaite fort; car je ſuis de tout mon cœur à vous.

CXXXIV. LETTRE.
Du Comte de Buſſy au Maréchal d'Humieres.

A Buſſy, ce 26. *Juillet* 1668.

JE viens d'apprendre avec une extrême joye l'honneur que vous avez reçu du Roi, Monſieur; quoique vous ayez ſujet d'être content, vous n'en demeurerez pas là aſſurément. Je le ſouhaite, & l'eſpere pour l'interêt de ma Couſine, & pour celui de votre famille. Quand les graces ont pris un chemin, elles ne le quittent

tent presque plus, aussi bien que les persecutions. Pour moi qui n'ai point du tout sujet de me loüer de ma fortune, j'aurai au moins en dépit d'elle le plaisir de me réjouïr de celle de mes parens & de mes amis, comme je fais aujourd'hui de la vôtre, Monsieur, en vous assurant qu'on ne peut être à vous plus que j'y suis.

CXXXV. LETTRE.

* Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 26. Juillet 1668.

JE commence par vous remercier de vos Lettres au Roi, mon cher Cousin, elles me feroient plaisir à lire d'un inconnu : elles m'attendrissent; il me semble qu'elles devroient faire cet effet-là sur notre Maître. Il est vrai qu'il ne s'appelle pas Rabutin comme moi.

La plus jolie fille de France vous fait des complimens. Ce nom me paroît agréable: je suis pourtant lasse d'en faire les honneurs. Elle est plus digne que jamais de votre estime & de votre amitié.

Je croi que vous ne savez pas que mon fils est allé en Candie avec M. de Roannés & le Comte de Saint Paul. Il l'a dit à M. de Turenne, au Cardinal de Rets, à M. de la Rochefoucault. Voyez quels Personnages! Tous ces Messieurs l'ont tellement approuvé, que la chose a été resoluë, & répanduë, avant que j'en susse rien. Enfin il est parti. J'en ai pleuré amerement, j'en suis sensiblement affligée : je n'aurai pas un moment de repos pendant tout ce voyage. J'en

* *A la Lettre CXXVI.*

voi tous les perils, j'en ſuis morte : mais enfin je n'en ai pas été la maîtreſſe ; & dans ces occaſions là les meres n'ont pas beaucoup de voix en chapitre. Adieu, Comte.

CXXXVI. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Buſſy, ce 29. Juillet 1668.

JE voi bien que vous voulez effacer de ma memoire ce qui pourroit être reſté contre votre pareſſe. Je vous trouve maintenant fort ſoigneuſe.

Je n'euſſe pas crû que Mademoiſelle de *** eût du être un ſi grand parti. La vie qu'elle apporte en mariage à ſon mari, eſt la plus grande dot du monde.

Enfin nous voila défaits de Madame de ***. Je m'attendois toûjours bien que l'apoplexie nous feroit ce plaiſir-là ; mais je la trouvois bien lente à venir après ce qu'elle ſembloit nous promettre il y a ſi long tems.

Je ne doute pas que la Fête de Verſailles n'ait été admirable. Je m'en fie bien à celui qui la donnoit : Il eſt en paix auſſi merveilleux qu'en guerre. Vous ſavez bien, Mademoiſelle, que le ſeul défaut que je lui trouve c'eſt de ne me pas aimer. Il me ſemble vous l'avoir déja dit, mais je ne ſerai jamais en repos que je ne l'en aye corrigé ; car cela me fait de la peine, à cauſe que je l'aime fort moi.

Je vous plains fort vous & la pauvre Ducheſſe d'avoir les plaiſirs ſi près de vous & d'en jouïr ſi peu.

* *A la Lett.* CXXXII.

Je

Je vous quitte des chansons, si elles sont si sales que vous dites : on me mande qu'outre cela elles sont fort sottes, & dès-là j'en quitte tout le monde ; si les vers ne valent pas mieux, je ne me soucie pas trop de les voir.

CXXXVII. LETTRE.

De Madame D... au Comte de Bussy.

A Autun, ce 3. Août 1668.

JE croi, Monsieur, que pour peu que vous soyez touché de la mort de Madame de *** c'est à moi à vous en consoler. Depuis qu'elle étoit devenuë la chere Tante de Madame de *** elle avoit cessé d'être la mienne. A cette Niéce près, les larmes qu'on lui a données dans la famille, ne noyeroient pas un ciron. Jugez après cela, quelle est la perte que l'on a faite, & si je n'ai pas raison de m'accoûtumer par des essais de dureté à devenir insensible pour les autres qui me pourroient arriver ici. Il se faut bien consoler de tout, & une Dame qui peut-être releguée en Canada sous le bon plaisir de Monsieur d'Autun regarde toutes choses avec indifference. Si je suis ici, je serai ravie de vous voir, & je vous y souhaite à l'arrivée de Monsieur l'Evêque d'Autun qui doit être cette semaine ; mais si je n'y étois pas, je vous donne rendez-vous en Canada ou au Japon. On passe quelquefois les mers pour des amies qui ne le sont pas autant que je suis la vôtre.

CXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de G . . . .

A Buſſy, ce 5. Août 1667.

JE trouve que vous faites fort bien, Madame, de vous accoûtumer petit à petit à la joye. Si celle de la perte que vous avez à faire vous alloit ſurprendre, vous y pourriez ſuccomber. S'il ne vous arrive des malheurs que de la part de Monſieur l'Evêque d'Auton, je vous garantis heureuſe, Madame, répondez-moi de vous, & je vous répons de lui. Mais, avec votre permiſſion, je vous dirai comme votre bon ami, que vous ne devriez pas garder en toutes rencontres tant de hauteur. Il faut gauchir quelquefois, quand on ne peut pas emporter les choſes de vive force. Je m'en vais vous donner un conſeil admirable devant Dieu & devant les hommes: Ne haïſſez perſonne: connoiſſez bien vos intêrets & les aimez ſur toutes choſes, allez à vos fins, & fuïez tout ce qui vous peut empêcher d'y parvenir.

Si vous me croïez, au lieu d'aller en Canada, comme vous dites, vous demeurerez à Autun dans le repos, & l'honneur où vous devez être; pour moi, je m'y en vais, avec la reſolution de vous y ſervir, mais de vous chanter pouilles, comme devroit faire le Comte de **** ſi je ne vous trouve pas raiſonnable.

Au reſte, Madame, donnez-vous bien de garde de vous expoſer à vous faire chaſſer en Canada, dans l'eſperance que je vous y ſuivrai. Je me donne au diable ſi je le fais.

Sui-

Suivre une femme en Canada,
Un homme ne fait pas cela,
Tant que de sa Raison il est encor le maître,
Pour traverser les mers, & vous suivre au Levant,
Il faudroit être votre Amant,
Et je n'ai pas l'honneur de l'être.

CXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Paris, ce 6. Août 1668.

JE vous ai demandé la vie, ma chere Cousine. Vous me voulez tuer à terre, cela est un peu inhumain. Je ne pensois pas que vous vous mêlassiez, vous autres Belles, d'avoir de la cruauté sur d'autres chapitres que sur celui de l'amour. Cessez donc, petite brutale, de vouloir souffleter un homme qui se jette à vos pieds qui vous avouë sa faute, & qui vous prie de la, lui pardonner. Si vous n'êtes pas encore contente des termes dont je me sers en cette rencontre, envoyez-moi un modele de la satisfaction que vous souhaitez, & je vous la renvoyerai écrite, & signée de ma main, contresignée d'un Secretaire, & scellée du seau de mes armes. Que vous faut-il davantage?

CXL. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Guiche.

A Buſſy, *ce* 7. *Août* 1668.

JE vous rends mille graces de toutes les peines que vous avez priſes pour moi, & de ce que vous vous êtes employé avec tant de chaleur pour mes affaires dans une conjoncture, où vous avez tant de raiſon de parler pour vous. Je voi bien que je ne ſuis pas le ſeul qui ſouffre; & quoi qu'on diſe ordinairement que la conſolation des malheureux, c'eſt d'avoir des ſemblables, je vous aſſure que le tort qu'on vous a fait, bien loin de me conſoler, m'afflige infiniment, & que je ſuis chagrin de vos maux & des miens. Cependant il ne vous faut que de la patience à vous, vous êtes toûjours dans la voye de ſalut. Pour moi, je ſuis un pauvre diable égaré, qui ai toutes les peines du monde à retrouver le bon chemin, & qui, quand j'y ſerois rentré, n'ai pas aſſez de jour pour arriver au gîte; de ſorte que je vis au jour la journée, ſans crainte & ſans eſperance, mépriſant les biens & les honneurs que je ne puis avoir: Car de me tourmenter pour des maux où je ne puis trouver de remede, je me ferois encore plus de mal que mes ennemis ne m'en ont fait.

Adieu, mon cher, croïez bien que j'ai toute la reconnoiſſance que je dois à votre amitié, & toute l'eſtime que l'on doit à votre perſonne.

CXLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de...

A Buſſy, ce 10. *Août* 1668.

QUAND les gens viennent de recevoir quelque grande joye, le tems eſt propre pour en obtenir des graces, mais on ne réüſſit pas toûjours comme vous voyez. Je m'imagine que le Roi qui ſait bien que l'on prendra cette conjonĉture pour lui demander des choſes difficiles, ſe prépare à les refuſer, avant qu'on lui en parle.

L'avanture de Madame de Mazarin eſt plaiſante. Mais n'admirez vous pas là-deſſus les projets du Cardinal? Il a mis tous les biens du monde, & tous les honneurs entre les mains de gens qui confeſſent par leur miſerable conduite, qu'à eux n'appartient pas tant de braverie.

Si le Chevalier de Rohan eſt veritablement amoureux, je le tiens au deſeſpoir ſur les défenſes qu'on lui a faites. S'il ne veut faire que du bruit, & qu'il n'ait que de la vanité, il a contentement.

CXLII. LETTRE.

Du Maréſchal de.....au Comte de Buſſy.

Ce 13. *Août* 1668.

COMME je n'ai point douté de votre amitié, Monſieur, je me flatte aiſément que vous avez pris quelque part à la grace que le Roi m'a faite, qui eſt la plus grande que je puiſſe eſperer;

rer; aussi j'en suis content à un point que je n'ai à songer à rien qu'à la meriter, & à chercher aussi des occasions de vous témoigner combien je souhaiterois vous pouvoir être utile à quelque chose, & ne me pas satisfaire de la seule envie que j'ai de vous faire paroître que je suis plus à vous que personne du monde.

CXLIII. LETTRE.

* Réponse de Madame de .... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 23. *Août* 1668.

IL faut que je commence ma Lettre par vous dire qu'il y a un endroit dans la vôtre qui est admirable, quand vous dites sur le sujet des Mazarins, qu'à eux n'appartient pas tant de braverie. C * * * se trouva ici à qui je ne pûs m'empêcher de dire cela; il me pria de vous faire ses complimens, & de vous assurer qu'ayant toûjours été de vos amis, il avoit bien de la joye de ce que vous écriviez comme un homme qui prétendoit passer l'hiver à Paris. J'en ai aussi une envie extrême; contentez donc là-dessus les desirs de vos amis.

Je vous envoye une Satyre de Boileau.

Pour la Lettre de Madame de Mazarin à Monsieur le Chevalier de Rohan, elle n'a point couru. Le mari l'a montrée au Roi, & l'a donnée au Parlement. Ainsi n'étant point cocu de chronique, au moins le sera-t'il de registre. Monsieur de Rohan est ravi de cette aventure,

rien

* *A la Lett.* CXLI.

rien ne lui pouvoit venir plus à ſouhait. Adieu Monſieur.

CXLIV. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4. Septembre 1668.

LEVEZ-VOUS, Comte: je ne veux point vous tuer à terre, ou reprenez votre épée pour recommencer notre combat. Mais il vaut mieux que je vous donne la vie, & que nous vivions en paix. Vous avouerez ſeulement la choſe comme elle s'eſt paſſée, c'eſt tout ce que je veux. Voilà un procedé aſſez honnête: vous ne me pouvez plus appeller juſtement une petite brutale.

Mr. de Montauſier vient d'être fait Gouverneur de Mr. le Dauphin.

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

Adieu, Comte. Preſentement que je vous ai battu, je dirai par tout que vous êtes le plus brave homme de France, & je conterai notre combat le jour que je parlerai des combats ſinguliers. Ma fille vous fait ſes complimens. L'opinion que vous avez de ſa fortune nous conſole un peu.

* *A la Lett. CXXXIX.*

CXLV.

CXLV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 7. Septembre 1668.

RIEN n'est plus généreux que l'action que vous venez de faire, Madame. Oui je le dirai par tout : mais je ne comprens pas que vous parliez si bien d'un procedé. Pour moi, je croi que vous avez eu quelque affaire en Bretagne, qui vous a appris cette langue. Ne trouvez-vous pas que c'est grand dommage que nous ayons été brouillez quelque tems ensemble, & que cependant il se soit perdu des folies que nous aurions relevées, & qui nous auroient rejouï? Car bien que nous ne soyons pas demeurez muets chacun de notre côté, il me semble que nous nous faisons valoir l'un l'autre, & que nous nous entredisons des choses que nous ne disons pas ailleurs. Cependant je vous envoye une imitation des Remedes d'amour d'Ovide, qui ne vous déplaira pas. Il faut bien s'amuser. Je suis fort aise que Mr. de Montausier soit Gouverneur de Mr. le Dauphin. Il n'y a que moi en France que j'aimasse mieux en cette place que lui. Je suis tellement persuadé que Mademoiselle de Sevigny sera bien & bien-tôt mariée, que cette opinion a de l'air d'un pressentiment. Vous m'en direz des nouvelles avant qu'il soit un an. Je suis son très-humble admirateur.

LES REMEDES CONTRE L'AMOUR.

IMITATION D'OVIDE.

L'Amour n'eut pas plûtôt lû le titre de cet Ouvrage, qu'aussi-tôt alarmé,

On m'en veut (dit-il) je le voi.
Quoi! des remedes contre moi!
On me traite donc sur la terre
Comme la peste? Guerre, guerre.
J'en ferai bien mourir un jour.
Tout beau, (lui répondis-je) Amour,
Ne condamnez pas sans l'entendre
Un homme qui toûjours fort tendre
A soûtenu vos interêts
Plus que tous vos autres Sujets.
La plûpart de la jeunesse
N'a jamais eu de tendresse,
Et même contre vous se tient le cœur armé,
Quant à moi, j'ai toûjours, & sans contrainte aimé;
Et si vous me demandez même
Ce que je fais aujourdhui, J'aime.

Aprés tout ce que j'ai fait pour votre service, me pouvez-vous soupçonner de trahison? Peut-on croire que celui qui a fait des maximes pour se faire aimer, puisse jamais rien faire contre l'Amour, & soit assez lâche pour se dédire?

Non non, Amour, mon petit Maître,
Je ne suis ni Normand, ni traître.
Si l'on a d'heureuses amours,
Je consens qu'on aime toûjours,
Mais si, non content de sa belle,
Comme ingrate, ou comme infidelle,

Un

Un amant en perd la ſanté,
Je le veux mettre en liberté,
(Encor qu'il n'en ait point d'envie)
Et par-là lui ſauver la vie.

Ainſi tout le tort que j'ai, c'eſt d'avoir intitulé cet Ouvrage: Les Remedes contre l'Amour. Je devois l'appeller, Les Remedes contre la mort qui ſuit d'ordinaire les amours infortunez. Mais puiſque malgré mon titre vous voyez bien mon deſſein, grand Dieu, vous n'avez pas ſujet de vous plaindre.

Car enfin je ſuis aſſuré
Qu'un pauvre Amant deſeſperé,
Qui le fer à la main ſe tuë,
N'eſt point pour vous une agreable vuë.

Mon deſſein eſt donc, comme je viens de vous dire, de guérir de leur paſſion ceux qui mourroient s'ils continuoient d'aimer; & cela étant, Amour, on ne ſe prendra plus à vous de la mort de perſonne.

Vous étes un enfant, beau Sire,
Qui ne devez ſonger qu'à rire,
Qu'à ſauter, qu'à danſer balets;
Je ſai que vous avez des traits
Qui font ſouvent que l'on enrage:
Mais la mort n'eſt pas leur uſage.
Laiſſez faire la guerre à Mars,
Et n'ayez d'autres étendars
Que ceux que Venus votre Mere
Porte dans l'Iſle de Cythere.
Amour, tout votre emportement
Doit être borné ſeulement
A faire qu'un jaloux Amant
Rompe quelque porte ou fenêtre;
Et tout votre emploi ne doit être

Qu'à

Qu'à bien traiter les favoris,
Au préjudice des maris.
Des amants les pleurs infidelles,
Les dépits, les paix, les querelles,
Sont de vos droits: mais pour leur mort,
Ce n'est pas de votre ressort.

Voilà comment je parlai à l'Amour, qui témoigna être satisfait de mes raisons, & en s'envolant me dit d'achever mon Ouvrage.

Venez donc, malheureux Amans,
Qui souffrez cent mille tourmens
Pour une insensible Bergere,
Ou pour une Dame legere.
Venez apprendre les moyens
De vous tirer de leurs liens.
J'ai fait le mal qui vous possede;
Je vous donnerai le remede.

Au reste, ce que je dirai pour les hommes, pourra aussi servir aux femmes.

Je tiens qu'on a grande raison
De vouloir sortir de prison,
Et sur tout quand elle est cruelle:
Qu'on est dans les fers d'une belle
Dont l'inconstance, ou la rigueur
Vous met la rage dans le cœur.

Si j'avois été du conseil de Philis, de Didon, & de Medée, les infidelitez de Demophon, d'Enée, & de Jason ne les auroient pas portées aux extremités où elles les porterent.

O vous, Apollon, Dieu des vers,
Et qui montrez à l'Univers
L'art qui nous rend une santé parfaite,
Assistez dans ce beau dessein
Un homme de tout tems Poëte,
Et d'aujourdhui seulement Medecin,

Si

Si vous avez, Amans, aſſez long-tems aimé,
Pour croire apparemment qu'en aimant davantage;
Vous n'en aurez nul avantage,
Et que vous puiſſiez bien vous tirer d'eſclavage,
Il le faut faire à point nommé.
Plus on attend, plus on s'engage.
Cependant fuſſiez-vous engagé fortement,
Je ne laiſſerois pas de vous tirer d'affaire;
Mais au lieu de vouloir vous guerir promptement;
Je vous ſerois plus ſalutaire
En laiſſant le cours libre à votre paſſion.
Quand du mal la rage eſt extrême,
Laiſſez-la paſſer d'elle-même;
Car la moindre oppoſition
Augmente beaucoup la furie.
Enragez bien, je vous en prie,
Et quand vous aurez bien langui,
Enragé, ſoupiré, pati,
Vous ſerez alors plus traitables.
Ceux là ſeroient déraiſonnables,
Qui voudroient conſoler une mere au moment
Qu'elle vient d'avoir la nouvelle
Que ſon fils eſt au monument,
Mais après qu'elle aura pleuré ſuffiſamment,
On pourra ſans manquer alors de jugement,
L'entretenir de ſa douleur cruelle,
Et ne pas vainement lui témoigner ſon zele.
Lorſque vous aurez donc quelque relâchement
Au mal qui vous fait tant de peiné,
Fuyez l'oiſiveté: car c'eſt choſe certaine
Qu'elle vous fait un méchant tour.
Chaſſez l'oiſivité, vous chaſſerez l'amour.
Vous avez le Palais, vous avez les Armées.
Voilà des Eſpagnols les troupes aſſemblées,
Qui vont donner matiere au triomphe du Roi,
Signalez, en ſuivant ce grand Prince aux tranchées,
Votre courage & votre foi.
Vous remporterez deux trophées.

L'un

L'un en battant ses ennemis,
Et l'autre en oubliant Philis.
Que si votre amour pacifique
Vous porte à mépriser l'encens
Qu'on donne à la vie Heroïque,
Occupez-vous aux plaisirs innocens
Des champs.
Et soit chez le voisin, soit dans le domestique,
Fatiguez-vous si fort le jour,
Que la nuit abbatu de votre emploi rustique,
Vous ne songiez plus à l'amour.
Mais enfin de quelque maniere
Dont vous quittiez l'objet qui vous a su charmer,
Plûtôt qu'à petit feu vous laisser consumer,
Fuyez sans regarder derriere,
Et ne revenez pas si-tôt.
Fuyez, & me croyez, c'est un faire le faut.
Je suis maître en cette matiére,
Il me souvient bien qu'autrefois,
Quand je vous ai donné des loix
Pour allonger le cours d'une agreable affaire,
J'ai dit qu'il étoit nécessaire,
(Non tant pour le plaisir du cœur, comme des sens,)
De se quitter de tems en tems:
Mais j'ai voulu qu'on retournât au gîte
Bien-tôt après; au lieu qu'en ce triste moment
Vous ne sauriez partir trop vîte,
Ni revenir trop lentement.
Vous pleurerez d'abord: je consens à vos larmes.
Pourvû que vous partiez, il m'importe fort peu.
Si vos larmes pouvoient éteindre votre feu,
J'y trouverois même des charmes,
Mais quoi qu'il en puisse arriver,
Je ne les défends pas, par là l'on se soulage.
Vous serez moins chagrin pendant votre voyage:
Autrement vous pourriez crever:
Et ce seroit fort grand dommage
De crever pour une volage.
Par exemple ... Partez enfin,

Et s'il se peut de grand matin.
Ne vous informez pas, Amans, pourquoi cette heure.
Il suffit qu'elle est la meilleure.
Je sai bien pourquoi, je le sais,
Fiez-vous à moi du succès.
Vous m'allez accuser d'un peu de barbarie.
Vos conseils, direz-vous, sont pleins de dureté.
D'accord de cette qualité.
Mais si j'avois moins de severité,
Vous courriez risque de la vie.
Vous souffrez le fer & le feu
Pour la santé du corps. Et pour celle de l'ame.
Si je vous presse tant soit peu,
Vous me chargez de reproche & de blâme.
Cependant entre l'une & l'autre guérison,
Il n'est point de comparaison.
Après tout en ceci le seul début est rude:
Mais insensiblement on en fait habitude.
Vous serez d'abord fort surpris
Quand il faudra quitter la maison paternelle.
Et quand vous en serez sortis,
Votre amour se couvrant du nom d'un pieux zele,
Vous voudra tous les jours ramener au logis.
Mais résistez à cette envie,
Et songez pour cela qu'il y va de la vie.
Quand vous serez sur les chemins,
Les nouveautez d'un long voyage,
Adouciront fort vos chagrins,
Lisez, non les Romans de ces vieux Paladins;
Ils pourroient vous porter dommage,
C'est de l'amour l'apprentissage.
Les Voitures, les Sarrasins,
Ont encor pour vos maux un dangereux langage.
Lisez-moi seulement quelques moralitez.
Informez-vous des raretez
Des lieux qui sont sur votre route.
Mais dans tous ces endroits divers,
Je ne veux point que l'on écoute
Les histoires d'amour, ni qu'on fasse des vers.

J'ai

J'ai vû des gens dans la créance
Que la Magie avoit puissance
De donner & d'ôter l'amour quand on vouloit :
Mais ce n'est pas ce que je pense,
Car si cela se pouvoit,
L'enchanteresse Medée
Auroit retenu Jason,
Ou de ses fers dégagée
Recouvré sa guerison.
Mais peut-être que vos affaires
Ne vous permettront pas de sortir de Paris.
En ce cas-là, voici ce que je vous prescris,
Et les choses sur tout qui vous sont necessaires.
Premierement vous songerez.
Combien l'ingrate vous méprise.
Si vous avez du cœur, vous en enragerez,
Et trouverez que c'est sottise
De laisser plus long-tems votre ame ainsi soumise.
Rappellez à votre secours
Votre gloire & votre courage,
Pour ne pas souffrir davantage
Les rigueurs & les méchans tours
Dont sans cesse elle vous outrage.
Au reste je suis complaisant
Assez pour vous permettre en cette conjoncture,
De faire quelquefois semblant
De chercher ailleurs avanture,
Pour faire revenir à vous
Votre ingrate ou votre parjure
Par quelque sentiment jaloux.
Que si cela ne vous succede,
Guerissez-vous en aimant tout de bon,
Du premier mal par un second,
Et faites servir l'un à l'autre de remede.
N'avez-vous pas encor par-là contentement?
Si par l'exemple elle étoit décriée
Quand vous en devintes amant,
Et que vos bons conseils l'eussent raccommodée,
Mettez-vous bien dans la pensée

Le mépris que merite un cœur
Qui peut abandonner contre la foi donnée
Son amant & ſon bienfacteur.
Repreſentez-vous bien ſes fureurs, ſes boutades,
Ses emportemens dans le jeu.
Amans vous ſeriez bien malades
Si cela vous ſoulageoit peu.
Songez bien aux bruſques manieres
Qu'elle avoit mêmes aux plus tendres momens.
Combien inſupportable en de telles matieres
Eſt la rudeſſe à des tendres Amans!
N'oubliez pas de vous bien dire
Combien de fois manquant à la ſincerité,
L'ingrate a feint quelque incommodité,
Pour s'éxemter du ſoin de vous écrire.
Songez bien ce que ſon amour,
Amans, coûte à votre fortune
Par le tems pris ſur votre cour,
Pour le paſſer & la nuit & le jour
Près de cette perfide Brune.
Remettez bien dans votre ſouvenir
Ce qu'elle coûte à votre bource,
Quand pour pouvoir entretenir
Ses bijoux & ſon jeu, vous étiez ſa reſſource.
Si malgré tout cela votre cœur obſtiné
Ne peut quitter votre infidelle,
Montrez ce que vous avez d'elle.
Déchaînez-vous, vous ſerez déchaîné.
Il faut être cruel à qui vous eſt cruelle.
S'il ſe pouvoit, je voudrois bien auſſi
Que vous euſſiez un bon ami
A qui de vos chagrins vous fiſſiez confidence.
Et plût à Dieu qu'en parlant de ceci
Vous euſſiez beaucoup d'éloquence;
Mais vous en aurez, que je penſe,
Si, comme vous devez, vous êtes fort aigri.
J'aimois autrefois une Dame,
Qui m'ayant donné cœur pour cœur,
Eteignit auſſi-tôt ſa flame

Qu'elle

Qu'elle me vit dans le malheur;
Et pour tâcher de ſauver ſon honneur
Qui couroit grand hazard en cette conjoncture;
Elle me jura la parjure
Que le diable lui faiſoit peur,
Et que ſon cœur rempli d'une flame plus pure,
N'abandonnoit la creature
Que pour aimer le Createur.
J'eus grand beſoin alors de toute ma conſtance;
Et même de tous mes ſecrets;
Et quoi que j'aye aſſez de ſuffiſance
En cette ſorte de ſujets,
J'eus d'abord de ſi grands regrets,
Que je faillis de perdre patience.
Enfin tout mon ſoulagement
Vint d'avoir ſongé fortement
Aux défauts de cette perfide,
Et d'en avoir parlé ſouvent
A des gens qui m'aimant d'une amitié ſolide,
Entroient dans mon reſſentiment.
Qu'elle eſt laide quand elle jouë!
(Diſois-je,) elle fait une mouë
Capable de glacer un amant tout de feu.
Que ſon humeur eſt aigre, & mal propre aux tendreſſes!
Et qu'on eſt bien maudit de Dieu
Quand on s'attache à de telles Maîtreſſes!
Puis je reprenois auſſi-tôt:
Que ſon avarice incommode!
A mon gré c'eſt un grand défaut,
(Quoi qu'il ſoit aſſez à la mode.)
Mais voici les endroits où j'étois tranſporté,
Et ſur leſquels ſans vanité,
Je parlois avec énergie.
A peine connoît-elle une Divinité,
(Diſois-je) & cependant l'impie
Pour faire une infidelité
Se ſert de l'hypocriſie.
Qu'elle eſt infame d'avoir pris

Le tems que j'étois en disgrace,
Pour manquer à l'amour qu'elle m'avoit promis,
Et de se trouver si-tôt lasse
D'un mal qui ne laissant qu'une ame foible & basse,
Réchauffe bien souvent les plus tiedes amis !
Ceci me toucha fort, & certe
Ce fut la meilleure raison
Qui me consola de sa perte,
Et qui causa ma guerison.

Mais pour revenir à vous, Amans, je vous dirai que comme la perfection n'est jamais si fort au milieu, qu'elle n'approche plus ou de l'excès ou du défaut, vous pourrez tenir en quelque façon les bonnes qualitez de votre Maîtresse, & les tirant du côté du mépris, tromper pour quelque tems votre amour & votre jugement.

Par exemple, si l'infidelle
N'a pas la taille grande & belle,
Vous direz en parlant contre elle,
Qu'elle est trop petite; & si
Elle est brune, qu'elle est noire.
Sur ces défauts tâchez à vous en faire accroire,
Et vous aurez bien réussi.
Dites qu'elle est couperosée,
Si son teint est haut en couleur.
Si un peu libre est son humeur.
Vous direz qu'elle est effrontée.
Nommez son feu trop de chaleur,
Et son embonpoint trop de graisse.
En un mot de cette Maîtresse,
Augmentez les indignitez.
Amoindrissez, (si la chose est faisable)
Toutes ses bonnes qualitez,
Et gâtez
Tout ce qu'elle a de plus aimable.

CXLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de ...

A Chaſeu, *ce* 16. *Septembre* 1668.

VOus ne ſauriez croire l'impatience que j'ai d'être dans ce parloir à cheminée dont vous me parlez. J'aime extrêmement les lieux chauds, mais je veux qu'ils ſoient petits, & n'être que deux.

Qui diable eſt aſſez ridicule de ſe battre en duel contre l'Abbé de * * * & aſſez mal adroit pour s'en faire donner quattre coups d'épée, il faut que ce ſoit quelque façon d'Abbé comme lui.

Si la * * * prend ſi fort les matieres à cœur, elle s'attirera bien des affaires, & bien inutilement; car je n'ai pas encore ouï dire que la jalouſies des femmes gueriſſe leurs maris de leurs paſſions. Je ſuis de votre avis, Madame; la derniere Satyre de Boileau vaut encore mieux que la précedente

CXLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de la Roche.

A Chaſeu ce 28. *Septembre* 1668.

SI Madame de Buſſy n'étoit pas malade, je vous menerois toute ma famille, Madame,

paſſer ces deux jours maigres avec vous, accompagnée d'un ſaumon que nous prîmes hier & qui pour être mort, ne feroit pas le moins divertiſſant de la troupe. Je vous en envoye une partie, Madame, qui vous fera nos excuſes. Au reſte avec toute l'amitié que j'ai pour vous, j'ai ſi peur que vous n'acheviez promptement les affaires que vous avez en ce païs-ci & que vous ne nous échapiez, que je meurs d'impatience d'achever notre partie d'aller enſemble à Monjeu. Il faudra, quand nous irons chez vous, que nous vous remenions paſſer ici, car c'eſt le chemin de Monjeu. Je vous aſſure, Madame, qu'il eſt fort triſte de connoître des gens aimables, de s'y attacher & de les quitter bien-tôt après; pour moi, j'ai la plus grande envie du monde d'être de vos amis, & je crains de n'avoir pas encore le loiſir d'être aſſez connu de vous, pour meriter cette grace. La beauté du jour d'hier & de celui d'aujourd'hui a reveillé mes deſirs pour la promenade, je voudrois bien qu'elle eût fait le même effet en vous, Madame. Songez un peu combien les beaux jours ſont rares & incertains dans cette ſaiſon : hâtons-nous d'en jouïr, Madame, les momens en ſont précieux auſſi bien que ceux d'aimer. J'eſpere que votre impitoyable homme d'affaires voudra bien vous permettre cette petite équipée. Donnez auſſi quelque choſe à votre plaiſir, Madame, & aux ſouhaits de Vôtre &c.

CXLVIII.

CXLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Montauſier.

A Chaſeu, ce 28. Septembre 1668.

JE me réjouïs avec vous Monſieur, de l'honneur que le Roi vous vient de faire. S'il étoit de l'uſage de faire des complimens à S. M. je me réjouïrois auſſi avec elle de l'avantage qu'elle tirera de ſon choix. Elle a trouvé dans votre ſeule maiſon ce que je ſuis aſſuré qu'elle ne ſauroit rencontrer ailleurs dans une même famille, qui eſt un Gouverneur & une Gouvernante pour Monſieur le Dauphin, tels qu'il les faut pour l'éducation des grands Princes. Je vous aſſure que j'y prends toute la part qu'y peut prendre un homme qui aime paſſionnément la gloire de ſon Maître, & qui eſt avec une très-grande eſtime pour vous &c.

CXLIX. LETTRE.

Réponſe du Duc de Montauſier au Comte de Buſſy.

A S. Germain, ce 8. Octobre 1668.

IL ne ſe peut rien voir de plus obligeant au monde, Monſieur, que tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me mander ſur celui que j'ai reçû du Roi, ni qui ſoit accompagné de tant de marques de bonté pour moi. Je vous aſſure auſſi, Monſieur, que je reſſens tout cela comme je le dois; & que parmi vos ſerviteurs qui vous honorent le plus, il n'y en a point qui ſoit plus re-

reconnoiſſant que je le ſuis, ni ſur qui vous ayez plus de pouvoir que ſur moi. C'eſt une proteſtation ſincere que je vous fais, & que je ſuis véritablement, &c.

CL. LETTRE.

De Mademoiſelle d'Armantiere au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 6. *Novembre* 1668.

LA Cour arrive demain, & nous fournira de la matiere pour vous écrire, Monſieur. Tout le monde ſe raſſemble ici. Je me laſſe de vous voir ſi long-temps une brebis égarée de notre troupeau. Notre Couſine Ducheſſe vous fait plus de cent mille amitiez; je ne vous dis rien de la Comteſſe *** elle ne ſera ici que demain avec la Cour. Je vous promets que nous parlerons ſouvent & dignement de vous toutes deux. De votre *Cœur*, je ne vous en puis rien dire, ſinon qu'il accouche & qu'il eſt toûjours fort de vos amis. La Comteſſe de Guiche eſt à Verneuil aux noces de Madame de Seully ſa mere, la Comteſſe de Fieſque en eſt auſſi, vous ſavez qu'elle eſt toûjours l'aimable Déeſſe de toutes les fêtes,

La converſation de M. de Turenne, ravit & édifie tout le monde.

CLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du B...

A Chaſeu, *ce* 10. *Novembre* 1668.

JE me ſuis bien douté que vous n'étiez pas à Paris cet été, puiſque je ne recevois point de vos

vos Lettres, Madame. Si je n'ai d'autres qualitez agréables pour mes bons amis, au moins ai-je celle-là, que je les justifie toûjours malgré toutes les apparences. Mais mon Dieu, que n'ai-je sû que vous étiez au... J'y aurois couru bien vîte. J'aurois été ravi d'y voir Monsieur & Madame * * *. Pour vous je ne vous en dis rien, je vous le laisse à penser. Que n'aurions-nous, pas dit? Pour moi, je vous assure que j'ai seul de quoi vous entretenir un mois, quand vous ne me répondriez que oui & non. Je vous croi femme à faire pour le moins la moitié de la dépense. Regardez où cela iroit, & combien de temps nous nous pourrions passer de tout le monde.

CLII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Mademoiselle d'Armantiere.

A Chaseu, ce 12. *Septembre* 1668.

J'AI bien peur d'être long-tems la brebis égarée, Mademoiselle, le Pasteur qui m'a envoyé paître me traite de brebis galeuse.

J'aimerois autant n'avoir point de *Cœur* que de l'avoir toûjours gros, ou en couche. Les Comtesses, & vous, Mademoiselle, me donnent souvent de violents desirs pour mon retour: si vous étiez moins de mes amies je serois plus tranquille, mais j'aime encore mieux le mal que le remede.

Je pardonne toûjours les secondes nôces aux veuves, quand elles les font Princesses. Je crois que

* *A la Lettre CL.*

que dans cet esprit, la Comtesse de Guiche pardonnera aussi celles de Madame de Verneuil sa mere.

La Conversion de M. de Turenne lui fait d'autant plus d'honneur & à l'Eglise, qu'elle ne peut être soupçonnée d'aucun interêt humain, la vérité de notre Religion en a toute la gloire, j'étois toûjours fâché d'être obligé de croire qu'un si grand homme en ce monde, devint un diable dans l'autre.

CLIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle d'Armantiere.

A Chaseu, ce 16. *Novembre* 1668.

ENFIN j'ai trouvé le secret d'établir la sûreté de notre commerce; je n'ai desormais qu'à adresser mes Lettres à... Car je ne crains rien tant que de faire mon devoir pour des ingrats. Ca recommençons de plus belle à nous écrire. Je vous assure que vous ne vous plaindrez point de ma paresse. Je ne vous oublierai jamais; mais il faut de votre côté répondre à mes soins. Voilà la Cour à Paris, vous ne manquerez pas de matiere. J'espere aller moi-même apprendre cet hiver, les nouvelles à la source, & n'être pas plus long-tems une brebis égarée.

Je suis ravie de la meilleure santé de notre Duchesse. Je vous prie de l'en assurer. Savoir que vous vous portez bien toutes deux, redouble mon envie de vous revoir; & pour ma petite

petite Coufine, je ne vous faurois dire combien je l'aime, & combien je l'eftime; il me femble que c'eft approchant de ce qu'elle merite, c'eft-à-dire infiniment.

Mon *Cœur* commence à fe rendre bien incommode avec fes frequens accouchemens, j'ai grand' peur enfin qu'on ne me le gâte, & je l'aimerois bien mieux brehaigne pour l'interêt que j'y puis avoir.

Vous me dites que vous êtes bien aife que je ne vous aye pas oubliée, comme fi vous en aviez pû douter un moment; vous favez bien que je fuis un ami regulier & tendre, incapable de ne pas aimer toute ma vie une amie auffi aimable & auffi honnête que vous.

CLIV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buffy.

A Paris, ce 4. *Decembre* 1668.

N'AVEZ-VOUS pas reçû ma Lettre où je vous donnois la vie, & où je ne voulois pas vous tuer à terre? J'attendois une réponfe fur cette belle action: vous n'y avez pas penfé, vous vous êtes contenté de vous relever, & de reprendre votre épée, comme je vous l'ordonnois. J'efpere que ce ne fera pas pour vous en fervir jamais contre moi.

Il faut que je vous apprenne une nouvelle qui fans doute vous donnera de la joye. C'eft qu'enfin la plus jolie fille de France époufe non pas le plus joli garçon, mais un des plus hon-

nêtes hommes du Royaume. C'eſt M. de Grignan que vous connoiſſez il y a long-temps. Toutes ſes femmes ſont mortes pour faire place à votre Couſine, & même ſon pere & ſon fils par une bonté extraordinaire; de ſorte qu'étant plus riche qu'il n'a jamais été, & ſe trouvant d'ailleurs & par ſa naiſſance & par ſes établiſſemens, & par ſes bonnes qualitez tel que nous le pouvions ſouhaiter, nous ne le marchandons point comme on a accoûtumé de faire: nous nous en fions bien aux deux familles qui ont paſſé devant nous. Il paroît fort content de notre alliance; & auſſi-tôt que nous aurons des nouvelles de l'Archevêque d'Arles ſon Oncle, ſon autre Oncle l'Evéque d'Uſez étant ici, ce ſera une affaire qui s'achevera avant la fin de l'année comme je ſuis une Dame aſſez reguliere, je n'ai pas voulu manquer à vous en demander votre avis & votre approbation. Le public paroît content, c'eſt beaucoup: car on eſt ſi ſot que c'eſt quaſi ſur cela qu'on ſe regle.

CLV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 8. *Decembre* 1668.

J'AI reçu la Lettre où vous me mandiez que vous ne voulez pas me tuer à terre, ma belle Couſine, & j'y ai répondu.

Vous avez raiſon de croire que la nouvelle du mariage de Mademoiſelle de Sevigny me donnera de la joye, l'aimant & l'eſtimant comme je

je fais. Peu de choses m'en peuvent donner davantage, & d'autant plus que Mr. de Grignan est un homme de qualité & de mérite, & qu'il a une Charge considerable. Je trouve ma Cousine bien heureuse ; mais pour lui il ne manque rien à sa bonne fortune. Au reste, Madame, je vous suis trop obligé des égards que vous avez pour moi en cette rencontre. Mademoiselle de Sevigny ne pouvoit épouser personne à qui je donnasse de meilleur cœur mon approbation.

CLVI. LETTRE.

*Réponse de Madame de ... au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 10. *Decembre* 1668.

JE ne sais pas pourquoi je ne recevois pas de vos Lettres, j'ai crû que le peu de nouvelles qu'il y a dans les miennes vous avoit rebuté. Puis que cela n'est pas, je me rejouirai de l'adresse que vous m'avez donnée, mais il me semble que je ne m'en devrois pas servir long-tems ; car le terme que vous m'aviez donné pour vous tenir un grand feu prêt dans mon parloir, approche fort. Le Marquis de.... se prépare à vous en faire les honneurs, & à vous y recevoir avec des oublies, des marrons, & de très-bon vin : Il m'a prié de vous le mander, & qu'après moi personne ne souhaite tant votre retour que lui.

Pour sa satisfaction & pour la mienne, mandez-moi si l'on peut compter sur vous cet hiver. Dites-moi la verité sans craindre que cela me rebu-

* *A la Lettre* CXLVI.

rebute de vous mander des nouvelles ; car tant que vous le ſouhaiterez je ſerai ravie de vous rendre ce ſoin, puiſque c'eſt tout ce que je puis pour votre ſervice.

CLVII. LETTRE

Du Comte de Buſſy à Madame de M.....

A Chaſeu, *ce* 22. *Decembre* 1668.

CELA eſt admirable que vous autres gens du monde, ne ſachiez pas qu'il n'eſt pas poſſible à un exilé, non plus qu'à un priſonnier, de ſavoir le tems qu'il ſortira d'affaire. Il peut bien avoir des conjectures fondées ſur des exemples & ſur la Raiſon, mais quelquefois la Raiſon des gens à qui il a affaire, ne ſe rapporte pas à la ſienne, & les exemples ne leur ſont de rien. Pour moi, Madame, je vous dirai, que j'ai mille raiſons de croire que ceci finira bien-tôt, & je ne vous en parlerois pas ainſi, ſi je le croyois autrement.

Au reſte, vous croyez bien que j'ai autant d'envie que vous, de me trouver à ce parloir, où vous me promettez tant de douceurs; & quoique j'aime aſſez les oublies, les marrons & le bon vin, ce n'eſt pas ce que j'y trouverai de meilleur ; car je n'ai pas de plus grand plaiſir que d'être en liberté avec mes bons amis.

Je ſuis bien fâché de l'accident de Madame... J'ai peur même que cela n'augmente & ne dure toûjours : Quand cela arrive à des gens de ſon âge, & que ce n'eſt pas enſuite d'une maladie, c'eſt un mal incurable.

Je

Je n'ai jamais vû tant d'accouchemens qu'en mon *Cœur*. Cela eſt honteux à ſon mari, que le galand le mieux fait de la Cour ne faſſe voir de ſes œuvres que dans la famille, & ſemble n'avoir d'autre emploi. Ce n'eſt pas que mon *Cœur* ne vaille bien la peine qu'on ne s'attache qu'à elle, mais cet attachement ſeroit bien plus raiſonnable pour un galand que pour un mari.

CLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de la Roche, écrivant au nom de toute ſa famille, du Comte de Toulonjon ſon Beaufrere, & de la Comteſſe de Toulonjon ſa femme, tous aſſemblez.

A Chaſeu, ce premier Janvier 1669.

SUIVANT la louable coûtume des anciens de donner des étrennes à leurs amis nous avons réſolu de vous donner les vôtres, Madame, & nous avons crû que depuis quatre ou cinq mois que vous amaſſez l'argent de notre païs, nous ne pouvions vous rien donner de plus utile que des bources pour l'emporter.

Ce ne ſont pas de ces preſens
Qui marquent la magnificence:
Nous laiſſons de cette dépence
Tout l'honneur aux Partiſans,
Ne voulant pas, chere Comteſſe,
(En vous en faiſant de plus grands)
Déroger à nobleſſe.
Et comme les Dieux tout-puiſſants,

Sans

Sans s'amuser à l'encens,
Regardent le cœur qui l'addresse,
Contentez vous de nos empressemens.
Et pour faire cas de nos bources,
Regardez-en les sources.

Encore si vous vous contentiez de notre argent, nous pourrions prendre patience nous autres hommes.

Mais pour dire la verité,
Vos desirs sont insatiables,
Vous en voulez à notre liberté.
Si nous étions vos redevables,
Et que nous fussions insolvables,
Nous nous mettrions à la raison,
Quand vous nous mettez en prison.
Mais ne vous devant rien que respect & tendresse,
Et vous en rendant à foison,
Vous n'avez pas raison, Madame la Comtesse,
De nous traiter de le façon.

Cependant quelque mal que vous nous fassiez, nous sommes bien aises de vous voir.

Nous avons en votre présence
Le comble de tous nos desirs ;
Et nous regardons votre absence
Comme la fin de nos plaisirs.

C'est ce qui nous oblige à vous dire, Madame, que nous sommes résolus d'aller passer les Rois avec vous, si mieux n'aimez les venir faire ici : nous vous donnons le choix des armes ; chacun de nous a fait des efforts pour joindre un Madrigal à sa bource.

M A-

MADRIGAL

Du Comte de Buſſy.

VOUS allez donc commencer votre courſe ;
Rien ne ſauroit vous arrêter ;
Mais rien ne peut me degager ;
Votre abſence pour moi, n'eſt pas une reſſource,
Quoique vous nous quittiez ſans la moindre douleur.
Je vous envoye ce que j'ai de meilleur.
On ne diſpute pas la bource
Après avoir donné le cœur

MADRIGAL

Du Comte de Toulonjon.

SUR le recit de votre humeur
Vous me paroiſſez tant aimable,
Que je me donne au diable,
Si je n'ai de la peine à retenir mon cœur.
Votre abſence ſera mon unique reſſource,
Car, comme on m'a parlé de vous & de vos yeux
Ma foi, je me tiens trop heureux,
Qu'il ne m'en coûte qu'une bource.

MADRIGAL

De la Comteſſe de Toulonjon.

JE ne vous vis rien qu'un moment,
Et cependant, belle Comteſſe,

Et me parut en vous tant de discernement,
Et dans l'esprit tant de justesse
Que je vous aimai dès l'instant.
Je ne me fais pas trop de fête;
Mais alors qu'il s'agit de vous faire un present.
Ma bource est prête.

MADRIGAL

De la Comtesse de Bussy.

TOUT le monde ici vous aime
Si fort qu'en vous perdant la douleur est extrême;
Et de cette douleur, j'en ai bien la moitié.
Votre merite a fort touché mon ame,
Puisque vous avez, Madame,
Ma bource & mon amitié.

MADRIGAL

De Mademoiselle de Bussy.

J'AI pour vous beaucoup de tendresse,
Vous le savez, belle Comtesse:
Mais que pour un solide emploi,
Deux femmes ont peu de ressource!
Si j'étois un Galant, vous recevriez ma foy
Aussi bien que ma bource.

MADRIGAL

De Madame de Rabutin, Dame de Remiremont.

JE vous donne aujourdhui ma bource & ma tendresse,

C'est

C'eſt tout, mon aimable Comteſſe,
Ce qu'on donne à Remiremont.
Si par quelque métamorphoſe
Je devenois jamais garçon,
Je vous donnerois autre choſe.

MADRIGAL

Du petit Comte de Rabutin, par le Comte de Buſſy ſon pere,

ON veut que chacun vous étrenne,
Mais on veut qu'il prenne la peine
De vous faire un Madrigalet.
Pour moi, ſi je n'avois mon Papa pour reſſource,
Belle de la Roche-Milet,
Vous n'auriez rien eu que ma bource.

CLIX. LETTRE.

Réponſe de la Comteſſe de la Roche au Comte de Buſſy.

A la Roc, ce 2. Janvier 1669.

JE ne penſe pas qu'on puiſſe faire un meilleur uſage de ſon bien que je fais du mien en vous renvoyant les uns aux autres, Meſſieurs & Dames, celui que j'ai reçû de vous. J'aurois pourtant bien voulu garder quelque choſe de perſonnes auſſi cheres que vous l'êtes ; mais le chagrin de n'avoir rien à leur donner, & la néceſſité mere de l'invention m'ont tiré de ce mauvais pas.

Au

Au reste, ce que vous avez imaginé m'a paru fort galant & fort bien executé, j'en ai toute l'admiration & la reconnoissance que vous meritez. J'ai rempli mes bources de mille embrassades pour chacun de vous, mes chers amis & amies, & je vous dis ici un adieu le plus tendre que vous ayes jamais reçû, car le mauvais tems m'empêche de pouvoir aller chez vous, & le premier beau jour je partirai pour Paris.

CLX. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 7. Janvier 1668.

IL est tellement vrai que je n'ai point reçû votre réponse sur la Lettre où je vous donnois la vie, que j'étois en peine de vous, & craignois qu'avec la meilleure intention du monde de vous pardonner, (comme je ne suis pas accoûtumée à manier une épée) je ne vous eusse tué sans y penser. Cette raison seule me paroissoit bonne pour ne m'avoir point fait de réponse. Cependant vous me l'aviez faite, & l'on ne peut pas avoir été mieux perduë qu'elle l'a été. Vous voulez bien que je la regrette encore. Tout ce que vous écrivez est agréable; & si j'eusse souhaité la perte de quelque chose, ce n'eut jamais été celle de cette Lettre-là. Je suis fort aise que vous approuviez le mariage de M. de Grignan. Il est vrai que c'est un très bon & un très honnête homme, qui a du bien, de la qualité, une Charge, de l'estime & de la considé-

ſidération dans le monde. Que faut il davantage ? Je trouve que nous ſommes fort bien ſortis d'intrigue. Puiſque vous êtes de cette opinion. ſignez la procuration que je vous envoye, mon cher Couſin, & ſoyez perſuadé que par mon goût vous ſeriez tout le beau premier à la fête. Bon Dieu ! que vous y tiendriez bien votre place ! Depuis que vous êtes parti de ce pays-ci, je ne trouve plus d'eſprit qui me contente pleinement ; & mille fois je me dis en moi-même : Bon Dieu, quelle difference ! On parle de guerre, & que le Roi fera la campagne. Ne vous y reverra-t-on point joüer un rôle que vous avez ſi bien rempli ?

CLXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de D…

A Buſſy, ce 10. *Janvier* 1668.

J'AI appris avec bien du déplaiſir la perte de votre procès, Madame, car je vous aime fort. Il y a encore des circonſtances en cette rencontre qui ont redoublé mon chagrin. Cependant contre fortune bon cœur ; car vous êtes une femme de qualité & de merite, qui avez aſſez de bien pour perdre de plus grands procès ſans en être incommodée. Que cela ne vous altere donc point : conſervez-vous ; & croyez que ſi vous ſurvivez vos Parties, ce ſeront elles qui auront perdu leur procès.

CLXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de S. A . . .

A Chaſeu, ce 5. Janvier 1669.

POUR répondre au bel avis qu'on vous a donné touchant le chagrin qu'on a contre vous & contre moi, je vous dirai que de tous ceux qui ſe mêlent de débiter de ſottes & de ridicules nouvelles, ceux qui vous en donnent d'ordinaire, emportent le prix. Il faut que tous les autres leur cedent, Madame, car ce n'eſt pas d'aujourdhui que vous m'avez dit & écrit les choſes curieuſes de cette nature qu'on vous ramaſſoit de tous côtez.

Je ne ſai pas comment vous êtes avec . . . preſentement ; mais je ſai que nous ſommes toûjours lui & moi les meilleurs amis du monde. Ainſi, Madame, je vous conſeille en ami de rompre tout commerce avec vos donneurs d'avis, qui enfin pourroient faire tort à un auſſi bon jugement que le vôtre.

La nouvelle des vers que j'ai faits contre vous, eſt encore auſſi ingenieuſe que l'autre, & auſſi bien trouvée; & quand vous me mandez que vous ne l'avez pas crû, je ne juge pas par-là que vous ſoyez une bonne amie, mais ſeulement que vous n'êtes pas fole.

Je ne fais point de vers, Madame, mais ſi j'en faiſois ſur votre ſujet, ils ſeroient à votre loüange, & votre réputation court bien plus de hazard par mes éloges que par mes Satyres.

Vou-

Voulez-vous savoir tout le mal que j'ai dit de vous ? C'est que vous n'aviez pas assez de créance en vos bons amis, & que pour peu qu'ils choquassent vos sentimens, vous croyiez volontiers mauvais conseil.

CLXIII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 22. Janvier 1669.

JE vous fais justice comme vous me la faites ma belle Cousine. Je vous ai écrit, & vous n'avez pas reçû ma Lettre, tout cela est vrai. Au reste, je vous suis fort obligé de l'inquietude que vous avez euë de m'avoir tué sans y songer, & je vous apprens que vous êtes plus adroite que vous ne pensez. Quand vous m'eutes donné la vie, vous baissâtes la pointe de votre épée, & je me relevai le plus content du monde de votre générosité. Ce n'est pas que s'il en fût arrivé autrement, j'eusse été le premier que vous eussiez fait mourir sans dessein. Quoique vous vous serviez encore moins de vos yeux que d'une épée, il y a des gens si mal adroits qu'ils se vont enferrer d'eux mêmes, & nous en savons à qui vous avez percé le cœur, sans songer quasi qu'ils fussent au monde.

Ce n'est pas sans regret que je ne serai pas à la fête. Après tant d'occasions que j'ai vûës en ma vie, j'eusse été bien aise de me trouver encore une fois avant mourir, à la défaite du plus beau pucelage du monde.

* *A la Lett. CLX.*

Voilà la derniere Lettre que j'ai écrite au Roi ſur les bruits de Guerre.

SIRE,

Quoique j'aye beaucoup d'affaires domeſtiques dont je ne puis ſortir qu'au Parlement de Paris, le reſpect infini que j'ai pour V. M. & la crainte de l'importuner m'ont empêché juſqu'ici de la ſupplier très-humblement de me permettre d'y aller. Je n'ai pas eu la même retenue, SIRE, *quand on a parlé de Guerre Il m'a paru ſi raiſonnable d'offrir ma vie à V. M. pour ſon ſervice, que je n'ai pû réſiſter à un ſi beau ſentiment. Elle ne m'a pas jugé digne de cette grace quand je la lui ai demandée : mais cela ne m'a point rebuté; & aujourd'hui que le bruit de la Guerre recommence, & qu'on me mande que V. M. ira en perſonne, je ne puis m'empêcher de la ſupplier très-humblement de me permettre de la ſuivre. J'eſpere qu'avec de l'eſtime elle aura quelque bonté pour moi ſi j'en reviens; & ſi j'y demeure, je n'aurai pas de regret à la perte d'une vie qui a été aſſez malheureuſe pour lui déplaire. Je m'adreſſe directement à V. M.* SIRE, *parce que je n'ai de confiance qu'en elle, & que je trouve tant de gloire à vous avoir pour mon Maître, qu'il ne me prend aucune envie d'en chercher d'autre à ſa Cour. Daignez donc jetter les yeux ſur moi,* SIRE, *comme ſur un homme qui s'eſt tellement fait juſtice ſur les châtimens qu'il a reçûs, que cela ne l'empêche pas de vous aimer de tout ſon cœur, de vous admirer, & d'être avec la plus grande envie du monde de vous plaire, &c.*

A Buſſy, ce 18. Janvier 1669.

CLXIV.

CLXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Gouville.

A Chaſeu, ce premier Mars 1669.

VOUS avez beau ne me pas écrire, Madame, je ne croirai jamais que vous m'ayez oublié, & il n'y a rien au monde que je ne me diſe plûtôt que cela. Cependant dites-moi ce que c'eſt, car j'en ſuis en peine: Encore me mande-t-on quelquefois des nouvelles de notre petite amie la Comteſſe du Pleſſis & de mille autres gens, mais perſonne ne me dit rien de vous. N'avez-vous point de honte, Madame, de faire ſi peu de bruit avec le mérite que vous avez? J'en connois qui ſont fort éloignées de vous valoir, qui font bien parler d'elles. Avec toute votre obſcurité je ne laiſſe pas de vous eſtimer infiniment, & de vous aimer de tout mon cœur. Mais je commence à me laſſer de vous l'écrire, je meurs d'envie de vous le dire tête à tête; & ſi vous vouliez un témoin, de vous le dire en préſence de notre petite amie, à qui j'en dirois bien autant.

CLXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M...

A Chaſeu, ce premier Mars 1669.

JE ſuis bien malheureux, Madame, que les ſeules Lettres que vous m'écrivez ſe perdent,

je crois toutes les autres : Je ne doute pas que vous ne ſoyez une bonne amie ; car je vous ai toûjours fort aimée, & vous avez le cœur bien fait. Pour Madame … qui m'écrit fort ſouvent, que perſonne n'approche de la tendreſſe qu'elle a pour moi, vous jugez bien ſi j'en ſuis perſuadé : Elle m'aime comme on aime ceux qu'on a voulu aſſaſſiner. Voilà tout juſte ce que je croi, mais nous en dirons davantage dans le petit parloir.

A quoi me ſert de ſavoir que Monſieur le G ** a dit quelque plaiſanterie à Madame de la B ** ſi je ne ſai ce que c'eſt ? Mais vous pourriez bien me le mander, ſi vous vouliez prendre la peine d'envelopper la choſe. Pour moi, je vous declare qu'il n'y a ordure au monde que je ne vous diſe, quand il s'en préſentera occaſion ſans vous faire rougir. Paraphraſez donc un peu, Madame, & me mandez le beau dit de Monſieur G**.

J'ai pitié comme les autres des maux qu'on fait à cette pauvre petite Courcelle. C'eſt aſſez pour me faire entrer dans ſes interêts, que d'être en priſon comme elle y eſt, & puis je ſuis toûjours contre les maris, & je dis avec Agnès : *Pourquoi ne ſe font-ils pas aimer ?*

CLXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de G…

A Chaſeu, ce 12. Mars 1669.

LE Dit de Madame de Montbazon : que quand on ceſſoit de parler d'une belle Dame, c'étoit

c'étoit un ſigne qu'elle étoit devenuë laide, eſt ſouvent véritable : mais il ne l'eſt pas toûjours; & pour montrer que la regle n'eſt pas infaillible, Madame, il ne faut que vous voir. Je ne trouve pas que rien vous preſsât encore de prendre le parti de la dévotion, & quand vous en reviendriez, on vous pardonneroit plûtôt qu'à Madame de ***. Ce n'eſt pas qu'elle en ſoit revenuë, car elle n'y a jamais été, & je ne m'y ſuis pas trompé un moment, mais elle feroit plus propre que vous à faire cette démarche de bonne foi, ou du moins elle devoit mieux joüer la Comedie qu'elle n'a fait : Je ne deſeſpere pourtant pas qu'elle ne ſoit un jour véritablement devote, & je croirois bien que Dieu ſe ſervira de moi pour ce grand Ouvrage plûtôt que de Dom Coſme. Mais à propos de lui, je vous ſupplie, Madame, de lui dire quand vous le verrez, que le ſeul plaiſir que m'ait jamais fait Madame de *** dont je faſſe cas, c'eſt de m'avoir donné ſa connoiſſance, & par là ſon amitié, qui eſt une faveur que je ne perdrai pas aſſûrément, quand on me remettroit à la Baſtille. Dites-lui encore que je ne l'eſtime pas moins, pour n'avoir pû retenir ſa penitente. Mais nous en dirons davantage quand nous nous verrons. Je meurs d'envie que ce ſoit bientôt. Je l'eſpere, & je le croi.

Rien ne me paroît plus plaiſamment dit que ce que vous me mandez, que vous & notre petite Comteſſe êtes toutes ſimples dans mes interêts; je vous aime mieux ainſi que ſi vous étiez doubles. Mais ſérieuſement ma Couſine jeune & aimable comme elle eſt, n'aime t-elle rien? Vous ne me le diriez pas ſi vous le ſaviez, & peut-être ne le ſavez-vous pas. Cependant quand j'y ſonge

un peu, je trouve qu'il ſeroit bien mal-aiſé que vous n'en ſûſſiez quelque choſe, dans cette agréable famille, où depuis la M *** juſqu'au dernier marmiton, tout le monde eſt jaloux ſans ſavoir pourquoi, comme je vous mandois il y a quelque tems. Nôtre amie leur devroit faire avoir raiſon, mais comme elle ne ſauroit en venir à bout toute ſeule, je lui aiderai quand il lui plaira.

Au reſte, Madame, je prétens bien aller quelquefois en retraite chez vous manger avec Meſdames * * * Pour peu qu'elles faſſent de pas en arriere, & moi en avant, nous nous rencontrerons en même chemin.

CLXVII. LETTRE.

De Madame de . . . au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24. Mars 1669.

J'AI reçû aujourd'hui votre Lettre, Monſieur, du premier Mars. Il y avoit ſi long-tems que je n'en avois vûës, que le dépit m'a empêché de vous écrire. J'ai compris que c'étoit aſſez que vous euſſiez manqué à faire réponſe à trois Lettres, ſans mettre la quatriéme au même hazard.

Pour le bon mot de Monſieur le G *** toute la paraphraſe que j'y puis faire, c'eſt de vous dire que ſur ce que Monſieur de *** lui diſoit qu'elle rendoit bien ce qu'on lui avoit prêté, il la compara à l'Arche de Noé, & lui parla enſuite de l'inondation générale.

Je

Je voi fort peu Madame de *** mais toutes les fois que je lui ai parlé de vous, elle m'en à parlé avec bien de la tendresse & de l'honnêteté.

On m'a dit que vous étiez amoureux en Bourgogne : vous m'en pourriez bien dire quelque chose.

Madame de Courcelle a fait présenter Requête au Parlement pour sa liberté, dont elle a été deboutée ; ainsi la voilà très-malheureuse. On commence à croire qu'elle n'est point grosse.

Adieu, Monsieur, croyez que j'aurois une joye infinie, si je pouvois vous rendre quelque service, & vous faire connoître le fond que vous devez faire sur moi.

CLVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Montmorency.

A Bussy, ce 24. *Mars* 1669.

VOTRE amie vient de m'envoyer une caisse de confitures. Je me defie de ses douceurs ; car enfin quand on merite le poison, on est bien tenté d'en donner. Tout au moins elle me craint si elle ne m'aime pas & c'est quelque chose. Pour moi je travaille à me guerir par toutes les réfléxions que je fais sur sa conduite. Je trouve qu'il me manque deux choses, sans lesquelles on ne peut garder son cœur ; la présence & la bonne fortune ; l'aversion qu'elle a pour l'absence de son amant, c'est qu'étant vive, il lui

faut de l'occupation, & elle ne peut demeurer ſans rien faire. Pour ſa haine contre la mauvaiſe fortune, elle lui eſt ſi commune avec tant de gens, qu'on ne daigne en dire la raiſon. Mais ce qu'elle a de ſingulier, c'eſt que juſques ici on n'avoit que des exemples de lâches amis, & point de lâches maîtreſſes. On ne peut en cette rencontre lui ôter l'honneur de l'invention.

Je louë fort la réſolution de nos volontaires de Candie, quand je ſaurai qu'ils auront bien fait, je loüerai leurs actions. Vous me faites un grand plaiſir de me mander ce que vous appellez des ſornettes. Ce ſont les ſornettes qui divertiſſent, je m'amuſe à en faire moi: voilà encore un Rondeau, vous verrez bien, Madame, à qui il s'adreſſe.

RONDEAU

Contre une Inconſtante.

FOI du plus loyal des Amans,
Votre inconſtance à contre-temps
Eſt indigne qu'on lui pardonne.
On ne vit jamais en perſonne
Si peu d'eſprit & de bon ſens.

Mais laiſſons ces diſcours piquans,
Declarez-moi vos ſentimens,
Car j'aime qu'on parle de bonne
foi.
Ne trouvez-vous pas les abſens
En amour fort impertinents
Et dignes qu'on les abandonne?
Allez, vous êtes une friponne,
Une ame ſans honneur & ſans
foi.

CLXIX.

CLXXI. LETTRE.

Réponſe de Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30. *Mars* 1669.

VOus faites encore pis que des vers pour vous guérir de votre inconſtante, Monſieur le Comte. On dit que vous êtes amoureux en Bourgogne : dites-moi ce ſecret. Je ne commencerai pas par vous à tromper la confiance qu'on a en moi. Ce qui me fait douter de ce bruit-là, c'eſt que vous êtes encore trop en colere contre votre ancienne maîtreſſe, ne vous y trompez pas,

On voit toûjours l'amour dans le dépit,
Et jamais dans l'indifference;
Et quoi qu'enfin l'on faſſe tant de bruit,
On aime encor plus qu'on ne penſe.

Votre colere cependant me divertit fort. Il faut pourtant rendre juſtice à mon amie, elle a les ſentimens du monde les plus honnêtes pour vous.

Mademoiſelle d'Elbœuf ſe marie après Pâques, on lui a apporté aujourd'hui pour cinquante mille écus de pierreries de la part du Prince de Vaudemont qui eſt le futur. La Reine Mere d'Angleterre ſe meurt. Bon ſoir, Monſieur, il eſt minuit, pour peu que je vous écriviſſe encore je vous dirois mes ſonges.

CLXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Buſſy, ce 4. Avril 1669.

HE' bien, Madame, puiſque vous avez découvert ma paſſion dans ma colere contre Madame de *** vous ſerez notre confidente. Je vous envoye encore une nouvelle marque de mon amour dans un Rondeau; mais pour parler ſerieuſement, êtes-vous trompée? ou croyez-vous me tromper? Non, Madame, vous ſavez tout ce que je ſai de ſa conduite, & je n'en ignore rien. Penſez-vous que je lui ſois fort obligé, quand elle veut être de mes amies & qu'elle parle bien de moi? Oſeroit-elle faire autrement après ſon inconſtance & peut-être ſon infidelité dans ma priſon? Elle fait courir le bruit aujourd'hui que je ſuis amoureux en Bourgogne, croyant faire quitte à quitte. J'ai encore le cœur trop rempli d'elle, d'amour ou de haine (comme vous voudrez) pour avoir d'autre paſſion. Mais comment ſauve-t-elle le prétexte de la dévotion qu'elle avoit pris pour me quitter, quand elle avouë aujourd'hui qu'elle n'eſt point dévote? Allez, Madame, je ſai bien qu'elle ne l'eſt pas, je ſai bien même ce qu'elle eſt.

Le prélude de la nôce de Mademoiſelle d'Elbœuf eſt bien brillant.

La mort des Souverains eſt un Sermon. Quand je vois mourir une Reine, je me conſole de n'être pas immortel. Je vous permets

de

de m'écrire vos ſonges, Madame, vos Lettres me font tant de plaiſir, que je crois même que vos réveries me réjouïroient.

N'oubliez pas de m'envoyer toutes les chanſons que vous apprendrez de quelque ſtile qu'elles ſoient; vous ſavez bien qu'avec des points on écrit tout avec modeſtie.

RONDEAU

Du Comte de Buſſy.

DE revenir en vain je vous demande.
D'un cœur brûlant vous mépriſez l'offrande.
Au moins du mien, car pour autre Amant,
Je ſai qu'il eſt traité plus doucement,
Et que chez vous à baguette il commande.

De plus, Iris, je ſai qu'il vous gourmande,
Que vous aux champs, la douleur n'eſt pas grande;
Et que ſon feu vous preſſe rarement
de revenir.

Je ſuis ravi que juſtice on vous rende
A pis il faut que votre cœur s'attende.
Vous tâterez de mon déchainement.
Dites-le moi, parlez-moi franchement,
Vous craignez bien que le Roi ne me mande
de revenir.

CLXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de la Roche.

A Buſſy, ce 11. *Avril* 1669.

L'ESTIME que vous avez pour moi, Madame, me rend bien glorieux, & pourroit me gâter ſi

je ne penſois que vous ne me parlez ainſi que pour me conſoler de mes diſgraces, en me témoignant être perſuadée que je ne les mérite pas. Je ne dis pas que je ſois le dernier homme du monde, car je tiens la fauſſe modeſtie auſſi ridicule que la vanité; mais pour être le plus honnête homme de France, il faut des qualitez dont je ne me trouve pas digne. La meilleure que j'aye, Madame, c'eſt de bien connoître ce que vous valez, de vous aimer, & de vous eſtimer infiniment.

Mon Dieu, Madame, que de joye vous allez donner à tous les honnêtes gens de votre voiſinage! Pour moi je vous déclare ſi je ne puis encore retourner à la Cour, je vais faire mes efforts pour me faire chaſſer à Tours; j'y aurois trop de plaiſir pour qu'on pût appeller cela commutation de peines,

CHANSON,

AH! Madame la Comteſſe,
Vous voilà donc à Saché.
A vous parler ſans fineſſe,
Ah! Madame la Comteſſe,
Tel en a de l'allégreſſe,
Et tel en eſt bien faché.
Ah! Madame la Comteſſe,
Vous voila donc à Saché.

CLXXII. LETTRE.

Réponſe de la Comteſſe de la Roche au Comte de Buſſy.

A Saché, *ce* 24. *Avril* 1669.

MON voyage a été aſſez heureux, Monſieur. J'ai été traitée de la ſaiſon mieux que je ne penſois, & je ſuis arrivée en fort bonne ſanté. Je vous

vous ai même écrit en arrivant, Monſieur, je ſuis bien fachée que vous croyiez m'avoir prévenuë. Je vous envoye des vers qui ont fait ici un mari jaloux; mais je vous déclare que je ſeme pour recueillir, & qu'il vous en coûtera quelque choſe que je puiſſe montrer à ma petite Société, où vous êtes admiré comme vous le meritez, c'eſt vous en faire l'éloge. Il ſe trouva bonne compagnie ici quand je reçûs votre Léttre, on chanta votre couplet, & un de mes amis ſe chargea d'y répondre. Je n'y ai point d'autre part que de vouloir bien vous envoyer toutes les douceurs qu'il me fait dire pour vous.

CHANSON.

MOn pauvre Monſieur le Comte,
Que je m'ennuye à Saché!
Je n'y trouve pas mon compte,
Mon pauvre Monſieur le Comte.
Tel en a bien de la honte,
Et tel en eſt bien faché.
Mon pauvre Monſieur le Comte,
Que je m'ennuye à Saché!

CLXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M.....

A Buſſy, ce 2. Mai. 1669.

JE vous trouve fort amie de Madame de ***, mais vous ne me répondez point ſur la demande que je vous ai faite de la raiſon qu'elle vous dit pour s'excuſer de ne plus vivre avec moi comme elle faiſoit autrefois, puiſqu'elle avouë qu'elle n'eſt point devote. Ce n'eſt pas

que je m'en ſoucie, & vous verrez comme je continuë à la traiter dans ce Rondeau que je vous envoye.

Allez, allez, Madame, j'ai commerce avec des gens qui ne l'aiment pas tant que vous l'aimez, ou qui m'aiment plus que vous ne faites. Mais il n'eſt pas queſtion de cela maintenant.

Je ne ſai ſi vous ſavez que ma femme eſt à Paris pour faire ſes couches; car je vous aprens que depuis que je ne vous ai vûë je n'ai pas été ſans rien faire. Adieu.

RONDEAU.

ABandonné d'une ingrate Maîtreſſe
Je reſolus de mourir de triſteſſe,
Une autre fois de mourir par mes mains:
Et de cent mille effroyable deſſeins,
Le plus doux fut d'étrangler la rraîtreſſe.
Quand cette Iris me fauſſant ſa promeſſe,
M'abandonna, moi rempli de tendreſſe
J'aurois plûtôt choiſi d'être des Medecins
Abandonné.
Enfin le tems, Pere de la Sageſſe,
M'a détrompé de cette Enchantereſſe,
Qui ſi long-tems avoit fait mes deſtins.
Je reconnois les ſermens faux & vains,
Et que ſon cœur eſt à toute foibleſſe
Abandonné.

AUTRE RONDEAU.

Tel qu'on le trouve dans l'Edition de Paris de 1697. au lieu du précedent.

FAire l'amour, la choſe eſt ordinaire,
C'eſt votre avis, le mien n'eſt pas contraire;
J'en ſuis d'accord en dépit des Jaloux;

Vous l'avez fait, nous en convenons tous,
Et le ferez, il vous eſt neceſſaire.

Mais dans le tems que je ſuis en miſere,
Qu'avecque moi vous avez une affaire,
Vous me changez, & que prétendez-vous
Faire?

Savez-vous bien quel eſt votre ſalaire?
Je jure ici le Soleil qui m'éclaire,
Qu'à votre égard, je ſerai pis qu'Epoux,
Qu'à tout jamais durera mon courroux;
Et cependant, perfide, allez-vous faire.
Faire.

CLXXIV. LETTRE.
Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de la Roche.

A Buſſy, ce 4. Mai 1669.

JE vous rends mille graces, Madame, des vers que vous m'avez envoyé, ils ſont tendres & quoiqu'il y en ait de plus beaux ſur cette matiere, j'excuſe fort le mari qui en eſt jaloux.

Si je me trouvois jamais dans cette Societé qui me fait l'honneur de m'eſtimer, je pourrois leur montrer quelqu'un de mes amuſemens, car ils trouveroient peut-être en moi des choſes qui feroient excuſer ces badineries. Mais ne voyant de moi que des vers (fuſſent-ils parfaits) ils ne s'en feroient pas l'idée, que je voudrois qu'ils s'en fiſſent, & je n'aimerois pas que des gens qui ne me connoiſſent pas moi-même, confondiſſent les amuſemens d'un homme de qualité avec les ouvrages des beaux eſprits de profeſſion.

Le

Le Couplet que vous m'avez envoyé eſt joli, il n'y manque que d'être de vous, Madame, car il n'eſt pas ſi obligeant d'approuver une douceur qu'on vous fait dire, que de la penſer; mais il faut prendre d'un mauvais payeur ce que l'on peut, je ne laiſſerai pas de le chanter plus ſouvent qu'un autre, & de vous aimer toûjours.

CLXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de T...

A Buſſy, ce 5. Mai 1669.

MA femme vient de me mander que parmi ceux qui lui ont témoigné de l'amitié pour moi, vous vous êtes tellement diſtinguée, Madame, que je ſerois le plus ingrat du monde, ſi je ne vous en rendois mille graces. Cela ne m'a point ſurpris; car il y a long-tems que je connois votre cœur, & que je ſuis perſuadé qu'on n'en ſauroit faire trop d'eſtime. Je pouſſerois avec raiſon ce chapitre bien plus loin; mais les perſonnes qui ont l'ame auſſi belle que vous, aiment plus la gloire que les louanges. Tout ce que je vous dirai donc, Madame, c'eſt que je vous promets de ma part un cœur auſſi plein de reconnoiſſance, que le votre l'eſt de générofité. Je ne vous ſaurois dire plus nettement, que je ſerai toute ma vie de tout mon cœur à vous.

CLXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Buſſy, ce 6. Mai 1669.

J'AI tant de choſes à vous dire, Monſieur, que cela fait que je vous en dirai fort peu. Je ſuis en Bourgogne depuis la fin de 1666. pour une pareille raiſon que celle qui vous fait être en Languedoc, c'eſt-à-dire, exilé comme vous. Je ne ſai quand j'en ſortirai, je n'en ai pas trop d'impatience, je ne me ſoucie que de le pouvoir faire. Vous ſavez combien je hais la contrainte, je croi que vous êtes comme moi, nous en parlerons un jour, car tout finit, & cependant je vous aime & je vous aimerai toûjours de tout mon cœur.

La priſon ni l'exil ne m'en ſauroient guérir.

CLXXVII. LETTRE.

*Réponſe de Madame de M . . . au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7. Maî 1669.

VOus pouvez bien avoir commerce, Monſieur, avec des gens qui n'aiment pas Madame

* *A la Lettre CLXXIII.*

dame de ****; mais vous n'en sauriez avoir avec personne qui vous aime plus que je fais, & qui ait pour vous un plus veritable fond de tendresse. Jugez en un peu ; l'on me vient de saigner ; je suis très foible, & par-dessus cela j'ai la tête toute étourdie, & je ne laisse pas de vous écrire ; car je ne puis souffrir que vous croyiez quelqu'un de vos amis plus que moi. Je ne vous dirai rien des raisons de Madame de *** pour vous avoir quitté, parce que j'ai peu de commerce avec elle ; je ne l'ai point vûë seule les quatre ou cinq fois que je l'ai vûë depuis qu'elle est à Paris, & hors ce que je lui parlai l'autre jour sur le sujet de .... je n'ai eu aucune conversation particuliere avec elle, ainsi je ne vous puis dire que ce que je vous ai écrit. Mais à propos de *** vous ne me faites point de réponse sur ce que je vous ai mandé de lui. Adieu, Monsieur le Comte. Je ne puis faire cette Lettre plus longue, la tête me tourne. Votre Rondeau m'a fait un grand plaisir. Au nom de Dieu, envoyez-les moi tous.

CLXXVIII. LETTRE.

De Mademoiselle d'Armantiere au Comte de Bussy.

A Paris, ce 8. Mai 1668.

VOTRE Lettre & votre livrée m'ont donné une joye incroyable, Monsieur ; jugez ce que vous feriez vous-même. En attendant ce tems bien-heureux, j'ai été ravie de voir Ma-da-

dame votre femme & votre belle Chanoinesse. Toute jeune qu'elle est on la reconnoît bien à son esprit pour votre belle fille.

J'aurois fait plûtôt réponse à votre Lettre, si je ne n'avois voulu vous dire des nouvelles de toutes vos amies qui n'étoient pas ici ; une rame de papier ne suffiroit pas à vous écrire toutes les amitiez que vous font les petites Comtesses.

Votre *Cœur* est si content de vous qu'il m'a presque promis de ne plus accoucher puisque cela vous fait mal.

Si vous aviez voulu venir accoucher pour Madame votre femme, vous l'auriez tirée d'une grande peine, & vous eussiez fait grand plaisir à toutes vos amies ; serieusement nous mourons d'envie de vous revoir & moi plus que personne.

CLXXIX. LETTRE.

De Mademoiselle d'Armantiere au Comte de Bussy.

A Parsi, *ce* 10. *Mai* 1669.

VOTRE Lettre & votre livrée m'ont donné une joye incroyable. Jugez ce que vous feriez vous-même ; mais enfin en attendant ce tems bien-heureux, j'accepte de très-bon cœur la reprise de Lettres. J'aurois fait plûtôt réponse à la vôtre, n'étoit que je voulois dire de vos nouvelles à toutes vos amies, avant que de vous rien mander d'elles. La petite Cousine m'a tant dit d'amitiez pour vous, qu'une

qu'un rame de papier ne ſuffiroit pas à l'écrire. Imaginez-les donc, je vous prie; je vous aſſure que nous paſsâmes un fort grand tems à parler de vous dans un lieu le plus agreable du monde. Votre *Cœur* eſt ſi content de votre ſouvenir, qu'il m'a promis tout de nouveau ſon pourtrait pour vous. Je ne ſai ce qu'il en ſera.

Pour notre amie, elle m'a dit tout franc qu'elle boudoit contre vous, pour quelque choſe que vous lui aviez refuſé, & que c'eſt pour cela que vous n'avez point eu de ſes nouvelles. Je ne ſavois pas que Madame votre femme fut ici, nous aurons l'honneur de la voir; mais ſi vous aviez pû venir accoucher pour elle, de quelle peine l'auriez-vous tirée; & quel plaiſir euſſiez-vous fait à vos amies? Jugez en, je vous prie, par le deſir que vous ſavez qu'elles ont de vous voir. Pour moi je le ſouhaitte plus que perſonne.

CLXXX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Buſſy, ce 15. Mai 1669.

VOus n'aurez pas de peine à me perſuader que vous ſeriez plus aiſe de me voir que mes livrées. Regardez combien j'ai de vanité, Mademoiſelle; mais afin que je ne ſois pas trompé dans mes conjectures, écrivez moi un peu plus ſouvent que vous n'avez fait depuis ſix mois, car vous ne boudet pas vous?

Pour

Pour la Petite Cousine, quand je vous dirai que je l'aime plus que ma vie, je vous assure que je ne mentirai pas; mais aussi dites moi la verité, n'ai-je pas raison, ne s'est elle pas conduite avec moi depuis quatre ans, comme un Ange?

Puisque mon *Cœur* est si content de moi que vous dites, il ne faut pas qu'elle differe à me donner son portrait. Je vous prie, Mademoiselle, de lui dire que je mets à cela la preuve de son amitié.

Jusques ici j'ai eu grande aversion pour accoucher; mais pour vous voir & mes autres amies, il n'y a rien que je ne fisse.

CLXXXI. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Mademoiselle d'Armantiere.

A Bussy, ce 15. Mai 1669.

METTEZ mon amitié pour vous, Madamoiselle, à d'autres épreuves qu'à celles d'aller accoucher à Paris pour vous voir plûtôt, je vous avouë que je ne puis m'y resoudre, c'est tout ce que je pourrois faire si vous me promettiez de l'amour à ce prix.

Vous me mandez que ma fille de Rabutin vous plaît fort, je suis fort aise que vous la trouviez jolie, je n'en fais point d'autres : j'ai ici ma Fille de Bussy sa Sœur aînée qui ne vous déplairoit pas. On me mande que le Roi va en Flan-

* *A la Lett. CLXXVIII.*

Flandre viſiter ſes places. S'il n'eſt pas ſi brillant de les fortifier que de les prendre, il n'eſt pas moins utile à l'Etat, & il eſt fort rare de voir un Roi jeune & galant employer auſſi ſolidement ſes loiſirs que s'il étoit vieux, & brutal. Les petites Comteſſes, mon Cœur & vous, partagez, je vous aſſure, mes plus preſſans deſirs pour mon retour.

CLXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M....

A Buſſy, ce 18. *Mai* 1669.

MON Dieu, Madame, que vous êtes une bonne femme, & ſur tout une bonne amie! Il eſt bien endiablé qui vous fait du mal, & même qui vous connoît ſans vous aimer fort.

Le voyage de *** en Flandre ne ſera que pour ſe repoſer, quand même il ne feroit qu'aller & venir. Ne le croyez-vous pas, Madame? Pour moi j'en ſuis perſuadé.

Le bon homme *** fera fort bien de ne pas reprendre ſa femme, & elle même de ne pas retourner avec lui. Après de certains pas il ne ſe faut plus fier les uns aux autres.

Monſieur de *** ſe portoit comme vous dites, à de grandes extrémitez, puiſqu'il obligeoit Mademoiſelle *** à recourir aux pincettes du feu pour ſe ſauver de ſes mains. Quoique ce ſoient des pincettes avec quoi l'on attiſe le feu d'ordinaire, ce n'eſt pas le feu de amour; & pour moi l'on me l'éteindroit avec cela encore

core mieux qu'avec l'inconſtance ou l'infidelité

Il n'eſt pas que vous ne ſachiez l'accouchement de ma femme. D'où vient que vous ne m'en avez pas regalé? Eſt-ce que vous comptez pour rien à Paris de faire un garçon? J'ai vû pourtant que vous étiez une Dame bien appriſe. Votre irregularité fera en cette rencontre que vous n'aurez que deux mots de moi pour cette fois.

CLXXXIII. LETTRE.

De Monſieur de Corbinelli au Comte de Buſſy.

A Toulouze, *ce* 25. *Mai* 1669.

CE n'eſt point, Monſieur, la Lettre * que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, qui me perſuade que ni ma priſon ni mon exil ne vous ont point gueri de l'amitié que vous aviez pour moi: C'eſt une longue habitude fondée ſur de grandes experiences, que vous avez des ſentimens genereux au dernier point: L'aſſurance, Monſieur, que vous m'en donnez, a fortifié cette habitude, & m'a fait ſentir une joye & une conſolation plus douce que toutes celles que j'ai reçûës depuis quatre ans que je ſuis ici. Je me ſuis ſouvent informé de vos nouvelles: J'ai toûjours témoigné par tout & en toutes rencontres que j'étois votre ſerviteur. Le dernier à qui nous parlions de vous, étoit Monſieur de * * * qui eſt fort de vos bons amis. Il nous apprit qu'il avoit oüi dire que vous vous

* *Lett.* CLXXVI.

vous paſſiez fort bien de ce monde de là-bas. J'ai ſenti une ſatisfaction ſinguliere de toutes les vôtres, & je me ſuis imaginé que vous vous ſaviez faire par tout des plaiſirs dignes de vous. Pour moi je me ſuis plongé dans la lecture des Poëtes Latins, & principalement des Satyres. J'ai une extrême impatience de vous pouvoir rendre compte de toutes ces choſes, mais particulierement du zele profond avec lequel je ſerai toute ma vie, votre très-obéïſſant ſerviteur.

CLXXXIV. LETTRE.

De Monſieur de ..... au Comte de Buſſy.

A Toulon, ce 27. *Mai* 1669.

PERMETTEZ-MOI, Monſieur, s'il vous plaît, qu'en vous donnant de nouvelles aſſurances de mes très-humbles reſpects, je vous donne en même tems quelques nouvelles de ce qui ſe paſſe ſur cette Côte. Nous ſommes ſur le point de mettre à la voile ; toutes les choſes neceſſaires pour le voyage de Candie ſont arrivées après les avoir ſi long-tems attenduës. Monſieur de Vivonne partit de ce Port avec les Galeres il y a huit jours; mais la nuit ſuivante du jour qu'il comença ſa route, il s'éleva un vent ſi fâcheux, qu'il fût obligé de relâcher vers les Iſles d'Yeres. Il y eut même une galiotte qui ſouffrit beaucoup d'un coup de vent. Son grand mât rompit ; ce qui l'obligea de revenir à Toulon, pour ſe mettre en état de retourner joindre la Capitane. Il y a deux jours qu'elle eſt partie, le vent s'eſt tourné favorable ; ce qui fait juger

juger que d'aujourd'hui ſeulement Monſieur le Général pourra ſuivre ſa route.

Ce qui a retardé le départ, c'eſt que les vivres n'étoient pas arrivez, bien que Jacquier depuis un mois qu'il eſt ici, n'ait pas eu grand repos. Les derniers Vaiſſeaux deſtinez pour les victuailles, ſont entrez ce matin dans ce Port: L'on commence demain d'embarquer les troupes les plus proches d'ici, & les plus éloignées ſuivent & s'avancent inceſſamment.

L'on ne peut pas prendre plus de précautions pour une affaire, que celles que nous voyons prendre pour celle-ci. Vous connoiſſez le Général, dont le mérite ſatisfait fort les Troupes. L'on dit qu'il y a bien de l'argent & des ordres, pour le diſtribuer très honnêtement à ceux qui ſerviront bien. L'on donnera la ſubſiſtance aux Officiers & Soldats ſur la Terre comme ſur la Mer; il y en a pour huit mois. Monſieur de la Croix Intendant, eſt un très-honnête homme, & fait mille offres aux Officiers.

Il faut que je vous diſe, Monſieur, que l'on ne peut voir un plus beau Vaiſſeau que celui que montera Monſieur l'Amiral. Il eſt percé pour quatre vingts pieces de canon, & eſt enrichi par ſa dorure & ſes figures de ſculpture, de la valeur de cent mille écus. C'eſt ici ſa premiere ſortie; il a été conſtruit dans le Port de Toulon.

L'Armée eſt compoſée de ſix à ſept mille hommes pour le moins. Il y a ſeize Regimens d'Infanterie, quatre cens hommes de garde, trois cens Chevaux-Legers, deux cens Officiers reformez & deux cens Mouſquetaires; tous les Colonels ſont à la tête de leurs Regimens, excepté Monſieur le Cardinal de Ven-

dôme & Monſieur de Montpeſat. Monſieur de Jonſac ne fait que d'y arriver. Les quatre Pavillons de l'Amiral ſont d'une grandeur extraordinaire; ils ont été faits ſur le modele de celui que Sa Sainteté envoya à Monſieur l'Amiral, qui eſt au fond de damas rouge cramoiſi, avec ſes armes ſoutenues par ſaint Pierre & ſaint Paul. Ces Pavillons ſont ſi grands, qu'il y a pour cinq mille francs de damas. La peinture coûte ici cent piſtoles; & il y a autour du grand Pavillon une frange d'or qui en coûte deux cens: Il n'y a rien de ſi grand que cet appareil.

Le ſecond fils du Roi de Dannemark en partant de Marſeille, a été voir Monſieur de Vivonne aux Iſles d'Yeres, & en repaſſant il a voulu voir Toulon *incognitò*. Meſſieurs de Vendôme l'ayant ſû, lui ont été faire compliment, & lui ont fait voir ce beau Vaiſſeau, & tous les autres où il a été reçû ſelon ſa Dignité. Enſuite Monſieur l'Amiral lui a donné à dîner, & lui a fait préſent d'un ſabre & d'un mouſquet à la Turque: Ce ſont des pieces fort curieuſes & dignes du Prince qui les a reçuës. C'eſt un jeune homme de ſeize ans fort bien fait Il n'a auprès de lui qu'un Gouverneur, & fort peu de Gentilshommes.

Il eſt parti ce matin dans le Caroſſe de Monſieur le Cardînal de Vendôme pour Marſeille. De là il paſſe à Lyon & en Allemagne. Voilà toutes les nouvelles de ce Pays-cy que j'ai crû que vous ſeriez bien aiſe de ſavoir; & je prendrai occaſion de vous dire que je ſuis, avec un très-reſpectueux attachement, &c.

CLXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du Buchet.

A Buſſy, ce 30. Mai 1669.

VOus faites fort bien, Madame, de ne pas attendre que vous ſoyez à Paris pour m'écrire, car je ne recevrois donc point de vos Lettres tout l'été, & elles me font plaiſir de quelque lieu qu'elles partent.

Au reſte, j'ai vû ici Monſieur & Madame d'Hauterive. Je fus ravi de les voir, mais je ne puis leur pardonner d'avoir traité Buſſy d'hôtellerie ; car ils n'y coucherent qu'une nuit. Ils me parurent pourtant aſſez contens de ma maiſon & me promirent d'y faire plus de ſéjour un autre voyage, & de vous y amener ; cela me radoucit un peu : je vous y donne rendez vous pour le mois de Mai prochain, Madame. Cependant vous voulez de longues Lettres de moi, j'en ſuis d'accord ; mais il faut que vous me donniez de la matiere par des nouvelles, car les chapitres de l'amitié ſont courts, on les ſent mieux qu'on les dit, il n'y a que l'amour à qui on pardonne d'être un grand diſeur de rien.

CLXXXVI. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. *Juin* 1669.

IL y a huit jours que je ſai l'accouchement de Madame votre femme, Monſieur ; & quoi que j'euſſe donné ordre toutes les fois que j'ai envoyé ſavoir de ſes nouvelles de demander quel enfant Dieu vous avoit donné, je ne l'appris qu'hier, & je vous en fais mon compliment, parceque c'eſt un garçon : pour une Demoiſelle je ne vous en aurois pas dit un mot. Ce n'eſt pas que je ne ſois fort contente de celle que j'ai vûë ici, car elle eſt très aimable & très jolie ; mais comme l'on n'eſt pas aſſuré qu'une ſœur lui reſſemblât, je n'aurois pas eu le courage de m'en réjouïr ni de vous le dire. Mais pour un petit homme, je vous en félicite, Monſieur, le nom de Rabutin mérite bien d'avoir une reſſource dans un Cadet pour les coups de mouſquet qui menacent l'Aîné.

Monſieur de Guiſe a demandé permiſſion d'avoir un carreau à la Meſſe du Roi, diſant que ſes Pere & Mere en avoient eu, on le lui a accordé.

Votre *Cœur* eſt en Anjou avec le Duc de Briſſac ſon frere. La goute à vingt quatre ans qu'il a, lui a fait les pieds larges comme ceux d'un Elephant.

On parle toûjours de guerre avec les Hollandois.

Mon-

Monsieur étant l'autre jour avec le Roi, Mesdames de Vaujour, de Montespan, & Deudicour, il sentit qu'on lui tiroit son habit par derriere, & comme il crût que c'étoit quelqu'une de ces Dames il lui leur demanda, mais elles l'assurant que ce n'étoit pas elles, il demanda au Roi si ce n'étoit pas lui. Le Roi lui répondit que non. Madame de Vaujour dit en riant : Vous verrez que c'est Madame de Choisy de Camp qui vient de mourir. On s'informa de l'heure, & l'on trouva que c'étoit à la même que Monsieur avoit été tiré On veut que cette Dame, qui étoit fort de la Cour de Monsieur, lui soit venu dire adieu : pour moi je vous le dis ici en corps & en ame.

CLXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Montmorency.

A Bussy, ce 4. *Juin* 1669.

QUELQUE impatience que j'aye de vous voir, Madame, je tâche de ne me point ennuyer. Je m'amuse à bâtir, à faire des garçons comme vous voyez, à haïr mon infidele, à vous aimer & à vous l'écrire ; à me faire une santé que je n'ai jamais euë dans le tumulte de la Cour & de la guerre. Enfin j'ai mille petits plaisirs sans peines, & je ne n'ai eu là que de grandes peines sans plaisirs ; car l'ambition & sur tout l'ambition malheureuse, ne laisse à l'ame aucun sentiment Je ne suis pas surpris qu'on ait accordé un carreau à Monsieur de Guise,

ſa nouvelle alliance à la maiſon Royale eſt cauſe qu'on lui a rendu juſtice.

L'avanture de Monſieur ne me fera pas croire aux eſprits. C'eſt tout ce que je pourrois faire, s'il avoit bien vû Madame de Choiſy après ſa mort, encore voudrois-je que ce fût en plein jour, & c'eſt ce qui n'arrive jamais, car les gens de l'autre monde ne marchent que la nuit, ſi l'on en croit les gens à viſion, pour moi je ferois bien du chemin pour en avoir une dont je ne puſſe douter.

CLXXXVIII. LETTRE.

De Monſieur de Corbinelli au Comte de Buſſy.

A Montpellier, ce 16. Juin 1669.

J'AI été extrémement fâché, Monſieur, de ce que votre Perruquier n'avoit point d'affaires ici : Je mourois d'envie d'employer mon credit pour le ſervir ; mais ſon malheur a voulu qu'il n'ait pas ſeulement trouvé de quoi faire un procès à ſes parens. Je l'ai fort queſtionné ſur vos occupations, & j'ai appris que les bâtimens faiſoient la principale. De l'humeur dont je vous connois, vous inſultez à la Fortune, & vous lui dites come Horace :

—— Reſigno quæ dedit, & mea
Virtute me involvo.

Si je me croyois, je vous remplirois une Lettre d'invectives contre e le, que j'ai remarquées dans les Poëtes Latins ; mais vous les fa-

ſavez mieux que moi. Nous avons fait des réflexions ſur les viciſſitudes qui ſont arrivées dans le monde, depuis que nous le connoiſſons, & nous avons trouvé qu'on ſe peut conſoler de tout, quand on eſt médiocrement ſage, ou médiocrement fou. Il nous a ſemblé qu'on peut ſe mettre dans la ſituation d'un certain homme, dont nous liſons les avantures à la fin des Epîtres de Pline. Il étoit ſi aiſe d'avoir une Maîtreſſe qu'il avoit dans ſon exil, qu'il étoit en état de prendre pour un autre exil ſon rappel. Vous en ſouvenez-vous ? Outre que . . . .

Sperat infeſtis, metuit ſecundis
Alteram ſortem benè præparatum
Pectus, informes hyemes reducit
Jupiter, idem
Summovet : Non, ſi male nunc, & olim
Sic erit.

Tout cela fait que les honnêtes gens ſont heureux par tout : Les exilez ne craignent plus de l'être ; ceux qui ne le ſont pas, n'ont pas le plaiſir de ne point craindre les diſgraces, ou s'ils ne ſont pas dignes d'en craindre, ils ont le déplaiſir de voir peu de choſe. Tous ces Courtiſans ne ſont-ils pas des miſerables auprès de nous autres Bergers, qui ne craignons que les vilains jours ? Ils ont un Maître à adorer, & une fortune à faire, cette fortune biſarre qui ſe joüe d'eux inceſſamment.

Fortuna ſævo læta negotio, &
Ludum inſolentem ludere pertinax,
Tranſmutat incertos honores ;
Nunc mihi, nunc alii benigna.

Et pour le Maître, ils n'ont pour toute consolation d'en avoir un, que de l'avoir grand, généreux & magnanime ; mais enfin c'eſt un Maître, & leurs ſoins c'eſt une ſervitude ; leurs fers ſont dorez véritablement ; mais ce ſont toûjours des fers. Quelle vie, grand Dieu ! de voir un monde de flateurs qui s'entrepreſſent à détruire, à médire, à tromper, & qui en font un métier, un devoir, une neceſſité. Tout cela s'appelle être Courtiſan. Et quant à leurs baſſeſſes, on les honore de quelques noms agréables qui approchent de quelque vertu. Je n'aurois jamais fait ſi je voulois pouſſer ce chapitre dont tous les exilez ont la tête pleine. Je vous copierois tout Juvenal & tout Horace ; mais il vaut mieux dire comme ce dernier :

Jam ſatis, eſt ne me Criſpini Scrinia Lippi
Compilaſſe putes. —

Je croyois il y a trois mois, faire un voyage à Paris, & mon deſſein étoit d'aller demeurer huit ou dix jours à Buſſy. Je le mandois même à ma ſœur ; mais le Diable voulut que mon projet n'aboutit à rien : Nous euſſions ſans doute moraliſé : j'y ſuis un docteur. J'ai traduit tout Horace, tout Perſe & tout Juvenal. Je ſuis farci de Sentences, de Preceptes & de Maximes, & il ne tient qu'à moi d'en être gâté ; je ne ſai pas même ſi je ne le ſuis point, & par précaution ou par remede, j'euſſe été affermir ou reprendre ma ſanté auprès de vous, ou des préſervatifs contre la Science. Il eſt vrai qu'elle rouille le genie en poliſſant le jugement ; mais de tout ce que j'ai appris, rien ne m'eſt tant tourné à profit que cet avis de Juvenal dans la neuviéme Satyre, dont je profiterai ici & par tout :

— *Feſti-*

—Festinat enim decurrere velox
Flosculus angustæ, miseræque brevissima vitæ
Portio : dum bibimus, dum serta, unguenta, puellas
Poscimus, obrepit non intellecta Senectus.

Cela étant, Monsieur le Comte, ne songeons qu'à vivre, mocquons nous de la Fortune, & disons hardiment :

Nullum Numen abest, si sit prudentia, sed te
Nos facimus Fortuna Deam, Cœloque locamus.

Je ne sai si je vous mandai l'autre jour que le Chevalier de * * * est fort votre serviteur. Je lui promis de vous le mander. C'est un bon diable : Je suis, Monsieur, votre très-humble & très-obeissant serviteur.

CLXXXIX. LETTRE.

De Madame de Rabutin au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6. Juillet 1669.

JEUDI dernier Madame de Rouville m'étant venuë prendre pour aller à une grande revûë qui se faisoit à la pleine de Conflans, comme ce n'étoit pas un jour de donner votre placet au Roi, nous fimes partie en même tems d'aller coucher à Carriere chez un parent de Monsieur * * * qui nous y attendoit. Mais par malheur il y a deux Carrieres, & l'on nous mena tout droit à celui ou nous ne connoissions personne, & au lieu d'y trouver

de fort bons lits & un Monſieur * * *, nous eûmes un gîte cent fois pire que celui que vous eûtes autrefois auprès de Moulins. Après avoir fait chercher long-tems de quoi manger, on nous fricaſſa deux cocqs; & comme nous nous mettions à table pour en manger mourant de faim, il ſe trouva qu'il étoit minuit à toutes les montres & par conſéquent Vendredi, de ſorte que nous fûmes réduites à manger du pain & à boire du lait & de l'eau, car on n'y connoit pas le vin. Nous ne fûmes pas plus heureuſes à notre coucher, car Madame de Rouville coucha ſur la paille & Madame d'Enneveu ſa fille, Mademoiſelle de Rouville & moi dans un autre petit lit où nous nous mîmes à deux heures après minuit & où nous ne fimes que rire juſqu'à quatre, que nous fûmes ravies de nous lever. Tout ce que nous eûmes de bon en ce miſerable lieu, c'eſt que nous nous baignâmes dans le bain de Madame la Ducheſſe de Vaujour. Il n'y a rien de ſi joli que ce bain, ce ſont trois grands Cabinets de verdure dont le premier eſt ſur la terre où l'on ſe deshabille, il y a des ſiéges & des tables de gaſon ſur quoi on mange de la crême qu'on trouve dans le Village.

Nous arrivames de bonne heure le Vendredi à ſaint Germain, & nous fûmes après diner au Château neuf voir Madame de Thiange qui devoit me preſenter au Roi; Mais elle étoit au lit malade, elle me fit mille amitiez & me conſeilla de me faire nommer au Roi par Monſieur de Charroſt qui eſt en quartier, ce qu'il fit; Et comme le Roi ſortoit de ſa Chambre, je lui préſentai votre Placet en lui diſant: Sire, je ſupplie très-humblement Votre Majeſté d'avoir pitié de mon Pere. Il l'ouvrit comme

me s'il eut voulu le lire & me dit en le dépliant avec un visage fort gracieux : Je le verrai. Tous vos amis & amies de la Cour m'ont fort demandé de vos nouvelles & paroissent très-empressez de vous revoir.

CXC. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Monsieur de Corbinelli.

A Chaseu, ce 11. *Juillet* 1669.

VOs deux Lettres m'ont donné bien de la joye, Monsieur, de voir que vous m'aimez toûjours, & que vous avez pris toutes les persecutions qu'on vous a faites en galant homme. Cela ne m'a pas surpris, je suis assuré que vous avez trouvé dans votre cœur, les Sentimens des Poëtes Latins sur le mépris de la fortune, avant que vous les eussiez lûs, & que vous n'avez pris d'eux que les expressions. Pour moi qui n'ai jamais lû Pline, Horace ni Juvenal, je pense là-dessus tout ce qu'ils ont pensé; & parce qu'ils n'en ont pas parlé avec tant d'experience que moi, peut-être que si j'y songeois un peu, je dirois des choses qu'ils n'ont pas dites; mais enfin je vis dans un repos que je n'ai jamais trouvé à la guerre ni à la Cour. Je n'ai pas de si belles esperances, mais je ne crains rien, & je ne saurois fort estimer les biens & les honneurs que l'on achete par des tracas & des allarmes continuelles, de ne les pas avoir quand on les recherche, & de les perdre quand on les a obtenus. Vous savez que depuis

* *A la Lettre CLXXXVIII.*

1656. l'Envie ne m'a pas laissé un moment en repos ; que les ennemis que mon malheur, ou ma faute, comme on voudra, m'a attirez, m'ont fait tomber dans la disgrace où je suis ; & que ma prison, la démission de ma Charge, & mon exil n'ont été que la chûte du foudre qui a grondé neuf ans durant. Je me trouve aujourd'hui si heureux de n'avoir plus rien à craindre de tout cela, que je passe une vie fort douce. Je suis hors d'intrigue comme Trivelin ; j'ai eu mes coups de bâtons, & tel qui a contribué à me les faire avoir ; en apprehende à son tour, & en aura peut-être.

Je travaille depuis trois ans à rétablir les désordres de mes affaires ; & malgré les injustices de la fortune, j'ai payé cent mille écus de dettes, & j'ai fait de Bussy & de Chaseu, deux aussi agréables maisons qu'il y en ait en France. J'écris & je reçois réponse de mes amis trois fois la semaine. Quand le Roi est allé en Flandres & en Comté, je lui ai écrit pour lui offrir mes services ; il a reçû mes Lettres, & les a lûes, & s'il n'a pas reçû mes offres, c'est qu'il sait mieux ce qu'il me faut que moi-même. Je fais ce pas-là, parce que je ne me rebutterai jamais de témoigner mon respect & mon zele, à un Maître que j'aime & que j'estime autant que je fais celui-là. Je les fais encore pour n'être pas toûjours contraint. Je n'espere plus rien de la fortune ; & je suis fort bien chez moi ; mais je veux pouvoir aller à la Cour quand il me plaira, & j'irai : Cela n'ira que du plus au moins. Un de mes plaisirs, c'est de savoir que mon retour fait peur à mes ennemis. Car enfin dans un Royaume où après cinq ans d'exil, un homme devient Géneral d'armée & Maréchal de France, on se

ſe doit attendre à tous les changemens du monde.

Vous avez raiſon de dire qu'on ſeroit heureux en exil, ſi l'on étoit comme l'homme de Pline; mais tous les Païs ne ſont pas propre à donner des Maîtreſſes aux eſprits un peu délicats: Je croi que l'amant de Pline fut exilé à Montpellier, du moins, s'il avoit le goût fin, ne le fut-il pas en Bourgogne. Pour moi, je n'ai plus de paſſion que pour les commoditez de la vie. Ce n'eſt pas que ſi je trouvois où être galant, je ne le fuſſe encore; car cela éveille l'eſprit, & amuſe agréablement.

Mais que dites-vous du Chevalier de Rohan qui s'en va courir le monde avec ſa maîtreſſe, il en ſera bien-tôt las, & on pourra dire de lui,

Poſt equitem ſedet atra cura.

Adieu, Monſieur, je finis en vous diſant, que je n'ai jamais vû une Lettre de meilleur ſens ni mieux écrite que la votre. Vous me ferez fort grand plaiſir de m'écrire ſouvent, en attendant que nous nous retrouvions.

CXCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Chaſeu, ce 15. *Juillet* 1669.

JE ſuis fort aiſe, Mademoiſelle, que vous me faſſiez reſſouvenir de vous envoyer une autre adreſſe, cela me fait croire que vous n'avez manqué que de cela pour m'écrire, & je ſuis ra-

vi de n'avoir point à me plaindre de votre amitié ; pour moi j'ai fait de mon côté mille tours qui m'ont empêché de vous écrire. Je vais bien me recompenſer du paſſé en attendant que je vous voye, ce que je ſouhaite extremement, je vous aſſure. A cela près & de quelques autres de mes amies, je me paſſerois fort bien de Paris. Un homme de bon ſens ſe fait un Paris par tout, mais il ne ſauroit ſe paſſer aiſément d'amies faites comme vous, Mademoiſelle ; & quelque rigueur qu'on me tienne, il y a encore plus d'apparence que j'irai où vous êtes, que vous ici.

Si votre amie gronde pour me mettre en peine, elle eſt bien attrappée, c'eſt le moindre de mes ſoucis. Si l'un de nous deux avoit à gronder, ce ne ſeroit pas à elle, mais elle n'eſt pas aſſez heureuſe pour que je prenne la matiere à cœur.

CXCII. LETTRE.

De Madame de M... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20. Juillet 1669.

JE ſuis fort offenſée, Monſieur, qu'il y ait long-tems que vous n'ayez reçu de mes Lettres, & que vous ne m'en faſſiez aucun reproche. Je vous le dis, je n'aime pas que me amis me laiſſent la liberté de les oublier. Quand on s'accoûtume à ſe paſſer d'eux, c'eſt qu'on ſe deſacoûtume de les aimer, & je veux que tout au moins on me demande le ſujet de mon ſilence, quand il eſt un peu long : il ne l'auroit pas

pas tant été ſans un rhûme dont je ſuis accablée qui ne m'a pas permis d'écrire. Mais à preſent je me porte aſſez bien pour vous dire ce que je ſai, qui eſt la continuation de la maladie de Monſieur le Dauphin, qui eſt cauſe qu'on ne parle plus du voyage de Chambort.

CXCIII. LETTRE.

De Mademoiſelle d'Armantiere au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30. Juillet 1669.

* J'AI trop de plaiſir à recevoir de vos Lettres, Monſieur, pour ne pas vous donner lieu de m'écrire; ainſi je ſerois à la mort, que je vous demanderois encore de vos nouvelles. Je ne vous manderai point de celles du monde que vous ſavez par mille autres endroits, & je me retranche à celles de vos amies. Il me ſemble que vous êtes bien fier pour la mienne, & en verité je ne vois pas qu'elle merite votre dechaînement. Ce n'eſt pas que je veuille juger déciſivement, car vous ſavez que ſur cette matiere comme ſur bien d'autres, mes connoiſſances ſont fort bornées.

Je dirai à la petite Couſine du Pleſſis ce que vous me mandez pour elle, je la verrai bien-tôt, car elle a déja fait la moitié du chemin en deça, c'eſt-à-dire, que Madame a quitté S. Germain pour venir accoucher à S. Cloud; ſi bien que nous allons nous donner mille rendez-vous au bois de Boulogne la petite Comteſſe & moi.

CXCIV.

* *Voyez la Lett. CXCI.*

CXCIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de...

A Buſſy, ce 31 *Juillet* 1669.

* AH, ah, Madame, vous voulez donc être gourmandée? & vous croyez que vos amis ne vous aiment pas bien, s'ils ne vous grondent quand vous vous relâchez un peu ſur les ſoins que vous leur devez? Vous avez trouvé votre homme; je ne vous en laiſſerai plus paſſer: Marchez droit ſeulement. Je ſuis un terrible ami ſur les droits de la regularité. Adieu, Madame, je meurs d'envie pourtant de n'avoir point à vous gronder.

* *Voyez le Lett.* CXCII.

CXCV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Monteſpan.

A Buſſy, ce 1. *Août* 1669.

L'AMITIE' particuliere dont j'ai toûjours fait profeſſion pour Monſieur Votre frere, l'honneur que j'ai d'être dans votre alliance; mais plus que tout cela, Madame, votre généroſité me fait adreſſer à vous pour vous ſupplier très-humblement de vous employer pour moi auprès du Roi.

Je ne vous dirai point en maniere de plainte que j'ai été treize mois à la Baſtille deſtitué d'une

d'une grande Charge, & exilé depuis trois ans. Sa Majesté a eu ses raisons pour me traiter comme elle a fait, ce n'est pas à moi à les lui demander. Je vous assurerai seulement, Madame, que la perte de ma liberté & de ma fortune ne m'ont jamais ôté du cœur le zele ardent que j'ai toûjours eu pour sa personne, & que les gens qu'il a comblé de graces ne mourroient pas plus volontiers que moi pour son service. De tels sentimens me font esperer que le Roi aura enfin pitié de moi & qu'il ne vous refusera pas, Madame, la liberté que je vous supplie de lui demander pour moi d'aller au moins à Paris où j'ai de grandes affaires. Je pense, Madame, qu'il est inutile de vous assurer de ma reconnoissance sur un aussi grand bienfait que celui que je vous demande. Parmi toutes les calomnies qu'on m'a dit que mes ennemis m'imposoient, il ne m'est pas revenu qu'ils m'ayent accusé d'être ingrat. Vous croyez bien, Madame, que je ne commencerai pas par vous en cette rencontre, & que vous étant plus obligé qu'à personne du monde, je serai aussi plus que personne, Madame, &c.

CXCVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Lausun.

A Bussy, ce 12. *Août* 1669.

J'AI appris avec bien de la joye, Monsieur, l'agrément, avec lequel vous êtes entré dans la

la charge de Capitaine des Gardes. Ce n'eſt pas ſeulement comme d'un grand établiſſement que je vous fais compliment, c'eſt encore comme d'un paſſage à une grande fortune, car aſſurément vous n'en demeurerez pas là. Une choſe qui me réjouït encore extremement, c'eſt de voir la bonté & la juſtice du Roi, & que ce même Maître qui chatie en un tems, récompenſe en un autre; moi qui aime à eſperer, je tire des conſéquences pour moi à l'avenir en me réjouïſſant du preſent pour vous, Monſieur, à qui il ne ſauroit arriver tant de bonheur, que je ne vous en ſouhaite encore davantage.

CXCVII. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. *Août* 1669.

ON n'entend parler que de morts, j'en ſuis toute effrayée, Monſieur le Comte; ma Lettre ſera bien lugubre. Le Preſident le Lievre eſt mort d'apoplexie en revenant de l'enterrement d'un de ſes amis mort de la même maladie.

Le Cardinal de Vendôme eſt mort à Marſeille.

Vieubourg Lieutenant de Roi de Nivernois fut aſſaſſiné ſamedi à Vieubourg près de Coſne, on ne ſait par qui, en ſortant de ſon lit, à ſix heures du matin. Monſieur Boucherat ſon Beaupere a obtenu la charge de ſon Gendre pour ſon Petit-fils qui n'a que ſix ans.

Mon-

Monſieur Seguier Prevôt de Paris eſt mort ſubitement. Il y en a bien d'autres, mais ce diſcours m'ennuye.

Il y a eu un grand combat en Candie dont on ne ſait pas le détail. On dit que Monſieur de Beaufort y a été tué, & que nous y avons perdu quatre ou cinq cens hommes. Le Marquis d'Uxelles y a été bleſſé.

L'Abbé de Bouillon a un Chapeau de Cardinal.

Le Roi a donné la charge d'Amiral au fils de Madame de la Valiere que l'on nommera le Duc de Vermandois.

CXCVIII. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Paris ce 15. Août 1669.

N'ETES-VOUS pas étonné qu'après le bruit que j'ai fait de ma régularité j'aye paſſé un Ordinaire ſans vous écrire: mais ſachez, Monſieur le Comte, que ce n'eſt pas ma faute: j'ai été à la campagne; & les Solitaires de la Thebaïde étoient mieux informez des nouvelles que nous. Il en court une aujourdhui que l'on tient veritable, qui eſt que Monſieur de Navailles ayant trouvé en Candie le poſte de Sabionera abandonné par les Turcs, s'en eſt emparé, & que Monſieur de Beaufort ne le ſachant pas, & l'y étant venu attaquer, a été tué à ce combat, & ſix cens hommes de ſes troupes.

Made-

Mademoiselle Colbert a été bleſſée à la chaſſe d'un coup de pied de cheval.

CXCIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de M . . . .

A Buſſy, ce 18. *Août* 1669.

IL eſt vrai que je ne comprenois pas ce que vous étiez devenuë, Madame, ni ce qui vous empêchoit de m'écrire, aprés vous en être tant fait de fête.

L'accident de Mademoiſelle Colbert bleſſée par un cheval, eſt étrange. Son Pere en ſera bien touché, car il aime fort ſes Enfans. En l'état où la fortune à mis les choſes, il n'y à qu'un cheval qui les peut offenſer.

J'envie fort votre ſolitude; & le Roi me feroit grand plaiſir de trouver bon que je fuſſe un des Hermites de Madame de Nemours & de vous. Je ſuis fort aiſe que le Chevalier de R * * * * m'aime encore; car je l'ai toûjours bien aimé. Vous m'obligerez de faire mille embraſſades à Monſieur votre frere de ma part; je vous les rendrai à notre premiere vûë.

Pour ce que vous me mandez de la fortune de Lauſun, je vous dirai que l'homme propoſe, & le deſtin diſpoſe. Qui auroit dit ſur les fautes que nous avons faites tous deux qu'il ne ſeroit que trois mois à la Baſtille, & que je ſouffrirois moi tout ce que j'ai ſouffert. La fortune fait paſſer les crimes des gens heureux pour des bagatelles; & les bagatelles des malheureux pour des

des crimes. Ce n'eſt pas que je condamne la prudence ; on n'en ſauroit trop avoir : mais il eſt certain que la fortune rectifie les fautes des heureux, & gâte ou ſupprime les bonnes actions de ceux qui ne le ſont pas.

CC. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Buſſy, ce 25. Août 1669.

* VOUS n'avez pas le tems vous autres gens du monde de penſer à la mort, il faut mourir ſous vos yeux pour vous y faire ſonger. Pour nous autres ſolitaires qui n'avons rien à faire que des réflexions, on pourroit ſe paſſer de mourir pour nous faire des leçons. Cependant vos morts ſubites m'effrayent auſſi, je n'avois point craint juſqu'ici de prendre l'apoplexie d'un autre, mais il me paroît qu'elle devient un mal contagieux à Paris. Pour moi je crois qu'on y mange trop, qu'on n'y fait pas aſſez d'exercices & qu'avec un régime contraire qu'on obſerve à la campagne, nous pourrons nous en ſauver.

Le Roi ſera fâché de la mort de Monſieur de Beaufort. Il n'en faut point douter puiſque ſa charge eſt donnée. Il perd en lui un fort brave homme qui a bien reparé par ſes ſervices & par ſa mort, les fautes qu'il avoit faites autrefois contre Sa Majeſté ſur le pavé de Paris.

Je plains fort la Marquiſe d'Uxelles pour la bleſſure de ſon fils, elle ne peut (quand elle pourroit paſſer) arriver auprès de lui avant ſa mort

* *Voyez Lett. CXCVII.*

mort ou sa guérison. Je ne sai s'il est unique, mais s'il l'est, il devroit être défendu aux fils uniques d'aller à la guerre, ou au moins de l'aller chercher hors du Royaume.

Je ne croi pas qu'on ait encore fait un Cardinal aussi jeune que l'Abbé de Bouillon, il servira long-tems l'Église, & peut-être encore jeune Doyen du sacre College.

L'assassinat de Vieubourg ne peut-être fait que par un de ses domestiques. J'ai déja assuré tous les miens que l'assassin avoit été roüé, quoique je n'en sache rien. L'impunité de tels crimes est d'une dangereuse conséquence, & les précautions bien inutiles contre ces morts-là, il n'y a point de Cordiaux qui en préservent.

CCI. LETTRE.

Du Duc de Noailles au Comte de Bussy.

A Paris, ce 28. Août 1669.

JE vous suis bien obligé, Monsieur, de la part que vous prenez à tout ce qui me regarde & ma famille: j'en suis si persuadé qu'on ne peut pas l'être davantage. Madame de Noailles est partie il y a cinq jours pour les Bains de Mont-d'or en Auvergne; & selon le soulagement qu'elle y trouvera, elle s'en tiendra à ceux-là, ou elle ira à Barrége.

L'affaire de Vincennes a été deux fois faire & deux fois rompuë; & à la fin Monsieur Mazarin m'est venu dire que s'étant défait de sa Charge de Grand-Maître de l'Artillerie, & ne lui restant plus que Vincennes pour faire sa cour, il

il vouloit le garder. Voilà comme l'affaire a fini. J'aurois regardé ce lieu-là comme propre pour un homme qui a une ſanté auſſi mauvaiſe que la mienne, & qui a beſoin de repos. J'ai été bien aiſe d'apprendre que la votre eſt meilleure: je vous la ſouhaite parfaite, & à moi les occaſions de vous faire connoître que perſonne ne peut-être plus ſincerement & avec plus de chaleur à vous que, &c.

CCII. LETTRE.

De Madame L. C . . . au Comte de Buſſy,

A S. Germain, ce 8. Septembre 1669.

JE vais vous faire le recit d'une converſation que je viens d'avoir avec Madame de Thiange. Elle nous a dit, qu'étant hier au Louvre le Roi dit: Je viens de voir Madame de Buſſy chez la Reine. Elle répondit au Roi: Helas la pauvre femme, elle voudroit bien que ſon mari fut ici pour vaquer a des affaires qu'elle ne peut démêler toute ſeule: En verité ſi Votre Majeſté chaſſoit tous ceux qui ſe moquent de leur prochain, vous auriez bien du monde à chaſſer. Le Roi dit, ce n'eſt pourtant que pour le public, ce que j'ai fait. Madame de Thiange repliqua, que quoi qu'on eût voulu dire de vous, vous étiez le meilleur homme du monde & nullement mal-faiſant. Sur cela Madame de Fiennes dit, je crois qu'il eſt bon, puiſque Madame de Thiange le dit; ce que je ſai bien, c'eſt que c'eſt l'homme du monde le plus agréable,

ble, & que si Votre Majesté l'avoit goûté, elle le trouveroit tel. Le Roi répondit, je le connois assez & je le goûte: & l'on parla d'autres choses. Je parlerai demain au Roi, il aura encore les idées fraîches du bien que l'on lui a dit de vous.

CCIII. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Bussy.

A Ste Reine, ce 15. Septembre 1669.

JE suis si remplie de tous les agrémens que l'on trouve chez vous, Monsieur, que je n'ai parlé d'autre chose depuis que j'en suis revenuë. Heureusement il y a ici Monsieur l'Abbé du Bac qui sur votre réputation mouroit d'envie d'avoir l'honneur de vous voir & qui est ravi de m'entendre, je vous le menerai au premier jour. C'est un homme d'un mérite extraordinaire, qui est universel, aussi propre à badiner, qu'à faire de beaux sermons, nous nous amusons à faire des bouts-rimez. Il dit que rien ne donne plus de tours dans l'esprit que cette maniere de vers où l'on est forcé de faire un bon sens sur des rimes qui sont souvent bisarres & qui gênent toûjours quoique faciles. Il m'a défiée dans ce genre de poësie par un Sonnet flateur qu'il a fait pour moi; j'en ai rempli les rimes pour Mademoiselle de Bussy. Vous voulez bien, Monsieur, que je vous l'adresse pour elle; je suis charmée de sa personne & de son merite.

Elle

Elle parle avecque justesse,
Avec grace & delicatesse,
On n'en sauroit disconvenir,
Mais elle a bien de qui tenir.

CCIV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Mademoiselle du Pré.

A Bussy, *ce* 8. *Septembre* 1669.

NOus irons demain vous querir, Mademoiselle & Monsieur l'Abbé du Bac. Je ne puis vous savoir à une lieuë de moi & n'être pas avec vous le plus que je pourrai. Vous me ferez le plus grand plaisir du monde de me faire connoître Monsieur l'Abbé du Bac. J'estime fort un homme qui sait faire de grandes choses, & qui s'amuse des petites.

Mademoiselle de Bussy vous remercie elle-même de tout le bien que vous pensez d'elle. Rien n'est plus joli que les vers que vous lui envoyez : elle dit qu'une Dame est bien plus tentée de croire aux loüanges de ses amies que de ses amis, sa modestie pourtant l'a fait s'écrier en lisant vos vers :

Tu mi aduli, ma tu mi piaci,

Je vous porterai vos rimes remplies.

CCV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M. . . .

A Buſſy, *ce* 12. *Septembre* 1669.

JE ne reçûs qu'hier votre Lettre, Madame, par laquelle vous me reprochez obligeamment qu'il y a long-temps que je ne vous ai écrit. Mais vous ſavez bien que vous me deviez une réponſe; & je l'aurois peut-être encore attenduë plus long-temps ſans vous écrire.

Vous voulez donc ſavoir de mes nouvelles. Je vous dirai que je n'ai jamais eu tant de ſanté, tant de gayeté, & tant d'envie de vous voir que j'en ai. Pour la Dame dont vous voulez me parler, qui a failli à mourir à la campagne, j'appris l'extremité où elle étoit avec la même conſtance qu'elle eut à la mienne pendant que j'étois à la Baſtille; & quoique vous me mandiez, vous ſavez bien que j'ai raiſon d'en uſer ainſi pour elle.

Je ne ſai que croire de mon retour, au moins à cette heure. Si je fais réfléxion à mes fautes, je devrois être rappellé demain : ſi je ſonge combien je ſuis malheureux, ce ne devroit pas être ſi-tôt. Quoiqu'il en ſoit, il faut que cela vienne; & je vous aſſure que j'en ſerait fort aiſe pour mes amis ſeulement. Car vous croyez bien que je ne ſuis pas aſſez viſionnaire pour avoir d'autres vuës. Mais auſſi je ſera tout entier à mes amis. La fortune ne partagera plus mon cœur avec vous autres. Il ne faut pas demander

mander si vous y aurez bonne part, vous & la petite Cousine. Je vous assure que vous y tenez le haut bout, & que vous en pourriez faire les honneurs.

CCVI. LETTRE.

De Madame du B.... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 2. Septembre 1668.

JE vais vous apprendre une nouvelle, Monsieur, qui vous fera rire assurément. C'est que D** est racommodé avec sa femme; mais il en est si honteux, qu'il ne la voit qu'en cachette. L'on prétend que la cause de ce racommodement est afin que sa femme lui ménage les bonnes graces de sa Sœur, dont il est amoureux fou, & qui a témoigné desirer cette marque de sa passion.

Il a passé un Courier à Paris, pour aller trouver Monsieur Colbert à Dampierre, que Monsieur de Navailles lui envoye; par lequel il lui mande l'embarquement des troupes qu'il a laissées en Candie en très-bon état : que les Venitiens traitoient avec les Turcs, pour accepter certaines Propositions dont vous avez entendu parler, & qu'il esperoit que les Turcs leveroient le Siége à l'amiable.

Pour la levée du Siége de Candie, ne la croyez pas trop. Adieu, Monsieur le Comte, permettez que je vous dise en passant, qu'il n'est point du tout honnête à vous de ne me jamais écrire que je ne vous aye fait réponse. Quand on aime un peu les gens, on n'y regarde pas de si près.

CCVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du B . . . .

A Buſſy, ce 22. *Septembre* 1669.

VOus ne ſavez, dites-vous, ce que je puis penſer de ce que vous avez été ſi long-temps ſans me donner de vos nouvelles. Je penſe que vous ne m'aimez pas aſſez, Madame; car vos petits voyages de la campagne ne vous ont point empêché d'avoir commerce à Paris, & vous pouviez bien y envoyer de temps en temps quelques billets pour moi, quand ils n'euſſent été que de deux lignes, je m'en fuſſe contenté. Je ſuis d'accord avec vous que je pouvois bien faire la même choſe; mais j'avois peur que vous ne reçuſſiez point mes Lettres, ou qu'elles vous fuſſent indifferentes. Vous ne ſauriez croire, Madame, combien les malheureux ſont ſur le pied gauche.

Je ſuis enragé contre le rhûme de Monſieur votre mari, puis qu'il m'empêche de vous voir ici. Les gens qui ont de l'amitié les uns pour les autres à Paris, en ont encore bien davantage en Province. Je vous aurois reçuë dans une maiſon aſſez jolie & aſſez amuſante: Je vous aurois fait une petite chere de campagne, & ſur le tout nous aurions eu bien de la gayeté.

Vous faites fort bien de gouverner vous-même Monſieur votre mari, & de ne vous en pas fier aux Médecins, qui n'y ont pas tant d'interêt que

que vous, & qui traiteroient un pauvre particulier un peu cavalierement, puis qu'ils ménagent ſi peu les Têtes couronnées.

La mort de la Reine Douariere d'Angleterre ne rend pas la Cour plus triſte qu'auparavant: cette réfléxion nous doit faire redoubler nos ſoins pour vivre, puis qu'on ne ſonge plus aux gens dès qu'ils ſont morts. Il eſt vrai que cela ne leur ſerviroit de guéres; c'eſt pourquoi il faut eſſayer de vivre pour vivre.

Le raccommodement de D * * avec ſa femme eſt plaiſant: Je comprens ſa raiſon pour le faire, mais je n'entens pas celle de ſa femme, ſi ce n'eſt que quand elle étoit ſeparée, elle n'avoit pas le plaiſir de tromper un mari, qui eſt un grand ragoût dans la galanterie.

La pauvre Dame m'a toûjours paru un grand oiſon; & je n'ai pas compris qu'on lui pût jamais donner ſon ſecret ni ſon cœur à garder.

Adieu, Madame, ſoyez un peu à l'avenir plus exacte aux réponſes: & de mon côté je ne prendrai plus tant garde ſi vous m'en faites.

CCVIII. LETTRE
Du Comte de Buſſy à Monſieur Conrart.

A Buſſy, ce 24. *Septembre* 1669.

IL y a près de deux mois, Monſieur, que j'ai découvert un tréſor à Ste. Reine en la perſonne de Mademoiſelle du Pré qui m'a paru d'un merite extraordinaire. Sa modeſtie m'a touché

touché encore plus que ses lumieres. Une fille qui sait parler quatre langues également bien, qui fait des vers en Maître & qui ne se fait fête de rien, c'est une merveille dont on ne peut faire trop de cas. Tout cela m'a moins surpris quand j'ai sû qu'elle étoit de vos amies, Monsieur, & j'ai bien crû que lorsqu'on étoit de ce nombre, on avoit le cœur & l'esprit bien-fait: c'est ce qui m'a donné envie d'en être. J'espere que vous ne me le refuserez pas, Monsieur, en vous assurant de mon amitié qui ne fait que suivre la plus grande estime du monde qu'il y a long-temps que j'ai pour vous.

CCIX. LETTRE.

De Monsieur de Corbinelli au Comte de Bussy.

A Toulouse, ce 25. Septembre 1669.

VOUS n'avez, Monsieur, qu'à lire la datte de cette Lettre, pour connoître la raison qui m'a empêché de faire réponse à la votre du mois de Juillet. Elle arriva à Aiguemortes deux jours après que j'en fus sorti pour venir ici, & y est demeurée jusques à présent. Je l'ai donc reçuë dans un gros Paquet, où entr'autres étoit une Lettre de Madame de Sevigny. Cette circonstance me réjouït fort, & me sembla d'un bon augure, pour me faire esperer de vous revoir tous deux bien-tôt en bonne intelligence; son commerce est tout propre à vous faire supporter votre exil. Ne vous brouillez plus, je vous

vous en prie, & ſupportez patiemment vos torts de part & d'autre ſans rompre. Horace conſeille aux amis de s'entre-excuſer :

At, pater, ut gnati, ſic nos debemus amici,
Si quod ſit vitium, non faſtidire.

Il ajoûte, qu'il voudroit qu'on fût auſſi pré-occupé pour un ami, que pour une maîtreſſe; & que comme en amour il y a des défauts qui plaiſent, il y eût un aveuglement dans l'amitié qui nous fît trouver agréables les imperfections de nos amis, & qu'on eût donné un nom honorable à cet aveuglement :

Vellum in amicitiâ ſic erraremus, & iſti
Errori nomen virtus poſuiſſet honeſtum.

Ce précepte m'a parû toûjours d'autant plus raiſonnable, que nous faiſons des fautes à notre tour, & que quand nous nous plaignons des autres, nous faiſons contre notre propre interêt.

Quàm temerè in noſmet legem ſancimus iniquam!
Nam vitiis nemo ſine naſcitur : optimus ille eſt
Qui minimis urgetur :

Le plus parfait eſt celui qui a le moins de défauts, & non pas celui qui n'en a point du tout. Faiſons donc compenſation des fautes de nos amis avec ce qu'ils font de bien, & de leurs imperfections avec leurs bonnes qualitez.

Amicus dulcis, ut æquum eſt,
Cum mea compenſet vitiis bona plurima hiſce,
(Si modò plura mihi bona ſunt) inclinet, amari
Si volet. Hac lege in trutinâ ponetur eadem.

Et conclud :

Qui, ne tuberibus propriis offendat amicum.
Postulat, ignoscat verrucis illius. Æquum est
Peccatis veniam poscentem, reddere rursus.

Il dit en ce même endroit que par ces préceptes on conserve long-temps les amitiez.

Hæc res & jungit, junctos & servat amicos.

Je n'ai point fait de façon de dogmatiser sur ce chapitre pour deux raisons. La premiere, parce que c'est une belle occasion de grossir ma Lettre d'une très-agréable Epître d'Horace qui vient à propos, & qui vous peut divertir. Et l'autre raison, c'est parce qu'effectivement vous êtes nez Madame de Sevigny & vous pour être amis, sans y comprendre même le droit naturel. Vous avez tous deux de l'esprit au delà de l'imagination, tous deux un très-grand nombre de belles qualitez capables de vous plaire, & un fond d'agrément dans l'humeur qui vous peut être délicieux l'un à l'autre.

Je lûs dans ma prison ce petit Livret de l'Histoire de * * * qui me charma; mais je vous dis, charmer à la rigueur. Je tombai sur l'endroit de * * * d'abord j'en fus fâché, puis malgré moi j'en ris de très-bon cœur. Après cela je fus honteux d'avoir ri. Ensuite je me laissai tenter de le relire. Je ris encore une seconde fois, & je fus fâché & honteux de même. Mais j'avouai qu'il est impossible d'écrire une chose plus agréablement & plus délicatement que vous faites.

Pour répondre à votre Lettre, car il est tems de commencer à répondre: je vous fais un très-bon

bon gré de votre résignation, elle est digne de votre courage; tel a aidé à vous faire tomber, comme vous dites, qui craint à son tour la tempête & la chûte. Je me souviens toûjours de la Stance d'Horace : Je ne sai si je vous l'ai copiée l'autre jour; mais qu'importe, elle est bonne à copier mille fois.

Fortuna sævo læta negotio, &
Ludum insolentem ludere pertinax,
Transmutat incertos honores;
Nunc mihi, nunc alii benigna.

La belle peinture de la Cour, Monsieur! Une personne de courage, de mérite & de naissance, l'un des plus vieux Officiers de France, & qui a les plus beaux services, est dépouillé pour des riens, d'une grande Charge, & perd le fruit de tant de peines : n'est ce pas là le jeu de la fortune? Ma foi on a raison d'être bien-aise, quand elle est favorable, mais on en a bien plus de ne se point desesperer, quand elle nous tourne le dos.

Laudo manentem : Si celeres quatit
Pennas, resigno quæ dedit, & mea
Virtute me involvo.—

Voilà assez d'érudition, parlons plus simplement. Vous voulez donc retourner à la Cour quand il vous plaira. Il est vrai que c'est le moyen de ne s'en pas soucier que de le pouvoir : Cependant vous seriez plus heureux, si vous n'aviez pas besoin d'un tel moyen. Je voudrois que vous craignissiez qu'on vous y rappellât, à moins que ce ne fût pour monter à une dignité sans avoir à l'attendre. Quoiqu'il en soit vous méritez d'être content de quelque côté

que votre destinée se tourne. Que je vous plains, de n'avoir personne à qui parler d'amour! Quand je regarde votre exil par cet endroit, je le trouve fâcheux, je me connois à ces sortes d'états; un peu d'amour supplée à bien de choses. Il y a en verité ici des beautez presque divines; on ne trouve pas une dent médiocrement blanche en tout le Languedoc, ni un teint brun, tout y est brillant, vif & galand; mais les Dames ne font l'amour que par interêt, ou par vanité; presque pas une n'aime pour aimer. Nous avons pourtant un fameux exemple d'une passion dans les prisons de cette Ville. Le Marquis de la Douze fut arrêté il y a quelque tems, étant accusé d'avoir empoisonné sa femme, pour épouser la fille du Président Pichon de Bordeaux. Celle-ci, dit-on, conspira avec son mari la mort de la Marquise de la Douze, à qui elle a succedé. Vous saurez que cette Dame voyant son mari arrêté, se déguisa en homme pour venir lui donner des conseils, & pour concerter avec lui des moyens de se défendre; & le malheur voulut pour elle qu'elle fût découverte & arrêtée, & ce même malheur a fait trouver des conjectures très-fortes qu'elle a trempé au meurtre de sa devanciere. On les doit juger demain tous deux : C'est un aussi fameux procès qu'on ait encore vû au monde : il y a des difficultez & des incidens dignes de memoire. Si je me trouve assez d'habileté pour vous les conter dans quelque tems, je le ferai, sinon, vous vous en passerez.

Pour d'autres nouvelles, je n'en sai point; je n'en cherche jamais, tant j'ai d'indifference pour tout ce qui se passe dans le monde.

Comment se porte Monsieur * * * * ? Le voyez-

voyez-vous quelquefois chez-vous? Vous voit-il à Châtillon? Je voudrois bien passer deux ou trois mois avec vous. Nous dirions bien des choses, & je suis bien assuré que nous ririons quelquefois de bon cœur aux dépens de qui il appartiendroit.

Ma Lettre est bien grosse depuis que je ne parle plus Horace; mais tout est bon à la campagne: Je ne serois pas assez fou pour vous en écrire de telles à Paris. Je vous supplie très-humblement, Monsieur, de croire que je mourrai avec les sentimens d'estime & de respect que j'ai toûjours eus pour vous.

CCX. LETTRE.

De Madame de Sevigny à Madame la Comtesse de Bussy.

A Paris, ce 1. Octobre 1669.

J'Avois résolu, je ne sai pourquoi, de pousser mon impertinence jusqu'au bout; & puisque j'avois manqué une fois à vous faire réponse, je croyois bien n'en pas demeurer-là, & continuer tant que vous me feriez l'honneur de m'écrire. Mais malgré cette belle résolution je me sens forcée de le faire. Votre Lettre me désarme, je ne sai plus où trouver de la brutalité, je n'eusse jamais crû voir en moi une telle foiblesse. J'ai trouvé très-plaisant tout ce que vous m'avez mandé, & j'ai plûtôt manqué de vous faire réponse par la crainte de ne rien dire qui vaille, que par l'envie de vous faire un affront, comme j'ai déja fait. Est-ce ainsi

que vous écrivez, Madame la Comtesse ? Il y a du Rouville, & du Rabutin dans votre stile, la Province ne l'a point gâtée, & bien loin de vous apostropher dans la Lettre de mon Cousin, je lui écrirai dans celle ci si je m'en avise. Voilà un changement qui vous doit surprendre. Vous me donnez une nouvelle envie d'avoir soin de mon petit rejetton, & je la passerois sans doute cette envie, si je ne m'en allois point en Provence. Mais je m'en vais voir cette pauvre Grignan ; je ne sai si je passerai la Bourgogne : quoiqu'il en soit, si je ne vous en donne avis, c'est que je passerai trop loin de vous & que je ne veux point m'arrêter. Voilà un assez long tems que j'abandonnerai notre écolier, je ne me dedis point de tout le bien que j'ai dit de lui, son esprit paroît doux & aimable. J'ai perdu depuis huit jours ma pauvre Tante de la Trousse, après une maladie de sept mois. Cette longue souffrance & cette mort ensuite, m'a bien fait répandre de larmes. Je l'aimois & honorois parfaitement. Je ne lui ferai donc point vos complimens, mais bien à mon Oncle l'Abbé qui vous honore toûjours, & qui vous est trop obligé de votre souvenir.

CCXI. LETTRE.

De Monsieur de Provenchere au Comte de Bussy.

Des environs de Toulon où nous faisons quarantaine, ce 6. Octobre 1669.

C'EST pour executer les ordres que vous m'avez donnez, Monsieur, de vous mander que

des nouvelles, que je me donne l'honneur de vous écrire.

La plûpart des Vaiſſeaux qui étoient allez au ſecours de Candie ont ſuivi M. de Martel Vice-Amiral, & ſont arrivez au port de Toulon il y a cinq jours.

Le Vaiſſeau où eſt Monſieur le Duc de Navailles & l'Intendant de l'Armée s'eſt ſeparé de nous la premiere nuit que nous mîmes à la voile, après être ſortis de Candie, ce fut le premier de Septembre. Cela donne de l'inquietude, car Monſieur de Navailles étoit fort incommodé. Cependant un de nos Vaiſſeaux qui eſt ici, le vit arriver à Malthe & enſuite mouiller aux Gozes à la vûë de cette Iſle.

Je n'entreprends pas, Monſieur, de vous écrire le détail de ce qui s'eſt paſſé pendant les ſoixante jours que nous avons été en Candie, il n'appartient pas à un petit Officier comme moi. Je vous apprendrai ſeulement que deux jours après le débarquement des Troupes le Capitaine général nommé Moroſini qui commandoit en Candie, réſolut avec Monſieur de Navailles de faire une ſortie ſur l'attaque de la Sabionera qui étoit le plus foible quartier des Turcs, dans lequel pourtant ils avoient ſix à ſept mille hommes. On les chargea par la tête de leurs travaux avec une telle vigueur qu'on les chaſſa juſqu'à la queuë de leur tranchée, nos gens détachez s'étant rendus maîtres de leurs batteries, & preſque de tous leurs logemens. Mais par un malheur extraordinaire, les Venitiens qui avoient bien commencé ne continuerent pas, ils ſe renverſerent ſur ceux qui les ſoutenoient, & ceux-ci ſur l'arriere garde; de ſorte qu'on fut obli-

gé de se retirer en grand desordre; nous n'avions pas un quart-de lieuë jusqu'à la contrescarpe des dehors de la place, ce qui fut un grand bonheur. On perdit dans cette retraitte beaucoup de braves gens.

Monsieur de Beaufort Amiral qui avoit voulu mettre pied à terre, s'est perdu dans cette malheureuse rencontre, sans que personne puisse dire l'avoir vû tuer ni faire prisonnier.

Messieur de Linieres, Rosan & Faber Colonels d'Infanterie y furent tuez, beaucoup de braves volontaires aussi. Monsieur de Castelnau a été blessé, dont il est mort. Monsieur le Comte de Dampierre Maréchal de Camp y fut blessé d'un coup de canon, & mourut deux heures après.

Messieurs Colbert & le Bret Maréchaux de Camp ont été blessez depuis, en visitant les postes de l'attaque de Saint André, dont les François avoient pris la défense ensuite de cette premiere action.

Enfin le tems ayant consommé les vivres qu'on avoit porté pour l'Armé tant de mer que de terre, il a fallu prendre le parti de s'en revenir & laisser la ville de Candie sur le point de se rendre, si elle ne l'est à présent; c'est un miracle, car les Turcs étoient logez sur la courtine de la Sabionera en trois endroits. Cela touche au port de la Ville, & par conséquant lui ôte la communication. Il n'y avoit dans la place que quatre mille hommes; c'est ce qui ôtoit l'esperance au Capitaine Général Morosini, à Monsieur de Saint André & aux autres de pouvoir tenir long-tems.

Monsieur le Comte de Choiseul a été fait Maréchal de Camp avant notre sortie de Candie après la mort de Monsieur de Dampierre.

CCXII.

CCXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Corbinelli.

A Buſſy, ce 10. *Octobre* 1669.

JE viens de recevoir votre Lettre, Monſieur, avec bien du plaiſir, car outre qu'elle me vient d'une perſonne qui m'eſt chere, elle eſt très-agreable par elle-même.

Tout ce que dit Horace de l'amitié eſt admirable, mais quand il dit qu'il ne faut pas rompre avec ſes amis, parce qu'ils ont des défauts, puiſque nous en avons auſſi, il n'entend parler que des défauts naturels qui ne choquent point l'amitié, car il n'y a pas d'aparence qu'il voulût perſuader de continuer d'aimer nos amis après qu'ils nous auroient donné des marques qu'ils ne nous aimoient pas.

J'ai trouvé fort plaiſant l'endroit de votre Lettre où vous me mandez, comment vous fûtes en liſant le portrait de .... On voit dans votre récit un bon ami, que l'amitié n'aveugle pas tout à fait. Cependant, Monſieur le diſciple d'Horace, il me paroît que votre rire fut naturel & que vous n'en fûtes honteux que par réflexion. Mais avec tout cela Pilade n'auroit pas mieux fait pour Oreſte. Horace n'a rien dit qui me touche & qui me plaiſe ſi fort, que quand il parle ainſi de la fortune:

Laudo manentem; ſi celeres quatit
Pennas, reſigno quæ dedit, & meâ
Virtute me involvo ....

Sans

Sans vanité, j'ai dit cela en François avant que je l'eusse lû dans Horace.

Au reste ne vous fâchez point des pas que je fais pour mon retour, ce n'est pas à la Cour principalement que je veux aller, c'est à Paris, parceque j'y ai des affaires & des amis qui ne viendront pas me chercher ici, mais ne songez-vous point aussi à retourner?

Je croi qu'il faut dire de vous ce que le Cardinal de Richelieu me répondit quand je le priois de faire sortir Rigni de prison qui avoit été pris avec Reillac. Monsieur de Bussy, quand une femme de bien est trouvée au B . . . elle est presumée P . . . . J'espere qu'un de ces jours, on nous trouvera tous de fort honnêtes femmes & que nous nous reverrons chez le Pelletier.

Vous êtes fort heureux de trouver à qui faire l'amour, Monsieur. Nos beautez de Bourgogne sont fort rares & trop sages pour s'embarquer avec elles, je voudrois seulement trouver avec qui repeter, mais il faudroit que je joüasse en ce païs-ci mon role tout seul, comme le Seigneur Leandre des Italiens, ou comme Sosie dans l'Amphitrion de Moliere.

La passion de Monsieur, & de Madame de la Douze est un peu excessive, je consens qu'on la pousse jusqu'au tombeau, mais jusqu'à la potence, c'est trop. Mandez-moi si la Dame aura bien copié l'Olinde du Tasse, & les dernieres paroles de ces amans.

CCXIII.

CCXIII. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Bussy.

A Ste. Reine, ce 15. Septembre 1669.

JE me trouve bien hardie, Monsieur, de faire des vers & de vous les envoyer; mais vous le voulez, & vous êtes comme les bons cœurs aussi bon pour vos amis, que mauvais pour ceux qui vous fâchent. Votre inconstante est bien malheureuse d'avoir mérité votre satire. J'ai rempli des rimes que m'a donné notre ami l'Abbé du Bac en me prescrivant la matiere, sur le secours que le Roi avoit envoyé aux Vénitiens en Candie contre les Turcs; car je m'en suis prescrite une autre contre l'amour d'aujourdhui, comme vous contre votre inconstante, & l'Abbé contre les faux dévots dont il n'est pas content. Voilà des matieres inépuisables, nous verrons qui tarira le premier. J'ai rempli aussi sur mon sujet les rimes que vous m'avez données; j'y dépeins les amours du siecle d'or, peut-être que si j'avois vêcu dans celui-là, je n'aurois pas été si farouche.

L'Abbé me prie de vous envoyer son Sonnet, il vous l'auroit porté s'il n'étoit fort incommodé aujourdhui.

SON-

SONNET

De Mademoiselle du Pré à la loûange du Roi.

FOrcer les Othomans jusques dedans leur Camp,
Des armes de mon Roi, c'est un bel effet, diantre !
Ce Vainqueur ne mettra nulle difference entre
La fameuse Bisance & le fort d' Alican.

L'Asie est de son lot, n'en déplaise au grand Kan,
Qui comme le grand Turc, s'enfuira dans un autre.
Déja de desespoir le grand Visir s'é ventre,
De peur que lui vivant on ne fit son encan.

Des exploits de Louïs il se fera maint livre ;
Mais il vous est bien dû de les graver en cuivre,
Bussy, la plume en main vous sied mieux que trois dez.

N'étoit qu'il est saison qu'ici regne l' olive,
Vous n'auriez de loisir de faire de missive.
Commencez donc Bussy, trop de tems vous perdez.

SONNET

De l'Abbé du Bac contre les faux dévots.

LA peste du Bigot, qui l'auroit jamais crû?
Tout est crime en autrui, pour lui c'est peccadille,
Pourvû que gravement & droit comme une quille
Il prône à tous venans l'honneur & la vertu.

Quand

Quand il eſt en ſecret, il n'eſt rien de ſi dru.
Il dit mille bons mots, il bouffonne, il fretille,
Il exhorte la mere, & cajole la fille.
Revient-il en public, il refait le bouru.

Sa Maîtreſſe chez lui paſſe pour une Niéce,
Et même quelquefois pour mieux joüer la piéce,
Il veut que dans ſa chambre elle mette ſon lit.

A ſa licence enfin ne donnant point de trêve,
Si quelqu'un en murmure, il faudra qu'il en creve,
Il trompe quelques gens, & cela lui ſuffit.

DESCRIPTION DU SIECLE D'OR
par Mademoiſelle du Pré.

LOrſque ce ſiecle d'or étoit en ſa vigueur,
A conſtamment aimer l'on mettoit ſon courage,
Sans crainte de trouver ni traitre ni volage,
L'on pouvoit ſûrement abandonner ſon cœur.

D'amour on ne ſentoit qu'une douce langueur,
Sans dépit, ſans chagrin, ſans crainte, ſans ombrage,
L'on arrivoit au port ſans eſſuyer d' orage,
Et l'on ne connoiſſoit ni fierté ni rigueur.

L'amour ne trouvoit point alors de cœur rebelle,
Tout cœur étoit ſoumis, tout cœur étoit fidelle,
Et pour quoi que ce fût, ne devenoit ſuſpect.

L'Amant ſans preſumer de ſon propre mérite,
Bornoit ſa récompenſe à rendre une viſite.
Enfin l'on accordoit l'amour & le reſpect.

Ver erat æternum, placidique tepentibus auris.
Mulcebant zephyri, natos sine semine flores.

CCXIV. LETTRE.

De Monsieur de Conrart au Comte de Bussy.

A Paris, ce 13. *Octobre* 1669.

PLUS les trésors sont exquis, plus ils doivent être desirez. Il y a long-tems, Monsieur, que vous en possedez un dont la proprieté nous appartient; & nous aurions trouvé fort mauvais qu'un autre que vous l'eût gardé si long-tems; mais quelque interessé que j'y sois, je me suis fait justice, Monsieur, & dès que j'ai sû que mon amie étoit dans votre voisinage, je n'ai point douté qu'elle ne devînt la votre, & que l'air de Bussy ne lui fît plus de bien que les eaux de Sainte Reine. Je suis ravi que son voyage & ma conjecture ayent si heureusement réussi pour elle & pour moi. Ses soins officieux m'ont procuré l'honneur de votre amitié, & votre générosité me l'a accordée. Vous avez prévenu ma priere, Monsieur, mais vous n'avez pas prévenu mes souhaits. Ce sera desormais à ma reconnoissance & à mon respect à se prévaloir de ce que vous m'avez accordé de si bonne grace, & à ratifier la parole que Mademoiselle du Pré vous a donnée que personne ne peut avoir plus de vénération pour votre personne, pour votre mérite, & pour votre vertu, que j'en aurai toute ma vie.

CCXV.

CCXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de Fiennes.

A Buſſy, ce 15. October 1669.

MA femme m'a mandé les obligations que je vous ai, Madame, & avec combien de généroſité vous ne perdez aucune occaſion de me rendre de bons offices; ſi je vous en avois priée, je vous en ſerois fort obligé. Vous croyez bien, Madame, qu'ayant ſongé à moi ſans que je vous en fiſſe ſouvenir, ma reconnoiſſance n'en eſt pas moindre, & que je ſai eſtimer ces actions-là autant qu'elles le méritent. Si vous voulez maintenant ſavoir ce que je fais & ce que je penſe; je vous dirai que j'ai des maiſons aſſez agréables que j'embellis; que j'eſſaye à rétablir le mieux que je puis le déſordre de mes affaires: que ſi j'étois perſuadé que le Roi m'eût fait du mal par un principe de haine, j'aurois eu beau l'eſtimer, je n'aurois pas laiſſé de le haïr, me croyant trop heureux qu'il ne m'eut pas fait revenir en lieu où j'euſſe été obligé de le revoir; mais que dans la croyance où je ſuis qu'il n'en vouloit qu'à ma mauvaiſe conduite ſur laquelle je m'étois fait plus de juſtice, qu'on ne pouvoit s'imaginer; je faiſois ſupplier très-humblement S. M. de trouver bon que je retournaſſe auprès d'elle; que j'aimois toûjours le Roi de la meilleure foi du monde, & que je penſois que m'ayant ôté mes défauts par ſes châtimens, il me trouveroit peut-être un jour digne

digne de ses graces. J'espere vous faire connoître, Madame, à n'en pouvoir douter, que je pense cela tout comme je vous le dis. Une autre chose encore à quoi je pense très-souvent, c'est aux obligations que j'ai à MADAME. Ce qu'elle fit pour moi auprès du Roi à Fontainebleau en 1664. ne me sortira jamais de la mémoire non plus que les bontez qu'elle m'a toûjours témoignées. Je n'oublie pas que les agrémens de sa Cour étoient toute ma ressource contre les couleuvres que j'avalois de tous côtez. Je vous avouë, Madame, que je les regrette à tous momens. Nous nous y reverrons un jour, Madame, à cette agréable Cour. Vous me trouverez tout fait comme j'étois. Le seul changement qu'il y ait en moi, c'est que je suis plus circonspect que je n'étois au choix de mes amies, & mille fois plus votre serviteur que je n'ai jamais été.

CCXVI. LETTRE.

De Monsieur de . . . . . au Comte de Bussy.

Le 16. Octobre 1669.

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, s'il vous plaît, de continuer la liberté que j'avois prise avant mon départ de Toulon, de vous écrire. J'ai trouvé au retour du voyage la Lettre dont vous aviez bien voulu m'honorer. Après les très humbles remercimens que je vous en fais, avec de nouvelles assurances de mes respects & très-humbles services;

Je

Je vous dirai que la plus grande partie des Vaiſſeaux a ſuivi le Vice-Amiral (c'eſt Monſieur de Martel) & ſont arrivez au Port de Toulon il y a cinq jours.

Le Vaiſſeau où eſt le Duc de Navailles & l'Intendant, ſe ſepara de nous la premiere nuit que nous mîmes à la voile, après être ſortis de Candie: ce fut le premier de Septembre. Cela donna de l'inquiétude, à cauſe de l'état où étoit Mr. de Navailles; car il étoit fort incommodé. Cependant un de nos Vaiſſeaux qui eſt ici, le vit arriver près de Malthe, & enſuite mouiller aux Gozes, à la vûë de cette Iſle. Je n'entreprendrai pas, Monſieur, de vous écrire le détail de ce qui s'eſt paſſé pendant les ſoixante jours que nous avons été dans Candie. Cela eſt trop délicat pour moi. Je vous apprendrai ſeulement que deux jours après le débarquement des troupes, le Capitaine Général Moroſini qui commandoit dans Candie, reſolut avec Monſieur de Navailles, de faire une ſortie ſur l'attaque de Sabionera qui étoit le plus foible quartier des Turcs, dans lequel pourtant ils avoient ſix à ſept mille hommes. On les chargea par la tête de leurs travaux avec une telle vigueur, qu'on les chaſſa juſqu'à la queuë de leurs tranchées: nos hommes détachez s'étant rendus maîtres de leurs batteries, & preſque de tous leurs logemens. Mais par un malheur extraordinaire tous ceux qui avoient bien commencé, ne continuerent pas; ils ſe renverſerent ſur ceux qui les ſoûtenoient, & ceux-ci ſur l'arriere-garde; enſorte que l'on ſe retira en ſi grand deſordre, que maudit étoit le dernier.

Nous n'avions pas un quart de lieuë juſqu'à la Contreſcarpe des Fortifications de la Place, qui

qui fut un bonheur. L'on perdit dans cette retraite beaucoup de braves gens.

Monſieur l'Amiral qui avoit voulu mettre pied à terre, s'eſt perdu dans cette malheureuſe rencontre, ſans que perſonne puiſſe dire l'avoir vû tuer ni prendre priſonnier. Meſſieurs de Linieres, Roſan & Faber, Colonels, quantité de Capitaines, Lieutenans & Enſeignes y reſterent, & beaucoup de braves Volontaires. Monſieur de Caſtelnau y fut bleſſé d'un coup de canon, dont il mourut douze heures après. Meſſieurs le Bret & Colbert Maréchaux-de-camp ont été fort bleſſez depuis viſitant les poſtes de l'attaque de S. André, dont les François avoient pris la défenſe enſuite de cette premiere & malheureuſe action.

Enfin le tems ayant conſumé les vivres que l'on avoit portez pour l'Armée tant de mer que de terre, il a fallu prendre le parti de s'en revenir, & laiſſer la ville de Candie ſur le point de ſe rendre. Si elle ne l'eſt à preſent, c'eſt un miracle, car les Turcs étoient logez ſur la courtine de la Sabionera en trois endroits; cela touche au Port de la Ville, & par conſéquent lui ôte la communication. Il n'y avoit dans la Place que quatre mille hommes: c'eſt ce qui ôtoit l'eſperance au Capitaine Général, à Monſieur de Saint André, & aux autres de pouvoir tenir guéres long-tems. Le Capitaine Général avoit écrit à la République, de faire enſorte auprès du Roi, qu'il commandât à Monſieur de Navailles d'y reſter juſqu'à la fin; & que ſi Sa Majeſté lui accordoit cette grace, Candie tiendroit juſqu'à ce qu'il eût reçu de plus puiſſans ſecours : de maniére que l'Ambaſſadeur de Veniſe avoit ſi bien repréſenté la conſéquence de la choſe au Roi,

Roi, qu'il lui avoit octroyé sa demande. En effet, les ordres furent donnez aussi tôt de faire partir des Vaisseaux de Toulon pour porter des ordres à Monsieur de Navailles, des vivres & quatre cens mille francs d'argent. Les Vaisseaux sont en route il y a plus de quinze jours, mais nous ne les avons pas trouvez par celle que nous sommes venus. Voilà, Monsieur, sincerement une partie des choses : Vous apprendrez beaucoup mieux le surplus par d'autres voyes que par la mienne.

Monsieur le Comte de Choiseul a été reçû Maréchal de Camp quatre jours avant notre sortie de Candie, après la mort de Monsieur de Dampierre. Il me chargea il y a deux jours de vous assûrer qu'il étoit votre serviteur.

CCXVII. LETTRE.

* Réponse de Madame la Marquise de Fiennes au Comte de Bussy.

A Paris, ce 25. Octobre 1669.

JE suis bien obligé à Madame votre femme, de m'avoir rendu de si bons offices auprès de vous, en vous faisant connoître l'envie que j'avois de vous servir. Mais, Monsieur, c'est l'ordinaire que les gens inutiles sont toûjours remplis de bonne volonté. J'ai montré votre Lettre à MADAME, pour lui faire voir la reconnoissance que vous avez de toutes ses bontez passées. Je vous assure qu'elles sont aussi grandes présentement, & qu'elle auroit envie de vous pouvoir faire plaisir, & le fera assuré-

ment, si elle en trouve l'occasion; & je ne manquerai pas de l'en faire sóuvenir. Pour moi, tout ce que je pourrai faire, c'est que lorsque l'on trouvera un tems propre à parler de vous, je dirai mon mot, comme votre servante & votre amie. Mais vous croyez bien que je ne suis pas assez sotte pour croire que cela soit utile à votre service. Vous vous contenterez, s'il vous plaît, de la bonne volonté, & me ferez l'honneur de me croire très-véritablement votre très-humble servante.

CCXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle du Pré.

A Bussy, ce 1. Novembre 1669.

* VOs deux bouts-rimez sont fort beau, Mademoiselle, mais celui du siécle d'or me ravit par la beauté du sens, & par celle de l'expression. Celui de l'Abbé est incomparable, nous en rirons demain ensemble. Je croi, Mademoiselle, que je vous donnerai votre reste sur les bouts-rimez, & pour commencer, je vous envoye vos rimes remplies, & un Rondeau contre mon infidelle. J'ai à me vanger de l'amour & de ma maîtresse, & vous n'avez qu'à vous defendre du premier. Dieu vous garde d'avoir à vous plaindre comme moi, on n'aimeroit jamais rien si on pouvoit savoir ce qu'il en coûte de peines pour avoir aimé; mais on se flate, on ne veut pas croire les maî-

* *Voyez Lett.* CCXIII.

Maîtres, on a beau lire par tout en profe & en vers,

Que l'on feroit heureux fi l'on aimoit toûjours.
Mais helas! il n'eft point d'éternelles amours.

On en veut tâter à fes perils, & fortunes, prenez garde à vous.

RONDEAU

Du Comte de Buffy contre une infidelle.

FEu mon Amour de memoire peu tendre,
Me fait rougir & je ne puis comprendre,
Qu'il m'ait long-tems fait pleurer comme un veau;
Car la beauté de Madame Cateau,
A tant d'honneur ne devoit pas s'attendre.

Je fai de plus, ce qui va vous furprendre.
Qu'avecque moi la belle aimoit Timandre,
Et de cela, je mettrois ma main au
feu.

Que ne doit-on de cette folle attendre?
Jufqu'aux valets, nous la verrons defcendre,
Et fes amours porter jufqu'au tombeau,
Car en un mot fon cœur eft un fourneau,
Et jamais cœur ne fut fi prompt à prendre
feu.

BOUT-RIME'

Du Comte de Buffy contre une infidelle.

AU fecours ma Raifon, au fecours ma vigueur.
Affez & trop long-tems, s'eft caché mon courage,
Que n'ai-je pas, grands Dieux, fouffert de ma volage,
Avant de reprendre mon cœur!

J'avois quand je l'aimois toûjours de la langueur,
Et je n'étois jamais un moment ſans ombrage.
L'amour (comme la mer) n'eſt jamais ſans orage,
Même après qu'une Iris a fini ſa rigueur.

Je ſuis fier aujourd'hui d'être à l'amour rebelle,
Et quand on me verra ceſſer d'être fidelle,
De ſavoir mal aimer, je ne ſerai ſuſpect.

J'ai fait ſur ce ſujet preuve de mon mérite,
A cette Iris encor, je puis rendre viſite,
Mais ſans ſoins, ſans amour, & même ſans reſpect.

CCXIX LETTRE.

Du Marquis d'Hauterive au Comte de Buſſy.

Au Riée, *ce* 8. *Novembre* 1669.

JE ſuis bien fâché que la conjoncture de vos affaires ait empêché de nous venir voir, Monſieur. Nous étions bien réſolus de vous garder long-temps, car on ne vous quitte pas ſans peine. Dès que je ſerai de retour à Paris je vous manderai toutes les nouvelles qu'on peut écrire ſans ſe faire envoyer à Kimper où le pauvre Monſieur Lénet va paſſer ſon hiver. Il a paſſé deux jours avec nous avant qu'il eût reçû ſon ordre, & je connus par tout ce qu'il me dit de vous, qu'il ſeroit très-aiſe qu'on le racommodât avec vous Sa diſgrace eſt le meilleur négo-

gociateur qu'il puiſſe employer auprès d'un cœur fait comme le votre, Monſieur. Madame d'Hauterive vous enverra ſon portrait dès que nous ſerons à Paris.

CCXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame la la Roche.

A Buſſy, ce 12. Novembre 1669.

SI l'arrivée de ces Meſſieurs de la Cour n'a pas rendu notre Province plus agréable, Madame, c'eſt que des Courtiſans comme ceux que vous me nommez, n'ont pas voulu prodiguer leurs agrémens : Ils ne vous ont pas jugée digne de les connoître, & les ont reſervez pour des Dames bien plus délicates que vous autres. Cependant je ſai qu'ils n'en entretiennent pas de plus fines que vous, Madame ; & que les groſſes têtes ni le bel air ne vous éblouïſſent pas.

Je croi que ma femme reviendra de la Cour avec peu de ſuccès pour mon retour. Il me paroît que la poire n'eſt pas mûre : mais j'ai toute la patience qu'il me faut, & je vous aſſure qu'elle ne me coûte pas trop.

Vous êtes bien-heureuſe, vous & Madame votre ſœur ; vous vous aimez fort, & vous paſſez une partie de votre vie enſemble. C'eſt la Chanſon de Segrais :

Mais je l'aimois plus que ma vie,
Et je la voyois tous les jours.

Vous avez raiſon de dire, que de s'embarquer à faire un lit de Point d'Angleterre, n'eſt point une petite entrepriſe. Il y a tantôt quatre ans que Madame de Cabutin à commencé le ſien, il n'eſt pas encore fait, & mille gens y ont travaillé. Ma fille de Buſſy en a entrepris un moitié ſoye, qui ſera admirable, car rien n'eſt plus beau que ſon Patron.

Vous faites fort bien d'apprendre l'Italien, Madame ; n'eſt-ce pas Monſieur de *** qui vous le montre. Pour moi, ce n'eſt pas là ce que j'aimerois le mieux vous apprendre : je ne voudrois que vous faire parler François. Cependant en quelque langue que vous me faſſiez un compliment, je le recevrai agréablement, & ſi je vous y répondrai du mieux que je pourrai. Si je faiſois quelque choſe digne de vous, je vous aſſure que je vous l'envoyerois ; mais il faudroit que ce fût quelque choſe de bien ; & moi je ſuis délicat pour ce que je fais au point de n'en être jamais ſi bien content. Adieu, Madame, Mademoiſelle de Buſſy vous aime toûjours de tout ſon cœur.

CCXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de . . .

A Buſſy, ce 12. *Novembre* 1669.

VOUS êtes très-contente de ma regularité, dites-vous, Madame, mais vous ne l'êtes pas tant de mon amitié. Je m'étonne que vous preniez le parti de vous plaindre là-deſſus : Si je n'aimois à me flatter, je vous aurois dit cent fois

fois depuis trois ans, que vous ne m'aimez guéres. Vous avez été des six mois sans m'écrire, & cela sans de bonnes raisons; cependant je me suis contenté de celles que vous m'avez dites, mais ne me feriez-vous pas le reproche de ne vous pas assez aimer, parce que je ne vous ai pas assez grondée, & que vous savez bien que vous l'avez mérité? Si c'est par-là que vous le prenez, je vous avouë que vous avez quelque prise sur moi; mais je vous dirai aussi que c'est l'estime que j'ai pour vous, qui m'a empêché d'être si délicat. Si pourtant vous êtes en amitié, comme ces maîtresses qui veulent qu'on les batte pour leur témoigner une grande passion; tenez-vous bien & marchez droit, car je me vais préparer à ne vous rien pardonner, & je me soûmets à la même rigueur. Vous y hasardez plus que moi, car je suis naturellement exact, & pour vous, Madame, plus que pour qui que ce soit au monde.

CCXXII. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 30. *Novembre* 1669.

MON premier soin en arrivant ici, Monsieur, est de vous écrire pour vous supplier de vous souvenir de la promesse que vous m'avez faite de continuer notre commerce de lettres, & de m'envoyer vos amusemens. Je vous manderai peu de nouvelles. Celles de la guerre dont on parle vous seront mandées par

gens mieux inſtruits que moi, & pour celles du monde qui pourroient vous réjouïr à les lire, pourroient auſſi me damner à vous les mander. Je me contenterai aujourdhui de vous parler de votre dernier Rondeau que je viens de recevoir dans ce moment, il efface votre Bout-rimé quoi qu'il ſoit beau auſſi. En vérité, Monſieur, je croi que feu votre Amour vous a mis dans l'eſprit tout celui qu'il avoit autrefois allumé dans votre cœur. J'admire que vous ſachiez égayer votre exil & votre Chriſtianiſme avec plus d'eſprit que la proſperité & le libertinage n'en donnent aux gens heureux. On eſt bien éloigné de craindre votre commerce comme on craint d'ordinaire celui des malheureux. Pour moi, Monſieur, j'acheterois le vôtre s'il étoit à prix. Jugez combien je me trouve heureuſe de l'avoir gratis, & combien je vous trouve heureux vous-même de pouvoir vous rendre ſi agréable à vous & à vos amis. Adieu, Monſieur, plaignez moi d'avoir quitté une ſi agréable ſociété que la vôtre & celle de Mademoiſelle de Buſſy *.

Je vous envoye le Sonnet de l'Abbé du Bac, c'eſt un beau Sermon qu'il a rimé bien agréablement. Je croi que vous lui pardonnerez d'avoir changé de ſujet.

SONNET
De l'Abbé du Bac.

AFin de vivre heureux, & braver le deſtin,
Il ne faut rien aimer, ſanté ni maladie,
Je ſuis auſſi content qu'on m'envoye en Candie,
Que de reſter en Cour faire le lutin.

Que

* *Depuis Madame de Coligny.*

Que sert-il aussi bien de faire le mutin?
La main qui conduit tout d'une façon hardie
Regle comme elle veut le cours de notre vie.

En vain contre le sort notre esprit se travaille;
En vain lui livre-t-il bataille sur bataille,
Il faut que tout lui cede, aussi bien qu'à la mort.

Voulez-vous vivre heureux soit en paix soit en guerre,
En Espagne, en Hollande, en France, en Angleterre?
Ne faites contre lui jamais aucun effort.

CCXXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle du Pré.

A Bussy, ce 20. Novembre 1669.

C'EST moi qui suis à plaindre, Mademoiselle, vous êtes à la source des plaisirs, vous en prenez ce qu'il vous plaît, & vous avez toûjours bonne compagnie. Tant que vous & notre ami l'Abbé avez été dans mon voisinage, je n'ai point songé à Paris, mais aujourdhui Mademoiselle de Bussy & moi sommes reduits à nous deux, & quoi que nous ne nous ennuyions point nous vous trouvons bien à dire. Le commerce de mes amis & sur tout le vôtre, Mademoiselle, soulage fort notre solitude; amusons-nous toûjours. Rien n'est plus beau que votre Sonnet contre l'amour, mais

on ne peut le traiter plus cruellement, sa patience à votre égard me fait douter de son pouvoir.

La guerre m'afflige toûjours, Mademoiselle. Quand elle est heureuse pour le Roi, j'enrage de n'y avoir point de part, & de ne pouvoir par mes services ou par ma mort me faire aimer ou regretter de mon Maître. Quand elle a de méchans succès, ma tendresse pour le Roi me fait souffrir & le plaindre. Ma vivacité qui me fait sentir tous ces mouvemens plus violemment qu'un autre, les calme aussi plus vîte; je m'étourdis de bagatelles, je m'abandonne à la haine contre une infidelle maîtresse, & je trouve que le meilleur remede contre le chagrin est d'avoir une passion dans le cœur quelle qu'elle soit.

N'est-il pas beau pour mon ingrate,
D'occuper toûjours le mien?

Le Sonnet de l'Abbé m'a charmé, je croi moi que c'est une de ses mediations; il est bien heureux de pouvoir mettre à profit pour le Ciel sa mauvaise fortune. Je vous envoye encore un Sonnet; si vous voulez aussi des chansons, des balades, des virelais sur le même sujet vous n'avez qu'à parler; il n'y a que des élegies que je ne fais plus; je vous envoye des rimes assez bizarres.

SONNET

Sur une infidelle.

JE ne veux plus faire de vers,
Que contre une ingrate Maîtresse,
Mais je chanterai sa foiblesse,
Par tous les coins de l' Univers,

Je

Je dirai ſes défauts divers,
Ses emportemens, ſa rudeſſe,
Son ame perfide & traitreſſe,
Enfin ſon eſprit de travers.

Quoi que je fuſſe ſa reſſource,
Pour les plaiſirs & pour la bource,
Je n'ai ſû plus long-tems être aimable à ſes yeux.

De ſon change je me conſole
Car je ſuis ſûr que cette folle,
N'a pas changé pour être mieux.

CCXXIV. LETTRE.

De Monſieur de Grammont au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25. Novembre 1669.

UN Gentil-homme de mes amis, Monſieur, a traduit les trois Comedies de Térence, que l'Abbé de Maroles a gâtées, & que Meſſieurs du Port Royal n'on pas voulu traduire par modeſtie. Il a fait voir ſa verſion à Monſieur Arnaud, & quelques autres de ces Meſſieurs qui en ont été fort contents. Cela auroit pleinement ſatisfait tout autre homme que lui, mais il ne peut ſe réſoudre de les donner au public que vous ne les ayez vûës *Perſpicacitate, & ſagacitate ordinariâ.*

Ne croyez pas, Monsieur, qu'il vous demande une revision pénible ; quoiqu'il les soûmette absolument à votre jugement. Comme je vous les enverrai l'une après l'autre, il sera assuré que la premiere vous aura plû, si vous avez de la curiosité pour la seconde. Il seroit à souhaiter pour lui, que vous voulussiez leur donner quelques heures de votre loisir pour les rendre parfaites ; & si ce n'étoit point abuser de votre bonté, j'oserois vous supplier de la part de mon ami de retrancher tout ce qui ne vous plaira pas. Les bonnes choses que vous trouverez, vous obligeront à en séparer les mauvaises, & à ne point souffrir que le fruit de plusieurs veilles soit terni par quelques négligences. L'Auteur vous en aura une très-sensible obligation ; & je suis sûr que vous ne serez pas fâché d'avoir lû son Ouvrage qu'il consacre à votre divertissement.

CCXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Grammont.

A Bussy, ce 30. *Novembre* 1669.

VOUS me ferez plaisir, Monsieur, de m'envoyer la traduction de votre ami. Et quoi qu'après l'approbation de Messieurs du Port-Royal, il n'en fallût plus chercher, je ne laisserai pas de vous mander avec franchise mon sentiment, Je suis très-obligé au Traducteur de la bonne opinion qu'il a de moi ; sa modestie m'en donne une grande de lui. En tout

tout cas il eſt bien-heureux de n'avoir à effacer que la traduction de M. de Maroles.

CCXXVI. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. Decembre 1669.

DITES-MOI, je vous prie, Monſieur, pourquoi je n'ai plus de vos nouvelles, & pourquoi vous ceſſez de m'écrire dans un tems où je vous ſoûtiens que mes Lettres vous divertiroient, puiſque le retour de tout le monde me fournit de la matiere ? Je me préparois à faire mon devoir mieux que jamais, cependant je n'entends non plus parler de vous que ſi vous étiez à la Chine. Je vous ai écrit la derniere. Enfin de quelque côté que je regarde votre ſilence, je ne le puis comprendre, & je ne le ſaurois ſouffrir.

Votre Couſin le Duc d'Aumont épouſe Mademoiſelle de Touſſy. A propos de cela, la Maréchalle de la Motte ſa Mere me parut l'autre jour fort de vos amies; il n'y a ſortes de biens qu'elle ne me dit de vous, & de bonheurs qu'elle ne vous ſouhaite; pour moi je n'ai pas le courage de vous dire des douceurs aujourdhui, je ſuis trop en colere.

CCXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Buſſy, ce 10. *Decembre* 1669.

J'AI reçu votre Lettre du premier de ce mois, Madame. Il faut à l'avenir commencer nos Lettres comme les Marchands, ce ſera le moyen de ſavoir celles qui auront été perduës. Il y a un mois que je me tuë de vous faire des reproches de votre oubli, & j'en reçois de votre part. Ne feriez-vous pas femme à gronder la premiere, pour m'obliger à me taire? Quoi qu'il en ſoit, je vous aſſure, Madame, que quand vous ne me manderiez point de nouvelles, je ne ſerois pas moins exact à m'attirer des marques de votre amitié.

Je ſuis ravi de l'établiſſement de Mademoiſelle de Touſſy & du Duc d'Aumont. Il eſt mon allié & mon ami, & il y a long tems que je ſuis ſerviteur & ami de la Maréchalle de la Motte. Ce ſont de ces bons cœurs de la vieille roche qui n'abandonnent pas leurs amis pour être dans le malheur.

CCXXVIII. LETTR

De Madame du Bouchet au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18. *Decembre* 1669.

LE Duc de Chaunes eſt parti pour Rome, je ne ſai en qu'elle qualité; car on dit qu'il n'y

n'y ſera que deux mois. Mais avant ſon départ il a été pourvû du Gouvernement de Bretagne, a eu permiſſion de vendre ſa Lieutenance de Roi en ce païs-là, & a touché quarante mille écus des Etats de la Province. Il donne les Chevaux-Legers de la garde à M. de Chevreuſe.

Meſſieurs les Cardinaux de Rets, & de Bouillon ſont auſſi partis pour le Conclave.

Je vous envoye Zaïde de Segrais. C'eſt le plus joli Roman qu'on puiſſe lire.

On m'a donné auſſi une Lettre de Madame des Houlieres ſous le nom de ſon Chien, au Comte de la Tour; vous la trouverez jolie.

Je voudrois bien pouvoir vous réjouïr, Monſieur. Je ramaſſe tout ce que je puis pour cela, car je me défie de mon fond qui pourroit vous ennuyer.

LETTRE.

De Madame des Houlieres

Sous le nom de ſon Chien, au Comte de la Tour.

POUR vous marquer mon courroux,
Je mets la plume à la patte.
Il eſt temps que contre vous,
Toute ma colere éclatte,
Vous m'avez rendu jaloux.
Entre nous autres toutous
Nous ſommes ſur ce point d'humeur trop délicate.
Pour ſe bien mettre avec que nous,
En vain le blondin nous flate,
Nous n'en ſommes pas plus doux,
Nous mordons juſqu'à l'époux.

Mal-

Malgré ce naturel insolent & farouche,
Certaine tendresse me prit,
Je vous écoutois sans dépit
Loüer de ma Maîtresse & les yeux & la bouche;
Ne croyant ces douceurs, qu'un simple jeu d'esprit.
Sans m'opposer à rien, j'écoutois sur son lit.
Si ce souvenir vous touche,
Ne pensez plus m'ôter,
La place que je possede.
Croyez-vous la mériter?
Croyez-vous que je la céde?
Sept fois l'aimable Printems,
A fait reverdir les champs;
Sept fois la triste froidure,
En a chassé la verdure,
Depuis le bienheureux jour
Que je suis chien d'Amarille.
A ses pieds j'ai vû la Cour.
A ses pieds j'ai vû la Ville,
Vainement bruler d'amour.
Seul j'ai sû par mon adresse.
Dans son insensible cœur,
Faire naître la tendressé.
Ne troublez plus mon bonheur,
Quand pour vanger son honneur,
Le petit Dieu suborneur,
Qu'en tous lieux elle surmonte,
Décideroit à ma honte
Sur les droits que je prétends;
Sachez Notre cher Comte,
que j'ai de fort bonnes dents.

CCXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du Bouchet.

A Buſſy, ce 22. *Decembre* 1669.

VOUS avez plus de reſſource que vous ne penſez, Madame, Mais la pareſſe vous fait trouver plus commode de m'écrire des nouvelles que des ſentimens. C'eſt toûjours votre amitié pour moi qui vous fait prendre ſoin de m'envoyer ce qu'il y a de joli, & de me mander ce qu'il y a de nouveau. Vous n'obligez pas un ingrat. Monſiéur de Chaunes & Meſſieurs les Cardinaux vont travailler à mettre dans nos intérêts le Pape qui ſera nommé.

Je ne lis plus de Romans depuis le College, mais je me prépare à lire avec un grand plaiſir celui de Segrais. Il ne peut rien écrire qui ne ſoit joli.

La Lettre de Madame des Houlieres eſt badine & jolie. Elle met de l'eſprit aux moindres choſes, & ſait n'en mettre que ce qu'il en faut pour plaire.

CCXXX. LETTRE.

De Mademoiſelle du Pré au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 27. *Decembre* 1669.

UN de mes amis me donna il y a deux jours, un petit regal qui eut été bien à votre goût, Mon-

Monſieur; ce fut de me lire, & à quatre ou cinq autres perſonnes fort éclairées, une Traduction faite de Latin en François de la vie du Cardinal Commendon Venitien, qui fut le plus grand homme de ſon ſiécle, dans lequel il ſe paſſa quantité de beaux évenemens que le même Hiſtorien rapporte. Cet Ouvrage n'eſt que manuſcrit, & ne ſera pas ſi-tôt imprimé, mais il eſt fort de ſaiſon aujourdhui; car il écrit la Promotion de deux ou trois Papes, & nous ſommes dans une conjoncture toute ſemblable même juſques aux circonſtances.

Je vous envoye la Relation de la mort du Marquis de la Douze.

Je vous envoye auſſi un Madrigal que Monſieur Conrart m'a donné pour vous envoyer; il a été fait ſur ce que Madame **** étant allée avec beaucoup d'autres Dames voir l'Ambaſſadeur Turc, celui-ci la trouva la plus belle, & lui jetta le mouchoir.

MADRIGAL.

Je n'ai pas peine à concevoir
Qu'on vous ait jetté le Mouchoir;
Mais j'ai de la peine à comprendre
Que vous l'ayez bien voulu prendre:
Des mouchoirs qu'on vous a jettez,
Et que vous avez rejettez,
On a vû la terre jonchée;
Mais puiſque vous les acceptez,
Vous allez être bien mouchée.

Nous avons bien réſolu Monſieur Conrart & moi, d'eſſayer à frais communs de vous divertir autant que nous le pourrons, mais la ſai-

ſon

ſon eſt fort ſterile; il n'y a que vous, Monſieur, qui ayez le ſecret de faire naitre des fleurs parmi les glaces.

RELATION DE LA MORT DU MARQUIS DE LA DOUZE.

Je vis l'autre jour mourir le Marquis de la Douze: C'étoit un garçon de trente-cinq ans, beau & d'un air fort noble. Tout ce qu'il fit & dit depuis la lecture de ſon Arrêt juſques au coup qui lui trancha la tête, fut héroïque, ſans affectation pourtant. L'Amour l'a établi pour un de ſes martyrs. Auſſi-tôt que ſon Arrêt fut lû, & qu'il l'eut écouté ſans s'émouvoir, il s'approcha de l'Autel, & levant les mains au Ciel, il dit: Vous le voulez, Seigneur, & je le veux bien auſſi: Puis ſe retournant vers le Commiſſaire: Je vous remercie, Monſieur, lui dit-il, d'avoir opiné pour moi; je ſai de quel avis vous avez été, & Dieu m'eſt témoin que ſi je pouvois je vous donnerois des marques de ma reconnoiſſance: cependant j'atteſte ce même Dieu, que je meurs innocent. Puis il demanda une écritoire pour écrire à ſa femme; ce fut en ces termes:

Ma très-chere & très-aimable enfant, je m'en vais mourir très-ſatisfait, puiſque Dieu le veut. Le ſeul déplaiſir qui me reſte, eſt de n'avoir point vû mon fils: Je vous le recommande, & je vous prie de le faire élever en la crainte de Dieu. Je ſuis un bel exemple.

LA DOUZE.

Un certain homme de ſes amis étoit preſent, aſſis & pleurant, & la Douze ſe promenant ſans pleu-

pleurer, se tourna tout à-coup, & lui dit: Ah! Monsieur, je vous demande pardon si je me promene sans vous entretenir, l'état où je suis est un peu violent, & l'action me soulage. Vers le soir on le mit dans un tomberau, avec deux Cordeliers & le Bourreau. Il fut conduit par la Ville pour être mené à l'échafaut. Ayant vû à une fenêtre une Dame qu'il avoit fort aimée, il la salua deux fois avec un profond respect. Il étoit nuë tête, & les pieds liez; & par grace on lui avoit laissé son pourpoint. Au pied de l'échafaut on lui dit: Monsieur, prenez la peine d'instruire la Cour de l'assassinat commis en la personne de votre Beau-frere. Moi, dit-il, d'un ton assuré, un assassinat? Cela est faux: c'est le plus beau combat qui ait jamais été fait en Guyenne. Il monta hardiment avec le Confesseur; on chanta le *Salve*; on le depouilla, il noüa lui-même son mouchoir, il s'assit sur le poteau, puis se releva pour dire encore un mot à son Confesseur. Le Bourreau lui dit: Monsieur, j'ai un grand déplaisir d'avoir à commencer le métier par vous. Helas! lui répondit-il, mon ami, je te remercie, tu es ici le seul qui me regrette; je te prie de me laisser dire quelque priere quand j'aurai le col sur le poteau. Il dit trois fois JESUS, & cria ensuite: Frappe quand tu voudras. Le coup l'empêcha d'en dire davantage.

CCXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame la Comteſſe de la Roche.

A Chaſeu, ce 2. Janvier 1669.

ME voici à Chaſeu, depuis la veille de Noël, Madame, où j'ai bien plus de peine encore à me paſſer de vous qu'à Buſſy; il me ſemble que je vous y vois arriver, que tout le monde n'eſt eſt pas ſi content que moi; qu'au ſortir de la Meſſe de minuit nous venons faire *media noche* avec autant de gayeté qu'il en faut avoir à Noël. Il me ſemble enſuite que nous nous envoyons pour étreines toutes les Bourſes du pays avec des Madrigalets.

Il me ſemble qus nous allons faire les Rois chez vous; que nous trouvons au bas de votre montée le petit Marquis votre fils; & vous à la porte de votre chambre avec ce petit air ſi aimable, & ſes yeux ſi vifs & ſi brillans; que nous vous faiſons mille contes l'Abbé Danſe & moi, dont nous rions fort; & que ſur cela le pauvre Ecuyer fait la bête au Roi quatriéme. Je n'entrerai pas dans le détail de ce qu'il me ſemble du reſte. Je vous dirai ſeulement que je n'ai rien oublié de tout ce qui s'eſt fait & dit, & vous m'obligeriez fort, ſi vous vouliez vous en ſouvenir. Mais pour repondre à votre Lettre, je vous dirai que vous êtes trop bonne d'être plus fachée que moi, de ce que je ne retourne pas à la Cour cet hiver: Cette marque de votre amitié acheve encore de me coſoler.

Au

Au reste, Madame, on m'a envoyé entr'autres pieces nouvelles, l'Histoire des amours de Diane de Poitiers avec le Duc Octave Farnese, sous le titre de Journal Amoureux; mais on me l'a envoyé imprimé. Avec le respect que je dois à votre jugement, Madame, c'est fort peu de chose que cette Histoire, il n'y a ni invention ni tour agréable, & je gagerois que vous l'avez luë à la hâte. Si nous la lisions ensemble, je vous ferois bien convenir qu'elle est ridicule en beaucoup d'endroits, & mal écrite. Je suis au desespoit d'avoir laissé à Bussy celles que vous me demandez: si je les avois ici, je vous les ferois copier, & je suis assuré qu'après les avoir lûës, vous seriez bien dégoûtée de l'Histoire de la Duchesse de Valentinois, cela vous soit dit sans vanité. A mon retour de ce pays-là, je vous les envoyerai, & vous me promettrez que vous ne les donnerez jamais à personne, & moi je vous promettrai de ne les donner jamais qu'à vous.

CCXXXII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle du Pré.

A Chaseu, ce 2. Janvier 1670.

JE ne puis plus tarder, Mademoiselle, à vous témoigner ma reconnoissance de toutes les bontez que vous me témoignez Monsieur Conrart & vous*. L'Histoire du Cardinal Commendon est curieuse dans la conjoncture. La mort

* *Voyez la Lett.* CCXXX.

mort du Marquis de la Douze m'a touché : Il n'en coûte pas toûjours tant pour être martyr de l'amour ; des soûpirs & des larmes suffisent d'ordinaire pour acquerir ce titre.

Mademoiselle de Bussy est charmée de vos Vers ; je les ai trouvé très beaux moi qui ne flatte pas : Elle vous en remercie en prose, Mademoiselle. Pour moi je ne fais plus de Vers pour personne. Je me suis prescrit une matiere contre l'infidelité, sur laquelle je m'égaye quelquefois aux dépens de l'infidelle. Je vous les ferai voir.

CCXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame la Comtesse du Plessis.

A Chaseu, ce 6. Janvier 1670.

JE voudrois bien vous demander, Madame, & me le demander à moi-même, pourquoi nous nous aimerons & nous nous estimerons fort, & que nous ne nous écrirons jamais ; car cela ne s'est point encore fait qu'entre vous & moi ? Ne continuons donc pas, je vous prie, de nos singulariser en une chose déraisonnable ; & laissons aux gens qui ne s'aiment & qui ne s'estiment pas, le parti de ne se point écrire. Pour moi, je suis résolu de vous mander de tems en tems que je meurs d'envie de vous voir ; & que cependant je n'ai point d'amie au monde que j'aime tant que vous. Quand vous me ferez réponse, vous me ferez plaisir ; & quand votre paresse ne vous le permettra point,

point, je ne laisserai pas de vous aimer de tout mon cœur.

CCXXXIV. LETTRE.

De la Marquise d'Epoisse au Comte de Bussy.

A Paris, ce 11. *Janvier* 1670.

VOus m'avez bien obligé, Monsieur, en me donnant de vos nouvelles. Jamais personne n'a mieux mérité que moi votre amitié du côté de l'estime que j'ai pour vous, & je puis même dire avec des cheveux gris du côté de la tendresse. Je m'en suis declarée hautement dans tous tems. Monsieur de la Vieuville achete la charge de Chevalier d'honneur de la Reine. Bien des veuves songent à l'épouser. Me conseillez-vous, Monsieur le Comte, d'être du nombre?

La Comte de Nanteuil fils du Marquis de Cœuvres épouse Mademoiselle de Lionne.

CCXXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Marquise d'Epoisse.

A Bussy, ce 22. *Janvier* 1670.

LEs amis s'aiment en cheveux gris, Madame. L'amitié solide dure jusqu'au tombeau. Elle a cela au dessus de l'amour, il ne remplit

le

le cœur pour ce qu'il aime qu'autant que le corps eſt aimable. Si la jeuneſſe connoiſſoit le prix de l'amitié & les amertumes de l'amour, il ſeroit banni de toute ſocieté raiſonnable. Mais d'ordinaire on fait ces réflexions là trop tard. Pour vous, Madame, qui n'avez jamais eu beſoin de les faire, vous en êtes encore une amie plus aimable; auſſi n'en ai je point dont je faſſe plus de cas & que j'aime davantage.

Je ne doute pas que Monſieur de la Vieuville avec une grande charge ne ſoit bien couru pour épouſer; mais je ſuis perſuadé que vous n'en ferez pas un pas. Une auſſi bonne tête que la votre n'achete pas les honneurs aux prix de ſa liberté.

CCXXXVI. LETTRE.

De la Comteſſe du Pleſſis au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28. Janvier 1670.

VOus avez raiſon *, il eſt fort ridicule que je ne vous écrive jamais; je l'ai trouvé cent fois comme vous, car aſſurément je vous crois plus de mes amis que perſonne, & je voudrois vous ſervir du meilleur de mon cœur. A la vérité j'y ai tant d'interêt, par notre proximité, que vous ne devez pas m'en ſavoir beaucoup de gré. Mais enfin vous ne trouverez jamais de parente ni d'amie plus ſoigneuſe à chercher les occaſions de vous rendre quelque

* *Voyez Lett.* CCXXXIII.

pauvre petit ſervice ; par malheur, je ne puis vous répondre que de mon amitié qui eſt pour vous, je vous jure, comme vous pouvez attendre d'une parente & d'une amie qui a le cœur bien fait.

CCXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au R. P. Dom Coſme.

A Chaſeu, ce 22. Janvier 1670.

IL y a fort long-tems que je ne vous ai écrit, mon Reverend Pere, parce que je croyois à toute heure recevoir permiſſion de retourner à la Cour, & je ſuis même encore en cet état. Mais comme j'ai été trompé, & que je pourrois bien l'être encore, je ſuis réſolu de vous écrire plus ſouvent que je n'ai fait, n'y trouvant aucun inconvenient ſi l'on me rappelle, & recevant bien du plaiſir de ce commerce, ſi cela n'arrive pas.

Voici qui dure long-temps, M.R.P. cependant je le ſouffre ſans inquiétude. Si j'étois né patient, & homme à ne point faire de réflexion, c'eſt à-dire, à croire aveuglément & ſans examiner que ce que font les Superieurs, eſt toûjours bien fait, je ne m'étonnerois pas de ma tranquillité ; mais perſonne ne connoît mieux la cauſe de ſon mal que moi, & n'eſt d'ordinaire plus ſenſible ; de ſorte que je conclus que l'état où je me trouve vient de la pure grace de Dieu ; & que ſans ſon aſſiſtence particuliere, je n'aurois pas reçû tant de rudeſſe avec tant de

de résignation. Quoique j'en espere bien-tôt la fin, je ne laisse pas de prendre les choses au pis, pour être toûjours ferme quoiqu'il arrive.

Si fractus illabatur Orbis
Impavidum ferient ruinæ.

Je vous ouvre mon cœur, M. R. P. parce que je sai que vous m'aimez, & que je croi que vous serez bien aise de le voir en l'état que je vous le montre : S'il étoit autrement, je vous demanderois des consolations. Je n'ai aujourd'hui besoin que de la continuation des graces que Dieu me fait. Demandez-là pour moi, s'il vous plaît, M. R. P. & m'aimez toûjours.

Je n'ai plus aucun commerce avec Madame de Monglas. S'il n'y avoit que moi qui l'empêchât de faire son salut, vous devriez être bien content de sa conversion ; mais j'ai appris que tous les autres hommes ne lui avoient pas été aussi indifferens, & je sai d'elle-méme (parce qu'elle me l'a écrit il y a un an) qu'elle n'a jamais pû être devote. Vous voyez bien, M. R. P. que je savois bien ce que je disois, quand je vous disois que c'étoit une hypocrite.

CCXXXVIII. LETTRE.

Réponse du Pere Dom Cosme au Comte de Bussy.

A Paris, ce 31. Janvier 1670.

COMME je croyois être mort dans votre souvenir, le témoignage obligeant que vous m'avez fait l'honneur de me donner du contraire, a été pour moi une joye de resurrection

Vous l'avez encore beaucoup accruë, Monsieur, en m'apprenant que vous avez pris le bon parti, & que vous êtes persuadé que l'état où vous vous trouvez est un effet de la conduite de Dieu sur vous. Il vous donne toutes les marques de l'amour qu'il a pour les siens, qui consiste ordinairement à leur envoyer bien des disgraces, & à leur donner en même tems la force de les souffrir. Le monde ne traite pas de même ceux qui s'attachent à lui ; il leur fait endurer mille maux, & ne leur peut donner aucun secours, pour les supporter avec patience. Nous en avons un exemple fort recent, & dont la nouvelle aura déja été jusqu'à votre solitude. J'aurai, Monsieur, une parfaite satisfaction, quand vous aurez permission de la quitter, pour venir à Paris ; car j'espere que puisque vous avez assez de bonté pour me faire l'honneur de m'écrire, vous n'en manquerez pas pour me permettre celui de vous voir.

Je n'ai plus l'honneur de gouverner la conscience de Madame de Monglas. Elle m'a trouvé trop incommode pour une personne qui ne veut rompre qu'à demi avec les folies du siecle, & qui partage sa journée entre la Messe & la Comedie. Je ne voudrois pourtant pas Monsieur, conclure comme vous, que sa conversion ne fût pas sincere dans le tems qu'elle me l'a paru, & que je vous en ai rendu témoignage de sa part : car il y a des santez fort bien rétablies, qui sont quelquefois suivies de dangereuses rechutes. J'espere, Monsieur, que la résolution que prend un esprit de la force du vôtre, de bien servir Dieu, est un bail à vie, & ne se retracte point. Je le souhaite avec passion, étant avec tout le respect imaginable votre très-humble & très-obéïssant serviteur.

CCXXXIX.

CCXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du Bouchet.

A Chaſeu, ce 12. *Février* 1670.

JE viens de lire le Roman de Segrais, Madame. Rien n'eſt mieux écrit. Si tous les Romans étoient comme celui là j'en ferois ma lecture; mais comme il n'y a rien de parfait, je vais vous en dire mon ſentiment, ſans prétendre que ce ſoit une déciſion ſans réplique.

Les Hiſtoires de Conſalve, de Nugnabella, de Dom Garcie, & de Dom Ramire ſont très-jolies, il ne s'y peut rien deſirer. Quant aux amours de Conſalve pour Zaïde elles ſont extravagantes. On la lui fait aimer ſi tôt qu'il la voit, ayant encore le cœur rempli de douleurs des infidélitez de ſa premiere Maîtreſſe & de la trahiſon de ſon ami, d'ailleurs n'entendant point la langue de Zaïde. Tout cela m'a paru hors de la vrai-ſemblance, & je ne puis ſouffrir que le Heros du Roman faſſe le perſonnage d'un fou. Si c'étoit une hiſtoire, il faudroit ſupprimer ce qui n'eſt pas vrai ſemblable, car les choſes extraordinaires qui choquent le bon ſens décréditent les véritez. Mais dans un Roman où l'on eſt maître des événemens, il les faut rendre croyables & qu'au moins les Heros ne faſſe pas des extravagances. J'ai dit autrefois & je le maintiens contre ceux qui paſſent toutes les folies d'un amant, ſous le prétexte d'un violent amour.

L'amour eſt fou, dans une tête folle
Et ſage dans un cœur bien fait.

Il me paroît encore qu'Alphonse devoit faire tout ce que la jalousie lui faisoit penser. Segrais nous le représente dans sa retraite avec un caractere de sagesse qui ne s'accorde pas avec les discours qu'il lui fait tenir. Je sai bien que la jalousie fait imaginer toutes les plus ridicules sottises ; mais les honnêtes gens ne les font pas paroître. On croit voir dans l'Alphonse & dans Consalve deux fous qui se veulent guérir l'un l'autre de leur folie,

Du reste j'ai trouvé dans l'Histoire de Consalve & de Nugnabella tant de conformité avec la mienne, que je l'ai lûë avec plus de plaisir que les autres. Mais je voudrois bien vous demander si mon Dom Ramire étoit un assez joli garçon pour faire excuser l'infidélité de ma Maîtresse; j'en doute un peu, car nous avons vû dans la vie de ma Nugnabella tant de goûts bizarres, que celui-ci pourroit bien être encore de même. Nous en rirons quelque jour, Madame, car quand vous seriez toûjours amie de l'Infidelle, je suis assuré que vous la méprisez, & que vous aimez avec estime le pauvre abandonné.

CCXL. LETTRE.

De Madame du Bouchet au Comte de Bussy.

A Paris, ce 20. *Février* 1670.

JE ne savois à qui m'en prendre de ne point recevoir de vos nouvelles, Monsieur, & après la déclaration que je vous avois faite, que si

ſi vous ne m'écriviez je me tiendrois pour brouillée avec vous, je ne faiſois quaſi point de doute de ce malheur. Votre Lettre, m'a conſolée, en me faiſant le plus grand plaiſir du monde.

Ce que vous me mandez ſur Zaïde eſt écrit & penſé admirablement. Vos remarques ſont ſi juſtes, & voux les faites ſi polîment, que je ſuis ſûre que Segrais en ſeroit d'accord. Je ſouhaiterois toûjours aux plus habiles gens qui écrivent, des amis ſinceres & éclairez & de la docilité pour les croire.

Vous me demandez des nouvelles de Monſieur de Colligny, vous ne pouviez prendre votre temps plus juſte, il me vient d'écrire de Champagne où il eſt tourmenté de la goute & s'accommodant de ſa retraite comme vous faites de votre exil, avec courage & réſignation. Il eſt toûjours fort de vos amis & me prie ſouvent de vous le mander. Monſieur de Riberpré eſt de même pour vous ; du reſte je ne ſai rien de lui à vous mander, ſinon qu'il eſt auſſi grand qu'à ſon ordinaire.

CCXLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 25. Février 1670.

JE rends mille graces à Monſieur Conrart de ce qu'il m'envoye, Mademoiſelle. L'Oraiſon funebre eſt belle ; les Stances ne valent pas grand choſe ; mais le ſoin qu'il a de

 moi,

moi, & ſon ſouvenir m'obligent infiniment, & je l'aime autant que je l'eſtime. Je vous aſſure que je prens grande part à ſes maux, & que je ſuis fort aiſe qu'ils diminuent.

Je regrette fort Monſieur de Racan. Il avoit été ami particulier de mon pere, & me continuoit la même amitié.

Je ſai le meilleur gré du monde au Roi des graces qu'il fait à Peliſſon; car il eſt encore plus honnête homme que bel Eſprit, & perſonne en France ne l'a plus délicat que lui.

Pour les autres auſquels Sa Majeſté a fait des gratifications, il y en a de bons & de mauvais; mais c'eſt que dans les volieres on y voit des Pinçons auſſi bien que des Roſſignols.

Je ſuis bien obligé à MADEMOISELLE de l'eſtime qu'elle fait toûjours de moi. Je me fais aſſez de juſtice pour croire que ce n'eſt que par reconnoiſſance: Elle ſait bien que dans tous les temps elle a été mon Heroïne, auſſi-bien à S. Fargeau qu'à la Cour. J'aurois écrit à S. A. R. plus ſouvent que je n'ai fait depuis quatre ans, ſi elle avoit été où je ſuis, & que j'euſſe été où elle eſt; mais je voudrois la divertir; & quoique vous ſachiez que je ne ſuis pas triſte, je dois trop de reſpect au Roi pour faire en l'état où je ſuis le plaiſant avec MADEMOISELLE.

Pour répondre à ce que vous me mandez qu'on s'attend à la ſuite de l'Hiſtoire du Roi; je vous dirai que cela ne s'écrit point ſans Memoires, quand on n'eſt pas ſur les lieux.

CCXLII.

CCXLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au R. P. Dom Coſme.

Ce 26. Février 1670.

JE vous aſſure, M. R. P. que ce n'eſt que la conſideration que j'ai pour vous qui m'empêche de vous écrire plus ſouvent que je ne fais. Je ſai qu'au poſte où vous êtes, vous avez peu de tems de reſte pour les occupations inutiles. Car ſans cela vous croyez bien qu'avec le loiſir que j'ai je ſerois fort aiſe, & il me ſeroit bien aiſé de vous entretenir. Vous parlez toutes ſortes de Langues; & quoique la votre naturelle ſoit ſur le chapitre des grandes choſes, vous entendez tout, & vous parlez quand il le faut à vos amis ſur le ſujet des bagatelles. Ainſi vous êtes utile, & vous plaiſez. Jugez ſi votre commerce eſt agréable ; & ſi lorſque le Roi trouvera bon que je retourne à la Cour, je n'aurai pas le plaiſir de vous avoir le plus ſouvent qu'il me ſera poſſible. Cependant, M. R. P. on me mande que le Roi veut que vous ſoyez Abbé de Ciſteaux. Ce ſeroit-là le moyen de me faire attendre mon retour avec plus de patience, & il n'y a guéres de choſes au monde qui me donnaſſent aujourdhui plus de joye que celle-là.

Quand je retournerai à Paris, je ne penſe pas que je rende viſite à Madame de ***. Ce n'eſt pas que je me défie de mes forces : Le tour qu'elle m'a fait m'a mis un grand plaſtron ſur le

cœur contre ses charmes : mais c'est que je me trouve fort bien de l'absence des gens que je n'aime pas ; & hors que vous jugeassiez qu'il fût à propos que je la visse quelquefois pour empêcher le monde de parler, je ne la fatiguerois point d'une presence qui lui feroit tant de reproches.

CCXLIII. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Bussy.

A Paris, ce 1. *Mars* 1670.

SI j'avois sû où vous prendre, Monsieur, je n'aurois pas attendu que vous m'eussiez fait donner votre adresse pour vous écrire. Je gagne trop à votre commerce pour le négliger. La crainte & la haine qui nous agitent vous & moi, sont deux passions bien tristes ; mais comme la mienne n'est que dans ma Raison, & que j'espere pour votre tranquillité que la vôtre ne sera que dans votre Esprit, nous n'en rirons pas moins.

Votre Sonnet a été loué dignement par M. Conrart, car sur la permission que vous m'en avez donnée, je l'ai mis dans la confidence des bouts rimez. Pour moi, si j'étois votre infidelle je serois bien fâchée que vous eussiez tant d'esprit.

Je vous envoye l'Oraison funebre de la Reine d'Angleterre, par le Pere Senaut. S. Pavin est tombé en apoplexie, il n'est pas encore bien gueri. M. de Racan a fait pis, car il est mort.

Mon-

Monſieur Peliſſon a eu deux mille écus de penſion. J'eus l'honneur de voir hier Mademoiſelle, elle me demanda de vos nouvelles avec empreſſement & beaucoup de marques d'eſtime & d'amitié pour vous; elle prit plaiſir auſſi à m'entendre parler de la perſonne & de l'eſprit de Mademoiſelle de Buſſy & me dit qu'elle en avoit ouï dire beaucoup de bien.

Je vous envoye deux Sonnets ſur vos rimes; je ne veux pas que vous ayez à me reprocher d'avoir moins à dire contre l'Amour, que vous contre votre Infidelle. Il eſt vrai que je traite ce Dieu rudement, je penſe de lui comme de ces faux braves qui ne s'attaquent qu'à ceux qui ont peur. Mon experience me fortifie dans le parti que j'ai pris de me mocquer de lui ſans le craindre, nous verrons ce qui en arrivera; en tout cas je vous permets de vous joindre à lui pour vous mocquer de moi, ſi je foiblis à ſon égard. Voila auſſi un Sonnet de notre ami l'Abbé qu'il ma prié de vous envoyer de ſa part, il vous dedommagera du peu de mérite des miens.

Je ne vous ai rien dit à ce commencement d'année, quoi que je vous l'aye ſouhaitée plus heureuſe que celles qui ſont paſſées, mais ces complimens-là rappellent les chagrins que vous avez tant de raiſon d'avoir & que votre fermeté vous laiſſe moins ſentir que vos amies ne les ſentent.

SONNET

DE MADEMOISELLE DU PRE

Contre l'Amour.

SI dans l'art de faire des vers
Je devenois un jour Maîtresse,
J'écrirois contre une foiblesse,
Qui regne par tout l' Univers.

Je dirois ses effets divers,
Combien d'elle vient de dé tresse
Soit pour un terme de rudesse
Soit pour un regard de travers.

Que des maux l'Amour est la source,
Son métier de couper la bource
De jetter de la poudre aux yeux.

Que des faux plaisirs il console,
Que sans cette passion folle,
Le monde n'en iroit que mieux.

SONNET

DE L'ABBE' DU BAC,

Contre les faux dévots.

QUAND on est uns fois maître d'un bon Autel,
Que de bons revenus rendent fort agréable,
Qu'on n'a plus qu'à choisir le sinople & le sable,
Pour remplir l'écusson & se rendre im mortel.

Lors-

Lorſque de ſa cabane on a fait ſon hôtel
Et qu'on a ſû forcer le ſort inexorable,
On peut lever le maſque & finir là la fable
Comme fit autrefois le grand Charles Martel.

Dorimont, comme lui, vous le ſavez ſans doute,
A l'honneur, à la foi, fit ſouvent banqueroute
Et dans un rang abjet endura mille maux.

Mais avec l'air dévot, & la façon honnête
Il a ſi ſagement conjuré la tempête
Qu'à preſent le voilà deſſus ſes grands chevaux

SONNET

DE MADEMOISELLE DU PRE' Contre l'Amour.

JE ne veux à l'Amour jamais dreſſer d' Autel,
Ses feux n'ont jamais eu pour moi rien d' agréable,
J'évite ſes appas autant qu'un banc de ſable
Et ne le traite point dans mes vers d'im mortel.

Ce n'eſt pas d'aujourdhui qu'autour de mon hôtel,
Reſonnent ces grands mots ; Ingrate, Inexorable:
Mais le mal des Amants me paroît une fable ;
J'y crois moins qu'aux hauts faits du grand Charle Martel

Sans connoître l'Amour, toutefois je me doute
Que ſon plaiſir ſeroit de faire banqueroute,
A moi qui le pourſuis, & lui fais mille maux,

Il eſt vrai, je parois & rude & mal honnête
Mais contre ce fripon je peſte & je tempête,
Son nom me fait monter deſſus mes grands chevaux.

CCXLIV. LETTRE.

*Réponse du R. P. Dom Cosme au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6. Mars 1670.

VOus me rendez bien glorieux, Monsieur, de me donner des marques si obligeantes de l'honneur de votre souvenir. Je ne puis assez vous témoigner à quel point elles me sont cheres; si j'avois un établissement en Bourgogne, le plus grand avantage que j'en tirerois seroit d'avoir le bien d'être proche de vous. Mais comme je ne croi pas que le bruit qu'à fait cette affaire soit suivi d'aucun effet, je n'ai point d'autre esperance, Monsieur, que d'avoir l'honneur de vous voir à Paris, où tous vos amis souhaittent votre retour avec passion. Je ne vous puis dire les sentimens de Madame de Monglas sur ce chapitre; car je n'ai non plus la communication de ses pensées, que la direction de sa conscience: Elle a été malade autant qu'on le peut être sans mourir; elle se rétablit un peu depuis quelques jours. Je ne croi pas que ce soit un moyen pour sa guérison parfaite, que de lui proposer ce que vous m'ordonnez de lui dire de votre part. Je le ferai neanmoins à la premiere occasion que j'en aurai; & s'il ne s'en presente point, je la ferai naître, car j'ai une forte inclination de vous rendre tous les services dont vous me jugerez capable. Dieu veuille que je sois une fois assez heureux en ma vie, pour ne vous être pas un serviteur aussi inutile, que je le suis, Monsieur, très-humble & très-obéïssant.

CCXLV.

* *Voyez Lett:* CCXLII.

CCXLV. LETTRE.
Du Comte de Buſſy au Comte de T . . .

A Chaſeu, ce 8. *Mars* 1670.

JE vous ai mandé il y quelque tems, l'allarme que j'avois euë de la maladie du pauvre Abbé, & je n'en avois pas oüi parler depuis. Je ne vous ſaurois aſſez dire la douleur que j'ai reçûe de ſa mort. Premierement je vous aime bien, & je ſai combien vous l'aimiez, & quelle perte c'eſt pour vous. De plus, je l'aimois infiniment, & je croyois qu'il en uſoit pour moi de même. Je vous avouë que ces malheurs-là donnent de grands dégoûts de la vie. Cependant il ne ſerviroit de rien à notre pauvre ami de nous conſûmer en regrets ſuperflus. Il faut vivre, mon cher, pour nous & pour le reſte de nos amis. Ayez ſoin de votre ſanté, je vous en prie, & croyez que perſonne ne s'y intereſſe plus que moi.

Je croi preſentement l'affaire de Monſieur de *** accommodée, & j'en ſerois fort aiſe. Pour moi, j'ai toute la patience & la réſignation qu'il faut avoir aux volontez de S. M. Si je ne l'aimois extrêmement, je ne ſerois pas ſi ſouple.

CCXLVI. LETTRE.
Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 10. *Mars* 1669.

CE que vous me mandez * ſur l'Amour eſt nouveau & plaiſamment dit, Mademoiſelle,

* *Voyez Lett.* CCXLIII.

le, je vois bien que de peur de foiblir vous redoublez de force, & j'ai peur de tarir plûtôt que vous. Cependant ce Dieu que vous traitez si mal ne vous en a jamais fait, & moi j'ai à me vanger de lui & de ma Maîtresse. Vos deux Sonnets sont des plus beaux que vous ayez faits. Celui de l'Abbé tout beau qu'il est, ne les effacera pas.

Les rimes de celui d'Autel qui est parfait, ne sont pas faciles, mais je vois bien, Mademoiselle, que les difficultez ne font qu'augmenter les graces de votre esprit. Je consens que vous montriez mes amusemens à M. Conrart. Si j'étois avec lui, je lui montrerois des choses plus sérieuses, quelque délicatesse que j'aye sur la reputation d'écrire que la plûpart du monde donne sottement à un homme de qualité qui écrit pour s'occuper, comme à un Auteur qui écrit pour être imprimé; mais on ne doit rien avoir de caché pour un ami comme M. Conrart qui sait faire des distinctions.

Le souvenir de mes malheurs ne m'est plus sensible. La Bastille, la démission de ma Charge & l'exil, en me faisant perdre trente-cinq années de service, ont été pour moi le coup de grace, & en me laissant sans ambition, je suis demeuré sans chagrin. Dieu qui me donne de la résignation, m'a persuadé pour mon répos qu'il suffisoit à un honnête homme de mériter les biens & les honneurs que la fortune lui refusoit. C'est une ingrate qui a beau me persécuter, je la respecterai toûjours en la personne de mon Maître & du sien. Si mon Infidelle étoit plus heureuse, je croirois qu'elle seroit d'intelligence avec elle pour me faire pren-

prendre le change dans mes vers ; mais elle seroit priſe pour dupe : je lui pardonne moins qu'à elle, car j'aurois encore les faveurs de ma volage, ſi j'avois toûjours eu celles de la fortune.

SONNET

Du Comte de Bussy

Contre une Infidelle.

DU tems que je ſervois, Iris, à votre autel.
Mon ſervice ſur tout vous ſembloit agréable.
Cependant à la fin j'ai bati ſur le ſable :
Car vous garder n'eſt pas ouvrage de mortel.

Vous m'avez renvoyé comme un Maître d'hôtel,
Qui trouve ſur ſon compte un Maître inexorable.
Ce que j'avance, Iris, ce n'eſt pas une fable,
Je m'en rapporte même à notre ami Martel,

Je ſuis fort aſſuré que perſonne ne doute
Que votre cœur n'ait fait à l'honneur banqueroute,
Faiſant à votre amant malheureux tant de maux.

Mais puiſque vous avez été ſi mal honnête,
Craignez à votre tour quelque rude tempête,
Je pourrois bien monter deſſus mes grands chevaux.

CCXLVII.

CCXLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de F....

A Chaſeu, ce 19. *Mars* 1670.

QUOIQUE je ſache que vous ſoyez la meilleure amie du monde, je croi qu'il n'eſt pas mal à propos de faire quelquefois ſouvenir de ſoi ſes amis en l'abſence. Songez-donc de tems en tems, Madame, que vous n'en avez pas un qui vous aime, ni qui vous eſtime plus que je fais.

Au reſte, il eſt arrivé bien des choſes à la Cour depuis deux mois, qui ne m'ont point été indifferentes. J'ai pris, à tout ce qui eſt arrivé à MADAME, toute la part qu'un très-humble ſerviteur, & très-paſſionné pour ſes interêts peut prendre, & je redouble d'amitié & de zéle pour le Roi quand il la traite comme elle mérite. Je ſouhaite que cela dure toûjours : Et pour vous, Madame, il n'y a rien à déſirer que la continuation d'une bonne ſanté, & plus d'argent encore que vous n'en avez. Pour tous les autres biens, vous en avez de reſte.

CCXLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de V...

A Chaſeu, ce 29. *Mars* 1670.

SOUVENEZ-VOUS des pauvres abſens, Madame, ils vous aiment, & vous eſtiment bien autant

autant que ceux qui vous voyent tous les jours. Ce que j'ai encore à vous demander avec votre souvenir, c'est en quel endroit de Paris je pourrai trouver votre Portrait, afin que je le fasse copier; car je vous veux avoir dans mon cabinet aussi bien que dans mon cœur Au reste, dites moi, je vous prie, dequoi s'est avisée cette petite * * * avec son carreau? Ne seroit-ce point son extrême maigreur qui lui auroit fait inventer ce privilege?

CCXLIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Zoccoli, Confesseur de MONSIEUR.

A Chaseu, ce 19. *Mars* 1670.

SI j'avois été à la Cour, Mon R. P. j'aurois témoigné plûtôt à MONSIEUR la part que je prens à tout ce qui lui est arrivé, J'ai naturellement tant d'estime &, si je l'ose dire, tant d'amitié pour sa personne, qu'avec les bontez qu'il m'a témoignées dans tous les tems, je m'affligerai toûjours des ses chagrins, & je me réjouïrai toûjours de ses joyes. Il est aujourdhui bien content du Roi, & le Roi de lui; je prie Dieu que cela dure toute leur vie. J'admire votre bonheur, mon R. P. d'être attaché auprès d'un grand Prince qui a autant de raison que de naissance. J'attens toûjours ici avec patience (dont bien me prend) ce qu'il plaira au Roi de faire de moi. Mes peines sont dures & longues, mais Dieu qui me soûtient me console. Cependant, M. R. P. aimez-moi toûjours & me croyez &c.

CCL.

CCL. LETTRE.

Du Pere Zoccoli au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6. Avril 1670.

J'Ai attendu, Monsieur, à vous faire mes très-humbles remercimens de la Lettre dont vous m'avez honoré, que MONSIEUR l'aît vûë, sachant bien que la plus agréable maniere de vous en remercier seroit de vous dire qu'il auroit agréé votre compliment. C'est, Monsieur, dont je vous puis assurer. Il voulut lire votre Lettre, & se sentant fort obligé de la part que vous prenez à ce qui le regarde, Son Altesse Royale m'ordonna de vous le mander; qu'il seroit ravi s'il pouvoit contribuer à votre retour, & qu'il n'en perdroit point l'occasion. J'espere que la bonté du Roi finira bien-tôt vos souffrances. Mais vous savés que c'est le Seigneur qui tient en sa main le cœur des Rois, & que comme c'est l'ouvrage du Tout-puissant, c'est à vous d'attendre avec résignation le tems qu'il a prescrit pour la fin de vos malheurs. Je le prie de l'avancer, si c'est pour sa gloire. Personne ne sera jamais avec un plus sincere respect & un plus parfait attachement que moi, Votre, &c.

CCLI. LETTRE.

De Madame de M . . . . au Comte de Buſſy.

Ce 6. Avril 1670.

COMME ſecretaire d'une de vos amies (dont le ſtyle ſuffit pour vous la faire connoître ſans vous en dire le nom) je commence par vous dire, après lui avoir lû votre Lettre:

Hé quoi! tantôt Pirandre, & tantôt Armedon?

Mais après avoir parlé de vous quelque tems, elle me dit: il faut avoüer que notre ami eſt très-agréable, & que de ces gens-là il n'en vient que deux en trois batteaux; mais le malheur eſt, que s'ils arrivent difficilement, ils s'en vont avec une grande facilité.

Elle auroit peut-être expliqué ſes penſées par quelque lignes de ſa main blanche; mais Madame de **** qui arrive à propos comme un chien dans un jeu de quilles, empêche l'effet des bons deſſeins de notre amie, mais auſſi elle s'aſſure de la bien cultiver quand elle ſera chez elle: Il faut qu'elle la prenne pour une plante; pour moi je croi que c'eſt la ſenſitive; car elle crie comme une ache.

Notre amie vient de lire ma miſſive, & me prie de vous écrire encore quelque choſe de plus impertinent, mais cela m'eſt impoſſible de la derniere impoſſibilité; c'eſt pourquoi je finis en vous aſſurant que nous vous déſirons, que nous aurions volontiers noyé Madame de **** ſi vous

vous aviez pû prendre sa place ; & que pour vous voir nous ferions de bon cœur un peché mortel. N'allez pas prendre cela de travers, mon cher, & vous imaginer des choses a quoi nous ne pensons pas.

CCLII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de . . . .

A Chaseu, ce 19. *Avril* 1670.

POUR répondre à toutes vos Lettres, je commencerai par celle que vous écrivites au chevet du lit de Madame de ****. Il est vrai qu'elle a pû dire de moi sur son sujet depuis quatre ans :

Hé quoi! tantôt Pirandre, & tantôt Armedon?

Mais enfin j'en ai honte; & pour ne plus recevoir les reproches de cette foiblesse, je l'assure que j'ai pris un parti que je ne changerai jamais. Quand elle dit, *qu'il faut avoüer que je suis un ami très-agreable*, elle dit vrai; & quoique je reçûsse cette verité de toute autre que d'elle, comme une grace dont j'aurois obligation, l'esprit dans lequel je sai qu'elle parle de moi, gâte toutes ses loüanges, & c'est tout comme si elle ne parloit pas.

Elle dit encore *que le malheur des gens comme moi, dont il n'en vient que deux en trois batteaux, c'est que s'ils viennent difficilement, ils s'en vont avec grande facilité.* Je lui réponds que cela pourroit bien être : mais je lui apprens aussi, si elle

ſi elle ne le ſait, qu'ils retournent tôt ou tard; car en ce monde ici rien n'eſt permanent, ma chere.

Vous ſavez que je ſuis, ce qu'on appelle un badin fieffé, qu'il n'y a gueres de fadaiſes que je ne releve, & même que je ne faſſe valoir pour peu qu'elle ne ſoient point galimatias. Je vous aſſure, Madame, que je n'ai pû rien faire de la plante de votre amie, & que j'ai trouvé par tout ſon ſtyle fort bas. Sans vanité, de mon tems elle étoit plus polie; mais je voi bien qu'elle eſt tombée en de méchantes mains, depuis qu'elle en choiſi d'autres que les miennes.

Vous me mandez : que *vous me deſirez ; que vous noyeriez volontiers Madame * * * * pour moi ſi je pouvois prendre ſa place ; & que pour m'y voir vous feriez de bon cœur un peché mortel.* Je vous en ſuis trop obligé, Madame, en votre particulier; & pour n'en être pas ingrat, je fauſſerai mille fois pour vous la foi conjugale, quand il vous plaira; mais pour votre amie :

Je n'ai pas le loiſir, mon pere va deſcendre.

Je lui rends graces de ſes pechez; ſi elle n'en fait qu'avec moi, elle ſera un exemple de vertu à nos neveux, c'eſt-à-dire, au moins pour le reſte de ſa vie.

Voilà le parti que j'ai pris ſur ſon ſujet, Madame. N'eſt-il pas bien plus raiſonnable, que de ſe fondre en douceurs éternelles, qui ennuyent d'ordinaire par leur fadeur, ou en emportemens, qui dans leurs aigreurs marquent encore de l'attachement ? L'état où je ſuis qui n'eſt ni de colere ni d'amour; ce beau milieu, que vulgairement on appelle Indifference, eſt compatible avec la plaiſanterie; l'on ſe réjouït, &

& l'on réjouït les autres. Et vous-mêmes qui dans la ruelle du lit, dites que je suis un brutal sur ce chapitre, savez bien dans votre ame que j'ai raison, & trouvez mes Letttres plus agréables que si elles étoient tendres ou furieuses.

CCLIII. LETTRE.

De Monsieur de Grammont au Comte de Bussy.

A Paris, ce 20. *Avril* 1670.

DEPUIS que vous m'avez fait la grace de me donner votre portrait, Monsieur, toutes les Dames de mon quartier viennent lui rendre visite; & une entr'autres qui s'appelle Madame de Caumont qui est grosse, m'a prié de le lui prêter quelques jours, pour tacher de faire un enfant qui vous ressemble. Le seul défaut que nous trouvions tous à votre portrait, c'est qu'il n'y ait point un cordon bleu sur la cuirasse. J'espere quelque jour de l'y faire peindre, car le Roi nous donne tous les jours des exemples de justice, en récompensant des gens qu'il avoit exilez quand il les avoit crû coupables. Le Roi partira le 28. pour aller en Flandres, & lorsqu'il sera à Calais, MADAME passera à Douvre où elle trouvera le Roi d'Angleterre son frere, & n'ira pas plus loin.

CCLIV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 . *Avril* 1670.

JE reçois votre Lettre, mon Couſin, vous êtes toûjours honnête & très-aimable, je ne vais guere loin chercher dans mon cœur pour y trouver de la douceur pour vous. Je vous remercie de m'avoir r'ouvert la porte de notre commerce qui étoit tout démanché. Il nous arrive toûjours des incidens, mais le fond eſt bon, nous en rirons quelque jour. Revenons à Monſieur Frémiot notre Couſin ; n'eſt-il pas trop bon ce Préſident d'avoir penſé en mourant à me donner ſon bien, lorſque j'y penſois le moins ? Je l'aimois fort & j'y joins préſentement une grande reconnoiſſance, de ſorte que ma douleur eſt véritable. Cela eſt honteux, comme vous dites, que la Préſidente ſurvive à un tel mari. C'eſt tout ce que je puis faire, moi qui vous parle. Adieu je vous ſouhaite une patience qui triomphe de vos malheurs. Vous ne voulez pas que je vous parle de ma fille, & moi j'en veux parler. Elle eſt groſſe & demeure ici ; ſon mari eſt en Provence.

CCLV. LETTRE

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, *ce* 26. *Avril* 1670.

IL faut que je vous l'avouë, ma belle Couſine, il m'ennuyoit ſi fort de ne vous plus écrire, quand Mr. Frémiot eſt venu à mourir, que pour peu qu'il eût tardé, je vous aurois fait compliment ſur la mort de quelque vivant. Mais la fortune m'a tué ce pauvre homme à point nommé. S'il ne m'a laiſſé du bien comme à vous, au moins lui ai-je l'obligation de m'avoir fourni un prétexte de recommencer notre commerce. J'eſtime fort ce bien là, ma chere Couſine, & après le fond de terre je ne trouve rien de meilleur.

Je ne ſai ſi ma patience triomphera de mes malheurs, mais elle eſt extraordinaire, & quoique je faſſe toûjours des pas du côté de la Cour, je ſuis ſur le ſuccès dans une tranquillité qui n'eſt pas imaginable. Je ne doute pas que ſi mes ennemis l'apprenoient, ils ne diſſent que je ſuis inſenſible ; & je croi bien qu'ils m'eſtimeroient davantage ſi je prenois les affaires aſſez à cœur pour en mourir.

Voulez-vous que je vous faſſe un petit raiſonnement qui me conſole quelquefois, ma chere Couſine ? Il y a des diſgraces ſourdes, il y en a d'éclatantes. J'ai été ſept ou huit ans à la Cour avec une de ces premieres, & de l'heure qu'il eſt mille gens qu'on croit heureux en ſouffrent de

de pareilles. Pour moi j'aimois mieux alors être mal à la Cour, que d'être chaſſé, parceque j'eſperois toûjours de me raccommoder. Je vois bien aujourdhui qu'avec les ennemis que j'avois la choſe étoit impoſſible, & j'ai éprouvé qu'une demie diſgrace qui dure long-temps, eſt une mort de langueur inſuportable aux gens vifs, & que la priſon & l'exil ſont des coups de poignard dans le cœur qui finiſſent toutes les peines. C'eſt l'état où je ſuis, & ces réflexions, qui me mettent l'eſprit en repos. Je ne ſai ſi elles feroient le même effet à tout le monde, mais enfin mon bonheur eſt de ſavoir m'en ſervir.

Vous avez deviné, Madame, je ne voulois point vous parler de Madame de Grignan. Savez-vous pourquoi? C'eſt qu'elle accouche trop ſouvent. Je n'ai jamais aimé les femmes qui aiment ſi fort leurs maris.

CCLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Grammont.

A Chaſeu, ce 26. *Avril* 1670.

JE ſuis bien obligé à la curioſité des Dames * de votre quartier, Monſieur, & ſur tout à Madame de Caumont, & bien glorieux de faire des viſionnaires de ſon mérite & de ſa beauté comme on en parle. C'eſt à moi à ſouhaiter ſon portrait, Une grande femme, jeune, blonde, avec de grands yeux noirs, un grand éclat; tout cela pareroit bien une ruelle en peinture & un

 lit

* *Voyez Lett. CCLCII.*

lit en original. Pour le cordon bleu que vous ſouhaitez tous à mon portrait, je vous dirai que quelque grace que le Roi me veuille jamais faire je la recevrai avec reſpect; mais que ſi la choſe étoit à mon choix, après les maux qu'on m'a faits & les honneurs donnez à des gens qui n'ont ni ſi long-temps ni mieux ſervi que moi, J'aime autant qu'on ne faſſe rien pour moi, que peu de choſe; car la plûpart du monde croiroit que je ne mériterois que ce peu, qui d'ailleurs ne raccommoderoit pas mes affaires que j'ai ruinées à la guerre, au lieu que rien du tout me fait plaindre en comparant mes fautes à mes peines, & le public me fait au moins la juſtice que je n'ai ſû obtenir de la fortune,

Le voyage de MADAME à Douvre me paroît devoir être bien agréable pour elle. J'en ſuis ravi, car il y a long-temps que je ſuis ſerviteur de cette Princeſſe, & que j'en ai reçû mille marques de bonté.

CCLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Bouchet.

A Chaſeu, ce 26. *Avril* 1670.

EST-IL poſſible, Madame, qu'une femme du monde avec autant de raiſon que vous en avez, puiſſe faire la queſtion que vous me faites; ſi je n'ai aucune eſperance de retourner à la Cour? Il faut qu'à mon tour je vous demande s'il y a des gens qui n'eſperent point? Et que je réponde pour vous, Madame, que ceux

ceux à qui on a lû une ſentence de mort & qu'on mene à la potence, eſperent encore. Vous n'avez jamais ouï parler que le Roi aît fait dire à un exilé qu'il ne reviendroit jamais, pourquoi voulez-vous donc que je n'eſpere point de revenir ? Sachez, Madame, que tout le monde eſpere; que les exilez ont des vûës, & font des pas qui ſouvent ſont ſans fruit, comme par exemple les miens, & que ſouvent quand ils y penſent le moins, on les rappelle: cela ne va que du plus au moins, tout le monde revient, & je reviendrai comme les autres; pour le temps je n'en ſai rien. Il pourroit bien être que le Roi ne le ſait pas lui-même, car il ne me fait pas l'honneur de ſonger à moi ſouvent. Pour moi je ne m'ennuye point; ce n'eſt pas que je ne vouluſſe bien être auprès de vous, mais ſi je prenois la choſe trop à cœur j'en ſerois incommodé, & pour mes amis rien ne les empêche de me venir voir s'ils en avoient bien envie.

CCLVIII. LETTRE.

De la Marquiſe de Thianges au Comte de Buſſy.

A S. Germain, *ce* 30. *Avril* 1670.

JE ſuis très-fâchée qu'il n'y ait point de portrait de moi aſſez bien fait pour vous être envoyé. Ils ſont tous ſi laids que quelque amitié que vous ayez pour moi vous n'en trouveriez pas un digne d'être mis dans votre Cabinet. Ce ſera, je vous le promets, pour le premier

que

que je ferai faire. Soyez cependant persuadé que l'absence ni le malheur ne sont pas capables de diminuer les sentimens d'amitié que j'ai toûjours eu pour vous, & que vous me retrouverez la même que j'étois, quand nous fimes cette belle cavalcade sur la neige.

CCLIX. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Bussy.

A Paris, ce 1. Mai 1670.

L'ABSENCE de la Cour qui est partie, m'empêchera de vous mander des nouvelles, car tout le monde prend ce tems là pour aller à la Campagne.

Madame de la Fayette favorite de MADAME a eu la tête cassée par une corniche de sa cheminée qui n'a pas respecté une tête si brillante de la gloire que lui donnent les faveurs d'une si grande Princesse. Avant ce malheur on a vû une Lettre d'elle qu'elle a donnée au public pour se mocquer de ce qu'on appelle les mots à la mode & dont l'usage ne vaut rien, je vous l'envoye. Je ne veux plus vous parler de votre inconstante, vous en dites trop de mal.

LETTRE

Ecrite par Madame de la Fayette, où elle fait parler un amant jaloux à sa Maîtresse.

CE sont de ces sortes de choses qu'on ne pardonne pas en mille ans, que le trait que vous

vous me fites hier. Vous étiez ſous les armes belle comme un petit Ange. Vous ſavez que je ſuis alerte ſur le compere Dangeau, je vous l'avois dit de bonne foi & cependant vous me quittâtes franc & net pour le galoper. Cela s'appelle rompre de couronne à couronne; c'eſt n'avoir aucun ménagement & manquer à toutes ſortes d'égards.

Vous pouvez croire que cette maniere de peïndre m'a tiré de grands rideaux. Il eſt vrai que vous avez peut-être oublié qu'il y a des choſes dont je ne tâte jamais, & que je ſuis une eſpece d'homme que l'on ne tourne pas aiſément ſur un certain pied. Sûrement ce n'eſt pas mon caractere que d'être dupe & de donner tête baiſſée dans le panneau. Je me le tiens pour dit, j'entends le François à la vérité, je ne ferai point de fracas, j'en uſerai honnêtement, je n'afficherai point, je ne donnerai rien au public, je retirerai mes troupes, mais comptez que vous n'avez pas obligé un ingrat.

CCLX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Chaſeu, *ce* 3. *Mai* 1670.

ON m'a mandé que vous étiez à Paris pour quelque temps; j'en ai une fort grande joye, parce qu'outre le plaiſir que je croi que vous en recevez, c'eſt que je m'imagine que vous viendrez à Châtillon voir Madame votre ſœur, & moi à Buſſy, ſi j'y ſuis retourné alors, ou

ici ; vous me l'avez promis, & je vous en prie. Je ne sai pas si vous concevez une grande joye de nous revoir : mais pour moi, je ne m'en sens pas, dans cette pensée, & que nous nous raconterons nos fortunes diverses :

Meminisse juvabit.

Que ne dirons-nous pas ? Et cependant croyez bien que personne ne vous aime plus que moi. Toute ma famille se réjouït de vous voir. Adieu.

CCLXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Montmorency.

A Chaseu, ce 6. Mai 1670.

JE suis fâché pour l'interêt de MADAME, qu'une corniche ait cassé une tête qui lui plaît. Si l'on peut vous dire une turlupinade, ce n'est pas la plus illustre tête que les corniches, & même les cornes n'ont pas respectée.

La Lettre de Madame de la Fayette est une très-plaisante satyre, propre à être admirée de mille gens. Si la Maîtresse a du goût, de tels reproches ne la détacheront pas du compere Dangeau.

Si vous n'avez point de nouvelles de la Cour & du Monde à me mander, Madame, vous m'en manderez des votres, qui me feront bien autant de plaisir. Vous ne voulez plus me rien

* Voyez Lett. CCLIX.

rien dire de mon Infidele, cela n'eſt pas juſte. Je vous permets de m'en dire du bien ſi vous avez tant d'envie d'en dire ; mais auſſi laiſſez moi rire un peu ſur ſon chapitre, elle m'a fait aſſez pleurer.

CCLXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M . . . . . .

A Chaſeu, ce 6. Mai 1670.

VOs interêts ſont fort bien entre mes mains, Madame, ſi vous vous intereſſez à être dans le cœur de ma famille, & je n'aurai pas de peine à vous y maintenir.

Vous me retrancherez un plaiſir ſi vous ne me parlez plus de Madame de Monglas. Je vous prie de ne point diſcontinuer : Je ne trouverai pas mauvais que vous m'en diſiez du bien, ſi vous avez tant envie d'en dire, car je ſuis juſte ; mais ſoyez-le auſſi, & me laiſſez un peu rire ſur ſon chapitre ; elle m'a fait aſſez pleurer.

Vous ne me manderez pas tant de nouvelles de la Cour pendant le voyage de Flandre, que quand elle eſt à Paris, ou à Saint Germain, mais vous ne laiſſerez pas de m'en apprendre quelques-unes.

A ce que je puis juger par votre Lettre, le Comte de *** joue le perſonnage de mon Inconſtante, & la petite de * * * le mien : Mais je ſuis deſcendu de deſſus le theâtre, & j'ai peur pour la pauvre femme qu'elle n'y ſoit encore.

On m'a écrit que l'état où étoit Madame de * * * l'avoit empêchée de ſuivre ſon mari; mais je voudrois bien ſavoir la Comedie que cela fait : Mandez là moi, je vous prie. Cependant je vous dirai que je ne trouve pas M * * * de trop mauvais ſens, de vouloir que ſa femme le ſuive. C'eſt tout ce que peut faire un pauvre mari preſent avec ſes ſoins & ſes veilles, de ſe ſauver des diſgraces ordinaires aux maris; car pour un abſent, c'eſt un miracle quand il s'en ſauve.

CCLXIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7. Mai 1670.

J'AI ſur le cœur de n'avoir rien dit à ma Niéce de Buſſy, cette pauvre enfant que j'ai vûë pas plus haute que cela. Reparez donc mes torts. Je ſuis fort aiſe que les cendres du Pauvre Preſident ayent rechauffé notre commerce. Nous avons ici Monſieur de Corbinelli. J'en ai une joye ſenſible; & parce que je juge de vous par moi, je me réjouïs avec vous de celle que vous aurez de le voir.

Madame de Grignan eſt ſi indigne de votre amitié, elle aime tant ſon mari, elle eſt ſi groſſe, que je n'oſe vous dire qu'elle ſe ſouvient fort de vous. Raillerie à part, elle vous aime & vous honore infiniment. Au reſte je n'ai rien vû de plus beau ni de plus touchant que votre Lettre au Roi. Adieu, Comte, j'ai une ſi bon-

ne

ne Compagnie autour de moi, que je n'ose m'embarquer à vous en dire davantage.

CCLXIV. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Bussy.

A Paris, ce 8. *Mai* 1670.

J'AVOIS dessein, Monsieur, de vous demander raison de votre oubli, & d'un pacquet de Lettres & de Vers que je fis partir il y a près de deux mois, dans lequel Monsieur Conrart avoit mis une Oraison Funebre de la Reine d'Angleterre; mais comme je l'ai crû perdu, je remettois à me donner l'honneur de vous écrire lorsque vous seriez à Bussy, où la correspondance me paroît mieux établie. Vous m'avez fort obligée de me faire connoître que vous pensez à moi, & que je puis continuer à vous donner de mes nouvelles, avec esperance de recevoir des vôtres. J'y aurai un grand avantage:

Crescet & ingenium sub tua jussa meum.

J'en ai vû l'experience par les bouts-rimez que j'ai faits sous votre bon plaisir, qui commençoient à devenir moins mauvais quand notre commerce à été interrompu. Les deux derniers étoient terribles, & jamais l'Amour n'a été si mal traité. Comme je ne l'ai jamais été par lui, je pourrois laisser plaindre ceux qui en ont souffert, & choisir une autre matiére; mais je vous avouë que celle-là est si fort selon mon

humeur, que j'y tombe naturellement. La raison eſt que :

Genus durum ſumus.

Pour être incapable de tendreſſe, je ne la ſuis pas de reconnoiſſance, & vous ni Mademoiſelle de Buſſy, n'y perdez rien; car en verité j'en ai beaucoup pour les bontez que vous me faites l'honneur de me témoigner. Celles que vous aviez pour le pauvre Abbé du Bac lui devoient rendre la vie plus agréable ; mais je penſe qu'il eut bien ſouhaité de vous le paroître davantage, & en état d'attendre la mort avec moins de chagrin de ſa difformité. Vous avez raiſon, Monſieur de regretter la ſienne : car j'ai ouï dire qu'elle n'a point été precédée de tous les ſecours qui donnent une maniere d'aſſurance que nous paſſons de cette vie dans une autre meilleure, qui eſt la ſeule conſolation que l'on puiſſe avoir dans la perte de ſes amis. Il me ſemble que vous devriez heriter des Papiers qu'il avoit en Bourgogne.

Monſieur Conrart me prie de vous aſſurer de la continuation de ſon reſpect, dont il vous donneroit des marques, ſi ſes mains pouvoient auſſi bien faire leur devoir que ſon cœur que vous ne ſaurez plus perdre.

Je vous envoye peu de choſe, mais c'eſt tout ce qui ſe voit.

L'Evéque de Langres eſt mort, Voilà ſon Epitaphe. Il avoit legué cent écus pour celui qui le feroit.

EPI-

EPITAPHE
DE L'ABBE' DE LA RIVIERE, depuis Evêque de Langres.

CI gît un très-grand Personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posseda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toûjours fort sage;
Je n'en dirai pas davantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

CCLXV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Mademoiselle du Pré.

A Chaseu, ce 11. *Mai* 1669.

J'AI été ravi quand j'ai vû votre Lettre Mademoiselle; croyant que vous aviez reçu la réponse que je vous avois faite à votre Pacquet, par lequel vous m'envoyez l'Oraison funebre de la Reine d'Angleterre, & d'autres choses. Je pensois que vous étiez malade, quand je ne recevois point de vos nouvelles; cependant je voi que vous n'avez point reçu ma Lettre, ni mes Bouts-rimez. Je m'en vais donc vous les envoyer avec tous ceux que nous avons faits sans vous, pour vous tenir toûjours en haleine. Du reste, je m'en vais vous mander à peu près ce que je vous mandois alors, ce qui vous fera voir que je conserve vos Lettres.

Je vous disois que l'Oraison funebre m'avoit fort satisfait; que je n'estimois pas les Stances de Monsieur *** que je rendois mille graces

à Monsieur Conrart des soins qu'il avoit eu de m'envoyer tout cela ; & que j'étois fort aise que ses douleurs fussent moindres.

Vous voilà, Mademoiselle, comme si ma Lettre n'avoit pas été perduë. Recommençons maintenant nos amusemens, non pas pour vous donner plus d'esprit que vous n'en avez, comme votre modestie vous le fait dire ; mais pour nous devertir.

Jamais mort ne m'a plus surpris que celle du pauvre Abbé du Bac. Je l'attendois ici quand j'en reçus des nouvelles. Je ne sai si vous avez sû qu'il s'est empoisonné sans y penser. J'y ai perdu un ami qui avoit de l'esprit, & je m'accoûtumois à le voir, ensorte qu'il ne me faisoit plus de peine, pourvû qu'il fût un peu éloigné. Je ne fais pas grand cas de ses Ouvrages, j'aimois mieux son cœur & sa conversation.

J'écrirois à Monsieur Conrart, si je savois qu'il eût des mains, mais sachant combien il est honnête, j'aurois peur de lui donner de la peine, sur ce qu'il ne pourroit me faire réponse. Cependant il verra ici, s'il vous plaît, que personne, pas même vous, ne l'aime plus que je fais.

CCLXVI. LETTRE.

De la Comtesse de Fiesque au Comte de Bussy.

A Paris, ce 12. *Mai* 1670.

JE suis bien honteuse d'avoir été si long-tems sans vous faire réponse ; Mais, MADAME étoit à Saint

à Saint Germain, quand on m'apporta votre Lettre, & je voulois la lui faire voir. Depuis cela le départ de la Cour est arrivé, & j'ai eu mille embarras pour faire faire l'équipage de mon mari, qui m'a mise en fort mauvaise humeur, tant pour la dépense, que pour le voir partir pour un voyage où il aura mille incommoditez. Quand vous saurez que par le beau tems qu'il a fait on a été obligé à porter des tentes, & à camper presque toûjours comme à l'Armée, vous direz que j'ai raison d'être allarmée. Enfin voilà mon excuse: je souhaite que vous la trouviez assez bonne pour la recevoir. Après cela je vous dirai que MADAME a lû votre Lettre avec plaisir, & qu'elle m'a commandé de vous remercier de sa part, de l'interêt que vous prenez dans tout ce qui la regarde.

Elle a une joye très-grande d'aller en Angleterre voir le Roi son frere: elle auroit été plus grande si elle avoit pû aller jusqu'à Londres, Douvre étant un très vilain lieu pour y être deux jours ensemble. Mais l'on n'est pas malheureux, quand on a en ce monde la moitié de ce que l'on souhaite.

Je parts dans deux jours pour m'en aller à une Terre que j'ai à huit lieuës de Paris, où je ferai à peu près la vie que vous me mandez que vous faites à la vôtre, c'est-à-dire, ajoûter toûjours quelque chose de nouveau: enfin avoir des Ouvriers: car sans cela on meurt d'ennui à la campagne. Je souhaiterois avoir quelque nouvelle agréable pour vous divertir: mais vous vous contenterez de ma bonne volonté, & me croirez, s'il vous plaît, plus que personne votre très-humble, &c.

Je

Je viens de recevoir une Lettre de MADAME, qui me mande qu'ils ont eu les mêmes incommoditez qu'à l'armée, ayant aussi beaucoup de troupes avec eux, & qu'ils ont été vingt-quatre heures en carrosse sans boire ni manger sur le bord d'une riviere débordée, sans esperance de la pouvoir passer: que toute sa Maison est obligée de séjourner au Quesnoi, & mon mari aussi, dont l'équipage a été un peu incommodé.

Je comprens qu'elle veut dire beaucoup, mais la bonne Princesse me radoucit cela le mieux qu'elle peut. Avoüez que j'avois raison d'être en mauvaise humeur de ce desagreable voyage.

CCXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de V . . .

A Chaseu, ce 15. Mai 1670.

VOus avez raison, mon cher Cousin, de trouver mal-honnête que nous aimant & nous estimant tous deux comme nous faisons, nous n'ayons non plus de commerce ensemble que si nous ne faisions ni l'un ni l'autre. Mais faisons-nous justice, & avoüez que c'étoit à vous en l'état où je suis, à prendre un peu plus de soin de moi que vous n'avez fait. Je vous avouë de mon côté que je n'y devois pas prendre garde, & ne laisser pas de vous faire quelques petits reproches de votre oubli; mais les malheureux ont tant de peur qu'on ne les neglige, & qu'on ne prenne leurs avances pour des bassesses, qu'ils n'en font presque jamais. Après ce

ce petit éclairciſſement, je vous dirai de bonne foi qu'il y a toûjours eu un ſi grand fond d'eſtime pour vous dans mon cœur, que quoique je m'étonnaſſe d'abord, quand j'y faiſois reflexion, que vous ne m'écriviſſiez point, je vous excuſois toûjours, & je me diſois que vous ne laiſſiez pas de me bien aimer. C'a donc, mon cher Couſin, faiſons mieux notre devoir à l'avenir que nous n'avons fait juſqu'ici. Mandez-moi quelquefois des nouvelles du monde, mais ſur tout des votres, car je m'y intereſſe au dernier point. Pour moi je vous manderai à quoi je me divertis en attendant que je vous l'aille dire moi-même: & je vous aſſure que perſonne n'a pour vous plus d'eſtime & d'amitié que moi.

CCLXVIII. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 15. Mai 1669.

J'AI fait votre paix avec votre Nicée de Buſſy: mais nous ſommes auſſi étonnez de ce qui vous a fait ſouvenir d'elle lorſqu'on ne vous en parloit pas, que de ce qui vous l'a fait oublier. J'attens ici Monſieur de Corbinelli avec une impatience extrême. Nous en dirons de bonnes. Que n'êtes-vous en tiers, j'entens ici avec nous deux; car à Paris nous n'y ſerions pas ſi aiſes. Vous êtes trop diſtraits, vous autres gens du monde, vous n'appuyez pas ſur les plaiſirs comme nous autres hermites; vous ne les pre-

nez

* *A la Lett. CCLXIII.*

nez qu'en courant, & cela fait qu'on n'en a pas tant avec vous. Après ſept ou huit jours de ſéjour nous vous laiſſerions retourner dans votre chaos: car nous ſavons que la nature ſe plaît dans la diverſité.

Le voyage de Monſieur de Grignan en Provence pourroit bien racommoder Madame ſa femme avec moi. Je vous declare que je ferai toûjours la moitié du chemin. J'oublierai aiſément toutes les amitiez qu'elle a faites à ſon mari, & même ſa groſſeſſe, pourvû que je voye quelque apparence d'une meilleure conduite à l'avenir. A moins que cela, je ne l'aimerois que malgré moi, car je ne ſaurois m'empêcher de l'aimer. Adieu, ma belle Couſine. Ecrivons-nous ſouvent & badinons toûjours. Nous ſommes bien meilleurs ainſi, que d'autre maniere. Puiſque mes Lettres au Roi vous plaiſent tant, en voilà encore une. J'ai crû que comme dans un exil, une longue patience reſſemble fort à l'indifference, je devois montrer à mon Maître que je ſouffre à la verité ſans depit, mais que je ſouffre.

AU ROI.

SIRE,

J'ai été treize mois en priſon, pendant leſquels j'ai été deſtitué de ma Charge. Il y a quatre ans que je ſuis exilé, & tout cela le plus juſtement du monde. Cependant, SIRE, *je ſupplie très-humblement V. M. de trouver bon que je la faſſe ſouvenir de moi, & qu'en même tems je lui diſe que je l'ai ſervi trente & un an avec aſſez d'éclat pour meriter quelques graces, ſi je n'avois pas été fort malheureux. Permettez-moi,* SIRE, *en con-*

ſide-

ſideration de tous ces ſervices, de m'aller jetter aux pieds de V. M. pour lui demander très-humblement pardon de lui avoir déplû. Je l'aſſure que j'en ai mille fois plus de regret que d'avoir perdu tous mes ſervices. Si V. M. pouvoit faire un moment de reflexion ſur l'état où ſe trouve un Gentilhomme qui a ſervi dès ſon enfance toûjours avec honneur, & ſouvent avec avantage pour ſon Maître, qui a aſſez d'eſprit pour connoître tout le merite de de ce Maître, & pour en être charmé, & qui a été aſſez malheureux pour lui déplaire; je ſuis aſſuré que V. M. auroit pitié de moi. Car enfin, SIRE, *vous m'avez fait du mal avec juſtice : cependant je vous ai bien ſervi, je vous ai aimé & admiré, je vous aime & je vous admire. V. M. ſait bien que ce n'eſt pas depuis ma diſgrace que je parle ainſi. Il faut que je ſois bien maudit pour que tous ces ſentimens ne me ſervent de rien, & que les mêmes choſes qui font les Favoris ne me ſauvent pas de la plus grande diſgrace du monde. Finiſſez-la,* SIRE, *s'il vous plait, V. M. trouvera en moi dequoi lui juſtifier ſa miſericorde. J'ai toûjours le même courage & les mêmes forces pour la bien ſervir, & mes malheurs m'ont rendu plus ſage. Mais ce que j'ai autant que le plus reconnoiſſant de tous ceux que V. M. a comblez de graces, c'eſt un zele, un reſpect, & une admiration infinie pour ſa perſonne. Je ſuis avec toutes les ſoumiſſions imaginables, &c.*

A Buſſy, ce 27. Mars 1670.

CCLXIX.

CCLXIX. LETTRE.

De Monſieur de Corbinelli au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 17. *Mai* 1669.

MADAME de Sevigny & moi avons chacun une réponſe à vous faire, & nous avons reſolu de la mettre en une ſeule. Je vous dirai donc pour ma part, qu'une de mes plus grandes joyes ici a été de ſonger que je m'en retournerois par chez vous. Je ſerai huit jours à Châtillon, & je me laiſſerai gouverner par Monſieur * * *. J'ai une violente envie de vous raccommoder tous deux, & de faire des reproches à celui qui aura tort.

Oui, oui, nous ferons des réflexions morales & politiques: Nous poſerons en fait les deux eſpeces de diſgraces dont vous parlez * à Madame de Sevigny. Je ſuis venu ici examiner cette vérité, & je l'ai trouvée telle que vous nous la faites voir. Les uns s'imaginent être agréablement à la Cour, & ſont prêts d'être comme nous: les autres croyent être comme nous, & ſont prêts d'être Favoris: d'autres ne ſont rien, & ſe ruïnent courageuſement à attendre un malheur decidé. Je vous conterai toute l'hiſtoire des Petites-Maiſons; & je vous ferai voir demonſtrativement, que ceux qu'on croit vous devoir plaindre, vous doivent envier. Fiez-vous en moi, nous comptons là-deſſus en Languedoc.

Aprés cela je vous dirai mille autres choſes qui vous pourront rendre ſupportable un ſejour de

* *A la Lett. CCLV.*

de quelques heures. Préparez-vous donc à ſavoir gré au Roi de votre éloignement de la Cour, ou vous êtes le premier de tous les ingrats du monde.

Je finis par vous proteſter que perſonne ne vous honore avec plus de reſpect & de fidelité que je fais.

CCLXX LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30. *Mai* 1670.

ENFIN, Monſieur, Meſdames du **** m'ont fort grondées de ce que je ne vous avois point écrit depuis votre exil, & j'ai reçu leur reprimende avec aſſez de douceur, pour une perſonne qui a accoûtumé de n'être pas docile. J'ai eu beau leur dire que je vous avois fait viſite pendant que vous fûtes malade ici; & que je n'avois oui parler depuis ni de vous ni de vos viſites, tant que vous reſtâtes à Paris, ni de vos Lettres depuis que vous en êtes parti. Elles n'ont pas voulu m'écouter, & m'ont preſque condamnée ſans m'entendre, me diſant pour toute raiſon, que vous étiez malheureux & abſent, & qu'il faloit que je vous écriviſſe: Je croi même qu'elles ſe ſont imaginées que nous nous connoiſſions encore plus que nous ne faiſons. C'eſt Madame de *** principalement qui a toutes ces viſions-là. Enfin, Monſieur, ſi mes billets ſont un bien, comme je croi, parce qu'ils partent de Paris, je vous en écri-

écrirai fort volontiers. A parler de bonne foi je ne trouvai pas fort étrange, quand vous commençâtes de sortir après votre maladie, que je n'eusse pas l'honneur de vous voir; car je savois quelque chose de votre agitation d'esprit, & vous me faisiez pitié; mais pour un billet, vous me le deviez, si jamais on me peut devoir quelque chose. Cependant je passe condamnation, & je vous demande pardon de ne vous avoir pas plaint par mes Lettres: car en verité par mes sentimens, je n'ai rien à me reprocher: Je vous ai plaint, j'ai cherché à vous servir, & à vous faire servir: Je vous ai defendu, & chez vos ennemis, & chez vos amies; & tout de bon j'ai fait par estime pour vous, ce que vos meilleures amies n'ont peut-être pas fait par leur amitié. Voyez si en beaucoup d'endroits d'ici vous vous attendiez à davantage? Le monde s'y est encore bien corrompu depuis que vous en êtes parti.

Mais il est tems que je finisse ma Lettre; elle est déja trop longue, & cependant ce n'est pas l'usage d'écrire de Paris sans nouvelles. Que vous dirai-je?

Le Roi de Pologne agite ici fort nos Dames; il a des pierreries dont elles ont toutes envie; & quoiqu'il ne soit ni jeune ni beau, ni même fort spirituel, il est fort recherché; car depuis votre départ, les femmes font encore moins de façon de faire les premiers pas vers les Couronnes, qu'elles ne faisoient.

Pour vous, Monsieur, à quoi vous amusez-vous dans votre solitude? Je souhaite que suivant les propheties de Madame de Chantal tout ceci vous fasse devenir saint; car après tout, la vie dure trop peu pour ne songer qu'à ce monde ici.

Gron-

Grondez ces Dames qui vous ont condamné à cette grande Lettre; mais grondez-les toutes deux, je vous en supplie. Et pour moi, quoiqu'il y ait plus de trois ans que je suis Veuve, sans que vous m'ayez fait un compliment, moi qui en ai, si je l'ose dire, reçu depuis le Sceptre jusqu'à la Houlette, je suis, je vous assure, avec beaucoup de respect & d'estime votre, &c.

CCLXXI. LETTRE.

Du Comte de Choiseul au Comte de Bussy.

A Iroy, ce 30. *Mai* 1670.

JE trouve un Curé pelerin de Sainte Reine qui m'a promis de vous rendre ma Lettre, qui ne vous déplaira pas étant jointe à une de la Comtesse du Plessis. Je l'ai laissée à Arras en bonne santé, faisant le reste du voyage avec la Cour. Le Comte de Saint Paul n'a pas suivi, il est resté malade à Chantilly. Son frere aîné chante souvent la grande messe à Saint Maur, & confesse volontiers.

Je suis venu ici me remettre d'une petite incommodité qui m'a obligé de quitter la Cour. Si je me portois mieux je pousserois mon bidet jusqu'à vous. Je n'ose vous proposer de venir ici, il faut se contenter de savoir de vos nouvelles, & si vous n'avez pas oublié votre ancien ami.

CCLXXII. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 8. *Juin* 1670.

LE Roi arriva hier à Saint Germain lui & toute la Cour fatiguez du voyage où ils ont eu des peines incroyables par les eaux & par les mauvais chemins,

Madame n'arriva que le 18. quoiqu'elle n'ait point paſſé Douvres, où le Roi ſon frere l'a reçûe admirablement bien. La Reine d'Angleterre y eſt venuë, & n'a pas voulu que Madame allât juſqu'à Cantorbery où elle étoit.

On m'a dit que vous aviez mis ſous le portrait de votre Infidelle une ſouſcription deshonorante. Je ne le puis croire, vous êtes un trop honnête homme pour cela. Elle ne voit plus celui que vous croyez ſon Amant.

Madame de Briſſac eſt morte, vous devez un compliment à votre *Cœur*.

CCLXXIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, *ce* 9. *Juin* 1670.

JE ſai bon gré à Madame de * * * du reproche qu'elle vous a fait de ne me point écrire, Ma-

* *A la Lettre CCLX.*

Madame, & pour moi j'avouë que j'eus tort de ne vous point donner de mes nouvelles aussitôt que je fus arrivé chez moi; & c'est de quoi je vous demande pardon, en vous promettant de reparer ma faute par une amitié pleine d'estime pour vous à l'avenir. Je la dois à votre mérite, particulierement à votre générosité, & aux combats que vous avez donné pour moi contre mes ennemis, & contre mes lâches amies: J'en connois déja quelques-unes. Il faudra que je vous aye encore l'obligation de me faire connoître les autres, peut-être seront-ce les mêmes, nous verrons. Cependant je vous assurerai que je suis pour le moins aussi capable de reconnoissance que de ressentiment, & que mes amies ont bien plus de sujet de m'aimer, que mes ennemis de me craindre

Au reste, Madame, vos Lettres ne sauroient être trop longues, & vous n'êtes pas de celles qui sans nouvelles ne sauroient écrire quatre mots. [illegible]
Les sentimens que vous me mandez qu'ont la plûpart des Dames pour le Roi Casimir, à cause de ses joyaux, ne me surprennent pas. Elles aimoient de mon tems déja l'argent, & les pierreries plus que l'esprit, la jeunesse & la beauté. Pour celles qui ont fait des avances pour certaines Couronnes encore plus aimables que precieuses, je les trouve de bon sens. Mais pour la Couronne dont vous me parlez, toutes les richesses de l'Orient ne pourroient à mon avis, excuser les premiers pas d'une jolie Dame.

Pour moi, Madame, je n'ai aucun entêtement, & je me contente de ne faire tort à personne, de me réjouïr & de vivre moralement bien-

bien. Je ne sai pas si c'est-là le moyen de faire accomplir les propheties de Madame de Chantal; mais quand la vie seroit une fois plus courte qu'elle n'est, je n'en ferois ni plus ni moins.

Vous me mandez que je gronde ces Dames qui m'ont fait recevoir une grande Lettre de vous; j'en vais remercier Madame de *** bien loin de la gronder. Pour Madame de *** elle n'aura de moi ni gronderie ni amitié.

J'appris si tard la mort de Monsieur votre mari, que je crus qu'il ne falloit plus renouveller une douleur que le temps pouvoit avoir assoupie; mais enfin je demande amnistie de tout le passé, en vous assurant que je n'en mériterai jamais à votre égard, & que vous n'aurez pas un meilleur ami, ni qui vous estime plus que je ferai toute ma vie.

CCLXXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de Choiseul.

A Chaseu, ce 9. Juin 1670.

SI j'eusse été à Bussy quand vous m'avez écrit *, mon cher, j'aurois galopé jusqu'à Iroy pour vous embrasser en attendant qu'il plaise au Roi que je le puisse faire à Paris, & je vous aurois chargé de mille tendres complimens pour notre Cousine du Plessis. Je n'ai pas une amie ni une parente qui ait si bien fait son devoir à mon égard dans ma disgrace; aussi

* Lettre CCLXXI.

aussi est-elle dans mon cœur au-dessus des autres.

On me mande que le Comte de Saint-Paul est malade pour avoir trop parlé aux Dames. Il est bien difficile à son âge de garder le silence avec elles, il faut pour leur plaire avoir toûjours la bouche ouverte, & c'est souvent pour en mourir. C'est grand dommage que ces longs discours soient si dangereux. Vous voyez que je suis assez gai pour un exilé; c'est que je ne prends pas les matieres à cœur, & que j'espere qu'avec de la santé je vivrai assez long-temps pour voir finir mes malheurs. En tout cas j'aurai vêcu tranquille, Adieu mon cher, aimez-moi toûjours.

CCLXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de G...

A Chaseu, ce 9. Juin 1670.

VOus m'avez bien délaissé, Madame. Il y a plus d'un an que je n'ai reçû de vos nouvelles Je sai que vous avez été à la campagne, & que vous avez failli à mourir; notre amie la Comtesse **** me le manda, & que vous vous portiez mieux, dont je fus fort aise, car je vous aime toûjours bien; mais il faut aussi que vous m'aimez, & que cela me paroisse; un peu de soin m'empêchera d'en douter. Recommencez donc de m'écrire, Madame, quand vous saurez quelques nouvelles. Vous me manderez aussi l'état où vous êtes; & que vous ne m'oubliez pas.

Pour moi je vous dirai toute ma vie, que vous êtes une des femmes du monde que j'aime & que j'estime le plus, & que j'ai autant d'impatience de revoir, &c.

CCLXXVI. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 17. *Juin* 1670.

ALLONS, je le veux, Monſieur le Comte, je vous écrirai quand vous m'écrirez, ou quand la fantaiſie m'en prendra. Je penſe qu'il ne faut rien de plus reglé à des conduites auſſi degingandées que les nôtres. C'eſt un aſſez beau miracle que nos fonds ſoient bons, ſans nous demander des dehors fort reguliers. Je vous trouve heureux d'avoir devant vous le plaiſir de voir Corbinelli. Pour moi j'ai derriere, celui de l'avoir vû, dont je ſuis au deſeſpoir. Car en un mot ſon eſprit eſt fait pour plaire au mien. Je n'avois rien trouvé en ſon abſence qui me pût conſoler de lui. Il m'aime comme j'aime qu'on m'aime. Ainſi je perds ma joye, & la douceur de ma vie en le perdant. J'admire par quels enchaînemens ſa deſtinée le porte à deux cens lieuës de moi, & ſon interêt m'y fait conſentir contre le mien propre. Adieu, Comte, écrivons-nous, & prenons courage contre nos ennemis. Penſez-vous que je n'en aye pas moi qui vous parle? Je fais mes complimens à toutes vos Dames. Madame de Grignan vous fait les ſiens de très bonne grace. Je ne ſuis pas accoû-

accoûtumée à la voir grosse, j'en suis scandalisée aussi-bien que vous.

APOSTILLE

De Monsieur de Corbinelli.

Vous êtes deux vrais Rabutins, nez l'un pour l'autre. Dieu vous maintienne en parfaite intelligence. Mais où vous irai je prendre à Chaseu, moi qui n'irois pas chercher à cheval une Couronne à une demi-lieuë. Nous verrons pourtant. Quand je serai à Châtillon, je vous manderai mon arrivée. Cependant croyez qu'il est impossible d'être plus votre serviteur que je le suis.

CCLXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Montmorency.

A Chaseu, ce 21. *Juin* 1670.

*VOILA tout le monde de retour, Madame, vos Lettres vont être bien longues, j'en mesure le plaisir à la grosseur du paquet.

Pour le portrait de votre amie, il est vrai que je l'ai laissée dans mon Cabinet, parce que je n'étois pas assez en colere pour l'en ôter, & la même raison m'a empêché d'y mettre une souscription injurieuse. C'est du mal, c'est du bien, comme on voudra, mais je me suis reservé par là le pouvoir de contredire quiconque voudra décider là-dessus. Si les donneurs d'avis lui ont

* *Voyez Lett. CCLXXII.*

expliqué mon intention à ſon deſavantage je n'y ſaurois que faire. Vous ſavez bien le proverbe, qui ſe ſent morveux qu'il ſe mouche. Pour ce que vous dites, Madame, qu'elle ne voit plus ſon amant, tant pis pour les plaiſirs de la Chimene & non pas tant mieux pour ſa réputation.

CCLXXVIII. LETTRE.

De Mademoiſelle du Pré au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22. Juin 1670.

J'AI penſé mourir de honte en dattant cette Lettre, & ſongeant à la date de votre derniere*, Monſieur, par laquelle vous avez la bonté de me témoigner que vous êtes bien-aiſe que je ne ſois ni malade ni morte, comme vous l'aviez apprehendé. En cela vous faites voir que vous étes juſte; car vous y perdiez quelque choſe, ſi je n'étois plus : je veux dire une des perſonnes du monde qui vous eſtime davantage, & qui eſt encore plus touchée de votre cœur que de votre eſprit, quoique je le mette au deſſus de ceux qui tiennent ici le premier rang, à qui je n'en fais pas la petite bouche.

Vous avez trop de bonté pour moi, Monſieur, pour ne me pas pardonner mon ſilence, quand vous ſaurez que ce qui l'a cauſé a été la maladie & la mort de Monſieur le Lieutenant Civil, l'un des meilleurs amis que j'euſſe, & qui avoit le plus de probité, de mérite & d'eſprit. Je

* *Lett: CCLXV.*

Je ſuis bien fâchée que votre Lettre préceden-te à la derniere que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ait été perduë. Car outre que je ne veux rien perdre de tout ce qui me vient de vous, je n'aime point qu'elles ſoient tombées dans des mains étrangeres.

Vous aurez cet été à Sainte Reine une aima-ble perſonne qui a bien de l'eſprit. Elle m'écri-vit il y a deux mois, une Lettre mêlée de vers & de proſe, la plus jolie & la plus ingénieuſe du monde. Elle eſt Niéce du fameux Monſieur Deſcartes, & joint à la grandeur de ſon eſprit, beaucoup de douceur & d'agrément. J'eſpere que Madame la Comteſſe de Buſſy & Meſdemoi-ſelles vos filles lui feront la grace de trouver bon qu'elle leur rende ſes reſpects.

CCLXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de . . . .

A Chaſeu, ce 25. Juin 1670.

JE n'ai pas douté un moment que vous ne m'aimaſſiez toûjours, Madame; mais je n'ai pas laiſſé de ſouhaiter que vous m'écriviſſiez quelquefois, comme je le ſouhaite encore. Quand l'embarras du Païs où vous êtes vous empêchera de ſonger à moi, je vous reveille-rai, & je vous demanderai des nouvelles, & de celles de notre amie. Je ſuis fort aiſe qu'elle ſoit contente de l'état de ſa fortune; & je ſou-haite pour l'achever, que M * * * l'aime au-tant qu'elle le merite. Si elle veut réuſſir,

il ne faut pas ſeulement qu'elle témoigne des ſoins par maniere d'acquit, il faut qu'elle le perſuade qu'elle l'aime fort ; & je ſuis aſſuré que M * * * ne reſiſtera point à une veritable tendreſſe d'elle; car qui pourroit y reſiſter ?

Adieu, Madame, aimez moi toûjours bien toutes, & croyez que je n'aime perſonne plus que vous.

CCLXXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de Villeroy.

A Chaſeu, ce 25. Juin 1670.

JE viens d'apprendre, Madame, la perte que vous venez de faire de Madame votre Mere. La longue abſence ne m'empêche pas de prendre une ſenſible part à tout ce qui vous touche, ni de vous aimer autant que j'ai jamais fait. Mais il eſt inutile que je vous faſſe de ces proteſtations, puiſque vous ne ſauriez faire la moindre réflexion, que vous ne ſachiez le fond de mon cœur, &c.

CCLXXXI. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 25. Juin 1670.

JE ne ſai pas, ma belle Couſine, quelle idée vous vous êtes faite de ma regularité : mais ceux qui

* A la Lettre CCLXXVI.

qui en ont eu avec moi, se sont toûjours loüé de la mienne. Monsieur de Corbinelli a raison de m'aimer, car il sait que je l'aime extrêmement. Je me réjouïs fort de le voir, & je vous plains de ce que vous ne le verrez de long-tems. Je rends mille graces à Madame de Grignan de son souvenir. Je ne saurois bonnement dire le sujet que j'ai de me rattendrir pour elle: mais elle me paroît plus aimable de jour en jour, & je sens que je l'aime beaucoup plus que je ne faisois il y a trois mois.

CCLXXII. LETTRE.

Du Comte de Choiseul au Comte de Bussy.

A Paris, ce 30. Juin 1670.

VOUS me faites le plus grand plaisir du monde, mon cher, de vouloir entretenir notre ancienne amitié par un commerce un peu plus fréquent. Assurez-vous que je ferai mon devoir. Notre Cousine du Plessis est de retour d'Angleterre, où sa charge l'avoit obligée de suivre MADAME malgré sa petite santé. Je la verrai ce soir, & je la ferai bien aise en lui montrant votre Lettre. Je vous manderai de ses nouvelles, & de celles du monde. Personne ne souhaite avec plus de passion que moi que vous en veniez apprendre vous-même. Croyez-le bien, mon cher, & que vous me trouverez dans les occasions le plus fidelle de vos amis.

CCLXXXIII. LETTRE

*Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 1. Juillet 1670.

JE commençois de croire que le dernier paquet que je vous avois envoyé étoit encore perdu, quand j'ai reçu votre Lettre, Mademoiſelle. Elle a donné bien de la joye à mes filles, & j'en ai eu ma bonne part.

Je m'intereſſe fort à la douleur que vous avez euë de la mort de Monſieur le Lieutenant Civil. J'ai ouï dire à d'autres qu'à vous, que c'étoit un homme de mérite. Il eſt mort trop tôt pour ſes amis & pour le Public.

Je vais hâter mon retour à Buſſy, pour y être dans le tems que votre amie arrivera à Sainte-Reine ; nous lui ferons bien des amitiez pour l'amour de vous ; & puis quand nous la connoîtrons davantage, nous lui en ferons pour l'amour d'elle. Cependant s'il n'y a rien de particulier dans la Lettre qu'elle vous a écrite, je vous prie de m'en envoyer la copie.

Je vous ſouhaite de la ſanté préferablement à ma ſatisfaction particuliére ; mais je ne ſerois pas fâché que n'ayant point d'affaires à Paris, vous vouluſſiez accompagner votre amie à ſon pelerinage de Sainte Reine.

* *A la Lett. CCLXXVII.*

CCLXXXIV.

CCLXXXIV. LETTRE.

De Mademoiſelle du Pré au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. Juillet 1670.

JE ne comprens pas, Monſieur, que vous m'ayez ſi peu parlé de Madame votre fille aînée, Religieuſe aux Dames de Sainte Marie de la ruë Saint Antoine. Mon bon génie m'a inſpiré de l'aller voir. Je ne croi pas qu'il y ait perſonne plus accomplie, en vertu, en eſprit, & même en agrément de ſa perſonne, s'il lui plaiſoit d'en avoir.

Monſieur l'Abbé de Montigny a été reçu à l'Academie, vous avez en lui par ſon eſprit & par ſon mérite un digne Confrere. Je lui conſeillois ces jours paſſez d'aimer une Dame avec la Philoſophie, & je lui prouvois que l'un n'empêchoit point l'autre. Prenez la peine de polir ce Sonnet que je vous envoye ſi vous trouvez qu'il en vaille la peine. J'ai quitté ma matiere ordinaire de dauber l'Amour pour loüer Meſdemoiſelles vos Filles dans ce Sonnet, l'Amour aura ſon compte une autre fois.

Je vous fais mon compliment ſur la mort de MADAME, car je ſai combien cette Princeſſe vous honoroit de ſon amitié.

SONNET

DE MADEMOISELLE DU PRE'

Pour Mesdemoiselles de Bussy.

VOus ne sauriez jamais trouver de cœur ingrat,
L'une & l'autre de vous, n'eut jamais de seconde.
Je le veux publier aux quatre coins du Monde,
Votre merite y doit briller avec éclat.

Trouver de la beauté, de l'esprit délicat,
En l'une & l'autre Sœur une veine féconde
Qui coule doucement dès qu'on lâche la bonde;
Ce sont des rares dons dont on doit faire état.

Que n'ai-je autant que vous d'esprit, & de lumiere
Pour vous suivre de près de fournir la carriere
Mais je n'ai par malheur qu'un fort mechant jargon

Qui vous dira pourtant, & sur un ton non triste
Que nul n'est plus à vous, Iris; à vous Caliste,
Quand vous iriez chercher jusques en Arragon.

CCLXXXV. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 4. Juillet 1670.

JE trouve que je vous dois être si obligée, Monsieur, de toute l'amitié que vous me pro-

promettez dans votre Lettre*, que je ne dois plus gronder du paſſé : & puis entre nous autres gens ſages il n'y a guéres que le préſent que nous devions compter. Cependant il faut que je vous diſe, tandis que je vous parle ſérieuſement, que vous me paroiſſez en certain endroits de votre Lettre plus Philoſophe que Chrétien. N'avez-vous point lû *Paſcal*? J'ai envie, ſi vous ne l'avez, de vous l'envoyer. Car outre qu'il y a bien de l'eſprit dans ſon Livre, c'eſt que je croirois bien que vous auriez beſoin de fortifier un peu votre foi. Ne vous fâchez pas de mon petit Sermon : je vous le fais de meilleure amitié du monde. La mort de MADAME en fait un terrible : elle eſt morte avec une fermeté héroïque. Il eſt ſurprenant qu'une Princeſſe de vingt-ſix ans, belle & heureuſe, ait quitté la vie, comme auroit pû faire un vieux barbon qui auroit paſſé la ſienne dans les deſerts à ſe préparer à cette derniere heure.

Toutes les perſonnes de mérite & d'eſprit perdent à MADAME. Il eſt conſtant qu'elle avoit plus d'eſprit que toutes les Dames de la Cour, & qu'elle étoit preſque la ſeule qui diſtinguât les gens.

Mais pour changer de diſcours, je vous dirai qu'il me ſemble que dans votre Lettre vous me nommez certaine Dame plus ſéchement qu'elle ne vous nomme. Ne craignez vous point d'être injuſte: ſérieuſement je croi que vous l'êtes. Pour parler de toutes nos anciennes connoiſſances, je viens tout-à-l'heure de recevoir un billet de notre ami le Duc de Saint-Aignan.

Mais, Monſieur, que font vos amis pour vos interêts? ne travaillent ils pas ? Pour moi j'a-

* *Lett. CCLXXIV.*

vouë que je ne puis pas souffrir les gens qui demeurent les bras croisez quand ils ont un ami dans la disgrace. S'il vous faut quelqu'un pour réveiller ceux qui ont plus de credit que moi, je m'offre de tout mon cœur ; & je suis très-sincerement votre, &c.

CCLXXXVI. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6. Juillet 1670.

JE me presse de vous écrire, afin d'effacer promptement de votre esprit le chagrin que ma derniere Lettre y a mis. Je ne l'eus pas plûtôt écrite que je m'en repentis. Monsieur de Corbinelli me voulut empêcher de vous l'envoyer : mais je ne voulus pas perdre ma Lettre, toute méchante qu'elle étoit, & je crus que je ne vous perdois pas pour cela, puisque vous ne m'aviez pas perduë pour quelque chose de plus, Nous ne nous perdons point de notre race : nos liens s'allongent quelquefois, mais ils ne se rompent jamais. Je sai ce qu'en vaut l'aune : après mon experience, je pouvois bien hasarder le paquet. Il est vrai que j'étois de méchante humeur. Je n'eus pas la docilité de démonter mon esprit pour vous écrire. Je trempai ma plume dans mon fiel, & cela composa une sotte Lettre amere, dont je vous fais mille excuses. Si vous fussiez entré une heure après dans ma chambre, nous nous fussions moquez de moi ensemble. Nous voilà donc racommodez. Vous seriez bien heu-

heureux ſi nous étions quittes: mais bon Dieu! que je vous en dois encore de reſte, que je ne vous payerai jamais! Monſieur de Corbinelli vous dira comme je ſuis; & malgré mes cheveux blancs, il vous redonnera peut-être du goût pour moi. Il m'aime de tout ſon cœur, & je vous jure auſſi que je n'aime perſonne plus que lui. Son eſprit, ſon cœur, & ſes ſentimens me plaiſent au dernier point. C'eſt un bien que je vous dois: ſans vous je ne l'aurois jamais vû. Vous l'aurez bien tôt, vous ſerez bien aiſe de cauſer avec lui. Il vous dira la mort de MADAME, & avec elle celle de toute la joye, tout l'agrément, & tous les plaiſirs de la Cour. Adieu, Comte, point de rancune, ne nous tracaſſons plus. J'ai un peu de tort: mais qui n'en a point en ce monde? Je ſuis bien aiſe que vous reveniez pour ma fille. Demandez à Monſieur de Corbinelli combien elle eſt jolie. Montrez-lui ma Lettre, afin qu'il voye que ſi je fais les maux, je fais les medecines.

CCLXXXVII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 7. Juillet 1670.

NOus voilà donc amis, Madame, & en commerce de Lettres. Je vous aſſure que j'en ſuis ravi; car je vous eſtime fort. Mais ne vous allarmez pas de ma foi; elle eſt bonne, & je ſuis Chrétien encore plus que Philoſophe. Il eſt

* *A la Lett. CCLXXXV.*

eſt vrai que ſur de certaines actions je ne ſuis pas auſſi régulier qu'un Miſſionaire, au moins en apparence: car pour le fonds je croi l'avoir meilleur que la plûpart de ces gens-là. J'ai *Paſcal* céans, & je l'ai lû avec admiration: mais comme vous ſavez, on n'imite pas tout ce qu'on admire.

Il n'y a guéres de gens en France qui regrettent plus MADAME que je fais; car j'avois une amitié pour elle & une eſtime infinie; & elle avoit beaucoup de bonté pour moi. Je demeure d'accord avec vous qu'elle avoit beaucoup de bonté, & plus de délicateſſe dans l'eſprit que tout ce qu'il y a de femmes à la Cour, & que les honnêtes gens y perdent extrêmement.

Au reſte, ſi je nomme dans la Lettre que je vous ai écrite certaine Dame plus ſéchement qu'elle ne me nomme, c'eſt que je ſuis ſincere, & qu'elle ne l'eſt pas; c'eſt que je la ménage peu, & qu'elle me ménage beaucoup. Pour vous ouvrir mon cœur là-deſſus, Madame, je vous dirai que ſi elle m'eût quitté pour Dieu, ou pour rien, je n'aurois peut-être pas été content d'abord, mais enfin je l'aurois eſtimée, & je ſerois à préſent ſon ami.

J'ai des amis & des amies qui ſont conſidérables; mais dans toutes les Cours les mauvais offices ſont mieux reçus que les bons, & un ennemi de la lie du peuple fait ſouvent plus de mal, qu'un ami de grande qualité ne fait de bien. Vous ſavez d'ailleurs que le Roi aime à faire des graces de ſon chef, & qu'il faut une extrême délicateſſe pour lui parler en faveur de quelqu'un. Il faut donc ſe contenter de me faire quelquefois nommer devant lui, il ſaura bien là-deſſus ce qu'il aura à faire. Je lui écris de tems en

tems;

tems ; il reçoit & lit mes Lettres : il faut me donner patience.

Les offres que vous me faites ſur cela, Madame, ſont let plus obligeantes du monde, & j'en conſerverai toute ma vie le ſouvenir.

CCXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M...

A Chaſeu, ce 7. Juillet 1670.

LE même jour que MADAME mourut, on m'écrivit cette fâcheuſe nouvelle. Il ne me ſauroit guéres arriver de choſes qui m'affligent davantage; car je l'aimois fort, & elle me faiſoit l'honneur de m'en témoigner beaucoup de reconnoiſſance. En d'autres tems j'euſſe encore bien plus ſenti cette douleur que je ne fais; mais depuis près de ſix ans je ſuis accoûtumé aux adverſitez; & ſi ceci dure, j'attraperai fort la fortune, car j'y deviens preſque inſenſible.

Si le Roi fait du bien à M * * * * il lui fera juſtice, c'eſt un vieux ſerviteur de ſa Maiſon, de grande qualité, que le Roi auroit tort de laiſſer dans la miſere. Quand il lui fera des graces, j'en ſerai bien aiſe pour ſon interêt, & pour celui de la gloire de Sa Majeſté; mais pour l'interêt de ſa femme, je ne m'en ſoucie guéres.

Vous êtes une bonne femme de m'écrire toute endormie, & d'ajoûter encore un billet le lendemain. Je ſerois bien ingrat ſi je n'aimois pas une belle Dame qui ſonge à moi la nuit & le jour.

CCLXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de . . .

A Chaſeu, ce 8. Juillet 1670.

JE ſuis ſi extraordinairement affligé de la perte que nous venons de faire, Madame, que je ne ſai où j'en ſuis. Je n'honorois pas ſeulment MADAME comme ſa naiſſance y obligeoit tout le monde, je l'aimois encore comme une amie particuliére, parce qu'elle étoit extrêmement aimable, & qu'elle m'avoit toûjours honoré de ſon amitié & de ſa protection. Ce n'eſt donc pas pour vous conſoler que je vous écris, Madame, c'eſt pour me plaindre avec vous du malheur qui nous eſt arrivé. Je ſai combien vous perdez, & je vous aſſure que perſonne au monde ne prend plus de part que moi à tout ce qui vous touche. Croyez-le; s'il vous plaît, & que je ſerai toute ma vie tout à vous.

CCXC LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Noüet.

A Chaſeu, ce 1. *Juillet* 1670.

LA mort du R. P. Annat m'a fort touché, mon Reverend Pere. Car outre la part que je ſai què vous y prenez, je lui avois obligation, & je l'aimois fort: il vient de faire un pas qu'il faut que nous faſſions tous. Dieu nous faſſe la

grace

grace de le faire auſſi bien que vraiſemblablement il l'a fait.

J'écris au R. Pere Zocoli ſur le malheur qui eſt arrivé à MONSIEUR, & je lui mande que ces exemples-là nous font prendre plus aiſément patience à nous autres particuliers malheureux, Chacun a ſa priſon, mon R. Pere ; chacun a ſon éxil, ou la valeur de cela ; & ceux même qui font le deſtin des hommes ſur la terre, reçoivent à leur tour des adverſitez de la main de Dieu. S'ils en étoient exemts, on ne les ſouffrioit pas ſi volontiers qu'on fait dans la place qu'ils tiennent ; mais la Providence conſole par là les gens qui n'y ſont pas.

Avec l'aide de ma Philoſophie vous voyez, mon R. Pere, que je ne ſuis pas au fonds ſi malheureux que je le ſuis en apparence ; & je ne doute pas qu'il n'y ait plus de trente hommes à la Cour, à la fortune deſquels on porte envie, qui ſont effectivement plus malheureux que moi. Cela eſt vrai, mon R. Pere ; mais quand il ne le ſeroit pas, c'eſt aſſez que je le croye, pour que mes maux en ſoient ſoulagez, Ma réſignation ne m'empêche pas pourtant de ſonger à mon retour, & d'y travailler. Je dois cela à ma Maiſon & à mes amis que je ſerai bien aiſe de revoir, entre les premiers deſquels je vous comte, mon R. Pere. Auſſi devez-vovs croire que perſonne n'eſt plus à vous que moi.

CCXCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 10. *Juillet* 1670.

* JE vous ai parlé rarement de ma fille de Sainte Marie, parceque vous ne la connoiſſiez pas, Mademoiſelle, car je l'aime & je l'eſtime fort, & contre l'ordinaire de la plûpart des peres, je ne fais point les honneurs de mes enfans; je ne croi pas auſſi être aveugle ſur leur ſujet, ma tendreſſe pour eux me fait mieux apercevoir & ſentir leurs défauts, que ceux des gens dont je ne me ſoucie guere; mais auſſi je connois leur mérite, & j'en demeure d'accord quand ils en ont.

Je ne connois point l'Abbé de Montigny; je l'eſtime ſur votre parole, & j'en aurai encore meilleure opinion quand il ſera auſſi amoureux que Philoſophe. Envoyez-moi, je vous prie, les argumens dont vous vous êtes ſervie pour le perſuader, car je trouve la Theſe difficile à ſoutenir.

Vos vers ſont à couvert de toute correction, Mademoiſelle. Le Sonnet pour Meſdemoiſelles de Buſſy eſt bien flateur, elles m'ont prié de vous remercier de leur part, & de vous dire franchement que ce qui eſt d'elles dans le Sonnet que je vous envoye, c'eſt leur caractere & leur approbation.

La mort de Madame m'afflige plus que vous ne ſauriez penſer.

* *Voyez Lett.* CCXXXIV.

SON-

SONNET

DU COMTE CE BUSSY

à Mademoiſelles du Pré,

Sous le nom de Meſdemoiſelles ſes Filles.

NOus ne méritons pas, Philis, votre loüange,
Nos bonnés qualitez ſe comptent ſur les doigts,
Cependant cela plaît; mais auſſi quelque fois,
Souffrez qu'à notre tour, nous vous rendions le change.

Il faut dire le vrai, vous parlez comme un Ange,
Et cette vérité, c'eſt la commune voix,
De vous fit fort grand cas la Reine des Suédois,
Ce qui, vû votre enfance, étoit aſſez étrange.

Quiconque vous connoît, vous aime éperdument,
Et vous ne devez pas craindre aucun changement,
Plûtôt qu'en venir-là, l'on iroit au martire.

Un cœur qui vous fuiroit, ſeroit bien ſcelerat,
Et pour nous, nous croirions trop foible la ſatire,
Qui ne le traiteroit, que de lâche, & d' ingrat.

CCXCII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 10. *Juillet* 1670.

JE suis bien aise, ma belle Cousine, que vous confessiez que vous avez eu tort. Cela me marque un bon cœur, & m'oblige de trouver que vous n'en avez pas tant que j'avois pensé. La Lettre que je viens de recevoir de vous, est aussi agréable que la précedente l'étoit peu. Votre retour me paroît si plaisant, que je vous permets encore de m'offenser, pourvû que vous me promettiez une pareille satisfaction : Aussi bien me mandez-vous que vous m'en devez encore de reste. Hâtez-vous donc de me payer, afin que nous soyons bien-tôt quittes. Cependant je vous assûre que la mort de MADAME m'a affligé au dernier point. Vous savez combien agréablement j'étois autrefois avec elle. Ma disgrace m'avoit encore attiré de sa part mille amitiez que je vous conterai un jour. Si quelque chose est capable de détacher du monde les gens qui y sont les plus attachez, ce sont les réflexions que fait faire cette mort. Pour moi, elle me console fort de l'état de ma fortune quand je voi que ceux qui peuvent faire enrager les autres, & qui par leur grandeur sont à couvert des represailles, ne le sont pas des coups du Ciel. Je suis tout revenu pour Madame de Grignan, & ce que m'en dira Mon-sieur

* *A la Lettre CCLXXXVI.*

ſieur de Corbinelli ne peut augmenter la tendreſſe que j'ai pour elle, à moins qu'il ne m'aſſurât qu'elle eſt brouillée avec ſon mari : car en ce cas-là je l'aimerois plus que ma vie. Adieu, ma belle Couſine, ne nous tracaſſons plus. Quoique vous m'aſſuriez que nos liens s'allongent de notre race, & qu'ils ne ſe rompent point, ne vous y fiez pas trop, il arrive en une heure ce qui n'arrive pas en cent; pour moi j'aime la douceur : je ſuis comme le frere d'Arnolfe, tout ſucre, & tout miel. ......

CCXCIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Fiennes.

A Chaſeu, ce 11. *Juillet* 1670.

JE ſuis inconſolable de la mort de Madame. Ce n'eſt point, je vous aſſure, éxagération; je n'honorois pas ſeulement cette Princeſſe comme ſa naiſſance y obligeoit tout le monde, je l'aimois encore comme mon amie particuliere, parce qu'elle étoit aimable, & qu'elle m'avoit toûjours honoré de ſon amitié & de ſa protection. C'eſt donc pour me plaindre avec vous, Madame, du malheur qui nous eſt arrivé que je vous écris, car je ſai combien vous y perdez. Ces évenemens aident à me conſoler des perſécutions de la fortune, quand je vois que les plus grands Princes de la terre ne ſont pas à couvert de ſes traits. Je vous aſſûre pourtant que je voudrois bien n'avoir pas ce ſoulagement aux dépens d'une Princeſſe que je regreterai toute ma vie.

CCXCIV.

CCXCIV. LETTRE.

Du Comte de Choiseul au Comte de Bussy.

A Paris, ce 19. Juillet 1670.

LE Chevalier de Riviere me dit toûjours qu'il veut joindre une Lettre pour vous à la mienne. Mais ce vieux galant est si occupé avec les Demoiselles qu'on ne peut en avoir raison. Ainsi je vous écris seul pour vous faire remarquer que je n'oublie pas mon ancien Général.

Ce n'est plus une nouvelle que la mort de MADAME, c'est une affliction génerale.

On a envoyé six mille hommes en Vivarez & dans les Cevennes. C'est un Seigneur d'Auvergne nommé d'Espinchal qui est à leur tête.

Il y aura un camp au Fort Saint-Sebastien. On n'a jamais vû rien de si richement paré que le sont toutes les troupes.

CCXXV. LETTRE.

* Réponse du Pere Noüet au Comte de Bussy.

A Paris, ce 30. Juillet 1670.

LEs sentimens que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur la mort du Pere Annat, Monsieur, sont vrayement Chrétiens. Et si c'est la Philosophie, comme vous dites, qui vous

* *A la Lett. CCXC.*

vous les a inſpiré, il faut que ce ſoit la Philoſophie Chrétienne. C'eſt elle ſeule qui nous fait prendre de la main de Dieu les adverſitez, & qui les tourne à notre avantage; c'eſt elle qui nous fait penſer à la mort, & qui nous apprend à paſſer, comme les Saints, du temps à l'Eternité. C'eſt un pas que tout le monde doit faire, & que peu de perſonnes ſavent bien faire. Il eſt ſur tout dangereux à la Cour, où les plus hautes élevations finiſſent ſouvent par un précipice. J'ai toûjours eſtimé la ſageſſe & la modeſtie avec laquelle le P. Annat y a vêcu. Vous voulez bien, Monſieur, que je vous parle avec liberté: je crains votre retour, & pourtant je le deſire; mais mon deſir n'eſt fondé que ſur l'amitié dont vous m'avez honoré, & ma crainte eſt fondée ſur votre ſalut. Venez ſi-tôt que vous voudrez à Paris, vous ne viendrez jamais ſi-tôt que je le ſouhaite. Mais, Monſieur, ne craignez-vous point de vous jetter dans une mer orageuſe, d'où la divine Providence vous a tiré pour vous faire entrer dans les voyes du Ciel? Ne croyez pas après tout, Monſieur, que je manque jamais de zele pour votre ſervice. Je m'eſtimerois heureux de pouvoir vous témoigner avec quelle paſſion, & avec quel reſpect je ſuis, &c.

CCCVI. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce dernier Juillet 1670.

* JE vous aſſure, Monſieur, que j'ai beaucoup de joye de me retrouver de vos amies.

* *Voyez Lett.* CCLXXXVII.

mies. J'aurois beau chercher ici un ami qui eût autant d'eſprit que vous, je n'en trouverois jamais. Je m'en vais bien parler plus hardiment, (& ne vous en déplaiſe) contre le ſentiment public, dont je ne ſuis nullement l'eſclave. C'eſt que je penſe que je ne pourrois pas trouver un ami qui eût plus de bonté & plus de fidelité pour ſes amis que vous.

Au reſte, Monſieur, je vous trouve bien hardi, de parler ſi aſſurément contre une de vos amies, des choſes que vous ne voyez pas de vos yeux propres. Pour moi je croirois que les gens que l'on aime, ne doivent pas être condamnez légerement ; je voudrois voir les choſes pour les croire à leur préjudice, & s'il y avoit ſoixante lieuës entre eux & moi, mon cœur me diroit bien des choſes pour eux, quand même ils paroîtroient coupables ; & il eſt vrai qu'en ma conſcience je croi que notre amie ne l'eſt que d'aimer le plaiſir en général. Mais je penſe qu'il ne faut plus que je vous en parle, ni que je vous en faſſe parler. J'ai bien ouï dire que vous autres Meſſieurs, habillez quelquefois l'amitié avec tous les atours de la haine, mais à vous parler ſincerement la maſcarade eſt un peu fâcheuſe.

Vous êtes bien heureux d'uſer de votre exil auſſi ſagement que vous faites.

Quoique vous me vouliez raſſurer ſur votre Foi, Monſieur, je vous dirai franchement que vous n'y réüſſiſſez pas tout-à-fait. Cependant ſi vous vouliez devenir bon Chrétien, ce ſeroït une choſe admirable. Après tout, Monſieur, on meurt, l'éternité eſt longue, & la vie eſt

eſt courte. Il y a ſi peu de plaiſirs véritables dans le monde, que cela ne vaut pas la peine de ſe damner. Mais *Paſcal* dit tout cela bien mieux que moi; & puis il faut que Dieu vous le diſe, car nos diſcours n'operent rien ſans lui, & dans la vérité je ſai par experience qu'il n'y a que les priéres qui attirent la miſericorde de Dieu. Je vous exhorte, comme mon bon ami, à qui je ſouhaite toute ſorte de bien, de le prier le plus que vous pourrez. On ne devineroit jamais que vous euſſiez un commerce de Lettres avec une amie qui vous écrivit ainſi. Pour moi je hais le monde, je m'en veux retirer; car depuis deux ou trois ans, ſans me vanter, j'étois devenuë à la mode. Ceci eſt Gaſcon, j'ai envie de l'effacer. Mais je me laſſe du monde, & je veux ſonger à bien mourir.

Songez bien, Monſieur, s'il vous plaît, ſi vous ne ſauriez m'employer ici pour votre ſervice, vous ne ſauriez me faire un plus grand plaiſir; car en vérité, c'eſt de la meilleure ſorte du monde que je ſuis votre, &c.

CCXCVII. LETTRE

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 5. Août 1670.

PUISQUE vous me mandez, Madame, que vous allez parler bien plus hardiment en ma faveur contre le ſentiment public, il faut que je vous en donne les moyens ſans vous com-

mettre. Vous n'avez qu'à dire ce que je dis là-dessus, qui est que j'ai toûjours estimé & prôné la vertu jusques dans mes ennemis : que ce Livre qui m'a tant attiré d'affaires, a été falsifié presque par tout, comme je l'ai justifié au Roi; que d'ailleurs quand j'ai dit du mal de quelqu'un, ç'ont été des véritez connuës; & qu'ainsi je maintiens qu'il n'y a que les gens qui ne valent rien, qui me doivent craindre, & encore faut-il ôter mes amis de ce nombre, pour les défauts desquels j'ai toûjours eu plus de discretion que pour les miens propres.

La mort de MADAME, dites-vous, est déja presque oubliée. Ce n'est pas d'aujourdhui que les morts sont traitez ainsi, mais cela ne leur fait point de mal. Le mal est que les vivans y sont aussi sujets.

Quand la vie seroit plus courte qu'elle n'est, & l'éternité plus longue, je n'en ferois ni plus ni moins que je fais. Lors qu'une personne qui est dans le monde, prie Dieu, & rend justice à un chacun, je croi que son Directeur doit être content d'elle. Véritablement il faut de plus grandes régularitez aux gens qui sont en religion, & à moins d'y entrer, vous ne ferez que de beaux desseins que vous n'executerez pas.

Comme vous ne vous lassez point de m'offrir vos soins pour me servir, je ne me lasse point aussi de vous dire que j'en ai une reconnoissance infinie, & qu'il n'y a rien que je ne fisse pour vous la persuader.

CCXCVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur le Comte de Choiſeul.

A Buſſy, ce 5. Août 1670.

*VOus êtes le meilleur ami & le plus ſoigneux du monde, & je vous aſſure que je ſuis le plus reconnoiſſant.

Quand notre ami le Chevalier de Riviere m'écrira, il me fera fort grand plaiſir; quand il ne le fera pas, je l'excuſerai, parce qu'il me ſouvient des diſtractions que l'on a à Paris, & combien les bagatelles de ce pays-là occupent même les plus honnêtes gens.

Je devrois être accoûtumé à la fatigue depuis cinq ans; cependant la mort de MADAME m'eſt auſſi ſenſible que le premier jour; c'eſt parce que je la regrette par un principe de raiſon, & que cela ne change jamais.

J'ai de l'impatience de ſavoir ſi notre amie la Comteſſe perd beaucoup à cette mort; car vous ſavez combien je l'aime.

Je ſouhaite que le Roi n'ait pas beſoin de prendre des eaux, & que Dieu lui donne longue & heureuſe vie.

* *Voyez Lett. CCXCIV.*

CCXCIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de . . .

A Buſſy, ce 5. Août 1670.

J'AI appris la mort de Madame votre Belle-ſœur, Madame ; & je vous aſſure que j'en ai bien du déplaiſir : car je vous en croi touchée pour l'amour d'elle même, ou par la douleur qu'en a Monſieur votre frere. Cependant il ſe faut conſoler par l'exemple des grands Princes qui ſont ſujet à ces accidens, & qui les ſupportent avec conſtance. Imitons-les, Madame, & vivons : pour moi je trouve qu'il n'y a rien de tel, non plus que d'aimer bien ſes amis. Vous croyez bien, Madame, que vous aurez part à cette réſolution, & je vous aſſure que vous y en aurez autant que perſonne du monde.

CCC. LETTRE.

Du Chevalier de Riviere au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16. *Août* 1670.

JE viens de voir dans votre Lettre * à Monſieur le Comte de Choiſeul l'honneur que vous me faites de vous ſouvenir de moi. Mais je voi bien que vous ignorez ma Philoſophie, puiſque vous croyez que j'ai des diſtractions à Paris.

* *Lett:* CCXCVIII.

Paris. Sachez, mon cher, que je ſuis en état d'être Hermite ſur le Pont neuf, & à la barbe des plus nombreuſes aſſemblées des gens de la Cour. On eſt trop heureux d'employer du temps à écrire à un homme de votre mérite. Si l'on en croit le bruit public, nous allons avoir la guerre contre les Hollandois conjointement avec les Anglois, & que Buckingham n'eſt ici que pour en conclure la ligue offenſive & défenſive. Chalais eſt mort à Veniſe, & ſa femme y eſt encore bien malade. Je ſuis tout de bon un des plus paſſionnez ſerviteurs que vous ayez au monde.

CCCI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Chevalier de Riviere.

A Buſſy, ce 22. Août 1670.

Je ſuis bien aiſe de m'être trompé ſur le jugement que j'ai fait de vos occupations de Paris, & qu'elles ne vous ayent pas empêché de me donner des marques de votre amitié. Je vous aſſure, mon cher, qu'elles me réjouïſſent plus que celles de mille perſonnes dont la fortune eſt plus brillante que la vôtre ; parce que j'ai toûjours préferé l'amitié des honnêtes gens à celle des gens ſeulement heureux.

Le bruit de la guerre me réjouït un peu ; mais je ne voudrois pas que nous l'euſſions avec des miſérables, que nous traitaſſions trop de haut en bas. Je voudrois une guerre qui durât un peu long-temps ; que nous fuſſions à la fin les Maîtres, mais que nous paſſaſſions par differens

ſuccès pour le devenir; en un mot une guerre aſſez conſiderable pour qu'on ne mépriſât point les pauvres exilez. Chacun trouveroit ſon compte à mes ſouhaits; car le Roi aquéreroit de la gloire, & je pourrois y contribuer: cependant il faut avoir patience & ſonger à vivre. Vous ſavez bien qu'on dit, que celui là rit bien qui rira le dernier. Pour moi, je dis que c'eſt celui qui vivra le dernier. Chalais a eu grand tort de ſe laiſſer mourir. J'ai vû ici des gens qui m'ont dit que vous vous portiez le mieux du monde; j'en ai été fort aiſe, & je le ſerois encore davantage, s'il étoit vrai, comme d'autres m'ont dit, que vous rentraſſiez dans votre Prieuré de Preſſy. Mandez-moi s'il y a quelque apparence à cela, & m'aimez toûjours; car je vous aime & je vous eſtime de tout mon cœur.

CCCII. LETTRE.

De Madame de Gouville au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22. Août 1670.

MADAME la Comteſſe du Pleſſis eſt à S. Germain, & a tant d'affaires pour toutes ces cérémonies de MADAME, qu'elle n'eſt point encore parvenuë à ce grand deſſein de vous écrire. Vous ſavez ce que c'eſt pour elle qu'une Lettre ordinaire. Jugez donc & par l'amitié & la confiance qu'elle a en vous, ce que ce ſera de vous en écrire une de la ſorte qu'elle s'eſt propoſée. Vous la recevrez quand il plaira à Dieu; cependant ſoyez toûjours bien perſuadé de la ſin-

ſincere amitié qu'elle a pour vous, & de l'extrême envie que nous avons toutes deux de vous revoir. Quand vous aurez quelque bonne nouvelle ſur votre retour, apprenez nous-là des premiéres, je vous en prie ; perſonne au monde n'en aura tant de joye.

Monſieur le Duc d'Etrées va en Ambaſſade à Rome, & Monſieur de Laon avec lui qui ſe mêlera des affaires, comme vous pouvez penſer. On croit qu'il en ſera Cardinal, puis qu'avec ce qu'il eſt nommé au Pape par le Portugal, c'eſt que le Roi fait connoître à Sa Sainteté qu'elle lui fera plaiſir de le choiſir pour cela : je vous ai ouï dire ſouvent qu'il le méritoit bien, & par ce qu'il eſt, & par toutes les raiſons qu'on peut avoir de le mériter.

CCCIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Thiange.

A Buſſy, ce 27. *Aout* 1670.

QUELQUE impatience que j'aye euë de me tirer du méchant pas où je ſuis, & de mettre ordre à mes affaires domeſtiques, la crainte que j'ai euë d'importuner le Roi a encore été plus grande. Si Sa Majeſté pouvoit connoître juſqu'où a été ma réſignation à ſes volontez, je ſuis aſſuré qu'il en ſeroit content. J'ai toujours la même ſoûmiſſion ; mais comme la grande tranquillité qu'on a dans un éxil, reſſemble fort à l'indifference qu'on a d'en ſortir & de revoir ſon Maître, j'ai cru que le Roi ne trou-

veroit pas mauvais que je lui témoignasse aussi l'impatience que j'ai de recevoir cette grace. J'écris pour cela à Sa Majesté. Je vous supplie très-humblement, Madame, de lui présenter ma * Lettre ; je m'adresse toûjours directement à lui, comme j'ai fait, parce qu'il nous a fait le plaisir & l'honneur de nous montrer, que nous n'avons point d'autres Maîtres que lui. Je m'adresse aussi à vous, Madame, parce que je n'ai point d'amie que j'aime tant que vous, ni à qui j'aime mieux avoir obligation.

* *Voyez ci-dessus pag. 330.*

CCCIV. LETTRE.

De la Marquise de ... au Comte de Bussy.

Ce 28. *Août* 1670.

VOus devez croire assurément, Monsieur, que je ne pourrai vous écrire, quand je ne le ferai pas, & je m'aquitte de ce devoir d'amitié avec trop de plaisir, pour y manquer volontairement.

Je suis ravie de savoir votre santé aussi bonne qu'elle est, je vous en remercie même de tout mon cœur. C'est un bonheur que vos amis doivent à la bonté de votre esprit qui vous fait accommoder au tems, & qui vous rend la joye de ceux qui vous voyent, au lieu que la plûpart des autres malheureux sont insupportables.

Je ne vous suis pas peu obligée, Monsieur, d'avoir peine à vous passer de moi, je vous en offre

offre autant. En verité j'aimerois mieux votre voisinage, que de qui que ce soit en France.

CCCV. LETTRE.

De Monsieur de Corbinelli au Comte de Bussy.

A Châtillon, ce 29. *Août* 1670.

ADIEU, Monsieur, je parts demain pour Toulouse, je ne sai pas où je trouverai ma belle humeur. Depuis que je vous ai quitté je n'ai point eu de plaisir; le souvenir de tous ceux que j'ai eu à Bussy, m'a laissé tout interdit. Tout me déplaît hors le silence; si je ne changeois d'humeur où je vais, je m'en reviendrois vous chercher.

CCCVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Corbinelli.

A Bussy, ce 1. *Septembre* 1670.

JE vous assure, Monsieur, que je ne suis pas moins chagrin de vous avoir quitté que vous pouvez l'être. Nous passons doucement & agréablement les jours ensemble. Il faudra bien que je decompte avec les gens que je verrai cet Eté. S'il n'y avoit ici que moi chagrin de votre absence, les autres pourroient m'en consoler, mais nous sommes tous également fâchez,

& Madame de Lamoréſan qui s'en eſt fort bien apperçûë, vous regrette comme nous. Ce qui a encore augmenté notre ennui, c'eſt un ſermon d'un Cordelier de Sainte Reine, & une converſation de * *. Il ne m'a pas conſolé de vous ni de ſes diſcours. Bon voyage, Monſieur, écrivez-moi ſouvent, & m'aimez toûjours.

CCCVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de la Roche.

A Buſſy, ce 7. *Septembre* 1670.

J'ADMIRE la durée de notre commerce, Madame, & ſa régularité; s'il n'y entroit bien de l'eſtime & de l'amitié, il auroit éte pluſieurs fois interrompu, mais je prens plaiſir à vous écrire, & vous êtes aſſez bonne pour me faire réponſe volontiers.

Si la pauvre MADAME étoit morte il y a cent ans, elle ne ſeroit pas plus oubliée qu'elle eſt: il ne le faut pas trouver étrange, on oublie bien ſouvent les abſens qui ne ſont morts que pour quelque tems; on peut bien oublier les morts, puis qu'ils ſont abſens pour toûjours. Je les plaindrois davantage ſi je croyois qu'ils ſe ſouvinſſent de nous, mais je croi qu'ils ont bien d'autres choſes à penſer, & que pour peu que nous ſongions à eux, nous ſommes les dupes de leur mémoire. Souvenons nous donc bien les uns des autres pendant que nous vivons, Madame, puiſque nous n'avons que ce tems-là pour nous en ſouvenir, & par cette raiſon vivons le plus long-tems que nous pourrons.

La

La compagnie que je vous ai mandé que j'attendois ici, n'eſt pas encore venuë; mais j'en ai eu bien d'autres en récompenſe, de la Province & de Paris. Le voiſinage de Sainte Reine nous attire mille gens, qui ne ſont pas des malades incommodes. Autrefois le commerce des pelerins en étoit dangereux; aujourd'hui beaucoup de Dames y viennent ſeulement pour ſe rafraîchir, & je ne les trouve pas moins aimables, pour avoir le ſang échauffé.

CCCVIII. LETTRE.

De Madame de Thiange au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8. Septembre 1670.

* VOus me faites juſtice, Monſieur, quand vous croyez que je ſuis toûjours dàns vos intérêts. Tout ce que je ſouhaiterois, ce ſeroit d'y pouvoir mettre auſſi ceux qui peuvent finir vos malheurs; mais ce n'eſt pas une choſe aiſée. Soyez pourtant perſuadé que les difficultez ne m'épouvantent point; les grandes entrepriſes ont des charmes pour moi, & ſur tout quand il s'agit d'une perſonne comme vous, qui outre tout le mérite que vous avez pour tout le monde, avez encore pour moi celui de l'amitié & de l'alliance. S'il y a quelque choſe à vous faire ſavoir ſur la Lettre que vous avez écrite au Roi, je ne manquerai pas de vous le mander.

* *A la Lettre CCCIII.*

CCCIC. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Bussy.

A Paris, ce 8. *Septembre* 1670.

IL y a long-tems, Monsieur, que je parle aussi bien de votre bonté que vous le pourriez faire vous-même, & moi qui ne suis pas éloquente, je ne le cederois pas à Ciceron, quand il s'agit de l'interêt de mes amis. Il me semble que l'amitié fait bien faire mille choses, que sans elle on feroit fort mal.

Pour la Dame dont vous me parlez, au nom de Dieu n'en parlez plus. En vérité, Monsieur, ce que vous m'avez écrit d'elle, m'a fait faire de grandes réflexions contre la galanterie en général. Les Dames sont bien sottes de s'engager à aimer trop, des gens comme vous autres. Pour moi à l'heure qu'il est, je suis très contente d'avoir eu un visage & un esprit qui ne m'ont pas exposé à ce malheur-là; & ce doit être une effroyable douleur, ce me semble, à une femme de savoir qu'il y aura un tems où elle perdra sa beauté, son amant, & sa réputation. Au moins quand on n'a ni beauté ni galant, & qu'on a de la vertu, on a quelque repos de conscience, & cela met une certaine tranquillité dans l'esprit qui est assez agréable.

Mais sincerement, dites-moi, s'il n'est pas vrai que si vous étiez femme, vous ne prendriez jamais le parti d'être galante, & qu'après tout vous ne haïssez pas Mademoiselle de Vandi ni moi,

moi, par la raiſon que nous ne ſavons ce que c'eſt. Nous ſommes inſéparables, c'eſt la meilleure amie que j'aye au monde.

CCCX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 13. Septembre 1669.

JE vous rens mille graces, Madame, du ſoin que vous prenez d'établir ma bonté dans le public. Je vous prie d'ajoûter aux belles choſes que vous dites ſur cela ce que je vais vous mander, que perſonne ne fait plus de cas du merite & de la vertu que j'en fais par tout oû je les rencontre, même en la perſonne de mes ennemis; que véritablement quand ceux-ci ont des défauts, je n'ai pas la charité de les cacher; pour mes amis ils n'ont rien à craindre de moi, & enfin il n'y a que le vice connu de ceux qui m'ont offenſé ou qui me ſont indiférens qui courent le hazard de raillerie avec moi. Je ſai bien que cela n'eſt pas dévot, mais on ne mérite pas d'être traité de méchant homme quand on ne dit que la vérité, auſſi n'en ſuis-je accuſé que par des gens qui méritent d'être cenſurez. Pour les réflexions que vous faites, Madame, ſur la ſottiſe des femmes qui s'entêtent, je vous eſtime fort de ne l'avoir jamais été, mais je ne condamne pas toutes les galanteries. Et pour repondre à ce que vous me demandez, ce que je ferois ſur ce chapitre, ſi j'étois une Dame; je vous dirai que je ne ferois

rois pas l'amour comme un métier, & que je ne m'embarquerois jamais que par une grande passion. Si j'étois assez malheureuse pour qu'elle finit par l'inconstance de mon amant, j'enragerois le plus secretement qu'il me seroit possible. Si cette passion cessoit la premiere dans mon cœur, comme il ne faut répondre de rien, je tâcherois à faire entendre raison à mon amant; mais je ne lui dirois pas que je veux être dévote s'il n'étoit vrai, & je ne prendrois pas le tems de lui dire cette nouvelle quand il seroit à la Bastille, où il ne pourroit me presser d'offenser Dieu. Un pauvre diable est assez enragé d'avoir perdu sa liberté & de perdre sa maîtresse, sans qu'il voye encore qu'elle le veut tromper & qu'il découvre qu'elle le quitte pour un autre. Vous voyez bien de qui je fais l'histoire.

CCCXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle d'Armantiere.

A Bussy, ce 15. Septembre 1669.

POUR répondre à votre derniére Lettre, je vous dirai que je n'ai point reçu ce paquet de votre part, dans lequel vous me mandez qu'il y avoit deux Lettres de vos amiez; j'en suis tout à fait fâché; si vous les aviez envoyées à l'adresse que je vous ai donnée, je les aurois reçues.

Au reste, Mademoiselle, j'ai appris que vous & notre Cousine étiez derniérement toutes deux

à la

à la Comédie d'Andromaque avec votre amie. Je croyois qu'il n'y eût plus que des femmes comme Madame **** qui osassent aller avec elle dans des lieux publics, mais je voi bien que vous vous fiez à votre réputation ; & en effet votre amie a beau faire, elle ne sauroit non plus vous faire tort par sa fréquentation, que vous corrompre ; vous êtes encore mieux établie sur la bonne conduite, qu'elle sur la mauvaise ; je ne vous flate point, mais je ne saurois vous loüer davantage.

Adieu, Mademoiselle, voilà deux diables de Provinciaux que je fais attendre depuis le commencement de cette Lettre, & qui m'ôtent le plaisir de vous entretenir plus long tems ; mais quand ils devroient enrager, je vous dirai encore que je vous aime toûjours, & que je vous estime autant que personne du monde.

CCXCXII. LETTRE.

Du Comte d'Etrées au Comte de Bussy.

De Belle-Isle, ce 15. Septembre 1670.

NE croyez pas, Monsieur, s'il vous plaît, que pour faire réponse après six mois à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je sois moins sensible à celui de vos bonnes graces & de votre souvenir ; elle ne vient que de m'être renduë, ayant fait autant de chemin par terre que j'en ai fait par mer. Mais comme vous jugez bien qu'il est difficile de se joindre, quand on tient des routes si differentes, elle est enfin venuë à la rade de Belle-Isle, d'où

d'où j'efpere partir bien-tôt avec une efcadre de neuf vaiffeaux, & quelques fregates legeres. Mais quoiqu'elle ait battu fi long-tems la campagne, elle n'a pas laiffé de me donner beaucoup de joye; connoiffant que vous m'honorez toûjours de votre amitié, les marques m'en font toûjours infiniment agréables; & quoi que la Bourgogne ne foit pas une Province voifine de la mer, je ne laiffe pas de vous fupplier de me donner de vos nouvelles à Paris, où j'efpere faire un tour, après que je ferai revenu du voyage que je vais faire, afin de commencer à entretenir un peu plus de commerce que nous n'avons eu jufqu'ici. Je fuis véritablement, Monfieur, votre, &c.

CCCXIII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buffy.

A Paris, *ce* 26. *Septembre* 1670.

EN vérité, Monfieur, il y a tant de chofes à loüer en vous, que je trouve qu'il faut être bien malin pour en dire du mal; & vous avez raifon de n'avoir pas bonne opinion de ceux qui tâchent à vous décrier du côté de la bonté. Pour moi, je fuis tout à fait perfuadée que moralement parlant, vous êtes non feulement un très-honnête homme, mais même un très-bon homme.

Mon Dieu, que vous vous connoiffez peu fur le chapitre de Madame de Monglas, dont vous ne fauriez vous empêcher de me parler! Sachez,

Sachez, Monſieur, qu'on ne parle point tant de ce qu'on n'aime pas, & que vous auriez pris le parti que je vous avois offert de n'en plus rien dire, ſi vous l'aviez mépriſée. Je connois peu l'amour; mais pour le mépris je ſai fort bien ce qu'il fait faire : il fait oublier à point nommé ; & tant que vous n'oublirez point Madame de Monglas, croyez que vous n'êtes pas pour elle comme vous dites que vous êtes.

J'ai lû à notre ami le Duc de Saint-Aignan l'article de la Lettre ou vous me parlez de lui; il s'en eſt tenu tout à fait votre obligé. Il jure m'avoir envoyé une Lettre pour réponſe à celle que je lui avois envoyée de votre part, mais je ne l'ai pas reçuë. Il eſt vrai que nous avons vérifié qu'on nous avoit intercepté des Lettres pendant ſon abſence. Il eſt reparti pour aller à la Ferté près de Chamber, où la Cour va le trois d'Octobre. Le mariage de ſon fils s'achevera dans ſix ſemaines. Il eſt très-bien avec Monſieur Colbert; & ce qui vaut mieux que tout cela entre nous autres Philoſophes, c'eſt qu'il a de la joye & de la ſanté. Il a fait des Mémoires dont il m'a lû quelque choſe; ils ſont fort bien écrits, il les veut montrer au Roi; il y a un article qui vous regarde qu'il a écrit tout le mieux qu'il a pû pour votre juſtification; vous l'en pourrez remercier, car je lui ai dit que je vous le manderois.

Pour Mademoiſelle de Vandi, je lui ai lû l'endroit de votre Lettre où vous me mandez la maniére dont vous feriez galanterie, ſi vous étiez une Dame, elle en a extrêmement ri. Enfin elle m'a priée de vous le mander, & qu'elle étoit toûjours votre ſervante. Si vous connoiſſiez combien elle a l'humeur égale, le cœur

bien

bien fait & l'esprit agréable, vous vous mettriez, ce qui s'appelle en quatre, pour être son ami particulier. Si vous ne confessez que ma Lettre est trop longue cette fois, je ne vous croirai guéres sincere, mais je la finis en vous demandant la continuation de votre amitié.

CCCXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle du Pré.

A Bussy, ce 28. Septembre 1670.

* LA devise de Monsieur Clement est belle. Pour le mariage de Saint **** il n'est pas beau; mais comme vous dites, l'amour est aveugle, & je ne pense pas qu'il l'ait jamais tant été qu'en cette rencontre. C'est contre ces sortes d'amours-là, que tous les bouts-rimez du monde devroient être déchaînez.

Je suis d'accord avec vous que l'amitié a ses chagrins aussi-bien que l'amour, mais elle n'attire point de honte comme lui. La mort du Président de Perigni, & l'affliction de sa famille, vous ont donné de la douleur; mais bien loin de vous en blâmer, tout le monde vous en louë; pour moi je l'ai fort regretté, car il étoit mon ami & fort honnête homme. Je me réjouïs que le Roi fasse du bien à sa Maison, & j'aime bien d'entendre dire les actions de bonté & de justice de Sa Majesté. Le choix de Monsieur de Condom & de Monsieur Huet, est le meilleur du monde. Les vers que vous écrivîtes à ce dernier, sont jolis, & ils valent bien

* *Voyez la Lettre du 22. Juin 1671. à laquelle celle-ci peut servir de réponse.*

bien que vous raccommodiez la cacophonie de celui-ci:

Il ne faut pas vous y attendre.

Je ſerois bien-aiſe que l'Abbé de Chevigny fût Archevêque de Tours. Je viens de paſſer ſept ou huit jours avec la Premiére Préſidente de Dijon ſa ſœur, qui eſt une jolie femme pleine d'eſprit & de mérite, & que j'eſtime fort. Le Premier Préſident y étoit auſſi; nous parlâmes fort de vous, & avec l'eſtime qui vous eſt dûë.

CCCXV. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 1. *Octobre* 1670.

JE ſuis fort aiſe, Madame, que vous ayez bonne opinion de moi; l'amitié que vous m'avez promiſe durera plus long-tems quand elle ſera fondée ſur l'eſtime. Plus vous me connoîtrez, & plus vous trouverez d'injuſtice à la réputation de méchant qu'on m'avoit donnée. Je m'en vais vous dire en deux mots, Madame, ce qui a donné lieu à cela. J'étois cru dans le monde aſſez clair-voyant, de ſorte que par là j'avois contre moi tous les ſots & tous les ridicules; enfin tous ceux à qui la conſcience reprochoit quelques foibleſſes. Vous m'avoüerez, Madame, que tout cela va bien loin à la Cour. Je n'avois pas ſeulement pour ennemis ceux de qui

* *A la Lett. CCCXIII.*

qui j'avois pû dire des véritez fâcheuſes (qui, je vous aſſure, étoient en fort petit nombre) mais ceux de qui je pouvois en dire, dont le nombre étoit infini. Voilà, Madame, la cauſe des vilains portraits qu'on a faits de moi, auſquels vous trouverez que je ne reſſemble aſſurément point; car ils me font noir, & je ſuis blond.

Quoique je ſois bien-aiſe que vous ne croyiez point que j'aime Madame de Monglas, j'aime mieux hazarder de paſſer encore pour ſon amant, que de m'empêcher d'en parler, parce que cela me réjouït.

Vous me mandez que l'oubli eſt la véritable marque du mépris; je vous croi, Madame, mais croyez-moi auſſi quand je vous aſſure que tout ce que je dis de Madame de Monglas ne vient point d'amour. Il y a plus d'un an que j'en ſuis abſolument guéri.

Si vous pouviez me perſuader de n'en parler jamais, vous auriez raiſon d'y employer vos ſoins: mais comme il vous eſt impoſſible, & qu'il faut néceſſairement que j'en parle, vous devez être ſatisfaite que cela ne s'adreſſe qu'à vous, qui pouvez faire comme ſi je n'en parlois pas. Voilà donc un petit Rondeau ſur elle, qui je croi, ne vous déplaira pas.

RONDEAU.

A Dieu ne plaiſe, infidelle Monglas,
Que mes ſoupirs & mes triſtes helas,
Dans vos plaiſirs vous troublent davantage;
Ma paſſion le cede à mon courage
Quand cet effort cauſeroit mon trepas.

Vous

Vous prétendiez en faiſant certains pas
Que comme un ſot je ne douterois pas
Que vous ne donnaſſiez le reſte de votre âge
A Dieu.

Vous méritez ſans doute un grand fracas;
Mais ce ſeroit faire encor trop de cas.
De votre cœur inconſtant & volage.
Il faut joüer un autre perſonnage,
Et ſe reſoudre à vous dire tout bas.
Adieu.

Vous me mandez qu'elle parle bien de moi. je n'en doute pas, Madame, elle ne ſauroit faire autrement; & quand elle ſe loüe de moi, & que je me plains d'elle, nous faiſons chacun notre charge.

Je ſuis bien obligé à notre ami le Duc du ſoin qu'il a pris de me juſtifier dans ſes Mémoires. J'ai tâché de mon côté de faire voir que je n'étois pas indigne de ſon eſtime, & à juſtifier le bien qu'il dit de moi; je ne lui ai pas rendu la pareille, car Dieu merci il eſt heureux; mais j'ai montré qu'il méritoit de l'être. Vous verrez tous deux quelque jour, ſi j'ai dit ſur tout cela ce que je devois dire. Je ne deſeſpere pas auſſi que le Roi ne le voye, & je puis dire par avance, que cela eſt aſſez honnête à moi, qu'ayant été dans une grande diſgrace, je veuille bien faire voir ce que j'en ai dit à celui qui l'a faite. J'écrirai à notre ami ſi-tôt qu'il ſera de retour du voyage de Chambor; & je le remercierai ſur votre parole.

Vous avez beau faire, votre Lettre n'eſt pas trop longue; & une marque infaillible de cela, c'eſt que celle ci par où je vous y répons, l'eſt encore davantage.

CCCXVI.

CCCXVI. LETTRE.
Du Comte de Buſſy à *la* Marquiſe de T . . . . .

A Buſſy, ce 8. *Octobre* 1670.

J'AI attendu que ce Gentilhomme retournât à la Cour pour vous écrire, Madame. Pendant ſon ſéjour auprès de moi, j'ai été à Chalancé où votre Aumonier m'a reçu le mieux du monde. Je fus bien-aiſe de voir ce beau Château, où une belle Dame comme vous née pour les grandes Cours, avoit paſſé quatre années avec la conſtance d'un Caton. Je me fis redire pluſieurs fois vos occupations, & je vous aſſure que cela ne ſervit pas peu à me confirmer dans la patience qui m'eſt néceſſaire. Je mangeai des fruits que vous avez plantez, & des poires que j'aurois aſſurément trouvées fort bonnes à la Cour, mais qui me parurent des poires d'angoiſſe en ce pays-ci. Cependant je n'en aime pas moins le Roi, parce que je me fais juſtice, & que rien ne me peut ôter de la tête qu'il me regardera un jour par mon bon côté, comme il m'a regardé par mon mauvais.

Je ſuis aſſuré, Madame, qu'il ne tiendra pas à vous que cela n'arrive aujourdhui plûtôt que demain; car vous avez de la tendreſſe pour vos amis, & vous ſavez bien, que vous n'en avez point au monde qui vous aime & qui vous eſtime tant que je fais.

CCCXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame d'A...

A Bussy, ce 8. Octobre 1670.

IL y a quelque temps que je me trouvai au Pailli chez Monsieur le Comte de Tavannes avec Monsieur le Premier Président de Dijon, où votre portrait, Madame, nous donna sujet de parler de vous, & ce fut à qui mieux mieux. A la vérité quelques loüanges que ces Messieurs vous donnassent, ils n'allerent pas plus loin que moi, parce qu'on ne peut pas avoir plus d'estime pour vous que j'en ai; & je me suis étonné cent fois qu'en étant aussi rempli que je le suis, je ne fusse pas en commerce d'amitié avec vous. Il me semble sans vanité, Madame, que j'en étois assez digne, mais il n'est pas encore trop tard. Voyez donc, Madame, si vous m'en voulez honorer, & croyez en ce cas que personne ne la sauroit plus estimer que je ferai. Ce n'est pas que les tours que vous m'avez faits de préferer les cabarets à ma maison en passant & repassant à la vuë ne méritassent tout au moins de la froideur de ma part; mais quelque chose de plus fort l'emporte, & votre mérite m'a plus touché que votre mépris. Regardez, Madame, si après cela vous me pourriez refuser la priére que je vous fais de vouloir bien que je sois votre ami autant que j'ai toûjours èté vôtre &c.

CCCXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de . . .

A Buſſy, ce 17. *Octobre* 1670.

POUR répondre à votre Lettre, je vous dirai que je ſavois le départ du Roi pour Chambor, mais que je ne ſavois pas le gain qu'il a fait. La Fortune feroit bien fâchée d'avoir laiſſé paſſer une occaſion petite ou grande, ſans lui faire quelque amitié. Si elle continuë d'en uſer ainſi ſur ſon ſujet, elle perdra la réputation qu'elle a d'être aveugle; car perſonne n'a jamais plus mérité d'étre heureux que le Roi. Cependant, comme vous dites, Madame, un peu de bonheur à d'autres dans ce jeu-là, accommoderoit bien les affaires d'un Particulier.

CCCXIX. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy au Comte d'Etrées.

A Buſſy, ce 18. *Octobre* 1670.

JE ne fais que de recevoir votre Lettre du 15. Septembre, Monſieur, qui m'a donné une très-grande joye, voyant que la mienne n'a point été perduë, & que vous m'aimez toûjours. Quand j'eus l'honneur de vous écrire ſur la mort de Monſieur de *** je ne ſavois point encore votre emploi; car je vous en aurois témoigné m'a

* *A la Lettre CCCXII.*

ma joye comme je fais aujourdhui, & comme je ferai toute ma vie ſur tout ce qui vous arrivera d'avantageux. Pour moi j'attens toûjours qu'il plaiſe au Roi de me permettre d'aller revoir mes amis à la Cour; car quoi que la Fortune ſoit bien folle, je ne prétens rien autre choſe d'elle. Cependant je ſuis ici en la meilleure ſanté du monde, & avec un grand repos d'eſprit. Si je pouvois être exilé ſans croire être dans la diſgrace du Roi, je n'aurois pas le moindre chagrin, mais j'ai toûjours cela ſur le cœur.

Je viens d'avoir la guerre dans mon voiſinage; Epinal & Chatté ont été pris. Le premier avec deux canons & l'autre avec des piſtoles, à ce qu'on dit; cependant il n'eſt pas que vous ne ſachiez combien on eſtimoit celui qui commandoit dans cette Place. Pour moi je faiſois tant de cas de ſon courage ſur la défenſe qu'il avoit faite contre le Maréchal de la Ferté, & de ſon honneur ſur ſa réputation, qu'avec ce que je ſavois qu'on avoit travaillé la fortification de cette Place, & qu'il y avoit ſuffiſamment de troupes pour la défendre, je comptois ſur un ſiége long & difficile, vû même l'arriere ſaiſon; cependant l'interêt lui a fait faire une lâcheté. Je vous aſſure que cela doit faire peur, & qu'on aura de la peine à s'empêcher de croire après cela, quand on verra les gens faire leur devoir dans la défenſe d'une Place, ou qu'on leur a rien offert, ou qu'on ne leur a pas offert aſſéz.

Je conſens du meilleur de mon cœur au commerce que vous me propoſez. Quand vous ſerez à Paris, il ſera frequent; & quand vous irez en courſe, nous aurons tôt ou tard de nos nouvelles. Je vous aſſure, Monſieur, qu'il n'y en a point où je prenne plus de part qu'aux vôtres,

tres, & qu'on ne peut être votre serviteur avec plus d'estime & d'amitié que je le suis.

CCCXX. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 4. Octobre 1670.

JE m'accoûtume si fort à votre amitié & à vos Lettres, Monsieur, que j'aurois présentement beaucoup de peine à m'en passer, & si je n'avois été malade, je n'aurois pas été si long-temps à vous répondre.

Cependant je suis persuadée que vous êtes facile en amitié, c'est à-dire, que quand une Dame vous a une fois gagné, il n'est pas aisé de vous perdre, pourvû qu'elle ne soit pas votre Maîtresse. Je compte même que quand je deviendrai tout à-fait dévote, vous ne laisserez pas de demeurer de mes amis, & vous souffrirez alors que je vous exhorte à regarder de plus près aux affaires de votre salut.

Mon Dieu, que je vous trouve encore amant! Vous ne sauriez vous taire de cette Dame; on ne parle pas tant de ce qu'on n'aime pas, avouëz-le donc; mais il n'est pas vrai que vous n'en parliez qu'à moi, vous en avez écrit à Mademoiselle de ***. Je pense même que vous en parlez aux bois, aux échos & aux rochers, selon la loüable coûtume des amans. En vérité si je vous gronde d'en parler en prose, je ne saurois m'empêcher de vous loüer d'en parler en vers. Rien n'est plus galant ni plus juste que votre Ron-

Rondeau. J'aimerois mieux que l'on me dit adieu ainſi, que de me dire bon-jour de la maniére groſſiére dont la plûpart du monde le dit. Et cependant, Monſieur, dans tous les Livres de Chevalerie, les bon-jours ont été eſtimez plus que les adieu. Mais vous ſavez admirablement apprêter les plus mauvaiſes viandes.

Au reſte, Monſieur, je veux mettre votre amitié à l'épreuve, qui eſt de me faire voir les Mémoires que vous avez faits de la Cour. Je ne les montrerai à perſonne, ſi vous ne voulez; je les ferai voir ſi vous me le permettez à des amis ſûrs qui en ſavent connoître le mérite; puiſque même vous voulez que le Roi les voye, nous verrons Monſieur le Duc de St. Aignan & moi ce qu'il faudra dire & faire pour cela. Au nom de Dieu, Monſieur, montrez-moi cet Ouvrage: fiez-vous-en à ma parole; on n'en fera préciſément que ce que vous voudrez. En récompenſe, je vous promets d'obliger notre ami à vous montrer ce qu'il écrit de la Cour, qui aſſurément vous plaira beaucoup; car comme vous ſavez, il écrit bien. A ſon retour nous parlerons de vous, & il vous écrira.

Adieu, Monſieur, cela eſt honnête à vous d'aimer les longues Lettres de vos amies quoi qu'elles ſoient mal écrites, car cela paroît amitié ſans interêt.

Je ſuis bien aiſe de donner de la jalouſie ſur votre ſujet à Madame de ***. J'ai vû la Lettre qu'elle vous en écrit: il ne tiendra pas à moi que vous ne lui en donniez davantage. Cependant je ne ſaurois m'empêcher de vous dire que c'eſt la meilleure femme du monde.

CCCXXI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Bussy, ce 23. *Octobre* 1670.

JE vous trouve fort aimable par vous même, Madame; mais quand vous me dites que vous vous accoûtumez à mon amitié, & que mes Lettres vous plaisent; je vous en aime encore bien mieux.

Je pense que nous avons été malades tous deux en même temps. Il y a quinze jours qu'il me prit une colique fort violente; mais les grandes douleurs s'appaiserent dès le matin, & je n'ai pourtant pas été tout à fait hors d'intrigue que depuis deux jours.

Vous me mandez que vous êtes persuadée que quand une Dame m'a une fois gagné, il ne lui est pas aisé de me perdre pourvû qu'elle ne soit pas ma Maîtresse. C'est à votre amie, Madame, à qui il faut parler ainsi. On lui pourroit dire qu'il n'est pas aisé de la perdre, pourvû qu'on ne soit pas son amant. Vous ne vous souvenez donc plus, Madame, que c'est moi qui suis le pauvre abandonné; je vous avouë que j'en ai été long-temps fâché.

Vous avez raison de ne pas douter que je ne sois toûjours de vos amis, quand vous deviendriez autant dévote que vous le souhaitez. Ce n'est pas de la dévotion de ceux que j'aime dont je me plains, c'est de leur hypocrisie.

Ce-

Cependant je recevrai toûjours fort bien tout ce que vous me direz ; mais si je ne me dis rien moi, tous les Sermons du monde n'y feront que blanchir.

Vous croyez, dites-vous, que j'aime toûjours fort la Dame dont je ne me saurois taire ; j'y consens, pourvû que j'en parle, je ne me soucie guéres de ce qu'on en pensera ; mais j'en parlerai en prose & en vers, & j'ai même quelque envie d'apprendre les Langues étrangeres, pour être entendu de tout le monde. Puisque vous souffrez & que vous aimez même tant ce que je dis d'elle en vers ; je vous ferai voir ce que l'amour, le dépit, le mépris ou la haine, tout ce qu'il vous plaira, m'ont fait faire sur son sujet : mais il faut que nous lisions cela tête à tête, aussi bien que les Mémoires que vous me demandez à voir.

Cependant je suis bien-aise que mon Rondeau vous ait plû. Je conviens donc avec vous que je suis encore amoureux de Madame de Monglas. Je vous demande pardon de vous avoir contrariée là-dessus ; je croyois en être bien guéri. Mais puisque cela n'est pas, & que vous l'avez découvert, il faut que je vous fasse confidence de tout ce que j'écris contre cette ingrate. Voici encore un Rondeau qui va vous prouver ma passion.

RONDEAU.

CAUSE qui voudra de ma haine
Contre Isabeau, jadis ma Reine,
J'en aurai jusques au tombeau.
Je ne trouve rien de si beau
Que d'affliger une inhumaine.

Si contre elle je me déchaîne,
Elle doit prendre en gré la peine;
Car elle est seule du Rondeau
Cause.

Chacun blâmera sa fredaine,
Son humeur volage, incertaine.
Mais si quelque godelureau
Défendoit Madame Isabeau,
Il défendroit une vilaine
Cause.

Au reste ce ne sont pas des Mémoires de la Cour que j'ai écrits, ce sont les miens dans lesquels je parle de la Cour & de la guerre, suivant que je m'y rencontre. Donnez-vous patience, Madame, jusqu'à mon retour. Ceci n'est pas comme un Rondeau dont on mande son avis, & sur lequel on replique en huit jours. L'Ouvrage est grand, & des années entiéres de considérations sur lui, peuvent à peine suffire pour le bien examiner: mais de toute necessité il faut qu'il s'examine devant moi, car je resoudrois une difficulté en un moment, qui dureroit six semaines en mon absence.

La Gazette est plaisante sur la mort du Marquis de **. Elle regrette sa perte avec les mêmes termes qu'elle regreteroit celle d'un Prince du Sang. Cependant le jaloux n'a pas respecté son Altesse.

Madame de *** ne m'a point témoigné de jalousie sur votre sujet. Je vous fai justice à toutes deux, & dès-là vous devez être toutes deux contentes.

CCCXXII.

CCCXXII. LETTRE.
De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24. Octobre 1670.

LE Roi revient de Chambor, il arrive demain. La fiévre a repris à MONSEIGNEUR LE DAUPHIN. Il eſt certain qu'on leve quinze mille hommes dont on augmente les corps. J'ai parlé à Madame de Nemours du portrait que vous deſirez d'elle, elle m'a répondu qu'on lui avoit dit, que ceux qui ſont à Buſſy avoient au bas des ſouſcriptions bonnes & mauvaiſes, & qu'elle a peur que vous ne parliez de ſes amours. Je lui ai répondu ſur le même ton de plaiſanterie; que vous épargnez vos amies. Serieuſement je ne vois d'autre inconvenient à vous contenter là-deſſus, que la pareſſe de notre Princeſſe. Cependant j'eſpere de la vaincre. Elle fait mille amitiez à votre famille; pour vous il n'y en a que cinq cens, tant en honnêtetez qu'en complimens.

CCCXXIII. LETTRE.
De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22. Octobre 1670.

* IL faut que je réponde à votre Lettre, Monſieur; par le dernier article où vous me dites fort

* *Voyez Lett.* CCCXXI.

fort férieufement que Madame de *** ne vous a témoigné aucune jaloufie fur mon fujet; cela me fait bien voir que ce que l'on écrit, fignifie fouvent autre chofe que ce que l'on dit; car je raillois, & je ne comprens pas comment un efprit comme le vôtre, ne m'a pas bien entendu. Je n'ai pas une meilleure amie qu'elle, ni à qui j'aye plus d'obligation. C'eft une très-bonne femme, qui fait très-bien aimer, ce qui n'eft pas une petite fcience. Je ne fuis pas d'une maniére à donner de la jaloufie fur rien du monde à perfonne; mais je fuis affurée qu'elle n'en auroit pas de moi, & je ferois auffi fort incapable d'en avoir d'elle.

Pour vos *Mémoires*, Monfieur, fi en me promettant de me les montrer, vous me mandiez: J'ai parole de revenir bien tôt; j'attendrois avec joye; mais helas! qui fait le tems de votre retour? J'avois regardé vos *Mémoires* comme un moyen qui pourroit fervir à l'avancer ce retour en les montrant au Roi; car cela auroit donné lieu à vos amis de dire mille chofes en votre faveur; je ne fai fi j'ai raifon.

Au refte, Monfieur, je rêvois quand je vous ai mandé que nous examinerions votre Ouvrage. Sans vous flatter, perfonne en France n'écrit affez bien pour vous corriger. Quand je verrai par vos Lettres augmenter les dégrez de chaleur de l'amitié que vous me faites l'honneur de me promettre, je vous demanderai à voir vos *Mémoires*: je ne les montrerai à perfonne fi vous ne voulez. Mais moi qui ne vais point aux affemblées, & qui ne fuis point galante; je n'aurois point de plus grand plaifir que de voir de pareilles chofes, fi pareilles y a.

Mon-

Monſieur de Mazarin a ſa maiſon pour priſon, ſur ce qu'il a caſſé ou brûlé pour plus de quatre cens mille francs de ſtatuës ou de tableau, parce que c'étoient des nuditez. Monſieur Colbert ayant découvert ce beau deſſein avant qu'il l'eût éxecuté, lui avoit envoyé un ordre du Roi pour l'en empêcher.

Notre ami n'eſt pas arrivé de la Ferté, il ſera ici bien-tôt & ſon fils auſſi, pour achever ſon mariage. C'eſt un fort bon homme, & je vous aſſure, tout de plus ſolides qu'on trouve à la Cour.

Pour Madame de Monglas dont vous me parlez toûjours, je ne ſai en vérité que vous répondre; je penſe même que quoi que vous m'en diſiez, je n'en gronderai plus; car après tous vos reproches, je vois toûjours bien votre tendreſſe, & je comprens que lors qu'on a le cœur touché, on a du plaiſir à ſe plaindre. Plaignez-vous donc, Monſieur, auſſi bien je ne trouve pas que cela offenſe mon amie. Si vous faiſiez bien, vous m'envoyeriez les vers que l'amour, le dépit ou la haine vous ont fait faire: je ne les ferai voir qu'à ceux qu'il vous plaira. Adieu, Monſieur, je ſuis toute à vous.

CCCXXIV. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Buſſy, ce 25. Novembre 1670.

VOus aurez de la peine à croire que je ſuis auſſi fâché de la fiévre de MONSEIGNEUR

* *A la Lett. CCCXXII.*

LE DAUPHIN & du chagrin que le Roi en a, que pourroit être M. de Montausier, cependant cela est vrai. Quelques maux que m'ait fait S. M. je ne laisse pas de l'aimer & de prendre part à tout ce qui la touche. Sa grande fortune me fait peur, par la raison que souvent ce qui est violent ne dure pas; d'un autre côté je me console des traitemens que j'ai reçûs, quand je voi que les plus grands Princes du monde qui peuvent tout ce qu'ils veulent, ne sont pas exemts de peine & d'inquietude, & que même ils y sont plus sensibles que les Particuliers, parce que rien ne leur résiste.

Le ROI leve des troupes par précaution. Il n'en fera la paix que plus avantageuse avec ceux qui lui disputent quelque chose.

L'excuse de Madame de Nemours, quoi qu'en riant sur son portrait, ne laisse pas de m'être injurieuse. Je n'ai pas une souscription offensante dans trois cens portraits que j'ai à Bussy. J'ai des amies qui ne sont pas des Vestales, qui ne sont pas seulement en seureté avec moi, mais qui auroient un bon second en ma personne si on les attaquoit en ma présence. Dans tout ce grand nombre de souscriptions, il n'y en a que celle-ci à double sens:

*Adélaide de *** la plus belle femme de son tems, mais moins fameuse par sa beauté que par l'usage qu'elle en fit.*

N'est-il pas vrai, Madame, qu'on pourroit parler ainsi de la plus belle & de la plus dévote femme du Royaume, qui auroit tout quitté pour se jetter dans un Convent. Ce n'est donc pas moi qui fait la satyre, ce sont ceux qui expliquent la souscription. Mais n'importunez plus Madame de Nemours, Madame; si ces cho-

ses

ſes ne ſont tout-à-fai- volontaires, elles ne ſont point agréables. Je ne demandai pas deux fois leurs portraits à MADAME & à MADEMOISELLE. Elles me firent bien de l'honneur en me les accordant, mais elles témoignerent que je leur faiſois plaiſir de les leur demander. Je me contenterai d'aſſeurer Madame de Nemours qu'il n'y a point de maiſon en France qui l'honore plus que la miene, & qui rende plus de juſtice à ſa vertu que moi, &c.

CCCXXV. LETTRE.

De Mademoiſelle du Pré au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2. *Novembre* 1670.

JE ſuis enfin de retour de la campagne, Monſieur, où j'ai été cinq ſemaines avec deux Dames de mes amies. Je ne croyois pas y être ſi long-tems, mais on eſt ſouvent trompé dans ſes projets. Nous avons vû quaſi l'abjuration de M. Péliſſon. Il l'a faite à Chartres dont nous n'étions qu'à quatre lieuës. Il m'a donné ſa Lettre au Roi que je vous envoye; vous n'aurez que cette nouvelle de moi cet ordinaire.

Vous ſavez que M. de Mazarin a caſſé chez lui pour cent mille francs de Statuës immodeſtes. Vous aurez la premiere fois trois Boutsrimez pour vous dédommager de n'en avoir point aujourdhui.

LETTRE

DE M. PELISSON AU ROI,

Sur son abjuration.

SIRE,

Qelque profond que soit mon respect pour V. M. j'ai crû que je devois faire la seule chose du monde qu'il ne faut pas faire pour lui obéïr ni pour lui plaire sans lui en parler. Dieu a voulu toutefois qu'après lui V. M. y eût la premiere part. Sept ans de priere & d'étude avoient éclairé & convaincu ma Raison, le seul état d'infortune & de disgrace où je me trouvois, me rendoient suspectes toutes les lumieres & les inspirations du Ciel, quoi que vives & fortes. Il a plû à V. M. de me tirer de cet état il y a neuf mois. Qu'elle compte desormais entre les graces que j'ai reçûës de sa bonté & dont je lui dois être éternellement obligé, celle qui est sans comparaison la plus grande & qu'Elle ne pensoit pas m'avoir faite; je veux dire tout ce que les hommes pouvoient contribuer à ma conversion & à mon salut; & qu'Elle soit bien persuadée aussi qu'on ne peut-être avec plus de vénération, de respect & reconnoissance que je serai toute ma vie, &c.

CCCXXVI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 8. Novembre 1670.

JE penſe comme vous, Madame, & avec plus de raiſon, qu'il y a des tems où les plus habiles ſont bouchez ſur des endroits fort intelligibles d'une Lettre. Quand vous m'avez mandé que vous étiez ravie de donner de la jalouſie ſur mon ſujet à Madame de * * *, que vous aviez vû la Lettre qu'elle m'en écrivoit, & qu'il ne tiendroit pas à vous que je ne lui en donnaſſe davantage; il me ſemble que je vous ai ecrit que Madame de **** ne m'avoit rien mandé approchant de cela, & que vous deviez être toutes deux ſatisfaites de la maniere dont je vous aimois. Premierement, Madame, vous ſaurez que je diſois vrai alors, & que ce n'a été que depuis ce tems-là que j'ai reçu cette Lettre de Madame de **** que vous aviez vûë. Mais comment avez-vous pû entendre que ce que je vous ai répondu, n'étoit pas ſur le même ſens, que ce que vous avez écrit? Je demeure d'accord avec vous, que ſi l'une de vous deux étoit ma maîtreſſe, la réponſe que je vous ai faite pourroit être priſe ſérieuſement, mais dès que vous n'êtes que mes amies, ma réponſe eſt une raillerie, comme l'endroit de votre Lettre à quoi je répons.

Vous me mandez, Madame, que ſi en vous promettant de vous montrer mes *Mémoires*, je vous

* *A la Lett. CCCXXIII.*

vous mandois que j'ai parole de retourner à la Cour, vous attendriez avec joye; mais, helas ajoûtez-vous, qui ſait le tems de votre retour? Cet helas me feroit peur que vous ne ſuſſiez quelque choſe de bien terrible là-deſſus, Madame, ſi je ne ſavois qu'effectivement perſonne ne ſait rien ſur ce chapitre; on n'en peut parler que ſur des préſomptions. Pour moi, qui croi le Roi juſte plus que jamais Prince ne l'a été, je m'imagine que ceci ne ſauroit encore durer long-tems. Si je me trompois, Dieu m'a donné de la conſtance & de la ſanté, pour attendre en patience les graces de Sa Majeſté, quelque longues qu'elles puiſſent être à venir. Vous qui êtes ſavante, Madame, n'ignorez pas que les travaux d'Hercule lui firent mériter d'être un demi-Dieu. He! que ſait-on, ſi le Roi touché non ſeulement de mes ſervices, mais encore de ma réſignation à ſes volontez, & de la maniere dont j'ai reçû ſes châtimens, n'aura pas pour moi l'eſtime & la douceur qu'attire d'ordinaire la vertu? Non, non, Madame, avec un grand Prince on a raiſon de tout eſperer quand on a quelque mérite; & je puis hazarder de vous dire, que mon éxil n'eſt pas un des moins beaux endroits de ma vie.

Pour ce qui eſt de mes *Mémoires*, je les ferai voir au Roi, & à quelques-uns de mes amis connoiſſeurs quand je ſerai à la Cour, mais point auparavant, à moins qu'on ne vienne ici me les entendre lire. Vous me flattez quand vous me dites que perſonne en France ne peut corriger ce que j'écris; il y a mille gens qui en ſavent plus que moi: cependant je vous avouërai que mes *Mémoires* ſont quelque choſe d'aſſez amuſant. Je ne dis pas toutes les veritez que je ſai, mais

je

je ne dis rien que de véritable, & dans les actions de guerre où je me ſuis trouvé, & dans la ſolitude du reſte de ma vie, je parle de moi plus ſincerement que d'un autre, ce que vous n'avez jamais vû ni ouï dire qui ſe ſoit pratiqué dans aucuns Mémoires; car on n'en voit que des Héros accomplis, qui n'ont jamais fait un faux pas.

Je ne ſaurois me laſſer de me moquer des deſſeins de la plûpart des grands hommes qui veulent éterniſer leur mémoire. Je n'ai rien à vous dire ſur l'action de Monſieur de Mazarin, ſinon qu'il ſemble que Dieu ſe jouë de la vanité de ce Miniſtre.

Je demeure d'accord avec vous que c'eſt une marque qu'il y a encore de l'attachement pour une perſonne qu'on a aimée, que de ſe plaindre d'elle; mais je ne me plains pas de votre amie pour qu'elle me ſatisfaſſe, je me plains pour m'en divertir: & ſi les plaiſanteries qui accompagnent quelquefois mes plaintes, ne l'offenſent pas, je m'en réjouïs.

Pour les vers que j'ai faits ſur elle, je vous les monterai un jour; j'aime à les lire moi-même. Je viens d'écrire à notre ami, perſonne ne l'aime ni ne l'eſtime plus que je fais.

CCCXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M....

A Buſſy, ce 19. *Novembre* 1670.

CELA eſt bien aiſé au Roi d'acheter tout ce qui eſt difficile à conquérir: par armes ou par

par argent il ſera enfin maître d'une grande partie du monde. Mais j'admire le Roi d'Angleterre qui s'érige en Marchand de Villes, & qui vend Tanger après qu'il a vendu Dunkerque. Si j'étois en ſa place, je vendrois encore Londres, car il a moins de ſujet de le garder, que tout le reſte.

Depuis qu'on ſe mêle de faire des cocus au monde, il n'y en a jamais eu un ſi digne de l'être que de * * * & chaque jour de ſa vie ajoûte quelque eſtime nouvelle à celle que j'eus de ſa femme, quand elle aima mieux courir les ruës, que de le voir davantage. Hé bien, Madame, je ſuis donc amoureux de Madame de Monglas, puiſque les injures que je lui dis en vers, vous le perſuadent; mais cela étant vous m'avouërez que c'eſt une ingrate, de ne me pas faire le moindre remerciment de toutes les marques que je lui donne tous les jours de mon amour; cependant elle a beau faire, je ne m'en rebutterai pas.

CCXXXVIII. LETTRE.

Réponſe de Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20. *Novembre* 1670.

VOus me grondez avec raiſon de mon peu d'intelligence, Monſieur, mais enfin ce n'eſt pas un mal volontaire que le défaut d'eſprit, & il n'eſt pas trop mal à propos pour vous que vous ayiez des amiez qui n'en ayent guéres; ſi cela ne fait honneur à vo-

à votre diſcernement, cela en fait à votre bonté.

Au reſte je ſuis fâchée que vous ſoyez ſi opiniâtrement réſolu à ne nous pas faire voir vos *Mémoires*, car je perſiſte à vous dire que j'aurois ajuſté les choſes avec notre ami de telle ſorte, qu'on les eût fait lire au Roi, & j'ai à vous apprendre que la conjoncture eſt favorable; car je ſai par une voye ſûre, que depuis peu le Roi a parlé à Monſieur Colbert le mieux du monde pour lui faire conclure ſon mariage avec le fils de notre ami, lui témoignant pour lui de l'amitié & de l'ſtime dans un tems où les Courtiſans le croyent abîmé: dans la vérité le Roi n'eſt pas ûn homme de paſſion, il eſt ferme pour ſes amis.

Quelque équitable & quelque bon que ſoit le Roi, ſi on ne vous rend de bons offices, je crains que de long-tems dans le tumulte des affaires, avec votre méchante étoile, Sa Majeſté ne ſonge pas à tout le mérite que vous avez. Je ſai bien que vous avez aſſez de vertu pour ſouffrir courageuſement votre exil; mais après tout il eſt à deſirer qu'il finiſſe, & que vous employiez votre vertu à autre choſe. Encore une fois il faut des prétextes de vous ſervir: car le plus hardi de la Cour n'oſeroit de droit fil parler de votre retour. Je ne ſai ſi le conſeil que je vous donne eſt bon, mais je le croi tel, & je ne penſe pas même être ſéduite par mon amour propre, qui auroit autant de plaiſir à lire vos *Mémoires*, que vous auriez d'avantage à en tirer votre retour. Faites, Monſieur, un peu de réflexion ſur ce que je vous dis. Il ne faut pas être droit à la Cour; il faut s'aider; c'eſt pourquoi ſongeons un peu à incliner

les

les aſtres. Vous avez bien fait d'écrire à notre ami, il ſera ici le 25. & la Cour le 29.

Vous ſavez, je penſe, la bonne fortune du Comte de ***. C'eſt le premier Gaſcon qui ait eu plus qu'il n'a demandé.

Adieu, Monſieur, je ſuis ſi reconnoiſſante de la part que vous me promettez en l'honneur de votre amitié, de vos Lettres & de vos vers, que je ne vous le ſaurois aſſez dire.

Vous dites que vous croyez que je ne montre pas vos Lettres au Roi; que ſavez-vous s'il ne verra point quelque article de la derniére? Si je croyois que cela vous pût ſervir, il ne me ſeroit peut-être pas impoſſible de le faire.

CCCXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Buſſy, ce 21. Novembre 1670.

* JE ne ſai pourquoi vous avez été ſi longtems à la campagne, Mademoiſelle; car l'Automne n'a pas été belle. Il eſt vrai qu'en bonne compagnie on ſe paſſe aſſez aiſément de beaux jours.

La Lettre de M. Peliſſon eſt belle. Rien ne m'affermit davantage dans ma Religion, que de voir un bon eſprit comme le ſien, l'étudier longtems & l'embraſſer à la fin. Madame de Sévigny diſoit de lui à quelqu'un qui exagéroit ſes bonnes qualitez, ſa droiture, ſa grandeur d'ame, ſa politeſſe: Hé bien, dit-elle, pour moi je ne con-

* *Lett. CCCXXV.*

connois que sa laideur, qu'on me le dédouble donc. Il seroit encore meilleur à dédoubler aujourdhui que la foi a éclairé son ame des lumieres de la Verité. Si Monsieur de Mazarin étoit Chartreux, j'appellerois ce qu'il a fait sagesse.

CCCXXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de ....

A Bussy, ce 26. Novembre 1670.

JE viens d'apprendre la grace que le Roi vous a faite, Monsieur. Je vous assure que j'en ai autant de joye, que j'ai eu autrefois de chagrin, quand j'ai vû que vous n'étiez pas aussi heureux que vous méritez. Outre le plaisir que ce changement me fait en votre personne, je vous avouë encore qu'il me console de quelque espérance, voyant que le Maître à qui nous avons affaire n'est pas toûjours rude. Quoi qu'il fasse, Monsieur, je l'aime bien, mais particuliérement quand il éleve des gens qui remplissent aussi bien que vous faites les grandes Carges de son Royaume, & que j'aime & que j'estime autant que vous.

CCCXXXI. LETTRE.

De Madame de Corbinelli Religieuse à Chatillon, au Comte de Bussy.

A Chatillon, ce 5. Decembre 1670.

MON frere m'a écrit deux fois depuis quatre mois qu'il est sorti du païs. Il est si incorrigi-

rigible sur la paresse qu'assurément je n'aurois point eu de ses nouvelles, sans l'envie qu'il avoit d'en savoir des vôtres, Monsieur. J'ai prié M. Rémond qui tient le premier rang entre vos adorateurs, de m'en dire, pour en mander à mon frere & vous assurer, Monsieur, que personne ne peut avoir plus d'estime & de respect que j'en ai pour vous. Si l'assurance de mes prieres étoit un régal pour vous, je vous dirois que je ne passe pas un jour sans demander à Dieu qu'il vous fasse aussi Saint par sa grace, qu'il vous a fait honnête homme selon le monde. En tout cas agréez mes souhaits pour votre prosperité temporelle & éternelle.

CCCXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Corbinelli.

A Bussy, ce 8. *Decembre* 1670.

J'ETOIS en peine de Monsieur votre frere, Madame. Je ne suis pas content qu'il ne m'ait point écrit. Si j'avois sû son adresse j'aurois commencé. Les assûrances que vous me donnez de votre estime me font grand plaisir, parce qu'elles me font espérer que vous m'en donnerez aussi de votre amitié. Je ne sai quelle idée vous vous êtes faite de moi, mais je vous assûre que vos priéres pour mon salut me sont très-agréables. & que je les crois très-utiles, car je suis persuadé que vous êtes aussi aimable devant Dieu que devant les hommes.

CCCXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Paris, ce 8. *Decembre* 1670.

J'AI long-tems été en peine de vous, Monſieur. Vous me quittez en Août en m'aſſurant que vous me donnerez de vos nouvelles auſſi-tôt que vous ſerez arrivé, & je n'en ai reçu qu'hier par Madame votre ſœur, qui me manda qu'elle avoit reçu deux billets de vous. Pourquoi ne m'avez-vous point écrit? Car vous ſaviez que nous étions convenus que vous m'écririez le premier, afin de me mander ou vous ſeriez. Savez-vous bien que Meſdemoiſelles de Buſſy & moi avons été en la plus grande inquiétude du monde de vous, & quoique nous ſuſſions que nous vous aimons fort, nous avons trouvé, quand nous avons cru vous avoir perdu, que nous ne ſavions pas encore juſqu'à quel point nous vous aimions. Nous allâmes nous reſſouvenir de ces coups que vous aviez ouïs au Parloir vous & Madame votre ſœur, & nous crûmes que c'étoit votre génie qui vous étoit venu avertir, & qu'aſſurément vous étiez mort. Je vous aſſure que nous en eûmes une douleur dans la famille, qui vous la feroit encore plus aimer que vous ne faites, ſi vous aviez pû la voir ſans être vû. Cela n'eſt pas arrivé, Dieu merci, & même vous vous portez bien, j'en ſuis ravi; mais mandez-le-moi vous-même: car enfin ſi vous continuïez à ne me point écri-

re,

re, j'aimerois presque autant que vous fussiez mort.

Nous avons eu ici deux mois durant Plombieres. Si j'étois plus content de vous, je vous apprendrois des choses de lui qui vous réjouïroient, mais vous ne les méritez pas pour cette fois, nout verrons si vous vous rendrez digne de ces nouvelles.

Je ne vous mande rien de mes affaires, elles sont comme quand vous partites d'ici. On me vient d'écrire que le Comte de Guiche revient à vingt lieuës de Paris dans une maison de sa mere. Je ne le croi pas. Adieu.

CCCXXXIV. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 8. *Decembre* 1670.

VOus me paroissez sur l'opiniâtreté que vous avez à garder vos *Mémoires*, comme ces peres, qui plûtôt que de consentir que leurs enfans les quittent, les font mal nourrir. Ma comparaison n'est pas tout-à-fait juste, mais enfin si elle ne s'entend, elle se devine, & puis je veux un peu gronder de ce que vous déferez si peu aux sentimens de vos amis. Mais dites-moi, Monsieur *** n'en est il pas? Mandez-lui qu'il me vienne voir, je tâcherois de le joindre avec Monsieur le Duc de Noailles, & l'on verroit ce qui se pourroit faire: car avec toutes vos lumiéres; par votre permission, vous ne sauriez voir clair de si loin aux choses mêmes qui

qui vous regardent. La Cour est un sable mouvant qui change tous les jours de situation, & ce qui étoit bon à entreprendre hier, ne vaudroit peut-être rien aujourdhui : mais, Monsieur, ne me croyez pas, croyez quelqu'un de vos amis de dessus les lieux.

Le Comte de Guiche revient à vingt lieuës de Paris. Il m'écrivit l'autre jour; je n'ose presque pas lui répondre; je ne me trouve pas assez d'esprit pour cela: car pour vous, Monsieur, je ne vous écris qu'en amitié, & vous voyez bien que je ne songe pas à avoir de l'esprit. Qui est-ce qui oseroit montrer le sien devant le vôtre? Je ne sai point de nouvelles; mais dites-m'en de celles de votre solitude. Goûtez-vous le repos avec plaisir? Regardez-vous lever & coucher le Soleil avec application? Avez-vous quelquefois quelqu'un à qui parler? La lecture? Comment gouvernez-vous tout cela? Mandez-le moi, je vous prie, Adieu.

CCCXXXV. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Bussy.

A Paris, ce 9. Decembre 1670.

LE Comte de Guiche revient à Frasé qui est une maison de sa Mere à vingt quatre lieuës d'ici; il me semble que cela doit être de bon augure pour vous, au moins en ai-je fort envie.

Le Duc de Foix a pensé mourir de la petite vérole. La Duchesse de Saint-Simon en est morte.

On dit que le ROI va en Flandre au mois d'Avril avec trente mille hommes de pied & dix mille chevaux. On ne dit point encore qui feront les Officiers Généraux de cette grande armée.

Vous savez le Gouvernement de Paris donné à M. de Mortemar; la Charge de Général des Galeres à M. de Vivonne, la Lieutenance des Chevaux Légers d'Anjou à Thiange; l'Abbaye de Fontevraud à Madame de Mortemar Sœur de Madame de Montespan; le Mariage de Mademoiselle de Thiange avec le Duc de Nevers, & le Gouvernement de Guienne au Maréchal d'Albret.

Il est venu un Ambassadeur de Guinée pour le commerce de ces païs là. Il est Chrétien, & a trois femmes épousées dont il en veut vendre une, s'il trouve Marchand. On a eu toutes les peines du monde à le faire habiller pour aller à l'audience du ROI, il y vouloit aller tout nud. On dit que le ROI achete Tanger. Je n'en sai pas davantage.

CCCXXXVI. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Bussy, ce 10. *Decembre* 1670.

POUR répondre à la comparaison que vous faites de mes *Mémoires* à des enfans que leurs peres gâtent, parce qu'ils ne veulent pas les sortir d'auprès d'eux; je vous dirai, Madame, que mes

* *A la Lett. CCCXXXIV.*

mes enfans ſont auſſi bien faits que s'ils avoient vû le monde, parce que je n'ai aucune diſtraction qui m'empêche de les bien dreſſer.

Vous me dites que vous me voulez gronder, parce que je défere trop peu aux ſentimens de mes amis. Si j'en avois aſſemblé quatre ou cinq des plus fideles avec vous & des mieux ſenſez, & qu'après leur avoir dit toutes mes raiſons, ils fuſſent d'un autre avis que le mien, je le ſuivrois ſans peine : mais vous raiſonnez toute ſeule, Madame; la grande envie que vous avez que je retourne vous flatte, & quoique je vous puiſſe dire de fort pour appuyer mon opinion, je ne vous ſaurois dire encore par Lettres tout ce qu'il faudroit que vous ſuſſiez. Ainſi, Madame, ne m'accuſez pas d'opiniâtreté, car je vous pourrois reprocher la même choſe. M * * * eſt fort de mes amis; mais je ne ſaurois vous écrire ce qui m'empêche de l'employer. Ce que vous dites de la Cour eſt véritable; les choſes y changent ſouvent ; mais tout l'avantage que ceux qui y ſont ont par deſſus les abſens, c'eſt de ſavoir ces changemens quelques jours avant eux. Pour moi je vous le dis encore, je ſai mieux mes affaires qu'un plus habile homme que moi, & quelquefois je voi même par les nouvelles qu'on me mande du païs & que je traite ſouvent d'apocryphes avec raiſon ; que je juge des choſes dans mon deſert plus ſainement, qu'on ne fait à la Cour.

Au reſte, je ne voi pas que vous ne puiſſiez répondre au Comte de Guiche; vous contenteriez des gens ſur ce chapitre auſſi délicats que lui. Pour vous répondre ſur la curioſité que vous avez de ſavoir ce que je fais, & comment je vis, je m'en vais vous en dire le détail. Vous

ſaurez donc, Madame, que je me leve aſſez matin, que j'écris auſſi-tôt que je ſuis habillé, ſoit pour mes affaires domeſtiques, ſoit pour mes affaires de la Cour & de Paris, ſoit pour autre choſe. Cette occupation me retient ſuivant le plus ou le moins de matiére; ou ſuivant quelquefois le temps qu'il fait. Après cela je me promene, je vais d'attelier en attelier; car j'ai des Peintres & des Maçons, des Menuiſiers & des Manœuvres, & puis je dîne à midi. Je mange fort bruſquement, ſans application; & votre amie Madame de Monglas vous pourra dire qu'elle m'appelloit quelquefois un brutal de table: je ne ſai pas ſi elle n'eût point ſouhaité que je l'euſſe été encore davantage ailleurs. Après dîné je tiens cercle avec ma famille, avec qui je me divertis mieux qu'en mille viſites de Paris. Quelque temps après je retourne à mes Ouvriers: la journée ſe paſſe ainſi à tracaſſer. Enſuite je ſoupe comme j'ai dîné; je jouë, & je me retire à dix heures. Voilà ce que je fais quand je ne fais point de viſite, & que je n'en reçois point. Ces viſites ſont mêlées comme à Paris, de ſottes gens, de gens d'eſprit, comme il faut que ſoit le monde. Enfin, Madame, j'ai deux auſſi agréables maiſons qui ſoient en France, leſquelles j'ajuſte encore tous les jours. Je tâche à raccommoder mes affaires domeſtiques, que le ſervice du Roi avoit miſes en fort mauvais état. Je ſuis conſideré en mon pays, où quelque mérite joint à de grands malheurs, m'attire l'attention de tout le monde.

Cela conſole un peu les miſerables: cependant je fais des pas pour mon retour ſans empreſſement, comme je vous ai déja mandé; s'ils réüſſiſſent, j'en ſerai bien-aiſe; ſinon, je n'en

ſerai

ſerai pas trop fâché, & j'ai même pris l'affaire au pis, afin que ſi mes eſperances étoient trompées, cela ne me fît point de peine. Je vous avouë, Madame, que l'envie que j'ai de retourner regarde plus l'interêt de ma Maiſon & mes Amis, que mon ambition. Et en effet, quoi qu'il m'arrive quand je retournerai, je n'aurai jamais tant de repos que j'en goûte. Peut être vous autres gens qui n'avez point éprouvé les differentes fortunes, ne comprenez-vous pas ces ſentimens: & j'aime encore mieux que vous croyiez qu'ils ſont de travers, que ſi vous étiez perſuadez que j'ai raiſon par votre propre expérience.

CCCXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 22. *Decembre* 1670.

JE ne fais que d'apprendre l'heureux accouchement de Madame de Grignan dont je vous felicite, ma chere Couſine. Ce n'eſt pas que vous ne m'ayez fort abandonné depuis ſix mois: mais j'aime toûjours à faire mon devoir avec mes amis, quand même ils ſe relâchent avec moi. Vous ſavez bien que je vous ai écrit le dernier. Monſieur de Corbinelli a été à Buſſy depuis: nous avons été fort aiſes de nous revoir, & vous jugez bien que la converſation ne languiſſoit pas trop entre nous: vous en avez été le ſujet ſouvent. J'ai reçu de ſes nouvelles depuis peu, & j'eſpere de le revoir l'été prochain en Bourgogne. Cependant je m'amuſe à mille

occupations, les unes agréables, les autres utiles, & j'envisage d'un esprit clair & net ce qui se passe à la Cour. Un de mes amusemens, c'est de recueillir tout ce que je puis trouver de nos Peres, & d'en faire une petite Histoire Genéalogique. Voilà l'Epitre dédicatoire qui sera à la tête, qui ne vous déplaira peut-être pas:

A MADAME

LA MARQUISE DE SEVIGNY.

MADAME,

Mayeul de Rabutin, le premier de cette Maison, (au moins de notre connoissance) accompagné d'une assez nombreuse Noblesse va trouver sa posterité. Je me suis mis dans la troupe pour faire ce voyage avec lui, & j'ai crû, Madame, que vous aviez des raisons de vouloir être de la partie. Quoi qu'il soit un vieux Seigneur, je suis assuré que sa compagnie ne vous déplaira pas, & que vous estimeriez encore plus celle de son pere, si vous aviez l'honneur de le connoître. Toutes les apparences, Madame, sont que Mayeul de Rabutin étoit déja de bonne Maison, puisque les Chartres qui parlent de lui, le nomment parmi les grands Seigneurs du Maconnois: mais il est certain qu'il étoit homme d'honneur, puisqu'il nous paroît comme garant de la foi d'un Souverain. J'aurois bien souhaité de trouver de plus grandes particularitez de sa vie que je ne fais; de vous pouvoir rapporter quelques unes de ses campagnes, de vous faire voir de ses Lettres d'amour, & de vous découvrir s'il n'a point eu affaire à quel-

à quelque infidelle, aussi bien que ses descendans. Je n'en voudrois pas jurer : car ce n'est pas d'aujourdhui que le changement plaît à votre sexe, & même le changement de bien en mal, plûtôt que de ne pas changer. Mais enfin ne pouvant avoir de mémoires de tous ces détails, il nous faut contenter de savoir qu'il y a plus de cinq cens ans que Mayeul de Rabutin étoit un homme de qualité. Si les Chef des Maisons prennent encore dans l'autre monde quelque interêt à leur posterité, je ne doute pas que Mayeul n'ait du chagrin du peu d'établissement de la sienne, vû le merite des Amés, des Claudes, des Christophles, & de quelques autres particuliers. Mais comme il voit beaucoup d'exemples ailleurs de pareilles injustices, je croi qu'il prend patience, & d'autant plus qu'il voit en vous, Madame, tant de vertu & tant d'agrémens de corps & d'esprit, qu'il semble que Dieu ait voulu le recompenser de tous les malheurs de sa Maison par une personne aussi extraordinaire que vous. J'aurois moins de peine à persuader cette vérité, que notre Noblesse, Madame ; car celle ci dépend de Contrats qu'on ne prend pas la peine de lire, & votre mérite est établi par le témoignage de toute la France.

Au reste, Madame, j'ai les pieces justificatives de tout ce que j'avance. Si je n'avois pas été assez heureux pour les trouver, j'aurois mieux aimé n'en point parler que de me parer d'une gloire ou fausse ou incertaine. Mais si nous avons sujet d'être contens de notre Noblesse, il n'en est pas de même des biens & des grandes dignitez ; il nous faut plus de modération. Les avantages de la fortune ne sont pas proportionnez au reste. Mais les regrets n'y font rien. Nous pouvions naître simples Gentilshommes avec moins de bien que nous

n'en avons. Consolons-nous donc, Madame, de ce que nous sommes au moins de bonne Maison. Je le savois confusément quand j'étois à la Cour & à la Guerre : mais ma disgrace m'a donné le moyen de m'instruire à fond des particularitez de ma naissance ; & c'est aussi dans l'adversité qu'on aprend à se connoître.

CCCXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Montmorency.

A Bussy, ce 15. Decembre 1670.

* JE suis toûjours ravi de voir le ROI faire des graces. Cela marque un fond de bonté dont les Princes ordinaires ne se piquent pas ; d'ailleurs comme on raporte tout à soi, j'espere que je ne serai pas le seul pour qui il aura de la dureté. Le Comte de Guiche, Vivonne & le Maréchal d'Albret sont mes intimes amis, je me trouve heureux quand on leur fait du bien. Thianges est mon proche parent, sa femme ma bonne amie. Rien ne me peut faire plus de plaisir que leurs élévations & celles de leurs proches & de leurs amis.

Il auroit été plaisant dans une Régence de Reine, de voir arriver un Ambassadeur de Guinée tout nud à l'Audience.

Il est beau au ROI d'acheter les Villes qu'il ne peut conquérir, mais je trouve plaisant que le Roi d'Angleterre s'érige en Marchand de Villes. Il nous a déja vendu Dunquerque, j'espere que nous acheterons Londres au premier jour.

CCCXXXIX.

* *Voyez. Lett, CCCXXXV.*

CCCXXXIX. LETTRE.

*Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 19. *Decembre* 1670.

VOILA Monsieur de Pompone à qui je parlois de vous avec plaisir & déplaisir. Je ne vous fais pas valoir la douleur que j'ai de l'état de votre fortune : ce seroit vouloir excroquer des reconnoissances. Quand je vois des gens fort heureux, je suis au desespoir. Cela n'est pas d'une belle ame : mais le moyen aussi de souffrir des coups de tonnerre de bonheur ? Je vous remercie de votre compliment sur l'accouchement de ma fille ; c'en est trop pour une troisiéme fille de Grignan. J'aime fort que vous vous amusiez à notre belle & ancienne Chevalerie, cela me fait un plaisir extrême. Je ne trouve rien de si proche que d'être d'une même Maison. Il ne faut pas s'étonner si l'on s'y interesse : cela tient dans la moëlle des os, au moins à moi. La Lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire pour me dédier notre Génealogie, est trop aimable & trop obligeante. Il faudroit être parfaite, c'est-à dire, n'avoir point d'amour propre, pour n'être pas sensible à des louanges si bien assaisonnées. Elles sont même choisies, & tournées d'une maniére que si l'on n'y prenoit garde, on se laisseroit aller à la douceur de croire en meriter une partie, quelque exaggeration qu'il y ait. Vous devriez, mon

* *A la Lett. CCCXXXVIII.*

mon cher Cousin, avoit toûjours été dans cet aveuglement, puisque je vous ai toûjours aimé, & que je n'ai jamais mérité votre haine. N'en parlons plus, vous réparez trop bien le passé, & d'une manier si noble & si naturelle, que je veux bien présentement vous en devoir de reste. Adieu Comte. C'est grand dommage que nos étoiles nous ayent séparez. Nous étions bien propres à vivre dans une même Ville : Nous nous entendons, ce me semble, a demi mot. Je ne me réjouïs pas bien sans vous, & si je ris cela ne passe pas le nœud de la gorge. Monsieur de Pompone me paroît passionné pour vous. Je voudrois bien, comme dit le Maréchal de Grammont, que ce qu'il a dans la tête pour vous, pût passer dans une autre tête que je dirois bien.

CCCXL. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 23. Decembre 1670.

DE la maniere que je voi que ma mauvaise fortune vous touche, Madame, c'est à moi à vous consoler. Car pour mon particulier, je vous assure que j'en suis tout consolé. Il est vrai, ma chere Cousine, que nous étions assez faits l'un pour l'autre: mais je ne desespere pas encore que nous ne passions une bonne partie de notre vie ensemble : Songeons seulement à vivre & nous verrons bien des choses. Pour moi j'ai une santé que je n'ai pas euë depuis trente ans. Je vous veux seulement surprendre quand je

je retournerai à Paris. Je m'en irai un beau matin chez vous sans livrées, je vous ferai dire que c'est un Gentilhomme Breton dont vous ne connoissez pas le nom seulement ; il se terminera en *ec*. J'entrerai dans votre chambre, je déguiserai ma voix. Je suis assuré que vous ne me connoîtrez pas, & que quand je me découvrirai, vous serez surprise de mon air jeune, & de ma fraîcheur. On diroit à me voir, que Dieu me veut remplacer en une longue vie ce qu'il m'ôte de fortune : ce n'est pas tout perdre au moins. Je croi que si ce qui est dans la tête de Pompone pour moi, étoit dans celle que vous diriez bien, je serois un exemple de grande fortune aux siécles présens & à venir.

Fin du premier Tome.



Beaubrun 90 = 147

